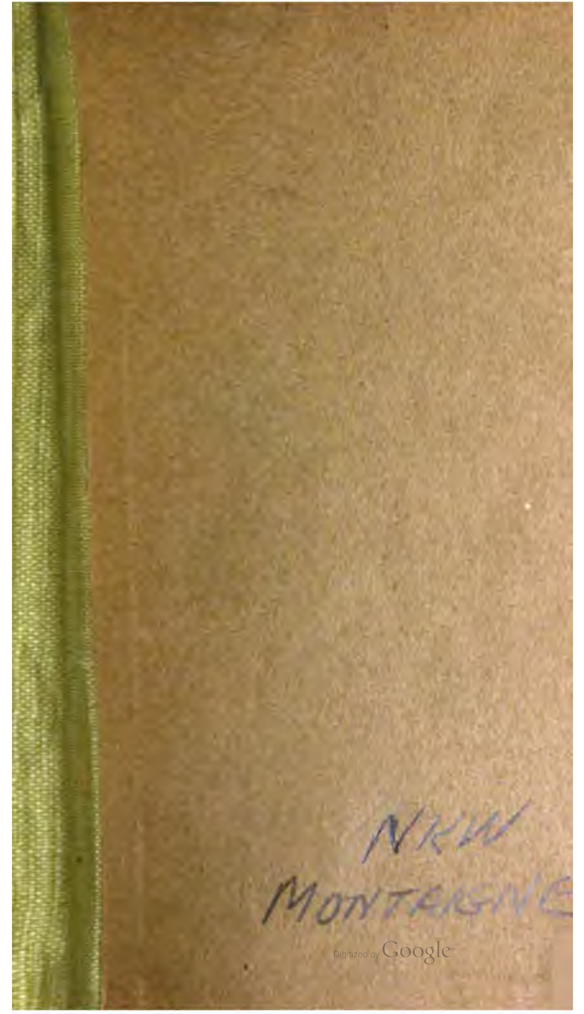

NKW
MONTAIGNE

ESSAIS
DE
MONTAIGNE,

Avec les notes de M. Coste;

SUIVIS DE SON ÉLOGE.

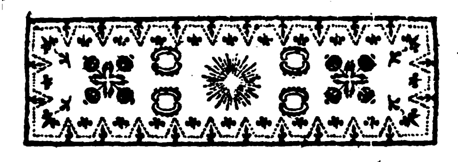
NOUVELLE ÉDITION.

TOME NEUVIEME.



A GENÈVE,
ET A PARIS;
Chez VOLLAND, Libraire, Quai des Augustins, n°. 25.

M. DCC. XCIII.



ESSAIS DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE III ET DU CHAPITRE XIII.

Enfin, toute cette fricassée que je barbouille ici, n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est pour l'interne santé exemplaire assez, à prendre l'instruction à contrepoil. Mais quant à la santé corporelle, personne ne peut fournir d'experience plus utile que moy : qui la presente pure, nullement corrompue & alte-

rée par art, & par opination. L'experie
est proprement sur son fumier au sub
de la Medecine, où la Raison lui qu
toute la place. Tibere disoit, que (2
quiconque avoit vescu vingt ans,
devoit respondre des choses qui luy
toient nuisibles ou salutaires, & se
voir conduire sans Medecine. Et le p
voit avoir appris de Socrates (23)

(22) Je ne sais où Montagne a trouvé que
bere disoit, que *dès l'âge de vingt ans* on de
pouvoir se passer des remedes de la Médec
Suetone dit seulement, que dès l'âge de trente
Tibere gouverna sa santé à sa fantaisie, &
le secours ou conseil des Medecins : *Valetudi
à trigesimo ætatis anno arbitratu suo rexit, sine
jumento consiliove Medicorum.* Suetone, dan
vie de Tibere, §. 68. Et Plutarque nous dit d
son excellent Traité, intitulé, *Les regles &
ceptes de santé*, « qu'il se souvient d'avoir enten
» que Tibere souloit dire, que l'homme qu
» soixante ans passez merite d'estre moqué, qu
» il tend la main au Medecin pour se faire ta
» le pouls, c. xxiij. *de la version d'Amyot.* M.
beyrac croit qu'ici Montagne citant de mémo
a mis *vingt* pour *trente*, mais qu'il semble a
eu dans l'esprit ce passage où *Tacite*, parlan
Tibere, dit : *Solitusque eludere Medicorum ar
atque eos, qui post tricesimum ætatis annum, a
ternoscenda corpori suo utilia vel noxia, alieni
filii indigerent.* Annal. VI. 46.

(23) Dans *Xenophon*, Choses mémorables
VI. c. vij. §. 9.

quel conseillant à ses disciples soigneusement, & comme un très-principal estude de leur santé, adjoustoit, qu'il estoit mal-aysé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire & à son manger, ne discernast mieux que tout Medecin, ce qui lui estoit bon ou mauvais. Si fait la Medecine profession d'avoir tousjours l'experience, pour touche de son operation. Ainsi Platon avoit raison de dire (24) que pour estre vray Medecin, il seroit necessaire que celuy qui l'entreprendroit, eust passé par toutes les maladies, qu'il veut guarir, & par tous les accidents & circonstances dequoy il doit juger. C'est raison qu'ils prennent la verole, s'ils la veulent sçavoir panser. Vrayment je m'en fierois à celui-là. Car les autres nous guident, comme celuy qui peint les mers, les escueils & les ports, estant assis sur sa table, & y faict prononcer le modele

(24) *De Republ.* L. III. p. 408.

d'un navire en toute seureté : Jettez-le à l'effect, il ne sçait par où s'y prendre : ils font telle description de nos maux, que faict une trompette de ville, qui crie un cheval ou un chien perdu, tel poil, telle hauteur, telle oreille : mais presentez-le luy, il ne le cognoit pas pourtant. Pour Dieu que la Medecine me fasse un jour quelque bon & perceptible secours, voir comme je crieray de bonne foy,

(n) *Tandem efficaci do manus scientiæ.*

Les Arts qui promettent nous tenir le corps en santé, & l'ame en santé, nous promettent beaucoup : mais aussi n'en est-il point, qui tiennent moins ce qu'elles promettent. Et en nostre temps ceux qui font profession de ces Arts entre nous, en monstrent moins les effects que tous autres hommes. On peut dire d'eux : pour le plus, qu'ils vendent les drogues medecinales : mais qu'ils

---

(n) Je reconnois enfin la solidité & l'efficace de cet art. *Horat.* Epod. xvij. *vs.* 1.

ſoient Medecins, cela ne peut-on dire. J'ay aſſez veſcu, pour mettre en compte l'uſage qui m'a conduict ſi loing. Pour qui en voudra gouſter, j'en ay faict l'eſſay, ſon eſchanſon. En voicy quelques articles, comme la ſouvenance me les fournira. Je n'ay point de façon, qui ne ſoit allée variant ſelon les accidents: mais j'enregiſtré celles que j'ay plus ſouvent veu en train: qui ont eu plus de poſſeſſion en moy juſqu'à cette heure.

Ma forme de vie eſt pareille en maladie comme en ſanté: meſme lict, meſmes heures, meſmes viandes me ſervent, & meſme breuvage. Je n'y adjouſte du tout rien, que la moderation du plus & du moins, ſelon ma force & appetit. Ma ſanté, c'eſt maintenir ſans deſtourbier mon eſtat accouſtumé. Je voy que la maladie m'en deſloge d'un coſté: ſi je croy les Medecins, ils m'en deſtourneront de l'autre: & par fortune, & par Art, me voyla hors de ma route. Je ne croy rien plus certainement que cecy: que je ne

sçaurois estre offencé par l'usage des choses que j'ay si long-temps accoustumées. C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il lui plaist, elle peut tout en cela. C'est le breuvage de Circé, qui diversifie nostre nature, comme bon luy semble. Combien de Nations, & à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein, qui nous blesse si apparemment : & nos bateliers, & nos paysans s'en moquent. Vous faites malade un Allemand, de le coucher sur un matelas : comme un Italien sur la plume, & un François sans rideau & sans feu. L'estomach d'un Espagnol ne dure pas à nostre forme de manger, ny le nostre à boire à la Souysse. Un Allemand me feit plaisir à *Auguste* (25), de combattre l'incommodité de nos fouyers, par ce mesme argument, dequoy nous nous servons ordinairement à condamner

(25) C'est-à-dire, *à Augsbourg*.— AUGSBOURG ou AUGUSTE, riche & puissante ville en Allemagne, *Augusta*, *Augusta Vindelicorum*. Nicot.

leurs poyles. Car à la verité, cette chaleur croupie, & puis la senteur de cette matiere reschauffée, dequoy ils sont composez, enteste la plus part de ceux qui n'y sont experimentez : moy non. Mais au demeurant, estant cette chaleur esgale, constante & universelle, sans lueur, sans fumée, sans le vent que l'ouverture de nos cheminées nous apporte, elle a bien par ailleurs, dequoy se comparer à la nostre. Que n'imitons-nous l'Architecture Romaine ? Car on dit qu'anciennement, le feu ne se faisoit en leurs maisons que par le dehors, & au pied d'icelles ? d'où s'inspiroit la chaleur à tout le logis, par les tuyaux pratiquez dans l'espais du mur, lesquels alloient embrassant les lieux qui en doivent estre eschauffez : ce que j'ay veu clairement signifié, je ne say où, en Seneque (26).

(26) *Quadam nostrâ demum prodisse memoriâ scimus, — impressos parietibus tubos per quos circumfunderetur calor, qui ima simul & summa foveret æqualiter.* Epist. xc.

Cettuy-cy, m'oyant loüer les commoditez, & beautez de sa Ville, qui le merite certes, commença à me plaindre, dequoy j'avois à m'en esloigner. Et des premiers inconveniens qu'il m'allegua, ce fut la poisanteur de teste, que m'apporteroient les cheminées ailleurs. Ils avoit ouï faire cette plainte à quelqu'un & nous l'attachoit, estant privé par l'usage de l'appercevoir chez luy.

C Toute chaleur qui vient du feu, m'affoiblit & m'appesantit. Si disoit Evenus, (27) que le meilleur condiment de la vie, estoit le feu. Je prends plustost toute autre façon d'eschapper au froid.

Nous craignons les vins au bas: en Portugal, cette fumée est en delices, & est le breuvage des Princes. En somme, chasque Nation a plusieurs coustumes & usances, qui sont non seulement incogneues, mais farouches & miraculeuses à

(27) Plutarque, dans ses *Questions Platoniques*, c. viij.

quelque autre Nation. Que ferons-nous à ce peuple qui ne fait recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croit les hommes, s'ils ne sont en livre, ny la verité, si elle n'est d'aage competant? Nous mettons en dignité nos sottises, quand nous les mettons en moule. Il y a bien pour lui autre poids, de dire: je l'ay leu: que si vous dictes, je l'ay ouy dire. Mais moy, qui ne mescrois non plus la bouche, que la main des hommes: & qui sçay qu'on escript autant indiscrettement qu'on parle: & qui estime ce siecle, comme un autre passé, j'allegue aussi volontiers un mien amy, que Aulugelle, & que Macrobe, & ce que j'ay veu, que ce qu'ils ont escrit. Et comme ils tiennent de la vertu, qu'elle n'est pas plus grande, pour estre plus longue: j'estime de mesme de la verité, que pour estre plus vieille, elle n'est pas plus sage. Je dis souvent que c'est pure sottise qui nous fait courir après les exemples estrangers & scholastiques: leur fertilité est pareille à

cette heure, à celle du temps d'Homere & de Platon. Mais n'est-ce pas, que nous cherchons plus l'honneur de l'allégation, que la verité du discours ? Comme si c'estoit plus, d'emprunter de la boutique de *Vascosan* ou de *Plantin*, nos preuves, que de ce qui se voit en nostre village : Ou bien certes, que nous n'avons pas l'esprit d'esplucher, & faire valoir ce qui se passe devant nous, & le juger assez vifvement, pour le tirer en exemple. Car si nous disons, que l'authorité nous manque, pour donner foy à nostre tesmoignage, nous le disons hors de propos. D'autant qu'à mon advis, des plus ordinaires choses, & plus communes, & cogneues, si nous sçavions trouver leur jour, se peuvent former les plus grands miracles de Nature, & les plus merveilleux exemples, notamment sur le subject des actions humaines.

Or sur mon subject, laissant les exemples que je sçay par les livres, & ce que

dit Ariſtote (28) d'Andron Argien, qu'il traverſoit ſans boire les arides ſablons de la Libie, un Gentil-homme qui s'eſt acquitté dignement de pluſieurs charges, diſoit où j'eſtois, qu'il eſtoit allé de Madrid à Lisbonne, en plein Eſté, ſans boire. Il ſe porte vigoureuſement pour ſon aage, & n'a rien d'extraordinaire en l'uſage de ſa vie, que cecy, d'eſtre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a-t'il dit, ſans boire. Il ſent de l'alteration, mais il la laiſſe paſſer : & tient, que c'eſt un appetit qui s'allanguit ayſément de ſoy-meſme ; & boit plus par caprice, que pour le beſoing, ou pour le plaiſir.

En voicy d'un autre. Il n'y a pas longtemps, que je rencontray l'un des plus ſçavans hommes de France, entre ceux de non mediocre fortune, eſtudiant au coin d'une ſalle, qu'on luy avoit rembarré de

(28) Diogene Laërce, dans la vie de Pyrrhon, Lib. VI. Segm. lxxxj. On peut voir les propres paroles d'Aristote, dans *les obſervations de Menage* ſur cet endroit de Diogene Laërce, p. 434.

tapisserie : & autour de luy, un (29) tabut de ses valets, plein de licence. Il me dit, & Seneque (30) quasi autant de soy, qu'il faisoit son profit de ce tintamarre : comme si battu de ce bruict, il se ramenast & resserrast plus en soy, pour la contemplation, & que cette tempeste de voix repercutast ses pensées au dedans. Estant escholier à Padoue, il eust son estude si long temps logée à la batterie des cloches, & du tumulte de la place, qu'il se forma non seulement au mespris, mais à l'usage du bruict, pour le service de ses estudes. Socrates respondit à Alcibiades, s'estonnant comme il pouvoit porter le continuel tintamarre de la teste de sa femme : (31) *Comme ceux, qui sont accoustumez à l'ordinaire bruit des roues à puiser de l'eau.* Je suis bien au contraire : j'ay l'esprit tendre & facile à prendre l'essor. Quand il est

(29) Vacarme, tracas. — *Tabuter*, inquietare, molestare : *Nicot.*

(30) Dans sa Lettre lvj.

(31) *Diogene Laërce*, dans la vie de Socrate, L. II. *Segm.* xxxvj.

empesché à part soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. Seneque (32) en sa jeunesse ayant mordu chaudement, à l'exemple de Sextius, de ne manger chose, qui eust prins mort, s'en passoit dans un an, avec plaisir, comme il dit. Et s'en deporta seulement, pour n'estre soupçonné d'emprunter cette reigle d'aucunes Religions nouvelles, qui la semoyent. Il print quant & quant des preceptes d'Attalus, (33) de ne se coucher plus sur des loudiers, qui enfondrent : & employa jusqu'à la vieillesse ceux qui ne cedent point au corps. Ce que l'usage de son temps luy faict compter à rudesse, le nostre nous le faict tenir à molesse. Regardez

(32) Abstinere animalibus cœpi, *dit* Seneque *Epist.* 108. & anno peracto, non tantum facilis erat mihi consuetudo, sed dulcis. Quæris quomodo desierim? In Tiberii Cæsaris principatum juventæ tempus inciderat, alienigenarum gentium sacra movebantur. Sed inter argumenta superstitionis ponebatur quorundam animalium abstinentia. Patre itaque meo rogante, ad pristinam consuetudinem redii.

(33) Laudare solebat Attalus culcitram, quæ resisteret corpori. Tali utor etiam Senex, in qua vestigium apparere non possit. *Senec.* Epist. cviii.

la difference du vivre de mes valets à bras, à la mienne : les Scythes & les Indes n'ont rien plus esloigné de ma force, & de ma forme. Je sçay avoir retiré de l'aumosne, des enfants pour m'en servir, qui bientost après m'ont quitté, & ma cuisine, & leur livrée, seulement, pour se rendre à leur premiere vie. Et en treuvay un, amassant depuis, des moules emmy la voirie, pour son disner, que par priere, ny par menasse, je ne sceu distraire de la saveur & douceur, qu'il treuvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences, & leurs voluptez, comme les riches : &, dit-on, leurs dignitez & ordres politiques. Ce sont effects de l'accoutumance. Elle nous peut dire, non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant, disent les sages (34) nous faut-il planter à la

(34) *Pythagore*, dans *Stobée*, Serm. xxix. Voici comment la maxime est rapportée par *Plutarque*, qui l'attribue aux *Pythagoriciens. Choisis la voye qui est la meilleure, l'accoustumance te la rendra agréable & plaisante.* De l'exil, c. vij. version d'*Amyot*.

meilleure, qu'elle nous facilitera incontinent), mais aussi au changement & à la variation : qui est le plus noble, & le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'estre flexible & peu opiniastre. J'ay des inclinations plus propres & ordinaires, & plus agreables, que d'autres : Mais avec bien peu d'effort je m'en destourne, & me coule aysément à la façon contraire. Un jeune homme doit troubler ses reigles, pour esveiller sa vigueur : la garder de moisir & s'apoltronir : Et n'est train de vie, si sot & si debile, que celuy qui se conduict par ordonnance & discipline :

(o) *Ad primum lapidem vectari cùm placet, hora*
Sumitur ex libro : si prurit frictus ocelli
Angulus, inspectâ genesi collyria quærit.

Il se rejettera souvent aux excez mesmes,

(o) Qui voulant faire une promenade d'un mille, prend l'heure que lui marque son Livre d'Astrologie : ou qui sentant quelque démangeaison à l'œil, pour se l'être un peu frotté, ne prend un collyre qu'après avoir examiné son horoscope. *Juvenal.* Sat. VI. *vs.* 429.

s'il m'en croit : autrement, la moindre desbauche le ruyne : il se rend incommode & desagreable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme : c'est la delicatesse & obligation à certaine façon particuliere. Et elle est particuliere, si elle n'est ployable & soupple. Il y a de la honte, de laisser à faire par impuissance, ou de n'oser, ce qu'on voit faire à ses compaignons. Que telles gents gardent leur cuisine. Par tout ailleurs, il est indecent : mais à un homme de guerre, il est vitieux & insupportable : lequel, comme disoit Philopœmen (35), se doit accoustumer à toute diversité, & inegalité de vie.

Quoy que j'aye esté dressé autant qu'on a peu, à la liberté & à l'indifference, si est-ce que par nonchalance, m'estant, en veillissant, plus arresté sur certaines formes (mon aage est hors d'institution, &

(35) Ou plutôt, comme on disoit à Philopœmen, ainsi que le rapporte *Plutarque*, dans la vie de ce grand Capitaine, ch. j. de la Traduction d'*Amyot*. Je dois cette remarque à M. *Barbeyrac*.

n'a desformais dequoy regarder ailleurs qu'à se maintenir) la coustume a desja sans y penser imprimé si bien en moy son caractere, en certaines choses, que j'appelle excez de m'en despartir. Et sans m'essayer, ne puis, ny dormir sur jour, ny faire collation entre les repas, ny desjeuner, ny m'aller coucher sans grand intervalle, comme de trois heures, après le soupper : ny faire des enfants, qu'avant le sommeil : ny les faire debout : ny porter ma sueur : ny m'abreuver d'eau pure ou de vin pur ; ny me tenir nud teste longtemps : ny me faire tondre après disner. Et me passerois autant mal aysément de mes gants, que de ma chemise & de me laver à l'issue de table & à mon lever : & de ciel & rideau à mon lict, comme de choses bien necessaires. Je disnerois sans nappe : mais à-l'Allemande sans serviette blanche, très-incommodément. Je les souille plus qu'eux & les Italiens ne font : & m'ayde peu de cullier & de fourchette. Je plains qu'on aye suivy un train, que

j'ay veu commencer à l'exemple des Roys: Qu'on nous changeast de serviette, selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux Soldat Marius (36) que vieillissant, il devint delicat en son boire: & ne le prenoit qu'en une sienne couppe particuliere. Moy je me laisse aller de mesme à certaine forme de verres, & ne boy pas volontiers en verre commun: non plus que d'une main commune: Tout metail m'y desplaist au prix d'une matiere claire & transparente: Que mes yeux tastent aussi selon leur capacité. Je dois plusieurs telles mollesses à l'usage. Nature m'a aussi d'autre part apporté les siennes; comme de ne soustenir plus deux plains repas en jour, sans surcharger mon

(36) Ce fait est pris d'un Traité de *Plutarque*, intitulé, *Comment il faut refrener la colere*, ch. xiij. Version d'*Amyot*. Il y a grande apparence qu'en effet Marius ne devint si délicat que lorsqu'il commença de *vieillir*: mais Plutarque n'en dit rien ici, où il nomme *Marius* tout court. Pour *Amyot*, qui a mis *le vieil Marius*, il ne l'a fait que pour distinguer le pere d'avec le fils, qu'on nomme ordinairement *le jeune Marius*.

estomach : Ny l'abstinence pure de l'un des repas, sans me remplir de vents, assecher ma bouche, estonner mon appetit : de m'offenser d'un long serein. Car depuis quelques années, aux courvées de la guerre, quand toute la nuict y court, comme il advient communément, après cinq ou six heures, l'estomach me commence à troubler, avec vehemente douleur de teste : & n'arrive point au jour, sans vomir. Comme les autres s'en vont desjeuner, je m'en vais dormir : & au partir de-là, aussi gay qu'auparavant. J'avois toujours emprins, que le serein ne s'espandoit que la naissance de la nuict : mais hantant ces années passées familierement, & long-temps, un Seigneur imbu de cette créance, que le serein est plus aspre & dangereux sur l'inclination du Soleil, une heure ou deux avant son coucher : lequel il évite soigneusement, & mesprise celuy de la nuict : il a cuidé m'imprimer, non tant son discours, que son sentiment. Quoy que le doubte mes-

me, & l'inquisition frappe notre imagination, & nous change? Ceux qui cedent tout à coup à ces pentes, attirent l'entiere ruyne sur eux. Et plains plusieurs Gentils hommes, qui par la sottise de leurs Medecins, se sont mis en chartre tous jeunes & entiers. Encores vaudroit-il mieux souffrir un rheume, que de perdre pour jamais, par desacoustumance, le commerce de la vie commune, en action de si grand usage. Fascheuse science: qui * nous descrie les plus douces heures du jour. Estendons nostre possession jusques aux derniers moyens. Le plus souvent on endurcit, en s'opiniastrant, & corrige l'on sa complexion: comme fit César le haut mal (37) à force de le mespriser & corrompre. On se doit adonner aux meilleures reigles, mais non pas s'y asservir: Si ce n'est à

---

* *Nous inspire du mépris, du dégoût pour les plus douces heures du jour*: ce qui fait le plus grand agrément de la vie.

(37) Voyez sa vie dans *Plutarque*, ch. v. version d'*Amyot*.

celles, s'il y en a quelqu'une ausquelles l'obligation & servitude soit utile.

Et les Roys & les Philosophes fientent, & les Dames aussi : Les vies publiques se doivent à la ceremonie : la mienne obscure & privée, joüit de toute dispense naturelle. Soldat & Gascon, sont qualitez aussi, un peu subjectes à l'indiscretion : Parquoy, je diray cecy de cette action : qu'il est besoing de la renvoyer à certaines heures, prescriptes & nocturnes, & s'y forcer par coustume, & assubjectir, comme j'ay faict : Mais non s'assubjectir, comme j'ay faict en vieillissant, au soing de particuliere commodité de lieu & de siege, pour ce service : & le rendre empeschant par longueur & mollesse. Toutesfois aux plus sales offices, est-il pas aucunement excusable, de requerir plus de soing & de netteté : (p) *Naturâ homo mundum & elegans animal est.*

(p) L'homme est de sa nature un animal propre & poli. *Senec.* Epist. xcij.

De toutes les actions naturelles, c'est celle que je souffre plus mal volontiers, m'estre interrompue. J'ay veu beaucoup de gens de guerre, incommodez du desreiglement de leur ventre : Tandis que le mien & moy, ne nous faillions jamais au poinct de nostre assignation qui est au sault du lict, si quelque violente occupation, où maladie ne nous trouble.

Je ne juge donc point, comme je disois, où les malades se puissent mettre mieux en seureté, qu'en se tenant coy, dans le train de vie où ils se sont eslevez & nourris. Le changement, quel qu'il soit, estonne & blesse. Allez croire, que les chastaignes nuisent à un Perigourdin, ou à un Lucquois : ou le laict & le fromage aux gens de montaigne : on leur va ordonnant, une non seulement nouvelle, mais contraire forme de vie : Mutation qu'un sain ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante-dix ans : enfermez dans une estuve un homme de marine ; deffendez le pro-

mener à un laquay Basque : ils les privent de mouvement, & enfin d'air & de lumiere.

(q) ——— *An vivere tanti est?*
Cogimur à suetis animum suspendere rebus,
Atque ut vivamus, vivere desinimus:
. . . .
Hos superesse reor quibus & spirabilis aër,
Et lux quâ regimur, redditur ipsa gravis.

S'ils ne font autre bien, ils font au moins cecy, qu'ils preparent de bonne heure les patiens à la mort, leur sapant peu à peu & retranchant l'usage de la vie.

Et sain & malade, je me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Je donne grande authorité à mes desirs & propensions. Je n'ayme point à guarir le mal par le mal. Je hay les remedes qui

(q) La vie est-elle d'un si grand prix? On nous oblige à nous sevrer des choses auxquelles nous sommes tout accoutumés ; & pour nous faire vivre on nous prive de la vie. — Car comment mettre au rang des vivans des personnes à qui l'on rend incommode l'air que nous respirons à tout moment, & la lumiere qui dirige tous nos pas? Corn. Gall. Eleg. I. vs. 55. — 255.

importunent plus que la maladie. D'e
subject à la colique, & subject à m'ab
nir du plaisir de manger des huistres,
sont deux maux pour un. Le mal n
pince d'un costé, la reigle de l'au
Puisqu'on est au hazard de se mescompt
hazardons-nous plustost à la suicte du pl
sir. Le monde faict au rebours, &
pense rien utile, qui ne soit penible :
facilité luy est suspecte. Mon appetit
plusieurs choses, s'est assez heureuseme
accommodé par soy-mesme, & rangé
la santé de mon estomach. L'acrimon
& la poincte des sauces m'agréent e
tant jeune : mon estomach s'en ennuya
depuis, le goust l'a incontinent suiv
Le vin nuit aux malades : c'est la pr
miere chose, de quoy ma bouche se d
gouste, & d'un degoust invincible. Quo
que je reçoive desagréablement, me nuy
& rien ne me nuyt, que je fasse ave
faim, & alaigresse. Je n'ay jamais rece
nuysance d'action, qui m'eust esté bie
plaisante. Et si ay faict ceder à mon plai
sir

ſir, bien largement, toute concluſion medecinale. Et me ſuis, jeune,

(r) *Quem circumcurſans hùc atque hùc ſæpè Cupido*
Fulgebat crocinâ ſplendidus in tunicâ,

preſté autant licentieuſement & inconſidérément, qu'autre, au deſir qui me tenoit ainſi :

(s) *Et militavi non ſine gloriâ :*

Plus toutesfois en continuation & en durée, qu'en ſaillie.

(t) *Sex me vix memini ſuſtinuiße vices.*

Il y a du malheur certes, & du miracle, à

(r) Lorſque le Dieu Cupidon vêtu d'une belle robe pourpre étoit ſouvent à mes trouſſes, me harcelant de tous côtés. *Catull.* Carm. LXVI. *vſ.* 133.

[s] Et j'ai acquis quelque gloire dans cette eſpece de milice. *Horat.* L. III. Od. xxvj. *vſ.* ij.

[t] *Ovide* qui ſe vante de quelque choſe de plus, *Amor.* L. III. Eleg. vij. *vſ.* 26. Il y a des gens curieux qui blâmeroient de n'avoir pas expliqué ce petit vers latin; & d'autres perſonnes que j'aime mieux contenter, me donneroient ſur les doigts, ſi je l'avois fait. Tout ce que je puis faire en faveur des premiers c'eſt de les renvoyer à un Conte de la *Fontaine*, intitulé LE BERCEAU, *vſ.* 246. Ce que Pinucio dit là, Montagne déclare qu'à peine il croit avoir jamais pu l'aſſurer pour ſon propre compte.

confesser, en quelle foiblesse d'ans, j[e] rencontray premierement en sa subject[ion.] Ce fut bien rencontre : car ce fust l[e] temps avant l'aage de choix & de cog[nois]sance ? Il ne me souvient point de [moy] de si loing. Et peut-on marier ma for[tune] à celle de (38) Quartilla, qui n'a[voit] point memoire de son fillage.

(u) *Inde tragus celeresque pili, miran[dáque] matri*
Barba meæ.

Les Medecins ployent ordinairement [avec] utilité, leurs reigles, à la violence [des] envies aspres, qui surviennent aux m[ala]des. Ce grand desir ne se peut imagin[er si] estranger & vicieux, que Nature n[e s'y] applique. Et puis, combien est-ce [de] contenter la fantaisie ? A mon opin[ion]

(38) Qui dit dans Petrone, *Junonem mean[m] iam habeam, si unquam me meminerim virg[inem] fuisse*, pag. 17. *Edit. Patiss.* an. 1587. Cap. [...] p. 84. Ep. *Burm.* 1709.

(u) C'est pour cela que j'eus bientôt du poil [sous] l'aisselle, & de la barbe au menton : agréabl[e su]jet de surprise à ma mere. *Martial.* L. IX. E[p.] xxiij. *vs.* 7 & 8.

cette piece-là importe de tout : au moins, au-delà de tout autre. Les plus griefs & ordinaires maux sont ceux que la fantasie nous charge. Ce mot Espagnol me plaist à plusieurs visages : (x) *Defienda me Dios de my*. Je plains estant malade, dequoy je n'ay quelque desir qui me donne ce contentement de l'assouvir : à peine m'en destourneroit la Medecine. Autant en fay-je sain : je ne voy guere plus qu'esperer & vouloir. C'est pitié d'estre alanguy & affoibly, jusques au souhaiter.

L'art de Medecine n'est pas (39) si resolue, que nous soyons sans authorité, quoy que nous facions. Elle change selon les Climats, & selon les Lunes : selon Fernel & selon l'Escale. Si vostre Medecin ne treuve bon que vous dormez, que vous usez de vin ou de telle viande, ne vous chaille : je vous en treuveray un autre qui ne sera pas de son advis.

(x) *Je prie Dieu qu'il me défende de moi-même.*
(39) *Si nettement fondée sur des principes précis & déterminés*, &c.

La diversité des arguments & opinions medecinales, embrasse toutes sortes de formes. Je vis un miserable malade, crever & se pasmer d'alteration; pour se guarir; & estre mocqué depuis par un autre Medecin, condamnant ce conseil comme nuisible. Avoit-il pas employé sa peine? Il est mort freschement de la pierre, un homme de ce mestier, qui s'estoit servy d'extresme abstinence à combattre son mal: ses compaignons disent, qu'au rebours, ce jeusne l'avoit asseché, & luy avoit cuit le sable dans les rongnons.

J'ay apperceu qu'aux blessures, & aux maladies, le parler m'émeut & me nuit, autant que desordre que je face. La voix me couste, & me lasse: car je l'ay haute & efforcée: Si que, quand je suis venu à entretenir l'oreille des Grands, d'affaire de poids, je les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

Ce conte merite de me divertir. Quel-

qu'un, (40) en certaine eschole Grecque, parloit haut comme moy : le maistre des ceremonies luy manda qu'il parlast plus bas : *Qu'il m'envoye*, fit-il, *le ton auquel il veut que je parle.* L'autre luy repliqua : *qu'il prinst son ton des oreilles de celuy à qui il parloit.* C'estoit bien dit, (41) pourveu qu'il s'entende : Parlez selon ce que vous avez à faire à vostre auditeur. Car si c'est à dire, suffise vous qu'il vous oye : ou, reiglez-vous par luy, je ne treuve pas que ce fust raison. Le ton & mouvement de la voix, a quelque expression, & signification de mon sens : c'est à moy à le conduire, pour me representer. Il y a voix pour instruire, voix pour flatter, ou pour tancer. Je veux que ma voix non seulement arrive à luy, mais à l'adventure qu'elle le frappe, & qu'elle

(40) C'étoit *Carneade*, Philosophe Academicien, comme on peut voir dans sa Vie par Diogene Laërce, L. IV, *Seg.* lxiij.

(41) *Pourvu qu'on l'entende en ce sens* : Parlez selon ce que vous avez à traiter avec votre auditeur.

le perce. Quand je mastine mon laquay, d'un ton aigre & poignant, il seroit bon qu'il vinst à me dire : Mon maistre, parlez plus doux, je vous oy bien. (y) *Est quadam vox ad auditum accommodata, non magnitudine, sed proprietate.* La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute. Cettuy-cy se doibt preparer à la recevoir, selon le bransle qu'elle prend. Comme entre ceux qui joüent à la paulme, celuy qui soustient,* se desmarche & s'appreste selon qu'il voit remuer celuy qui luy jette le coup, & selon la forme du coup.

L'experience m'a encores apprins cecy, que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie & leurs bornes, leurs maladies & leur santé. La constitution des maladies est formée au patron de la cons-

(y) Il y a une sorte de voix qui est faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue, que par sa propriété. *Quintil.* Inst. Orat. L. XI. c. iij. *De la traduction de M. l'Abbé* GEDOYN, *excellente copie qui durera apparemment autant que l'original.*

* *Se recule*, se retire en arriere.

titution des animaux. Elles ont leur fortune limitée dès leur naissance, & leurs jours. Qui essaye de les abbreger imperieusement, par force, au travers de leur course, il les allonge & multiplie : & les harcelle, au lieu de les appaiser. Je suis de l'advis de Crantor, qu'il ne faut ny obtinément s'opposer aux maux, & à l'estourdi : ny leur succomber de mollesse : mais qu'il leur faut ceder naturellement, selon leur condition & la nostre. On doit donner passage aux maladies : & je treuve qu'elles arrestent moins chez moy, qui les laisse faire. Et en ay perdu de celles qu'on estime plus opiniastres & tenaces, de leur propre decadence : sans ayde & sans art, & contre ses reigles. Laissons faire un peu à nature : elle entend mieux ses affaires que nous. Mais un tel en mourut. Si ferez-vous : sinon de ce mal-là, d'un autre. Et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois Medecins à leur cul ? L'exemple est un mirouer vague, universel & à tout sens. Si c'est une

Medecine voluptueuse, acceptez-là
toujours autant de bien present. .
m'arresteray ny au nom ny à la cou
si elle est delicieuse & appetissante
plaisir est des principales especes du
fit. J'ay laissé envieillir & mourir en n
de mort naturelle, des rheumes, de
xions gouteuses, relaxation, batte
de cœur, micraines, & autres accide
que j'ay perdu quand je m'estois à d
formé à les nourrir. On les conjure m
par courtoisie, que par braverie. Il
souffrir doucement les loix de nostre c
dition. Nous sommes pour vieillir, p
affoiblir, pour estre malades, en depi
toute Medecine. C'est la premiere le
que les Mexicains font à leurs enfa
quand au partir du ventre des meres,
les vont saluant ainsi: *Enfant, tu es*
nu au monde pour endurer; endure, so
fre & tais-toy. C'est injustice de se d
loir qu'il soit advenu à quelqu'un, ce
peut advenir à chascun. (z) *Indigna*

(z) Plains-toi, si l'on t'impose à toi seul

si quid in te iniquè propriè constitutum est.

Voyez un vieillard, qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere & vigoureuse, c'est-à-dire qu'il le remette en jeunesse :

(a) *Stulte, quid hæc frustra votis puerilibus optas.*

N'est-ce pas folie ? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptosmes des longues années : comme des longs voyages, la chaleur, les pluyes, & les vents. Platon ne croit pas (42) qu'Esculape se mit en peine, de pourvoir par regimes, à faire durer la vie, en un corps gasté & imbecile, inutile à son pays, inutile à sa vacation, & à produire des enfants sains & robustes : & ne treuve pas, ce soing convenable à la justice & prudence divine,

peine que tu n'aurois pas méritée. *Senec.* Epist. xcj.

(a) Fou que tu es, à quoi bon tous ces vœux puériles qui ne sauroient être accomplis ? *Ovid.* Trist. L. II. Eleg. viij. *vs.* 11.

(42) De Republ. L. III. p. 423. C.

qui doit conduire toutes choses à l'utilité. Mon bon homme, c'est faict : on ne vous sçauroit redresser : on vous plastrera pour le plus, & estançonnera un peu, & allongera l'on de quelque heure vostre misere.

(b) *Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,*
Diversis contrà nititur obicibus,
Donec certa dies, omni compage solutâ,
Ipsum cum rebus subruat auxilium.

Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter. Nostre vie est composée comme l'harmonie du Monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doux & aspres, aigus & plats, mols & graves. Le Musicien qui n'en aymeroit que les uns, que voudroit-il dire ? Il faut qu'il s'en sçache servir en commun, & les mesler : Et nous aussi, les biens & les maux, qui sont consubstantiels à nostre vie. Nostre estre ne peut aller sans ce meslange : & y

---

(b) Ainsi lorsqu'on veut soutenir un bâtiment, on l'étaye dans les endroits où il menace ruine, jusqu'à ce qu'enfin toute la machine venant à se dissoudre, les étançons tombent avec l'édifice. *Cornel. Gall.* Eleg. I. *vs.* 173, &c.

est l'une bande non moins necessaire que l'autre. D'essayer à regimber contre la nécessité naturelle, c'est representer la folie de Ctesiphon (43), qui entreprenoit de faire à coup de pied avec sa mule.

Je consulte peu des alterations que je sens : car ces gents icy sont (44) avantageux, quand ils vous tiennent à leur misericorde. Ils vous gourmandent les oreilles de leurs prognostiques ; & me surprenant autrefois affoibly du mal, m'ont injurieusement traicté de leurs dogmes & troigne magistrale : me menasse tantost de grandes douleurs, tantost de mort prochaine. Je n'en estois abbattu, ny deslogé de ma place, mais

(43) Certain escrimeur de qui *Plutarque* a rapporté cela, dans le Traité, *comment il faut refr ner la colere.*, c. viij. Version d'*Amyot.*

(44) Hautains, impérieux. *Avantageux*, superbus, *Avantageusemint parler*, alté loqui : *Nicot.* — Ce mot commence à renaître. On le dit en conversation, & je l'ai vû depuis peu dans un livre nouveau très-bien écrit, intitulé, *Synonimes François* Mais je doute fort que l'usage le rétablisse jamais dans la Langue, où il ne seroit bon qu'à causer du désordre.

j'en estois heurté & poussé : Si mon jugement n'en estoit ni changé ni troublé, au moins il en estoit empesché. C'est tousjours agitation & combat.

Or je traicte mon imagination le plus doucement que je puis ; & la deschargerois, si je pouvois, de toute peine & contestation. Il la faut secourir, & flatter, & pipper qui peut. Mon esprit est propre à cet office. Il n'a point faute d'apparences par tout. S'il persuadoit, comme il presche, il me secourroit heureusement. Vous en plaist-il un exemple ? Il dict, que c'est pour mon mieux, que j'ay la gravelle : Que les bastimens de mon aage ont naturellement à souffrir quelque gouttiere. Il est temps qu'ils commencent à se lascher & desmentir : C'est une commune necessité : Et n'eust-on pas faict pour moy un nouveau miracle. Je paye par-là le loyer deu à la vieillesse, & ne sçaurois en avoir meilleur compte. Que la compagnie me doit consoler, estant tombé en l'accident le

plus ordinaire des hommes de mon temps. J'en vois par tout d'affligez de mesme nature de mal. Et m'en est la societé honorable, d'autant qu'il se prend plus volontiers aux Grands : son essence a de la noblesse & de la dignité. Que des hommes qui sont frappez, il en est peu de quittes à meilleure raison : & si, il leur couste la peine d'un fascheux regime, & la prinse ennuyeuse & quotidienne des drogues medecinales : Là où je le doy purement à ma bonne fortune. Car quelques bouillons communs de l'eringium, & herbe de Turc, que deux ou trois fois j'ay avalé, en faveur des Dames, qui plus gracieusement que mon mal n'est aigre, m'en offroyent la moitié du leur, m'ont semblé esgalement faciles à prendre, & inutilement en operation. Ils ont à payer mille vœux à Æsculape, & autant d'escus à leur Medecin, * de la

* Pour un écoulement de sable aisé & abondant, &c. *Profluvion* est purement latin, *Profluvium sanguinis*, flux de sang.

profluvion de fable aifée & abondante, que je reçoy fouvent par le benefice de nature. La decence mefme de ma contenance en compagnie, n'en eft pas troublée : & porte mon eau dix heures, & auffi long-temps qu'un fain. La crainte de ce mal, dit-il, t'effrayoit autresfois, quand il t'eftoit incogneu : les cris & le defefpoir de ceux qui l'aigriffent par leur impatience, t'en engendroient l'horreur. C'eft un mal qui te bat les membres, par lefquels tu as le plus failly: Tu es homme de confcience :

(c) *Quæ venit indignè pœna, dolendo venit.*

Regarde ce chaftiement : il eft bien doux au prix d'autres, & d'une faveur paternelle. Regarde fa tardifveté ; il n'incommode & occupe que la faifon de ta vie, qui ainfi, comme ainfi eft meshuy perdue & fterile, ayant faict place à la licence & plaifirs de ta jeuneffe, comme

---

(c) C'eft le mal qu'on n'a pas mérité, dont on a droit de fe plaindre. *Ovid.* Epift. V. Œnone Paridi. *vf.* 8.

par composition. La crainte & pitié que le peuple a de ce mal, te sert de matiere de gloire : Qualité, de laquelle si tu as le jugement purgé, & en as guery ton discours, tes amis pourtant en recognoissance encore quelque teinture en ta complexion. Il y a plaisir à oüy dire de soy : *Voyla bien de la force : voyla bien de la patience.* On te voit suer d'ahan, pallir, rougir, trembler, vomir jusques au sang, souffrir des contradictions & convulsions estranges, degoutter par fois de grosses larmes des yeux, rendre les urines espesses, noires, & effroyables, ou les avoir arrestées par quelque pierre espineuse & herissée qui te poinct & escorche cruellement le col de la verge, entretenant cependant les assistans, d'une contenance commune : * bouffonant à pauses avec tes gents : tenant ta partie en un discours tendu : excusant de parole ta douleur, & rabattant de ta souffrance. Te souvient-il de ces gens du temps passé, qui

* *Plaisantant, riant de temps en temps.*

recherchoient les maux avec si grand' faim, pour tenir leur vertu en haleine, & en exercice ? mets le cas, que nature te porte & te pousse à cette glorieuse eschole, en laquelle tu ne fusses jamais entré de ton gré. Si tu me dis, que c'est un mal dangereux & mortel : Quels autres ne le sont ? Car c'est une pipperie medicinale, d'en excepter aucuns, qu'ils disent n'aller point de droict fil à la mort. Qu'importe, s'ils y vont par accident ; & s'ils glissent, & gauchissent aysément, vers la voye qui nous y meine ? Mais tu ne meurs pas de ce que tu es malade : tu meurs de ce que tu es vivant. La mort te tue bien, sans le secours de la maladie. Et à d'aucuns, les maladies ont esloigné la mort : qui ont plus vescu, de ce qu'il leur sembloit s'en aller mourants. Joint qu'il est comme des playes, aussi des maladies medecinales & salutaires. La colique est souvent non moins vivace que vous. Il se voit des hommes, ausquels elle a

continué depuis leur enfance jusques à leur extreme vieillesse : & s'ils ne luy eussent failly de compagnie, elle estoit pour les assister plus outre. Vous la tuez plus souvent qu'elle ne vous tue. Et quand elle te présenteroit l'image de la mort voisine, seroit-ce pas un bon office, à un homme de tel aage, de la ramener aux cogitations de sa fin ? Et qui pis est, tu n'as plus pourquoy guarir : Ainsi, comme ainsi, au premier jour la commune necessité t'appelle. Considere combien artificiellement & doucement, elle te desgoute de la vie, & desprend du monde : non te forçant, d'une subjection tyrannique, comme tant d'autres maux que tu vois aux vieillards, qui les tiennent continuellement entravez, & sans relasche, de foiblesse & douleurs : mais par advertissement, & instructions reprinses à intervales ; entremeslant des longues pauses de repos, comme pour te donner moyen de mediter & repeter sa leçon à ton ayse. Pour te donner moyen

de juger sainement, & prendre party en homme de cœur ; elle te presente l'estat de ta condition entiere, & en bien & en mal ; & en mesme jour, une vie très-alaigre tantost, tantost insupportable. Si tu m'accoles la mort, au moins tu luy touches en paume, une fois le mois. Par où tu as de plus à esperer, qu'elle t'attrapera un jour sans menace. Et qu'estant si souvent conduit jusques au port, te fiant d'estre encore aux termes accoustumez, on t'aura, & ta fiance, (45) passé l'eau un matin, inopinément. On n'a point à se plaindre des maladies qui partagent loyallement le temps avec la santé. Je suis obligé à la fortune, dequoy elle m'assaut si souvent de mesme sorte d'armes : elle m'y façonne, & m'y

(45) *On t'aura passé l'eau*, signifie ici *on t'aura fait passer dans l'autre monde*, par allusion, si je ne me trompe, à ce que disoient les anciens Grecs & Romains, que les morts passoient au-delà du Styx dans la barque de Caron : Fantaisie dont nous ornons encore notre Poésie, & que nous adoptons quelquefois en prose, dans un style familier, comme est ici celui de Montagne.

dresse par usage, m'y durcit & habitue : Je sçay à peu près meshuy, en quoy j'en dois estre quitte. A faute de memoire naturelle, j'en forge de papier. Et comme quelque nouveau symptome survient à mon mal, je l'escris : d'où il advient, qu'à cette heure, estant quasi passé par toutes sortes d'exemples : si quelque estonnement me menace : feuilletant ces petits brevets descousus, comme des feuilles Sibyllines, je ne faux plus treuver où me consoler, de quelque prognostique favorable, en mon experience passée. Me sert aussi l'accoutumance, à mieux esperer pour l'advenir. Car la conduicte de ce vuidange, ayant continué si long temps, il est à croire, que Nature ne changera point ce train, & n'en adviendra autre pire accident, que celuy que je sens. En outre, la condition de cette maladie n'est point mal-advenante à ma complexion prompte & soudaine. Quand elle m'assaut mollement, elle me faict peur, car c'est pour long temps : mais

naturellement elle a des excez vigoureux & gaillards. Elle me secoue à outrance, pour un jour ou deux. Mes reins ont duré un aage, sans alteration : il y en a tantost un autre, qu'ils ont changé d'estat. Les maux ont leur periode comme les biens : à l'adventure est cet accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomach : sa digestion en estant moins parfaicte, il renvoye cette matiere crue à mes reins. Pourquoy ne pourra estre à certaine revolution affoiblie pareillement la chaleur de mes reins, si qu'ils ne puissent plus pétrifier mon flegme, & nature s'acheminer à prendre quelque autre voye de purgation ? Les ans m'ont évidemment faict tarir aucuns rheumes ? Pourquoy non ces excremens, qui fournissent de matiere à la grave ? Mais est-il rien doux, au prix de cette soudaine mutation, quand d'une douleur extreme, je viens par le vuidange de ma pierre, à recouvrer, comme d'un esclair, la belle lumiere de la santé, si

libre, & si pleine, comme il advient en nos soudaines & plus aspres coliques ? Y a-t-il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amendement ? De combien la santé me semble plus belle après la maladie, si voisine & si contiguë, que je les puis recognoistre en presence l'une de l'autre, en leur plus haut appareil : où elles se mettent à l'envy, comme pour se faire teste & (46) contrecarre ! Tout ainsi que les Stoïciens disent, (47) que les vices sont utilement introduicts, pour donner prix & faire espaule à la vertu : nous pouvons dire, avec meilleure raison, & conjecture moins hardie, que Nature nous a presté la douleur, pour l'honneur & service de la volupté & indolence. Lorsque Socrates (48) après

---

(46) *Un Contrecarre, ou contrequarre*, opposition, *antisophisma* : NICOT, COTGRAVE.

[47] Ce sentiment est expressément combattu par *Plutarque*, dans le Traité *des communes conceptions contre les Stoïques*, ch. x. *&* *suiv.*

[48] Dans le PHEDON de *Platon*, p. 60.

qu'on l'eust deschargé de ses fers, sentit la franchise de cette demangeaison que leur pesanteur avoit causé en ses jambes, il se resjouit, à considerer l'estroitte alliance de la douleur à la volupté : comme elles sont associées d'une liaison necessaire : si qu'à tours, elles se suivent, & entr'engendrent : Et s'escrioit au bon Esope, qu'il deust avoir prins, de cette consideration, un corps propre à une belle Fable.

Le pis que je voye aux autres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si griefves en leur effect, comme elles sont en leur issue. On est un an à se ravoir, tousjours plein de foiblesse & de crainte. Il y a tant de hazard, & tant de degrez, à se reconduire à sauveté, que ce n'est jamais faict. Avant qu'on vous aye desfublé d'un couvre-chef, & puis d'une calote ; avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air & du vin, & de vostre femme, & des melons ; c'est grand cas si vous n'estes recheu en quelque nou-

velle misere. Cette-cy a ce privilege, qu'elle s'emporte tout net; là où les autres laissent tousjours quelque impression, & alteration, qui rend le corps susceptible de nouveau mal, & se prestent la main les uns aux autres.

Ceux-là sont excusables, qui se contentent de leur possession sur nous, sans l'entendre, & sans introduire leur sequele; mais courtois & gratieux sont ceux, de qui le passage nous apporte quellque utile consequence. Depuis ma collique je me treuve deschargé d'autres accidents, plus ce me semble que je n'estois auparavant, & n'ay point eu de fiebvre depuis. J'argumente, que les vomissements extresmes & frequents que je souffre, me purgent, & d'autre costé, mes degoustemens, & les jeusnes estranges, que je passe, digerent mes humeurs peccantes: & Nature vuide en ces pierres, ce qu'elle a de superflu & nuisible. Qu'on ne me die point que c'est une medecine trop cher vendue. Car quoy,

tant de puans breuvages, cauteres, incisions, * suées, sedons, dietes, & tant de formes de guerir, qui nous apportent souvent la mort, pour ne pouvoir soustenir leur violence, & importunité? Par ainsi, quand je suis atteint, je le prends à medecine : quand je suis exempt, je le prends à constante & entiere delivrance.

Voicy encore une faveur de mon mal particuliere. C'est qu'à peu près, il faict son jeu à part, & me laisse faire le mien; ou il ne tient qu'à faute de courage. En sa plus grande esmotion, je l'ai tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'autre regime : Jouez, disnez, courez, faictes cecy, & faictes encore cela, si vous pouvez; vostre desbauche y servira plus qu'elle ny nuira. Dites-en autant à un verolé, à un gouteux, à un hernieux. Les autres maladies ont des obligations plus universelles, gehennent bien autrement nos

* *Remedes sudorifiques.*

actions,

actions, troublent tout nostre ordre, & engagent, à leur consideration, tout l'estat de la vie. Cette-ci ne faict que pincer la peau : elle vous laisse l'entendement & la volonté en vostre disposition, & la langue, & les pieds, & les mains. Elle vous esveille plustost qu'elle ne vous assoupit. L'ame est frapée de l'ardeur d'une fiebvre, & atterée d'une epilepsie, & disloquée par une aspre micraine, & enfin estonnée par toutes les maladies qui blessent la masse, & les plus nobles parties : Icy, on ne l'attaque point. S'il luy va mal, à sa coulpe : Elle se trahit elle-mesme, s'abandonne, & se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader, que ce corps dur & massif, qui se cuyt en nos rongnons, se puisse dissoudre par breuvages. Parquoy depuis qu'il est esbranlé, il n'est que de luy donner passage, aussi bien le prendra-t'il.

Je remarque encore cette particuliere commodité, que c'est un mal, auquel nous avons peu à deviner. Nous sommes

disposez du trouble, auquel les autres maux nous jettent, par l'incertitude de leurs causes, & conditions, & progrez: trouble infiniment penible. Nous n'avons que faire de consultations & interpretations doctorales: les sens nous montrent que c'est, & où c'est. Par tels arguments, & forts & foibles, comme Cicero * le mal de sa vieillesse, j'essaye d'endormir & amuser mon imagination, & graisser ses playes. Si elles s'empirent demain, demain nous y pourvoyrons d'autres eschappatoires. Qu'il soit vray. Voicy depuis de nouveau, que les plus legers mouvements espreignent le pur sang de mes reins. Quoy pour cela? Je ne laisse de me mouvoir comme devant, & picquer après mes chiens, d'une juvenile ardeur, & insolente. Et treuve que j'ay grand'raison, d'un si important accident, qui ne me couste qu'une sourde poisanteur, &

* Tâche d'adoucir & d'amuser le mal de sa vieillesse, dans son Livre *de Senectute*, *j'essaye d'endormir*, &c.

alteration en cette partie. C'est quelque grosse pierre, qui foulle & consomme la substance de mes rongnons; & ma vie, que je vuide peu à peu, non sans quelque naturelle douceur, comme un excrement hormais superflu & empeschant. Or sens-je quelque chose qui crousle: ne vous attendez pas que j'aille m'amusant à recognoistre mon pouls, & mes urines, pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse. Je seray assez à temps à sentir le mal, sans l'allonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir, il souffre desja ce qu'il craint. Joint que la dubitation & ignorance de ceux qui se meslent d'expliquer les ressorts de Nature, & ses internes progrez; & tant de faux prognostiques de leur art, nous doit faire cognoistre, qu'elle a ses moyens infiniment incognus. Il y a grande incertitude, varieté & obscurité, de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort: de tous les autres accidents,

je voy peu de signes de l'advenir sur quoy nous ayons à fonder nostre divination. Je ne me juge que par vray sentiment, non par discours : A quoy faire ? puisque je n'y veux apporter que l'attente & la patience. Voulez-vous sçavoir combien je gaigne à tout cela ? Regardez ceux qui font autrement, & qui dependent de tant de diverses persuasions & conseils : combien souvent l'imagination les presse * sans le corps. J'ay maintes fois prins plaisir estant en seureté, & delivré de ces accidents dangereux, de les communiquer aux Medecins, comme naissant lors en moy : Je souffroy l'arrest de leurs horribles conclusions, bien à mon ayse ; & en demeuroy de tant plus obligé à Dieu de sa grace, & mieux instruict de la vanité de cet art.

Il n'est rien qu'on doive tant recommander à la jeunesse, que l'activité & la vigilance. Nostre vie n'est que mouvement. Je m'esbranle difficilement, & suis tardif par tout : à me lever, à me cou-

* *Sans que le corps s'en ressente.*

cher, & à mes repas. C'est matin pour moy que sept heures: & où je gouverne; je ne disne ny avant onze, ny ne souppe qu'après six heures. J'ay autrefois attribué la cause des fiebvres, & maladies où je suis tombé, à la pesanteur & assoupissement que le long sommeil m'avoit apporté. Et me suis tousjours repenty de me rendormir le matin. Platon veut plus de mal (49) à l'excès du dormir, qu'à l'excès du boire. J'ayme à coucher dur, & seul, voire sans femme, à la royale: un peu bien couvert. On ne bassine jamais mon lict: mais depuis la vieillesse, on me donne quand j'en ay besoing, des draps, à eschauffer les pieds & l'estomach. On treuvoit à redire au grand Scipion, (50) d'estre dormant, non à mon advis pour autre raison, sinon qu'il

(49) Montagne a tiré ceci de la vie de Platon, par Diogene Laërce, L. III, Segm. 39.

(50) Comme on peut voir dans Plutarque, tout à la fin du Traité, *qu'il est requis qu'un Prince soit savant.*

faschoit aux hommes, qu'en luy seul, il n'y eust aucune chose à redire. Si j'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à autre chose; mais je cede & m'accommode en general, autant que tout autre, à la necessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie, & le continue encore en cet aage, huit ou neuf heures, d'une haleine.

Je me retire avec utilité, de cette propension paresseuse: & en vaux evidemment mieux. Je sens un peu le coup de la mutation: mais c'est faict en trois jours. Et n'en voy guere, qui vive à moins, quand il est besoing: & qu [illegible]
ce plus constamment, ny à qui [illegible]
yées poisent moins. Mon cor [illegible]
pable [illegible] agitation ferme [illegible]
pas ve [illegible] & soudaine [illegible]
huy le [illegible] es violen [illegible]
mene [illegible] eur : m [illegible]
sent [illegible] l'escl [illegible]
debo [illegible]
nu [illegible]

pavé, depuis mon premier aage, je n'ay aymé d'aller qu'à cheval. A pied, je me crotte jusques aux fesses; & les petites gens sont subjects par ces ruës, à estre chocquez & coudoyez à faute d'apparence. Et ay aimé à me reposer, soit couché, soit assis, les jambes autant ou plus haultes que le siege.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation & noble en execution (car la plus forte, genereuse, & superbe de toutes les vertus, est la vaillance) & noble en sa cause. Il n'est point d'utilité, ny plus juste, ny plus universelle, que la protection du repos, & grandeur de son pays. La compagnie de tant d'hommes vous plaist, nobles, jeunes, actifs : la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques : la liberté de cette conversation, sans art, & une façon de vie, masle & sans ceremonie : la varieté de mille actions diverses : cette courageuse harmonie de la musique guerriere, qui vous entretient & eschauffe & les

oreilles & l'ame : l'honneur de cet exercice : son aspreté mesme & sa difficulté, que Platon estime si peu, qu'en sa Republique il en faict part aux femmes & aux enfans. Vous vous conviez aux rolles, & hazards particuliers, selon que vous jugez de leur esclat, & de leur importance, soldat volontaire : & voyez quand la vie mesme y est excusablement employée,

(d) *Pulchrumque mori succurrit in armis.*

De craindre les hazards communs, qui regardent une si grande presse ; de n'oser ce que tant de sortes d'armes osent, & tout un peuple, c'est à faire à un cœur mol & bas outre mesure. La compaignie asseure jusques aux enfans. Si d'autres vous surpassent en science, en grace, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre : mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'a-

---

(d) Qu'il est beau de mourir les armes à la main. VIRG. *Æneid.* L. II, *vs.* 317.

vez à vous en prendre qu'à vous. La mort est plus abjecte, plus languissante & penible dans un lict, qu'en un combat: les fievres & les caterrhes, autant douloureux & mortels qu'une harquebuzade: Qui seroit faict à porter valeureusement les accidents de la vie commune, n'auroit point à grossir son courage, pour se rendre gendarme. (e) *Vivere, mi Lucili, militare est.*

Il ne me souvient point de m'estre jamais veu galleux: Si est la graterie, des gratifications de Nature les plus douces, & autant à main. Mais elle a la penitence trop importunément voisine. Je l'exerce plus aux oreilles, que j'ay au dedans (51) pruantes, par secousses.

(e) Notre vie, Lucilius, est un train de guerre. *Senec.* Epist. xcvj.

(51) C'est un terme gascon, francisé par Montagne, *qui*, dit-il ici, *se gratte les oreilles, parce que de temps en temps il y sent de la démangeaison au dedans.* Il y a un proverbe gascon qui dit:

Que se gratto quan se *prus*,
No un fa mal à degus.

Du mot *prus*, ou *prusi*, vient *pruant*, qui démange.

Je suis nay de tous les sens, entiers quasi à la perfection. Mon estomach est commodément bon, comme est ma teste : & le plus souvent, se maintiennent au travers de mes fiebvres, & aussi mon haleine. J'ay outrepassé l'aage auquel des nations, non sans occasion, avoient prescript une si juste fin à la vie, qu'elle ne permettoient qu'on l'excedast. Si ay-je encore des remises, quoy qu'inconstantes & courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire de la santé & indolence de ma jeunesse. Je ne parle pas de sa vigueur & alaigresse : ce n'est pas raison qu'elle me suive hors ses limites :

(f) *Non hoc ampliùs est liminis, aut aquæ*
Cœlestis patiens latus.

Mon visage & mes yeux me descouvrent incontinent. Tous mes changements commencent par-là : & un peu plus aigres, qu'ils ne sont en effect. Je fay

(f) Je n'ai plus la force de rester la nuit devant la porte d'une Maîtresse, à souffrir le froid & la pluie. *Horat.* L. III, Od. 10, *vs.* 19.

souvent pitié à mes amis, avant que j'en sente la cause. Mon miroüer ne m'estonne pas : car en la jeunesse mesme, il m'est advenu plus d'une fois, de chausser ainsi un teinct & un port trouble, & de mauvais prognostique, sans grand accident : en maniere que les Medecins, qui ne trouvoyent au dedans cause qui respondist à cette alteration externe, l'attribuoient à l'esprit, & à quelque passion secrette, qui me rongeast au dedans. Ils se trompoyent. Si le corps se gouvernoit autant selon moy, que faict l'ame, nous marcherions un peu plus à nostre ayse. Je l'avois lors, non seulement exempte de trouble, mais encore pleine de satisfaction, & de feste : comme elle est le plus ordinairement : moitié de sa complexion, moitié de son dessein :

(g) *Nec vitiant artus ægræ contagia mentis.*

(g) Et jamais mon esprit n'a mis du dérangement dans mon corps. *Ovid.* Trist. L. III, Eleg. viij, *vs.* 24. — La maniere dont Montagne applique ici les paroles d'Ovide dans un sens tout

Je tiens que cette sienne temperature, a relevé maintesfois le corps de ses cheutes. Il est souvent abbatu : que si elle n'est enjouée, elle est au moins en estat tranquille & reposé. J'eus la fiebvre quarte, quatre ou cinq mois, qui m'avoit tout devisagé : l'esprit alla tousjours non paisiblement, mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement & langueur ne m'attristent guere. Je vois plusieurs deffaillances corporelles, qui font horreur seulement à nommer, que je craindrois moins que mille passions & agitations d'esprit que je vois en usage. Je prends party de ne plus courre, c'est assez que je me traisne ; ny ne me plains de la décadence naturelle qui me tient,

(h) *Quis tumidum guttur miratur in Alpibus ?*

---

opposé à celui qu'elles ont dans ce Poëte, n'est pas fort naturelle. Car ce qu'il a directement dessein de dire, c'est que son esprit n'est point troublé par ce qu'il peut y avoir de dérangé dans son corps.

[h] Qui s'étonne de voir les habitans des Alpes avec un cou gros & enflé. *Juvenal* Sat. XIII, *vs.* 162.

Non plus, que je ne regrette, que ma durée ne soit aussi longue & entiere que celle d'un chesne.

Je n'ay point à me plaindre de mon imagination : J'ay eu peu de pensées en ma vie qui m'ayent seulement interrompu le cours de mon sommeil, si elles n'ont esté du desir qui m'esveillast sans m'affliger. Je songe peu souvent ; & lors c'est des choses fantastiques & des chimeres, produictes communément de pensées plaisantes, plustost ridicules que tristes. Et tiens qu'il est vray que les songes sont loyaux interpretes de nos inclinations ; mais il y a de l'art à les assortir & entendre.

(i) *Rex, quæ in vitâ usurpant homines, cogitant, curant, vident,*
Quæque aiunt vigilantes, agitantque, ea se cui in somno accidunt,
Minùs mirum est.

---

[i] O Roi ; il n'est pas surprenant que les hommes voyent en songe les choses qui les occupent ordinairement, à quoi ils pensent, qu'ils considérent, dont ils s'entretiennent, & qu'ils

Platon dit davantage (52) que c'est l'office de la prudence, d'en tirer des instructions divinatrices pour l'advenir. Je ne voy rien à cela, sinon les merveilleuses experiences, que Socrates, Xenophon, Aristote en recitent, personnages d'authorité irreprochable. Les histoires disent; (53) que les Atlantes ne songent jamais: qu'ils ne mangent aussi rien, qui aye prins mort: ce que j'adjouste; d'autant que c'est à l'adventure l'occasion pourquoy ils ne songent point. Car Pythagoras ordonnoit (54) certaine preparation de nourriture, pour faire les songes à pro[illegible]. Les

---

roulent dans leur esprit lorsqu'ils sont éveillés. *Cic. de Divinat.* L. I. c. xxij. —— Les vers Latins sont pris d'une Tragédie d'*Accius*, intitulé *Brutus.* C'est un Devin, qui parle ici à Tarquin le Superbe, l'un des premiers personnages de la piece. Il ne reste que quelques fragmens des ouvrages de cet ancien Poëte Tragique.

[52] Dans le *Timée*, p. 71, où il traite du Foye.

(53) *Herodote*, L. IV. p. 322.

[54] Et *Platon* aussi, au rapport de *Cicéron*, d'où Montagne a pris ce qu'il nous dit ici de Pythagore: *Jam* Pythagoras & Plato.... *quo in somnis certiora videamus, præparatos quodam cultu atque victu proficisci ad dormiendum jubent.* de Divinat. L. II. c. 58.

miens sont tendres, & ne m'apportent aucune agitation de corps, ny expression de voix. J'ay veu plusieurs de mon temps, en estre merveilleusement agitez. Theon le Philosophe (55) se promenoit en songeant : & le valet de Pericles sur les tuilles mesmes & faiste de la maison.

Je ne choisis guere à table, & me prens à la premiere chose & plus voisine : & me remue mal volontiers d'un goust à un autre. La presse des plats, & des services me desplaist, autant qu'autre presse. Je me contente aysément de peu de mets, & hay l'opinion de Favorinus (56) qu'en

---

(55) *Diogene Laërce*, dans la vie de Pyrrhon, L. IX. *Segm.* lxxxij. J'ai connu un savant homme qui soutenoit que c'étoient là de vrais contes à dormir debout. On trouve dans les *Observations de Menage* sur cet endroit de Diogene Laërce un passage de Galien, où ce docte Medecin nous apprend, qu'*ayant oüi dire, qu'il arrivoit à certaines gens de marcher tout endormis, il n'en avoit rien cru jusqu'à ce qu'ayant été engagé à voyager à pié toute une nuit, il fut forcé de le croire, par l'experience qu'il en fit lui-même*, &c. Mais par ce principe, Galien nous met en droit de n'en rien croire, que nous ne l'ayons éprouvé aussi bien que lui.

(56) Ou plutôt celle de certains Directeurs d'une

un Festin, il faut qu'on vous desrobe la viande où vous prenez appetit, & qu'on vous en substitue toujours une nouvelle: Et que c'est un miserable souper, si on n'a saoulé les assistans de crouppions de divers oyseaux, & que le seul bequèfigue merite qu'on le mange en entier. J'use familierement de viandes sallées; si aymé-je mieux le pain sans sel: Et mon boulanger chez moy, n'en sert pas d'autre pour ma table, contre l'usage du pays. On a eu en mon enfance principalement à corriger le refus, que je faisois des

---

extravagante délicatesse de bouche, dont *Favorinus* avoit montré le ridicule dans une Oraison composée sur ce sujet: c'est ce qui paroît clairement par un passage qui nous a été conservé par *Aulu-gelle. L. XV, c. viij. & qui commence ainsi*; Præfecti popinæ atque luxuriæ negant cœnam lautam esse, nisi, quàm libentissimè edis, tum auferatur, & alia esca melior atque amplior succinturietur. Is nunc flos cœnæ habetur inter istos, qui negant ullam avem præter ficedulam totam comesse oportere; ceterarum avium atque altilium, nisi tantùm apponatur ut à cluniculis inferiori parte saturi fiant, convivium putant inopiâ sordere. — Je ne comprends pas comment Montagne a pu dire après avoir lu ces paroles, *Je hais l'opinion de Favorinus*, c'est ce que Favorinus condamne directement.

choses que communement on ayme, le mieux, en cet aage, succres, confitures, pieces de four. Mon gouverneur combattit cette hayne de viandes delicates, comme une espece de delicatesse. Aussi n'est-elle autre chose, que difficulté de goust, où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant certaine particuliere & obtinée affection au pain bis, & au lard, ou à l'ail, il luy oste la friandise. Il en est, qui font les laborieux, & les patiens pour regretter le bœuf, & le jambon, parmy les perdris. Ils ont bon temps : c'est la delicatesse des delicats ; c'est le goust d'une molle fortune, qui s'affadit aux choses ordinaires & accoustumées, (k) *Per quæ luxuria divitiarum tædio ludit.* Laisser à faire bonne chere de ce qu'un autre la faict ; avoir un soing curieux de son traictement, c'est l'essence de ce vice :

(k) Par lesquelles le luxe se joue du dégoût qui accompagne les richesses. *Senec.* Epist. xviij.

(l) *Si modicâ cœnare times olus omne patellâ.*

Il y a bien vrayment cette difference, qu'il vaut mieux obliger son desir, aux choses plus aysées à recouvrer; mais c'est tousjours vice de s'obliger. J'appellois autresfois delicat, un mien parent qui avoit desaprins en nos galeres, à se servir de nos lits, & se despouiller pour se coucher.

Si j'avois des enfans masles, je leur desirasse volontiers ma fortune. Le bon pere que Dieu me donna (qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde) m'envoya dès le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, & m'y tient autant que je fus en nourisse, & encore au-delà; me dressant à la plus basse & commune façon de vivre: (m) *Magna pars libertatis est*

(l) Si tu ne sais point te contenter d'un petit plat d'herbes pour ton souper. *Horat.* L. I. *vs.* 2.

(m) Une grande partie de notre liberté dépend d'un ventre bien morigené. *Senec.* Epist. cxxiij.

benè moratus venter. Ne prenez jamais, donnez encore moins à vos femmes, la charge de leur nourriture; laissez-les former à la fortune, sous des loix populaires & naturelles; laissez à la coustume, de les dresser à la frugalité & d'austerité; qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspresté, qu'à monter vers elle. Son humeur visoit encore à une autre fin. De me rallier avec le peuple, & cette condition d'hommes, qui a besoing de nostre ayde: & estimoit que je fusse tenu de regarder plustost vers celuy qui me tend les bras, que vers celuy qui me tourne le dos. Et fut cette raison, pourquoy aussi il me donna à tenir sur les fonts, à des personnes de la plus abjecte fortune, pour m'y obliger & attacher.

Son dessein n'a pas du tout mal succédé. Je m'adonne volontiers aux petits; soit pour ce qu'il y a plus de gloire: soit par naturelle compassion, qui peut infiniment en moy. Le party que je condamneray en nos guerres, je le condamneray plus

aspremeent, fleurissant & prospere. Il sera pour me concilier aucunement à soy quand je le verray miserable & accablé. Combien volontiers je considere la belle humeur (57) de Chelonie, fille & femme de Roys de Sparte ! Pendant que Cleombrotus son mary, aux desordres de sa ville, eust advantage sur Leonidos son pere, elle fist la bonne fille, se r'allie avec son pere, en son exil, en sa misere, s'opposant au victorieux. La chance vint-elle à tourner ? la voylà changée de vouloir, avec la Fortune, se rangeant courageusement à son mary, lequel elle suivit par tout, où sa ruine le porta : N'ayant ce me semble autre choix, que de se jetter au party, où elle faisoit le plus de besoing, & où elle se montroit plus pitoyable. Je me laisse plus naturellement aller après l'exemple de Flaminius, qui

(57) Ceux qui ont l'ame noble & tendre, feront fort bien de quitter ici Montagne, pour aller lire ce que Plutarque rapporte de cette généreuse Princesse, dans la vie *d'Agis & Cleomene*, ch. v. de la traduction d'Amyot.

se prestoit à ceux qui avoient besoing
d'luy plus qu'à ceux qui luy pouvoient
bien faire : que je ne fais à celuy de Pyrrhus (59) propre à s'abaisser sous les
grands, & s'enorgueillir sur les petits.

Les longues tables m'ennuyent, & me
nuisent : car, soit pour m'y estre accoustumé enfant, à faute de meilleure contenance, je mange autant que j'y suis.
Pourtant chez moy, quoy qu'elle soit
des courtes, je m'y mets volontiers un peu
après les autres, sur la forme d'Auguste
[60] : Mais je ne l'imite pas, en ce
qu'il en sortoit aussi avant les autres. Au
rebours, j'ayme à me reposer long temps
après, & en oyr conter : pourveu que
je ne m'y mesle point ; car je me lasse
& me blesse de parler, l'estomach plein ;
autant comme je treuve l'exercice de
crier, & contester avant le repas, très
salubre & plaisant.

---

(58) Dans sa Vie, par *Plutarque*, c. I.
(59) Voyez sa Vie, par *Plutarque*, c. ij.
(60) *Suetone*, Dans la Vie de cet Empereur, c. lxxiv.

Les anciens Grecs & Romains avoient meilleure raison que nous, assignants à la nourriture, qui est une action principale de la vie, si autre extraordinaire occupation ne les en divertissoit, plusieurs heures, & la meilleure partie de la nuict : mangeants & beuvants moins hastivement que nous, qui passons en poste toutes nos actions : & estendans ce plaisir naturel, à plus de loisir & d'usage, y entresemants divers offices de conversation, utiles & agreables.

Ceux qui doivent avoir soing de moy, pourroient à bon marché me desrober ce qu'ils pensent m'estre nuisible : car en telles choses, je ne desire jamais, ny ne treuve à dire, ce que je ne vois pas : Mais aussi de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence : Si que quand je veux jeusner, il me faut mettre à part des soupeurs ; & qu'on me presente justement autant qu'il est besoing pour une reiglée collation : car si je me mets à table, j'ou-

ma resolution. Quand j'ordonne qu'on ge d'apprest à quelque viande ; mes s sçavent, que c'est-à-dire que mon tit & allanguy, est que je n'y tou-ay point.

En toutes celles qui le peuvent souf-, je les aime peu cuites. Et les aime mortifiées ; & jusques à l'alteration la senteur, en plusieurs. Il n'y a que dureté qui generallement me fasche toute autre qualité, je suis aussi chalant & souffrant qu'homme que cogneu) si que contre l'humeur com-une, entre les poissons mesme, il m'ad-t d'en treuver, & de trop frais, & trop fermes. Ce n'est pas la faute de dents, que j'ay eu tousjours bonnes ques à l'excellence ; & que l'aage ne mmence de menacer qu'à cette heure. y apprins dès l'enfance, à les frotter ma serviette, & le matin, & à l'en-ée & issue de la table. Dieu faict grace ceux à qui il soustrait la vie par le me-. C'est le seul benefice de la vieillesse.

La derniere mort en sera d'autant moins pleine & nuisible : & elle ne tuera plus qu'un demy, ou un quart d'homme. Voilà une dent qui me vient de cheoir, sans douleur, sans effort, c'estoit le terme naturel de sa durée. Et cette partie de mon estre, & plusieurs autres, sont desja mortes, autres demy mortes, des plus actives, & qui tenoyent le premier rang pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que je fonds, & eschappe à moy : Quelle bestise sera-ce à mon entendement, de sentir le sault de cette cheute, desja si avancée, comme si elle estoit entiere ? Je ne l'espere pas. A la verité, je reçoy une principale consolation aux pensées de ma mort, qu'elle soit des justes & naturelles : & que meshuy je ne puisse en cela, requerir ny esperer de la destinée, faveur * qu'illegitime. Les hommes se font accroire, qu'ils ont eu autresfois, comme la stature, la vie aussi plus grande.

* *Qu'extraordinaire, contre les regles.*

Mais

Mais ils se trompent : & Solon, qui est de ces vieux temps-là, [61] en taille pourtant l'extreme durée à soixante & dix ans. Moy qui ay tant adoré & si universellement [62] cet *àriston métron*, du temps passé, & qui ay tant prins pour la plus parfaicte, la moyenne mesure : pretendray-je une demesurée & prodigieuse vieillesse ? Tout ce qui vient au revers du cours de Nature, peut estre fascheux : mais ce qui vient selon elle, doit estre tousjours plaisant. [n] *Omnia, quæ secundum naturam fiunt, sunt habenda in bonis.* Par ainsi, dit Platon [63] la mort que les playes ou maladies apportent, soit violente : mais celle qui nous surprend, la vieillesse nous y conduisant, est de toutes la plus legere, & aucunement

(61) *Herodote*, L. I. c. xxij.

(62) Cette *excellente mediocrité*, si recommandée autrefois, & en particulier par *Cleobule*, l'un des sept Sages de Grece, comme on peut voir dans *Diogene Laërce*, L. I. Segm. xciij.

(n) Tout ce qui se fait selon la Nature, doit être compté pour un bien. *Cic.* de Seneƈt. c. xix.

(63) In Timæo, p. 81.

delicieuse. [o] *Vitam adolescentibus vis aufert, senibus maturitas.* La mort se mesle & confond par tout à nostre vie : le declin préoccupe son heure, & s'ingere au cours de nostre avancement mesme. J'ay des portraits de ma forme de vingt & cinq, & de trente cinq ans : je les compare avec celuy * d'asteure : Combien de fois, ce n'est plus moy ! Combien est mon image presente plus esloignée de celles-là, que de celle de mon trespas ! C'est trop abuser de Nature, de la tracasser si loing, qu'elle soit contraincte de nous quitter : & abandonner nostre conduicte, nos yeux, nos dents, nos jambes, & le reste, à la mercy d'un secours estranger & mandié : & nous resigner entre les mains de l'Art, las de nous suyvre. Je ne suis excessivement desireux, ny de salades, ny de fruicts, sauf les melons.

(o) La vie est comme arrachée de force aux jeunes gens ; & c'est la maturité qui l'ôte aux vieillards. *Cic.* de Senect. c. xix.

* Orthographe & prononciation Gasconne, au lieu d'*a cette heure.*

Mon pere haïssoit toute sorte de sauces, je les ayme toutes. Le trop manger m'empesche : mais par sa qualité, je n'ay encore cognoissance bien certaine, qu'aucune viande me nuise : comme aussi je † ne remarque, ny lune pleine, ny basse, l'automne du printemps. Il y a des mouvemens en nous, inconstants & incogneus. Car des raiforts, pour exemple, je les ay treuvez premierement commodes, depuis fascheux, à present derechef commodes. En plusieurs choses, je sens mon estomach & mon appetit aller ainsi diversifiant : J'ay rechangé du blanc au clairet, & puis du clairet au blanc.

Je suis friand de poisson, & fais mes jours gras des maigres, & mes festes des jours de jeusnes. Je croy ce qu'aucuns disent, qu'il est de plus aisée digestion que la chair. Comme je fais conscience de manger de la viande, le jour de poisson : aussi fait mon goust, de mesler le

† *Je ne distingue — ni l'Automne du Printemps.*

poiſſon à la chair : Cette diverſité me ſemble trop esloignée.

Dès ma jeuneſſe, je deſrobois par fois quelque repas ; ou afin d'aiguiſer mon appetit au lendemain (car comme Epicurus jeuſnoit & faiſoit des repas maigres pour accouſtumer ſa volupté à ſe paſſer de l'abondance ; moy au rebours, pour dreſſer ma volupté à faire mieux ſon profit, & ſe ſervir plus alaigrement, de l'abondance,) ou je jeuſnois, pour conſerver ma vigueur au ſervice de quelque action de corps ou d'eſprit : car & l'un & l'autre s'apareſſe cruellement en moy, par la repletion : [Et ſur-tout, je hay ce ſot accouplage, d'une Deeſſe ſi ſaine & ſi alaigre, avec ce petit Dieu indigeſte & roteur, tout bouffy de la fumée de ſa liqueur] ou pour guarir mon eſtomach malade, ou pour eſtre ſans compaignie propre. Car je dy comme ce meſme Epicurus [64], qu'il ne faut pas

[64] *Ante, inquit* (Epicurus) *circumſpiciendum eſt, cum quibus edas & bibas, quàm quid edas & bibas.* Senec. *Epiſt.* xcj.

tant regarder ce qu'on mange, qu'avec qui on mange. Et loue Chilon, [65] de n'avoir voulu promettre de se treuver au festin de Periander, avant que d'estre informé, qui estoient les autres conviez. Il n'est point de si doux apprest pour moy, ny de sauce si appetissante, que celle qui se tire de la societé. Je croy qu'il est plus sain, de manger plus bellement & moins, & de manger plus souvent : Mais je veux faire valoir l'appetit & la faim : je n'aurois nul plaisir à traisner à la medecinale, trois ou quatre chetifs repas par jour, ainsi contraincts. Qui m'asseureroist, que le goust ouvert, que j'ay ce matin, je le retreuvasse encore à souper ? Prenons, sur-tout les vieillards, le premier temps opportun qui nous vient. Laissons aux faiseurs d'almanachs, les esperances & les prognostiques. L'extreme fruict de ma santé, c'est la volupté : tenons-nous à la premiere presente,

---

(65) Dans *le Banquet des sept Sages*, par Plutarque c. iij. *de la traduction d'Amyot.*

& cogneue. J'evite la constance en ces Loix de jeusne. Qui veut qu'une forme luy serve, fuye à la continuer : nous nous y durcissons, nos forces s'y endorment : six mois après, vous y aurez si bien acoquiné vostre estomach, que votre profit, ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user autrement sans dommage.

Je ne porte les jambes, & les cuisses, non plus couvertes en hyver qu'en esté ; un bas de soye tout simple. Je me suis laissé aller pour le secours de mes rheumes, à tenir la teste plus chaude, & le ventre, pour ma colique : Mes maux s'y habituerent en peu de jours, & desdaignerent mes ordinaires provisions. J'estois monté d'une coiffe à un couvrechef, & d'un bonnet à un chapeau double. Les embourreures de mon pourpoinct ne me servent plus que (66) de galbe : ce n'est rien, si je n'y adjouste une peau de lievre, ou de

(66) *De montre, d'apparence.* Sur le mot *Galbe* ou *Garbe*, voyez ce qui a été dit ci-dessus.

vautour : une calote à ma teste. Suyvez cette gradation, vous irez beau train. Je n'en feray rien. Et me desdirois volontiers du commencement que j'y ay donné, si j'osois. Tombez-vous en quelque inconvenient nouveau ? cette reformation ne vous sert plus : vous y estes accoustumé, cherchez-en une autre. Ainsi se ruynent ceux qui se laissent empestrer à des regimes contraincts, & s'y astreignent superstieusement : il leur en faut encore, & encore après, d'autres au-delà ; ce n'est jamais fait.

Pour nos occupations, & le plaisir, il est beaucoup plus commode, comme faisoyent les Anciens de perdre le disner, & remettre à faire bonne chere à l'heure de la retraicte & du repos, sans rompre le jour : ainsi le faisois-je autres-fois. Pour la santé, je treuve depuis par experience au contraire, qu'il vaut mieux disner, & que la digestion se fait mieux en veillant. Je ne suis güere subject à estre alteré ny sain ny malade : J'ay bien volontiers lors

la bouche seche, mais sans soif. Et communement je ne bois que du desir qui m'en vient en mangeant, & bien avant dans le repas. Je bois assez bien, pour un homme de commune façon : En Esté, & en un repas appetissant, je n'outrepasse point seulement les limites d'Auguste, (67) qui ne beuvoit que trois fois precisement : mais pour n'offenser la reigle de Democritus, [68] qui deffendoit de s'arrester à quatre, comme à un nombre mal fortuné : Je coule à un besoing, jus-

---

[67] Voyez sa Vie, par *Suetone*, ch. lxxvij.

[68] Ceci est tiré de *Pline*, Hist. Nat. Lib. XXVIII. c. vj. Sect. xvij. *Ed. Hard.* Mais Montagne a mis *Democritus* au lieu de *Demetrius* qui est dans l'Original, & dans la vieille Version Françoise. J'apprens de M. *Barbeyrac*, qui m'a indiqué ce passage de *Pline*, qu'*Erasme* l'ayant cité dans ses *Adages* [Chiliad. II Cent. iij. Art. j.] avoit aussi mis *Democritus* pour *Demetrius* : d'où l'on peut raisonnablement inférer que Montagne a été puiser dans *Erasme*, sans se donner la peine de consulter *Pline*. Il n'y a guere de Savans, sans en excepter ceux du premier ordre, qui ne soient coupables d'une pareille négligence; & je ne sais s'il s'en trouve aucun qui ait eu le courage de l'avouer aussi librement que Montagne. *Tel allegue Platon & Homere*, dit-il, *qui ne les vid onques*; *& moy*, ajoute-t-il, *ay prins des lieux assez ailleurs qu'en leur source* : L. III. c. xij.

ques à cinq. Trois demy septiers, environ. Car les petits verres sont les miens favoris : Et me plaist de les vuider, ce que d'autres evitent comme choses mal seante. Je trempe mon vin plus souvent à moitié, par fois au tiers d'eau. Et quand je suis en ma maison, d'un ancien usage que mon Medecin ordonnoit à mon pere, & à soy, on mesle celuy qu'il me faut, dès la sommellerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent, que Cranaus [69] Roy des Atheniens fut inventeur de cet usage, de tremper le vin : utilement ou non, j'en ay veu debastre. J'estime plus decent & plus sain, que les enfans n'en usent qu'après seize ou dix-huict ans. La forme de vivre plus usitée & commune, est la plus belle : Toute particularité m'y semble à éviter : & haïrois autant un Aleman qui mist de l'eau au vin, qu'un

---

(69) Si nous en croyons *Athenée*, ce n'est pas *Cranaus*, mais *Amphictyon*, Roi des Athéniens, qui fut l'inventeur de cet usage. *Athenai*, L. II. c. ij. p. 18. *Je dois cette remarque à* M. Barbeyrac.

François qui le * buroit pur. L'usage public donne loy à telles choses.

Je crains un air empesché, & fuy mortellement la fumée : [la premiere reparation où je courus chez moy, ce fust aux cheminées, & aux retraicts, vice commun des vieux bastiments, & insupportable :] & entre les difficultez de la guerre, contre ces espaisses poussieres, dans lesquelles on nous tient enterrez au chauld tout le long d'une journée. J'ay la respiration libre & aysée : & se passent mes morfondements le plus souvent sans offense du poulmon, & sans toux.

L'aspreté de l'Esté m'est plus ennemie que celle de l'Hyver : car outre l'incommodité de la chaleur, moins remediable que celle du froid, & outre le coup que les rayons du Soleil donnent à la teste, mes yeux s'offencent de toute lueur esclatante, je ne sçaurois à cette heure disner assis, vis-à-vis d'un feu ardent, & lumineux.

* *Boiroit.*

Pour amortir la blancheur du papier, au temps que j'avois accoustumé de lire, je couchois sur mon livre une piece de verre, & m'en treuvois fort soulagé. J'ignore jusques à present, l'usage des lunettes : & vois aussi loing, que je fis oncques, & que tout autre : Il est vray, que sur le declin du jour, je commence à sentir du trouble, & de la foiblesse à lire : dequoy l'exercice a tousjours travaillé mes yeux ; mais sur tout nocturne. Voilà un pas en arriere : à toute peine sensible. Je reculeray d'un autre ; du second au tiers, du tiers au quart, si coïement qu'il me faudra estre aveugle formé, avant que je sente la decadence & vieillesse de ma veue. Tant les Parques destordent artificiellement nostre vie ! Si suis-je en doubte, que mon ouïe marchande à s'espaissir : verrez que je l'auray demy perdue, que je m'en prendray encore à la voix de ceux, qui parlent à moy. Il faut bien bander l'ame, pour lui faire sentir comme elle s'escoule. Mon marcher est prompt &

ferme : & ne sçay lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, j'ay arresté plus malaisément, en mesme poinct. Le prescheur est bien de mes amis, qui oblige mon attention, tout un sermon. A un lieu de ceremonie, où chascun est si bandé en contenance, où j'ai veu les Dames tenir leurs yeux mesmes si certains, que je ne suis jamais venu à bout, que quelque piece des miennes n'extravague tousjours : encore que j'y sois assis, j'y suis peu rassis. Comme la chambriere du Philosophe Chrysippus disoit de son maistre : [70] qu'il n'estoit yvre que par les jambes : car il avoit cette coustume de les remuer, en quelque assiette qu'il fust ; & elle le disoit, lors que le vin esmouvant ses compaignons, luy n'en sentoit aucune altération : on a peu dire aussi dès mon enfance, que j'avoy de la follie aux pieds ou de l'argent vif : tant j'ay de remuement

(70) *Diog. Laërce*, dans la Vie de Chrysippe, VII. *Segm.* clxxxiij.

& d'inconſtance naturelle, en quelque lieu que je les place.

C'eſt indecence, outre ce qu'il nuit à la ſanté, voire & au plaiſir, de manger goulument, comme je fais : Je mors ſouvent ma langue, par fois mes doigts de haſtiveté. Diogenes (71) rencontrant un enfant qui mangeoit ainſi, en donna un ſoufflet à ſon precepteur. Il y avoit des hommes à Rome, qui enſeignoient à maſcher, comme à marcher de bonne grace. J'en perds le loiſir de parler, qui eſt un ſi doux aſſaiſonnement des tables, pourveu que ce ſoyent des propos de meſme, plaiſants & courts.

Il y a de la jalouſie & envie entre nos plaiſirs ; ils ſe choquent & empeſchent l'un l'autre. Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chaſſoit la Muſique meſme des tables, pour qu'elle ne troublaſt la douceur des devis, par la

(71) Plutarque, dans le Traité *Que la vertu ſe peut enſeigner*, c. ii.

raison, que Platon luy preste (72): *Que c'est un usage d'hommes populaires, d'appeller des joueurs d'instruments & des chantres aux festins, à faute de bons discours & agreables entretiens, dequoy les gents d'entendement sçavent s'entrefestoyer.* Varro demande cecy au convive: (73) l'assemblée de personnes belles de presence, & agreables de conversation, qui ne soyent ny muets ny bavards: netteté & delicatesse aux vivres, & aux lieux: & le temps serein. Ce n'est pas une feste peu artificielle, & peu voluptueuse, qu'un bon traictement de table: ny les grands chefs de guerre, ny les grands Philosophes, n'en ont desdaigné l'usage & la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire, que la Fortune me rendit de souveraine douceur,

---

(72) Dans le Dialogue, intitulé *Protagoras*, p. 347.

(73) *Si belli homunculi collecti sunt, si lectus locus, si tempus lectum, si apparatus non neglectus:* Paroles de Varron qui nous ont été conservées par *Aulu-Gelle*, L. XIII. c. xj.

en divers temps de mon aage plus fleurissant. Mon estat present m'en forclost. Car chascun pour soy y fournit de grace principale, & de faveur, selon la bonne trempe de corps & d'ame, en quoy lors il se treuve. Moy qui ne manie que terre à terre, hay cette inhumaine sapience, qui nous veut rendre desdaigneux & ennemis de la culture du corps. J'estime pareille injustice, de prendre à contrecœur des voluptez naturelles, que de les prendre trop à cœur : (74) Xerxès estoit un fat, qui enveloppé en toutes les voluptez humaines, alloit proposer prix à qui luy en treuveroit d'autres. Mais non guere moins fat est celuy, qui retranche celles que Nature luy a treuvées. Il ne les faut ny suyvre ny fuir : il les faut recevoir. Je les reçois un peu plus grassement & gracieusement, & me laisse plus

(74) Xerxes — refertus omnibus præmiis, donisque fortunæ, — præmium proposuit, qui invenisset novam voluptatem. *Cic.* Tusc. Quæst. L. V, c. 7.

volontiers aller vers la pente naturelle. Nous n'avons que faire d'exagerer leur inanité : elle se faict assez sentir, & se produit assez. Mercy à nostre esprit maladif, rabat-joye, qui nous desgouste d'elles, comme de soy-mesme, il traicte & soy, & tout ce qu'il reçoit, tantost avant, tantost arriere, selon son estre insatiable, vagabond & versatile.

(p) *Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis, acescit.*

Moy, qui me vante d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie, & si particulierement, n'y treuve, quand j'y regarde ainsi finement, à peu près que du vent. Mais quoy? nous sommes par tout vent. Et le vent encore, plus sagement que nous, s'aime à bruire, & à s'agiter : Et se contente en ses propres offices : sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

(p) Tout ce que vous versez dans un vase s'aigrit si le vase n'est pas net. *Horat.* L. I. Epist. ij. *vs.* 54.

Les plaisirs purs de l'imagination, ainsi que les desplaisirs, disent aucuns, sont les plus grands, comme l'exprimoit (75) la balance de Critolaüs. Ce n'est pas merveille. Elle les compose à sa poste, & se les taille en plein drap. J'en voy tous les jours, des exemples insignes & à l'adventure desirables. Mais moy d'une condition mixte, grossiere, ne puis mordre si à faict, à ce seul object, si simple que je ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs presents de la loy humaine & generale, intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les Philosophes Cyrenaïques veulent, que comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels soyent plus puissants, & comme doubles, & comme plus justes. Il en est, comme dit Aristote, qui d'une farousche stupidité, en font les desgoutez. J'en cognois

(75) Je crois que Montagne applique ici la *balance de Critolaüs* à un usage fort différent de celui qu'en faisoit Critolaüs, s'il faut juger de cette balance par ce qu'en dit Ciceron, *Tusc. Quæst.* L. V. c. 17.

d'autres qui par ambition le font. Que ne renoncent-ils encore au respirer ? que ne vivent-ils du leur & ne refusent la lumiere, de ce qu'elle est gratuite : ne leur coustant ny invention ny vigueur ? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les substantent pour voir au lieu de Venus, de Cerès, & de Bacchus. Chercheront-ils par la quadrature du cercle, jugez sur leurs femmes ? Je hay, qu'on ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table. Je ne veux pas que l'esprit s'y cloue, ny qu'il s'y veautre : mais je veux qu'il s'y applique : qu'il s'y seye, non qu'il s'y couche. Aristippus ne deffendoit que le corps, comme si nous n'avions pas d'ame : Zenon n'embrassoit que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps : tous deux vicieusement. Pithagoras, disent-ils, a suivi une Philosophie toute en contemplation : Socrate toute en mœurs & en action : Platon en a treuvé le temperament entre les deux. Mais ils le disent pour en conter.

Et le vray temperament se treuve en Socrates ; & Platon est plus Socratique, que Pythagorique : Et luy sied mieux. Quand je dance, je dance : quand je dors, je dors : Voire, & quand je me promeine solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues des occurrences estrangeres quelque partie du temps : quelque autre partie je les rameine à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude, & à moy.

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjoinctes pour nostre besoing, nous fussent aussi voluptueuses ; & nous y convie, non-seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est injustice de corrompre ses reigles. Quand je voy, & Cesar, & Alexandre, au plus espais de sa grande besongne, jouir si pleinement des plaisirs humains & corporels, je ne dis pas que ce soit relascher son ame, je dis que c'est la roidir ; sousmettant par vigueur de courage, à l'usage de la vie ordinaire, ces violentes

occupations & laborieuses pensées. Sages, s'ils eussent creu, que c'estoit-là leur ordinaire vocation, cette-cy, l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols. Il a passé sa vie en oisiveté, disons-nous : je n'ay rien faict d'aujourd'huy. Quoy ? avez-vous pas vescu ? C'est non-seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. Si on m'eust mis au propre des grands maniements, j'eusse monstré ce que je sçavoy faire. Avez-vous sceu mediter & manier vostre vie ? vous avez faict la plus grande besongne de toutes. Pour se montrer & exploicter, Nature n'a que faire de fortune. Elle se montre esgalement en tous estages : & derriere, comme sans rideau. Avez-vous sceu composer vos mœurs ? vous avez bien plus faict que celuy qui a composé des livres. Avez-vous sceu prendre du repos ? vous avez plus faict, que celuy qui a prins des Empires & des Villes.

Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos. Toutes autres choses,

regner, thesauriser, bastir, n'en sont qu'appendicules & adminicules, pour le plus. Je prends plaisir de voir un General d'armée au pied d'une breche qu'il veut tantost attaquer, se presentant tout entier & delivre, à son disner, au devis, entre ses amis: & Brutus ayant le Ciel & la Terre conspirez à l'encontre de luy, & de la liberté Romaine, desrober à ses rondes, quelques heures de nuict, pour lire & (76) breveter Polybe en toute securité. C'est aux petites ames ensevelies du poids des affaires, de ne s'en sçavoir purement desmesler: de ne les sçavoir & laisser & reprendre.

(q) *O fortes, pejoraque passi*
Mecum sæpè viri, nunc vino pellite curas:
Cras ingens iterabimus æquor.

Soit par gausserie, soit à certes, que le vin Theologal & Sorbonique est passé en

(76) C'est-à-dire, *en composer un abrégé* ou *sommaire*, comme a dit Amyot, dans la vie de Marcus Brutus, par Plutarque, c. 1.

[q] Courage, mes amis: vous avez déjà essuyé avec moi de plus grands travaux: noyons nos soucis dans le vin, & demain nous nous rembarquerons. *Horat.* L. I, Od. vij. *vs.* 30, &c.

proverbe, & leurs festins, je trouve que c'est raison, qu'ils en disnent d'autant plus commodement & plaisamment, qu'ils ont utilement & serieusement employé la matinée à l'exercice de leur eschole. La conscience d'avoir bien dispensé les autres heures, est un juste & savoureux condiment des tables. Ainsi ont vescu les Sages. Et cette inimitable contention à la vertu, qui nous estonne en l'un & l'autre Caton, cette humeur severe jusques à l'importunité, s'est ainsi mollement soubmise, & pleue aux loix de l'humaine condition, & de Venus & de Bacchus. Suivant les preceptes de leur secte, qui demandent le sage parfaict, autant expert & entendu à l'usage des voluptez qu'en tout autre devoir de la vie. (r) *Cui cor sapiat, ei & sapiat palatus.*

Le relaschement & facilité, honore ce semble à merveilles, & sied mieux à une

(r) Qu'il ait le palais délicat, aussi bien que le jugement. *Cic.* de Finib. Bon. & Mal. L. II. c. ix.

ame forte & genereuse. (77) Epaminondas n'estimoit pas que de se mesler à la dance des garçons de sa ville, de chanter, de sonner, & s'y embesongner avec attention, fust chose qui desrogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires, & à la parfaicte reformation des mœurs qui estoient en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste, il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le voir nonchalamment & puerillement baguenaudant à amasser & choisir des coquilles (78), & joüer à cornichon va devant, le long de la marine avec Lelius : Et s'il faisoit mauvais temps, s'amusant & se chatouillant à

(77) C'est une conséquence assez naturelle de ce que dit *Cornelius Nepos*, qu'Epaminondas avoit si bien appris à chanter, à danser, & à jouer des instrumens, qu'aucun Thébain ne lui étoit supérieur dans ces différens exercices ; *Eruditus autem sic ut nemo Thebanus magis*, &c. *Corn. Nepos*, dans la Vie d'Epaminondas, c. ij.

(78) Cic. de *Orat.* L. II. c. vj. Lælium semper ferè cum Scipione solitum rusticari, eosque incredibiliter repuerascere esse solitos, — conchas eos & umbilicos ad Cajetam & ad Laurentum legere consuesse, &c.

representer par escript en Comedies (79), les plus populaires & basses actions des hommes. Et la teste pleine de cette merveilleuse entreprinse d'Annibal & d'Afrique; [80] visitant les escholes en Sicile, & se trouvant aux leçons de la Philosophie, jusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome : Ny

(79) Ces Comédies sont celles de *Terence*, auxquelles Scipion & Lælius eurent beaucoup de part, s'il en faut croire *Suetone*, dans la vie de ce Poëte: dequoi Montagne étoit si fortement persuadé, qu'il déclare expressément ailleurs, *qu'on lui feroit desplaisir de le desloger de cette creance* : L. I. c. xxxix.

(80) Il y a ici une petite méprise, où Montagne doit être tombé pour avoir mal expliqué un passage de Tite-Live Scipion étant allé faire en Sicile des préparatifs pour une expédition de la derniere importance, on publioit à Rome, dit cet Historien, que Scipion « loin d'être en habit de Soldat, » paroissoit en public habillé non à la mode des » Romains, mais à la Grecque, se promenant en » manteau & en pantoufles dans le lieu des exer» c ces, y donnant audience, & s'exerçant lui» même en cet équipage : » *Ipsius etiam Imperatoris non Romanus modo, sed ne Militaris quidem cultus jactabatur, cum pallio crepidisque ambulare in Gymnasio, libelli etiam Palæstraque operam dare*, &c. L. XXXIX. c. xix. Montagne a pris le *Gymnasium*, lieu destiné aux exercices du corps, pour une Ecole de Philosophes, dont l'habit ordinaire étoit un *Manteau*. — Cette critique m'a été communiquée par M. *Barbeyrac*.

chose

chose plus remarquable en Socrates, [81] que ce que tout vieil, il treuve le temps de se faire instruire à baller & joüer des instruments : & le tint pour bien employé. Cettuy-cy s'est veu en extase debout, un jour entier & une nuict, en presence de toute l'armée Grecque, surprins & ravy par quelque profonde pensée. Il s'est veu le premier parmy tant de vaillants hommes de l'armée, courir au secours d'Alcibiades, accablé des ennemis : le couvrir de son corps, & le descharger de la presse, à vive force d'arme.) En la bataille Delienne, relever & sauver Xenophon, renversé de son cheval. Et emmy tout le peuple d'Athenes, outré, comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter le premier à recourir Theramenes, que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites; & ne desista cette hardie entreprinse, qu'à la remontrance de Theramenes mesme:

(81) *Xenophon*, dans son *Festin*, c. ij. §. 16. & *suiv.*

quoy qu'il ne fust suivy que de deux, en tout. Il s'est veu, recherché par une beauté; de laquelle il estoit esprins, maintenir au besoing une severe abstinence. Il s'est veu continuellement marcher à la guerre, & fouler la glace les pieds nuds; porter mesme robe en Hyver & en Esté, surmonter tous ses compaignons en patience de travail, ne manger point autrement en festin qu'en son ordinaire: Il s'est veu vingt & sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfans, les griffes de sa femme: Et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers, & le venin. Mais cet homme-là estoit-il convié de (82) boire à lut par devoir de civilité;

(82) Bien boire, boire d'autant, *pergraecari*. Cette expression se trouve en ce sens dans Nicot: mais on n'y explique point ce que veut dire proprement *à lut*. Après avoir cherché, pensé, & consulté, je trouve enfin que cette expression nous est venue d'Allemagne, comme l'a prouvé nettement le Commentateur de *Rabelais*, sur ces mots du Prologue du III. Livre: *Je ne suis pas de ces importuns Lifrelofres, qui par force, par oultraige & violence contraignent les Lans & compaignons trin-*

c'estoit aussi celuy de l'armée, à qui en demeuroit l'avantage. Et ne refusoit ny à joüer aux noisettes avec les enfans, ny à courir avec eux sur un cheval de bois, & y avoit bonne grace : Car toutes actions, dit la Philosophie, sient esgallement bien, & honorent esgallement le sage. On a dequoy, & ne doict-on jamais se lasser de presenter l'image de ce personnage à tous patrons & formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie, pleins & purs. Et faict-on tort à nostre instruction, de nous en proposer tous les jours, d'imbeciles & manques, à peine bons à un seul ply : qui nous tirent arriere plustost : corrupteurs plustost que correcteurs. Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts où l'extremité sert de borne, d'arrest & de

---

quer, *voire carous*, & allus *qui pis est*. On dit encore *faire carouce*, boire à lampées, de l'Allemand *gar-auss*, dit cet habile Commentateur : Et *boire allus*, dont on a fait ensuite *à lut*, par corruption, vient aussi de l'Allemand *all-auss*, & signifie continuer à boire de même durant tout le repas, *pergraecari*.

guide, que par la voye du milieu, large & ouverte; & selon l'Art, que selon Nature; mais bien moins noblement aussi, & moins recommandablement.

La grandeur de l'ame n'est pas tant, tirer à mont, & tirer avant, comme sçavoir se ranger & circonscrire. Elle tient pour grand, tout ce qui est assez. Et montre sa hauteur, à aimer mieux les choses moyennes, que les eminentes. Il n'est rien si beau & legitime, que de faire bien l'homme & duement, ny science si ardue que de bien sçavoir vivre cette vie. Et de nos maladies la plus sauvage, c'est mespriser nostre Estre.

Qui veut escarter son ame, le fasse hardiment s'il peut, lors que le corps se portera mal, pour la descharge de cette contagion: Ailleurs au contraire: qu'elle l'assiste & favorise, & ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs; & de s'y complaire conjugalement: y apportant si elle est plus sage, la moderation, de peur que par indiscretion, ils ne se con-

fondent avec le desplaisir. L'intemperance est peste de la volupté : & la temperance n'est pas son fleau ; c'est son assaisonnement. Eudoxus, (83) qui en establissoit le souverain bien, & ses compaignons, qui la monterent à si haut prix, la savourerent en sa plus gracieuse douceur, par le moyen de la temperance, (84) qui fut en eux singuliere & exemplaire.

J'ordonne à mon ame, de regarder & la douleur & la volupté, de veue pareillement reiglée ? (s) *Eodem enim vitio est effusio animi in lætitiâ, quo in dolore contractio* : & pareillement ferme : Mais gayement l'une, l'autre severement : & selon ce qu'elle y peut apporter, autant soigneuse

(83) Comme l'assure *Diogene Laërce*, dans la Vie d'Eudoxe (L. VIII. Segm. lxxxviij.) sur le rapport de Nicomachus, Fils d'Aristoté.

(84) Aristote dit positivement qu'Eudoxe se distinguoit par une tempérance extraordinaire, *Moral. ad Nicomachum*. L. X. c. ij. Je tire cette citation des *Observations de Menage* sur Diogene Laërce, L. III. Segm. lxxxviij. p. 391.

(s) L'épanouissement du cœur dans la joie est tout aussi vicieux que le resserrement dans la douleur. *Cic.* Tusc. Quæst. L. IV. c. xxxj.

d'en esteindre l'une, que d'esteindre l'autre. Le voir sainement les biens, tire après soy le voir sainement les maux. Et la douleur a quelque chose de non esvitable, en son tendre commencement ; & la volupté quelque chose d'evitable en sa fin excessive. Platon (85) les accouple, & veut que ce soit pareillement l'office de la fortitude, combattre à l'encontre de la douleur, & à l'encontre des * immoderées & charmeresses blandices de la volupté. Ce sont deux fontaines, ausquelles, qui puise, d'où quand & combien il faut, soit cité, soit homme, soit beste, il est bien-heureux. La premiere, il la faut prendre par medecine & par necessité, plus escharsement : l'autre par soif, mais non jusques à l'yvresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine, sont les

(85) Dans son Dialogue *des Loix*, L. I. p. 636. Citation que j'ai d'abord trouvée dans la traduction de Pufendorff, par M. *Barbeyrac*, Tom. I. p. 238. de la sec. édition.

* Des attraits excessifs & enchanteurs de la volupté.

premieres choses, que sent un enfant : si, la Raison survenant, elles s'appliquent à elles, cela c'est vertu.

J'ay un Dictionnaire tout à part moy : je passe le temps, quand il est mauvais & incommode ; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le retaste, je m'y tiens. Il faut courir le mauvais & se rasseoir au bon. Cette fraze ordinaire de *passe-temps*, & de *passer le temps*, represente l'usage de ces prudentes gens, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie, que de la couler & eschapper : de la passer, gauchir, & autant qu'il est en eux, ignorer & fuir ; comme chose de qualité ennuyeuse & desdaignable : Mais je la cognois autre : & la treuve, & prisable & commode, voire en son dernier decours, où je la tiens : Et nous l'a Nature mise en main, garnie de telles circonstances & si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse, & si elle nous eschappe inu-

tilement. (t) *Stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur.* Je me compose pourtant à la perdre sans regret: Mais comme perdable de sa condition, non comme † moleste & importune. Aussi ne sied-il proprement bien, de ne se desplaire à mourir, qu'à ceux qui se plaisent à vivre. Il y a du mesnage à la joüyr, je la joüy au double des autres: Car la mesure en la joüyssance, dépend du plus ou moins d'application que nous y prestons. Principalement à cette heure, que j'apperçoy la mienne si briefve en temps, je la veux estendre en poids. Je veux (86) arrester la promptitude de sa

(t) La vie du fou est pleine de désagrémens, toujours dans l'inquiétude, & toute occupée de l'avenir. *Senec.* Epist. xv.

† *Fâcheuse.*

(86) C'est peut-être d'ici qu'on a pris l'idée de cette jolie Chanson:

Plus inconstant que l'onde & le nuage,
Le temps s'enfuit: pourquoi le regretter?
Malgré la pente volage,
Qui l'oblige à nous quitter,
En faire usage
C'est l'arrêter.
Goûtons mille douceurs:

fuicte par la promptitude de ma saisie : & par la vigueur de l'usage, compenser la hastiveté de son escoulement. A mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde, & plus pleine.

Les autres sentent la douceur d'un contentement, & de la prosperité : je la sens ainsi qu'eux : mais ce n'est pas en passant & glissant. Si la faut-il estudier, savourer & ruminer pour en rendre graces condignes à celuy qui nous l'octroye. Ils jouïssent les autres plaisirs, comme ils font celuy du sommeil, sans les cognoistre. A celle fin que le dormir mesme ne m'eschappast ainsi stupidement, j'ay autresfois treuvé bon qu'on me le troublast, afin que je l'entrevisse. Je consulte d'un contentement avec moy; je ne l'escume pas, je le sonde, & plie ma Raison à le recueillir, devenue chagrine &

Et si la vie est un passage,
Sur ce passage au moins semons des fleurs.

desgoustée. Me trouvé-je en quelque assiette tranquille, y a-t'il quelque volupté qui me chatouille, je ne la laisse pas friponner aux sens; j'y associe mon ame: non pas pour s'y engager, mais pour s'y agréer: non pas pour s'y perdre, mais pour s'y treuver. Et l'employe de sa part, à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser & estimer le bonheur, & l'amplifier. Elle mesure combien c'est qu'elle doit à Dieu, d'estre en repos de sa conscience & d'autres passions intestines: d'avoir le corps en sa disposition naturelle: joüyssant ordonnément & competemment, des fonctions molles & flatteuses, par lesquelles il luy plaist compenser de sa grace, les douleurs, dequoy sa justice nous bat à son tour. Combien luy vaut d'estre logé en tel poinct, que où qu'elle jette sa veue, le Ciel est calme autour d'elle: nul desir, nulle crainte ou doubte, qui luy trouble l'air: aucune difficulté passée, présente, future, par dessus laquelle son imagination ne passe sans offence.

Cette considération prend grand lustre de comparaison des conditions differentes : Ainsi, je me propose en mille visages, ceux que la fortune, ou que leur propre erreur emporte & tempeste. Et encores ceux-cy plus près de moy, qui reçoivent si laschement, & incurieusement leur bonne fortune. Ce sont gens qui passent voirement leur temps : ils outrepassent le present, & ce qu'ils possedent, pour servir à l'esperance, & pour des ombrages & vaines images, que la fantasie leur met au-devant,

(u) *Morte obitâ quales fama est volitare figuras,*
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus. :

lesquelles hastent & allongent leur fuicte, à * mesme qu'on les suit. Le fruict & but de leur poursuicte, c'est poursuivre ; comme Alexandre disoit (87) que la fin de son travail, c'estoit travailler :

(u) Semblables à ces ombres qui reviennent, dit-on, après la mort, ou à ces vaines apparences dont nos sens sont abusés durant le sommeil. VIRG. *Æneid.* L. X. *vs.* 641.

* *A mesure qu'on les suit.*

(87) Dans une Harangue à ses Soldats, telle

(x) *Nil actum credens cùm quid superesset agendum.*

Pour moy donc, j'ayme la vie, & la cultive, telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroyer. Je ne vay pas desirant, qu'elle eust à dire la necessité de boire & de manger : & me sembleroit faillir non moins excusablement, de desirer qu'elle l'eust double : (y) *Sapiens divitiarum naturalium quæsitor acerrimus.*) » Ny que » nous nous substantassions, mettant seu-» lement en la bouche un peu de cette » drogue (88) par laquelle Epimenides se » privoit d'appetit, & se maintenoit : Ny » qu'on produisist stupidement des en-» fans par les doigts, ou par les talons, » ains parlant en reverence, que plustost

---

qu'*Arien* la lui prête : *De Exped. Alex.* L. V. c. xxvj. *Je tiens cette citation de M.* Barbeyrac.

(x) Ne croyant avoir rien fait, tant qu'il lui restoit quelque chose à faire. *Lucan.* L. II. *vs.* 657. *où le Poëte parle de* César, *qui n'étoit ni moins actif, ni moins infatigable qu'*Alexandre.

(y) Le Sage recherche avidement les richesses naturelles. *Senec.* Epist. cxix.

(88) *Diogene Laërce*, L. I. Segm. cxiv.

» encore, on les produisist voluptueuse-
» ment, par les doigts, & par les talons :
» Ny que le corps fust sans desir & sans
» chatouillement. » Ce sont plaintes ingrates & iniques. J'accepte de bon cœur & recognoissance, ce que Nature a faict pour moy : & m'en agrée & m'en loue. On faict tort à ce grand & tout puissant Donneur, de refuser son don, l'annuller & desfigurer : tout bon, il a faict tout bon, (z) *Omnia quæ secundum naturam sunt, æstimatione digna sunt.*

Des opinions de la Philosophie, j'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides : c'est-à-dire les plus humaines, & nostres. Mes discours sont conformement à mes mœurs, bas & humbles. Elle faict bien l'enfant à mon gré, quand elle se met sur ses ergots, pour nous prescher que c'est une farouche alliance, de marier le divin avec le terrestre, le

(z) Tout ce qui est selon la Nature, est digne d'estime. *Cic.* de Finib. bon. & mal. L. III. c. vi.

raisonnable avec le deraisonnable, le severe à l'indulgent, l'honneste au deshonneste : que la volupté est qualité brutale, indigne que le sage la gouste : Le seul plaisir, qu'il tire de sa joüyssance d'une belle jeune espouse, que c'est le plaisir de sa conscience, de faire une action selon l'ordre, comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchée. * N'eussent ses suivants, non plus de droit, & de nerfs & de suc, au despucelage de leurs femmes, qu'en a sa leçon.

Ce n'est pas ce que dict Socrates, son Precepteur & le nostre. Il prise comme il doit, la volupté corporelle : mais prefere celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de varieté, de dignité. Cette-cy ne va nullement seule, selon luy; il n'est pas si fantastique : mais seulement, premiere. Pour luy, la temperance est moderatrice, non

---

* *Je voudrois que les Sectateurs d'une telle Philosophie n'eussent non plus de droits, &c.*

adversaire des voluptez. Nature est un doux guide : mais non pas plus doux, que prudent & juste. (a) *Intrandum est in rerum naturam, & penitùs quid ea postulet, providendum.* Je queste partout sa piste : nous l'avons confondue de traces artificielles. Et ce souverain bien Academique & Peripatetique, qui est, vivre selon icelle, devient à cette cause difficile à borner & expliquer. Et celuy des Stoïciens, voisin à celuy-là, qui est, consentir à Nature. Est-ce par erreur d'estimer aucunes actions moins dignes, de ce qu'elles sont necessaires? Si ne m'osteront-ils pas de la teste, que ce ne soit un très-convenable mariage du plaisir avec la necessité, avec laquelle, dit un Ancien, les Dieux complottent tousjours. A quoy faire desmembrons-nous en divorce, un bastiment tissu d'une si joincte & fraternelle correspondance? Au rebours, renoüons-

(a) Il faut entrer dans la nature des choses, & voir exactement ce qu'elle exige. *Cic.* de Fin. bon & mal. L. V. c. xvj.

le par mutuels offices : que l'eſprit eſveille & vivifie la peſanteur du corps, le corps arreſte la legereté de l'eſprit, & la fixe. [b] *Qui velut ſummum bonum laudat animæ naturam, & tanquam malum, naturam carnis accuſat, profectò & animam carnaliter appetit, & carnem carnaliter fugit, quoniam id vanitate ſentit humanâ, non veritate divinâ.* Il n'y a piece indigne de noſtre ſoing. En ce preſent que Dieu nous a faict : nous en devons compte juſques à un poil. Et n'eſt pas une commiſſion par acquit à l'homme, de conduire l'homme ſelon ſa condition : elle eſt expreſſe, naïve & très-principale : & nous l'a le Créateur donnée ſerieuſement & ſeverement. L'au-

---

(b) Certainement, quiconque exalte l'ame comme le ſouverain bien, & condamne le corps comme une choſe mauvaiſe, embraſſe & chérit l'ame d'une maniere charnelle, & fuit charnellement la chair, parce qu'il ne forme point ce jugement par un principe divin, mais par un principe de vanité humaine. August. de Civitate Dei, L. XIV. c. v. *où ce Saint Pere en veut proprement aux Manichéens, qui regardoient la chair & le corps comme une production du mauvais principe.*

thorité peut seule envers les communs entendemens : & poise plus (89) en langage péregrin. Rechargeons-en ce lieu. (c) *Stultitiæ proprium quis non dixerit, ignavè & contumaciter facere quæ facienda sunt : & aliò corpus impellere, aliò animum : distrahique inter diversissimos motus?* Or sus; pour voir, faictes-vous dire un jour, les amusemens, & imaginations, que celuy-là met en sa teste, & pour lesquelles il destourne sa pensée d'un bon repas, & plainct l'heure qu'il employe à se nourir : vous treuverez qu'il n'y a rien si fade, en tous les mets de vostre table, que ce bel entretien de son ame; (le plus souvent il nous vaudroit mieux dormir tout à faict que de veiller à ce à quoy nous veillons) & treuverez que son dis-

---

(89) *Dans un langage étranger*, comme est le Latin dont Montagne va se servir.

(c) Qui n'avoue que c'est le propre de la folie, de faire lâchement & à contre-cœur ce qu'il faut faire; & de pousser le corps d'un côté, & l'esprit de l'autre, de maniere qu'on se trouve partagé entre des mouvemens directement contraires? *Senec.* Epist. lxxiv.

cours & intentions, ne valent vostre (90) capirotade. Quand ce seroient les ravissemens d'Archimedes mesme, que seroit-ce? Je ne touche pas icy, & ne mesle point à cette marmaille d'hommes que nous sommes, & à cette vanité de desirs & cogitation qui nous divertissent, ces ames venerables, eslevées par ardeur de devotion & religion, à une constante & conscientieuse meditation des choses divines, lesquelles preoccupants par l'effort d'une vive & vehemente esperance, l'usage de la nourriture éternelle, but final, & dernier arrest des chrestiens desirs: seul plaisir constant incorruptible: desdaignent de s'attendre à nos necessiteuses commoditez, fluides & ambiguës, & resignent facilement au corps, le soin & l'usage de la pasture sensuelle & temporelle. C'est une estude privilegiée. Entre nous, ce sont

(90) Ou *capilotade*, comme on parle aujourd'hui. Les Italiens & les Espagnols disent *capirotada*; & Rabelais, *cabirotade*, L. IV. c. lix. Sur l'étymologie de ce mot, voyez *capilotade*, dans le Dictionnaire de Menage.

choses que j'ay tousjours veues de singulier accord, les opinions supercelestes, & les mœurs * sousterraines.

Esope ce grand homme † vid son Maistre qui pissoit en se promenant : quoy donc, fit-il, nous faudra-t'il chier en courant ? Mesnageons le temps, encore nous en reste-t'il beaucoup d'oisif, & mal employé. Nostre Esprit n'a volontiers pas assez d'autres heures à faire ses besongnes, sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy faut pour la necessité. Ils veulent se mettre hors d'eux, & eschapper à l'homme. C'est folie : au lieu de se transformer en Anges, ils se transforment en bestes, au lieu de se hausser ils s'abbattent. Ces humeurs transcendantes m'effrayent, comme les lieux hautains & inaccessibles. Et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie de Socrates, que ses extases, & ses demoneries. Rien si humain

* *Très-corrompues, infernales.*
† *Vie d'Esope*, par *Planude* p. 23. *Græce & Latine*. Parisiis, *an.* 1623.

en Platon, que ce pourquoy ils disent, qu'on l'appelle divin. Et de nos Sciences, celles-là me semblent plus terrestres & basses, qui sont les plus haut montées. Et je ne treuve rien si humble & si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation. Philotas le mordit plaisamment par sa responce. Il s'estoit conjoüy avec luy par lettre, de l'oracle de Jupiter Hammon, qui l'avoit logé entre les Dieux. « Pour ta considération, j'en suis » bien ayse [91]; mais il y a dequoy » plaindre les hommes, qui auront à vi» vre avec un homme, & luy obeir, le» quel outrepasse, & ne se contente de la » mesure d'un homme. »

(d) *Diis te minorem quòd geris, imperas.*

La gentille inscription, dequoy les Athe-

(91) *Se quidem gratulari, quòd in numerum Deorum* (Alexander) *receptus esset cæterum misereri eorum quibus vivendum esset sub eo qui modum hominis excederet.* Q. Curt. L. VI, §. 9.

(d) C'est en te soumettant aux Dieux, que tu deviens supérieur aux autres hommes. *Horat.* L. III. Od. VI, *vs.* 5.

niens honorerent la venue de Pompeius en leur ville, se conforme à mon sens :

(92) D'autant es tu Dieu, comme
Tu te recognois homme.

C'est une absolue perfection, & comme divine, de sçavoir joüyr, loyallement de son estre. Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nostres : & sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y faict. Si avons-nous beau monter sur des eschasses, car sur des eschasses encore faut-il marcher de nos jambes : & au plus eslevé throne du monde, si ne sommes-nous assis que sur nostre cul. Les plus belles vies sont à mon gré celles qui se rangent au modelle commun & humain, avec ordre : mais sans miracle, sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoing d'estre traictée plus tendrement. Recommandons-là à Dieu protecteur de santé & de sagesse : mais gaye & sociale :

(92) Dans la vie de Pompée, par *Plutarque*, c. 7.

(e) Frui paratis & valido mihi,
Latoë, dones, & precor integrâ
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, nec Cytharâ carentem.

(e) Je te prie, divin fils de Latone, de me faire jouir de mes biens en santé & avec tout mon bon sens, & de me procurer une vieillesse honorable, & toujours sensible au doux chant des Muses. *Horat.* L. I. Od. xxj. *vs.* 17, *&c.*

Fin du III[e] & dernier Livre des ESSAIS de Michel de MONTAIGNE.



LETTRES
DE
MONTAIGNE,

Qui n'ont point paru dans aucune des Editions précédentes de ses Essais.

Les cinq premieres Lettres qu'on va voir, sont tirées d'un petit Livret publié par Montagne lui-même, environ neuf ans avant la premiere Edition de ses Essais, imprimée à Bourdeaux en 1580. Ce Livret, qui est devenu fort rare, est imprimé à Paris, de l'Imprimerie de Frederic Morel, rue S. Jean de Beauvais, au franc Meurier, M. D. LXXI. avec Privilege, sous ce titre : La Mesnagerie de Xenophon ; Les Regles de Mariage de Plutarque ; Lettre de Consolation

de Plutarque à sa Femme. Le tout traduit de Grec en François par feu Mr. *Estienne de la Boëtie*, Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement à Bourdeaux; Ensemble quelques Vers Latins & François (1), de son invention: Item, (2) un DISCOURS sur la mort dudit Seigneur de la Boëtie, par Mr. *de Montaigne*.

---

(1) Il n'y a pourtant point de vers François dans ce petit livre: & l'on ne voit pas trop bien pourquoi on les y promet dans le titre. Pour ce qu'on dit dans l'extrait du Privilege, qu'il y a *ensemble quelques vers Latins & François, & autres Œuvres de son invention*, ce n'est point une chose inutile: car par cette clause Montagne qui étoit héritier des papiers d'*Estienne de la Boëtie*, se procuroit le droit de faire imprimer les vers François, & tout autre ouvrage de cet ami qu'il trouveroit à propos. En effet Montagne fit imprimer des VERS FRANÇOIS d'*Estienne de la Boëtie, à Paris, chez Frederic Morel, en* 1582. *Voyez* l'Avis sur les deux dernieres Lettres de Montagne.

(2) C'est ce que j'appellerai ici la CINQUIEME LETTRE, parce que, selon Montagne lui-même, c'est l'Extrait d'une Lettre qu'il écrivit à son pere sur la maladie & la mort de son ami *la Boëtie*.



LETTRE

LETTRE I.

Imprimée au devant de la Mesnagerie de Xenophon.

A Monsieur Monsieur de LANSAC, Chevalier de l'Ordre du Roy, Conseillèr de son Conseil privé, Surintendant de ses Finances, & Capitaine de cent Gentils-hommes de sa Maison.

MONSIEUR,

Je vous envoye la Mesnagerie de Xenophon mise en François par feu Monsieur de la Boëtie, présent qui m'a semblé vous estre propre, tant pour estre parti premierement, comme vous sçavez, de la main (1) d'un Gentilhomme de marque, très-grand homme de guerre & de paix,

(1) XENOPHON : le titre de *Gentilhomme*, que lui donne Montagne, pourroit le faire reconnoître. Peut-être l'auroit-il désigné plus honorablement s'il l'eût nommé tout simplement, *un fameux Citoyen d'Athènes.*

que pour avoir pris sa seconde façon (2) de ce personnage, que je sçay avoir esté aymé & estimé de vous pendant sa vie. Cela vous servira tousjours d'aiguillon à continuer envers son nom & sa mémoire vostre bonne opinion & volonté. Et hardiment, Monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose: car ne l'ayant gousté que par les tesmoignages publics qu'il avoit donné de soy, c'est à moy à vous respondre, qu'il avoit tant de degrez de suffisance au delà, que vous estes bien loing de l'avoir cogneu tout entier. Il m'a fait cet honneur vivant, que je mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser avec moy une cousture d'amitié si estroite & si joincte, qu'il n'y a eu biais, mouvement ny ressort en son ame, que je n'aye peu considerer & juger, au moins si ma veue n'a quelquefois tiré court. Or, sans mentir, il estoit, à tout prendre, si près du miracle, que pour, me jettant hors des bar-

(2) *D'Etienne de la Boëtie.*

rieres de la vraiſemblance, ne me faire meſcroire du tout, il eſt force, parlant de luy, que je me reſſerre & reſtraigne au deſſoubs de ce que j'en ſçay. Et pour ce coup, Monſieur, je me contenteray ſeulement de vous ſupplier pour l'honneur & reverence que vous devez à la vérité, de teſmoigner & croire, que noſtre Guyenne n'a eu garde de voir rien pareil à luy par les hommes de ſa robbe. Soubs l'eſperance donc que vous luy rendrez cela qui luy eſt très-juſtement deu, & pour le refreſchir en voſtre mémoire, je vous donne ce Livre : qui tout d'un train auſſi vous reſpondra de ma part, que ſans l'expreſſe deffenſe que m'en fait mon inſuffiſance, je vous préſenterois autant volontiers quelque choſe du mien, en recognoiſſance des obligations que je vous doy, & de l'ancienne faveur & amitié que vous avez portée à ceux de noſtre Maiſon. Mais, Monſieur, à faute de meilleure monnoye, je vous offre en payement une très-aſſeurée volonté de vous faire humble ſervice.

Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde.

Vostre obeyssant Serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

LETTRE II.

Imprimée au devant des Regles de mariage de Plutarque.

A Monsieur Monsieur de MESMES, Seigneur de Roissy & de Mal-assize, Conseiller du Roy en son privé Conseil.

MONSIEUR,

C'est une des plus notables folies que les hommes facent, d'employer la force de leur entendement à ruiner & choquer les opinions communes & reçues, qui nous portent de la satisfaction & contentement. Car là où tout ce qui est soubs le Ciel, employe les moyens & les outils que Nature luy a mis en mains [comme de vray c'en est l'usage] pour l'agencement

& commodité de son estre, ceulx ici pour sembler d'un esprit plus gaillard, & plus esveillé, qui ne reçoit & qui ne loge rien que mille fois touché & balancé au plus subtil de la Raison, vous esbranlant leurs ames d'une assiette paisible & reposée, pour après une longue queste la remplir en somme, de doubte, d'inquietude, & de fievre. Ce n'est pas sans raison que l'enfance & la simplicité ont été tant recommandées par la Verité mesme. De ma part, j'ayme mieulx estre plus à mon ayse, & moins habile : plus content, & moins entendu. Voilà pourquoy, Monsieur, quoy que [1] des fines gens se mocquent du soing que nous avons de ce qui se passera icy après nous, comme nostre ame logée ailleurs, n'ayant plus à se ressentir des choses de ça bas : j'estime

(1) A cause de certaines gens qui trop fins pourroient me censurer ici, je suis obligé de dire que je ne fais que copier Montagne qui a écrit *des fines gens*, au lieu d'écrire *de fines gens*, comme nous parlons aujourd'hui.

toutesfois que ce soit une grande consolation à la foiblesse & brieveté de cette vie, de croire qu'elle se puisse fermir & allonger par la reputation & par la renommée : & embrasse très-volontiers une si plaisante & favorable opinion engendrée originellement en nous, sans m'enquerir curieusement ny comment ny pourquoy. De maniere que ayant aymé plus que toute autre chose Monsieur de la Boëtie, le plus grand homme, à mon advis, de nostre siecle ; je penserois lourdement faillir à mon devoir, si à mon escient je laissois esvanoüir & perdre un si riche nom que le sien, & une memoire si digne de recommandation, & si je ne m'essayois par ces parties-là de le ressusciter & remettre en vie. Je croy qu'il le sent aucunement, & que ces miens offices le touchent & rejoüyssent. De vray il se loge encore chez moy, si entier & si vif, que je ne le puis croire, ny si lourdement enterré, ny si entierement eslongné de nostre commerce. Or, Monsieur, parce que chaque

nouvelle cognoissance que je donne de luy & de son nom, c'est autant de multiplication de ce sien second vivre, & d'avantage que son nom s'ennoblit & s'honore du lieu qui le reçoit, c'est à moy à faire non-seulement de l'espandre le plus qu'il me sera possible, mais encore de le donner en garde à personne d'honneur & de vertu : par lesquelles vous tenez tel rang que pour vous donner occasion de recueillir ce nouvel hoste, & de lui faire bonne chere, j'ay esté d'avis de vous presenter ce petit Ouvrage, non pour le service que vous en puissiez tirer, sçachant bien que à pratiquer Plutarque & ses compaignons, vous n'avez que faire de truchement : mais il est possible que Madame de Roissy y voyant l'ordre de son mesnage & de vostre bon accord representé au vif, sera très-aise de sentir la bonté de son inclination naturelle avoir non seulement atteint, mais surmonté ce que les plus sages Philosophes ont peu imaginer du devoir & des loix du Mariage. Et en toute

façon, ce me ſera tousjours honneur de pouvoir faire choſe qui revienne à plaiſir à vous ou aux voſtres, pour l'obligation que j'ay de vous faire ſervice.

Monſieur, je ſupplie Dieu, qu'il vous doint très-heureuſe & longue vie. De Montaigne ce 30 Avril 1570.

Voſtre humble ſerviteur,
MICHEL DE MONTAIGNE.

LETTRE III.

Imprimée au-devant de la Lettre de conſolation de Plutarque à ſa femme; & adreſſée par Montaigne.

A Madamoiſelle DE MONTAIGNE, ma Femme.

MA Femme, vous entendez bien que ce n'eſt pas le tour d'un galand homme, aux reigles de ce temps icy, de vous courtiſer & careſſer encore. Car ils diſent qu'un habile homme peut bien prendre

femme : mais que de l'espouser c'est à faire à un sot. Laissons les dire : je me tiens de ma part à la simple façon du vieil aage, aussi en porté-je tantost le poil. Et de vray la nouvelleté couste si cher jusqu'à cette heure à ce pauvre estat (& si je ne sçay si nous en sommes à la derniere enchere) qu'en tout & partout j'en quitte le party. Vivons, ma femme, vous & moi, à la vieille Françoise. Or il vous peult souvenir comme feu Monsieur de la Boëtie ce mien cher frere, & compaignon inviolable, me donna mourant ses papiers & ses livres, qui ont esté depuis le plus favori meuble des miens. Je ne veux pas chichement en user moy seul, ny ne merite qu'ils ne servent qu'à moy. A cette cause il m'a prins envie d'en faire part à mes amis. Et parce que je n'en ay, ce croy-je, nul plus privée que vous, je vous envoye la Lettre Consolatoire de Plutarque à sa Femme, traduite par luy en François : bien marry de quoy la fortune vous a rendu ce présent si propre & que n'ayant enfant

qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxiesme an de sa vie. Mais je laisse à Plutarque la charge de vous consoler, & de vous advertir de vostre devoir en cela, vous priant le croire pour l'amour de moy: car il vous descouvrira mes intentions, & ce qui se peut alleguer en cela, beaucoup mieux que je ne ferois moy-mesme. Sur ce, ma Femme, je me recommande bien fort à vostre bonne grace, & prie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde. De Paris ce 10 Septembre 1570.

Vostre bon Mary,
MICHEL DE MONTAIGNE.



LETTRE IV.

Imprimée au devant des Vers Latins d'Estienne de la Boëtie.

A Monseigneur, Monsieur DE L'HOSPITAL, Chancelier de France.

MONSEIGNEUR,

J'ai opinion que vous autres à qui la fortune & la raison ont mis en main le gouvernement des affaires du monde, ne cherchez rien plus curieusement que par où vous puissiez arriver à la cognoissance des hommes de vos charges : car à peine est-il nulle Communauté si chetive, qui n'aye en soy des hommes assez pour fournir commodément à chascun de ses offices, pourveu que le departement & le triage s'en peust justement faire. Et ce point là gaigné, il ne resteroit rien pour arriver à la parfaicte composition d'un Estat. Or à mesure que cela est le plus sou-

haitable, il est aussi plus difficile, veu que ny vos yeulx ne se peuvent estendre si loing que de trier & choisir parmy une si grande multitude & si espandue, ny ne peuvent entrer jusques au fond des cœurs pour y veoir les intentions & la conscience, pieces principales à considerer : de maniere qu'il n'a esté nulle chose publique si bien establie, en laquelle nous ne remarquions souvent la faute de ce departement & de ce choix. Et en celles où l'ignorance & la malice, le fard, les faveurs, les brigues & la violence commandent, si quelque election se voit faicte meritoirement & par ordre, nous le devons sans doute à la Fortune, qui par l'inconstance de son bransle divers s'est pour ce coup rencontrée au train de la Raison. Monsieur, cette consideration m'a souvent consolé, sçachant M. *Estienne de la Boëtie* l'un des plus propres & necessaires hommes aux premieres charges de la France, avoir tout du long de sa vie croupy, mesprisé ès cendres de son

fouyer domestique, au grand interest de nostre bien commun : car quant au sien particulier, je vous advise, Monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens & des thrésors qui deffient la fortune, que jamais homme n'a vescu plus satisfaict ny plus content. Je sçay bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier qu'on estime des grandes, & sçay d'avantage, que jamais homme n'y apporta plus de suffisance, & qu'en l'aage de trente-deux ans qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce rang-là que nul autre avant luy. Mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de Soldat un digne Capitaine, ny d'employer aux charges moyennes ceux qui feroient bien encores les premieres. A la verité, ses forces furent mal mesnagées, & trop espargnées. De façon que au-delà de sa charge il luy restoit beaucoup de grandes parties oisives & inutiles, desquelles la chose publique eust peu tirer du service, & luy de la gloire. Or, Monsieur, puis-

qu'il a esté si nonchalant de se pousser soy-mesme en lumiere, comme de malheur la Vertu & l'Ambition ne logent gueres ensemble : & qu'il a esté d'un Siecle si grossier ou si plein d'envie, qu'il n'y a peu nullement estre aydé, par le tesmoignage d'autruy, je souhaite merveilleusement que au moins après luy, sa memoire à qui seule meshuy je dois les offices de nostre amitié, reçoive le loyer de sa valeur, & qu'elle se loge en la recommandation des personnes d'honneur & de vertu. A cette cause m'a-t'il prins envie de le mettre au jour, & de vous le presenter, Monsieur, par ce peu de Vers Latins qui nous restent de luy. Tout au rebours du Maçon qui met le plus beau de son bastiment vers la rue, & du Marchand qui fait monstre & parement du plus riche eschantillon de sa marchandise, ce qui estoit en luy le plus recommandable, le vray suc & moelle de sa valeur l'ont suivy, & ne nous en est demeuré que l'escorce & les feuilles. Qui pourroit faire voir ses reiglez bransl-

les de son ame, sa pieté, sa vertu, sa justice, la vivacité de son esprit, le poids & la santé de son jugement, la haulteur de ses conceptions si loing eslevées au dessus du vulgaire, son sçavoir, les graces compaignes ordinaires de ses actions, le tendre amour qu'il portoit à sa miserable Patrie! & sa haine capitale & jurée contre tout vice, mais principalement contre cette vilaine trafique qui se couvre sous l'honorable tiltre de Justice, engendreroit certainement à toutes gens de bien une singuliere affection envers luy meslée d'un merveilleux regret de sa perte. Mais, Monsieur, il s'en faut tant que je puisse cela, que du fruit mesme de ses estudes il n'avoit encores jamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité : & ne nous en est demeuré que ce que par maniere de passetemps il escrivoit quelquefois. Quoy que ce soit, je vous supplie, Monsieur, le recevoir de bon visage : & comme nostre jugement argumente maintefois d'une chose legere une bien grande, & que les je-

mesmes des grands personnages rapportent aux clair-voyants quelque marque honorable du lieu d'où ils partent, monter par ce sien ouvrage à la cognoissance de luy-mesme, & en aimer & embrasser par consequent le nom & la memoire. En quoy, Monsieur, vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion très-resolue qu'il avoit de vostre vertu : & si accomplirez ce qu'il a infiniment souhaité pendant sa vie. Car il n'estoit homme du monde en la cognoissance & amitié duquel il se fust plus volontiers veu logé qu'en la vostre. Mais si quelqu'un se scandalise dequoy si hardiment j'use des choses d'autruy, je l'advise qu'il ne fut jamais rien plus exactement dict ny escript, aux escholes des Philosophes, du droict & des devoirs de la sainte amitié, que ce que ce personnage & moy en avons practiqué ensemble. Au reste, Monsieur, ce leger present, pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous tesmoigner l'honneur & reverence que je porte à vostre

suffisance, & qualitez singulieres qui sont en vous. Car quant aux estrangeres & fortuites, ce n'est pas de mon goust de les mettre en ligne de compte.

Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous doint très-heureuse & longue vie. De Montaigne ce 30 Avril 1570.

Vostre humble & obeyssant serviteur,
MICHEL DE MONTAIGNE.

LETTRE V.

Ou Extraict d'une Lettre que Monsieur le Conseiller DE MONTAIGNE *escrivist à Monseigneur* DE MONTAIGNE *son Pere, concernant quelques particularitez qu'il remarqua en la maladie & mort de feu Monsieur* DE LA BOETIE.

QUANT à ses dernieres paroles, sans doute, si homme en doit rendre bon compte, c'est à moy, tant parce que du long de sa maladie il parloit aussi volontiers à moy qu'à nul autre, que aussi p-

ce que pour la singuliere & fraternelle amitié que nous nous estions entreportez, j'avois très-certaine cognoissance des intentions, jugements & volontez qu'il avoit eu durant sa vie, autant, sans doute qu'homme peut avoir d'un autre; & parce que je les sçavois estre hautes, vertueuses, pleines de très-certaine resolution, & quand tout est dit, admirables. Je prevoyois bien, que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy eschapperoit rien en une telle necessité qui ne fust grand & plein de bon exemple : ainsi je m'en prenois le plus de garde que je pouvois. Il est vray, Monseigneur, comme j'ay la memoire fort courte, & desbauchée encore par le trouble que mon Esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte, & si importante, qu'il est impossible que je n'aye oublié beaucoup de choses que je voudrois estre sceues. Mais celles desquelles il m'est souvenu, je les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible. Car pour le representer ainsi fie-

rement arresté en sa brave demarche, pour vous faire voir ce courage invincible dans un corps atteré & assommé par les furieux efforts de la mort & de la douleur, je confesse qu'il y faudroit un beaucoup meilleur style que le mien : parce qu'encores que durant sa vie, quand il parloit de choses graves & importantes, il en parloit de telle sorte qu'il estoit malaysé de les si bien escrire, si est-ce qu'à ce coup il sembloit que son Esprit & sa langue s'efforçassent à l'envy, comme pour luy faire leur dernier service. Car sans doute je ne le vis jamais plein ny de tant de si belles imaginations, ny de tant d'éloquence, comme il a esté le long de cette maladie. Au reste, Monseigneur, si vous treuvez que j'aye voulu mettre en cômpte ses propos plus legers & ordinaires, je l'ay fait à escient. Car estants dits en ce temps-là, & au plus fort d'une si grande besongne, c'est un singulier tesmoignage d'une ame pleine de repos, de tranquillité & d'asseurance.

Comme je revenois du Palais le Lundi neuviéme d'aoust 1563, je l'envoyay convier à disner chez moy. Il me manda qu'il me remercioit, qu'il se treuvoit un peu mal, & que je lui ferois plaisir si je voulois estre une heure avec luy, avant qu'il partist pour aller en Medoc. Je l'allay treuver bientost après disner. Il estoit couché vestu, & monstroit desja je ne sçay quel changement en son visage. Il me dit que c'estoit un flux de ventre avec des tranchées, qu'il avoit prins le jour avant, joüant en pourpoint sous une robbe de soye, avec Monsieur d'Escars; & que le froid lui avoit souvent fait sentir semblables accidents. Je treuvay bon qu'il continuast l'entreprinse qu'il avoit pieça faite de s'en aller: mais qu'il n'allast pour ce soir que jusques à Germignan qui n'est qu'a deux lieues de la Ville. Cela faisois-je pour le lieu où il estoit logé tout avoisiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigort & d'Agenois

où il avoit laissé tout empesté : & depuis pour semblable maladie que la sienne je m'estois autrefois très-bien treuvé de monter à cheval. Ainsi il s'en partit, & Mademoiselle de la Boëtie sa femme, & Monsieur de Bouillonnas son oncle, avec luy.

Le lendemain de bien bon matin voicy venir un de ses gens à moy de la part de Mademoiselle de la Boëtie, qui me mandoit qu'il s'estoit fort mal treuvé la nuict d'une forte dyssenterie. Elle envoyoit querir un Medecin, un Apotiquaire, & me prioit d'y aller, comme je fis l'après-disnée.

A mon arrivée, il sembla qu'il fust tout esjouy de me voir : & comme je voulois prendre congé de lui pour m'en revenir, & luy promisse de le revoir le lendemain, il me pria avec plus d'affection & d'instance qu'il n'avoit jamais faict d'autre chose, que je fusse le plus que je pourrois avec luy. Cela me toucha aucunement. Ce neantmoins je m'en allois qua-

Mademoiselle de la Boëtie qui pressentoit desja le ne sçay quel malheur, me pria, les larmes à l'œil, que je ne bougeasse pour ce soir. Ainsi elle m'arresta, de quoy il se resjoüyt avecques moy. Le lendemain je m'en revins ; & le Jeudy, le fus retreuver. Son mal alloit en empirant : son flux de sang & ses tranchées qui l'affoiblissoient encore plus, croissoient d'heure à autre.

Le Vendredy, je le laissay encores : & le Samedy, je le fus revoir desja fort abbattu. Il me dit lors que sa maladie estoit un peu contagieuse, & outre cela qu'elle estoit mal plaisante, & melancolique : qu'il cognoissoit très-bien mon naturel, & me prioit de n'estre avec luy que par boutées, mais le plus souvent que je pourrois. Je ne l'abandonnay plus. Jusques au Dimanche il n'avoit tenu nul propos de ce qu'il jugeoit de son estre, & ne parlions que des particulieres occurrences de sa maladie, & de ce que les anciens Medecins en avoient dit. D'affai-

res publiques bien peu : car je l'en treuvay tout desgousté dès le premier jour. Mais le Dimanche, il eust une grande foiblesse : Et comme il fut revenu à soy, il dit qu'il lui avoit semblé estre en une confusion de toutes choses, & n'avoit rien veu qu'une espaisse nue, & broüillars obscur, dans lequel tout estoit pesle-mesle, & sans ordre : toutesfois qu'il n'avoit eu nul desplaisir à tout cet accident. La mort n'a rien de pire que cela, lui dis-je lors. Mais n'a rien de si mauvais, me respondit-il.

Depuis lors, parce que dès le commencement de son mal, il n'avoit prins nul sommeil, & que nonobstant tous les remedes, il alloit tousjours en empirant : de sorte qu'on y avoit desja employé certains breuvages, desquels on ne sert qu'aux dernieres extremitez, il commença à desesperer entierement de sa guerison ; ce qu'il me communiqua. Ce mesme jour, parce qu'il fust treuvé bon, je lui dis, qu'il me sieroit mal pour l'extreme ami-

tié que je luy portois, si je ne me souciois que comme en sa santé on avoit veu toutes ses actions pleines de prudence & de bon conseil, autant qu'à homme du monde, qu'il les continuast encore en sa maladie, & que, si Dieu vouloit qu'il empirast, je serois très-marry qu'à faute d'avisement il eust laissé nul de ses affaires domestiques décousu, tant pour le dommage que ses parents y pourroient souffrir, que pour l'interest de sa reputation; ce qu'il print de moy de très-bon visage. Et après s'estre resolu des difficultez qui le tenoient suspens en cela, il me pria d'appeller son Oncle & sa femme seuls, pour leur faire entendre ce qu'il avoit deliberé quant à son testament. Je lui dis qu'il les estonneroit. Non, non, me dit-il, je les consoleray & leur donneray beaucoup meilleure esperance de ma santé, que je ne l'ay moy-mesme. Et puis il me demanda, si les foiblesses qu'il avoit eues, ne nous avoient pas un peu estonnez. Cela n'est rien, luy fis je; ce sont accidents

dents ordinaires à telles maladies. Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, ne respondit-il, quand bien il en adviendroit ce que vous en craindriez le plus. A vous ne seroit-ce que heur, luy repliquay-je : mais le dommage seroit à moy qui perdrois la compaignie d'un si grand, si sage & si certain ami, & tel que je serois asseuré de n'en treuver jamais de semblable. Il pourroit bien estre, mon frere, adjousta-t'il : & vous asseure qne ce qui me fait avoir quelque soing, que j'ay de ma guerison, & n'aller si courant au passage que j'ay desja franchi à demy, c'est la consideration de vostre perte, & de ce pauvre homme & de cette pauvre femme (parlant de son oncle & de sa femme) que j'ayme tout deux uniquement ; & qui porteront bien impatiemment (j'en suis asseuré) la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour eux & pour vous. J'ay aussi respect au desplaisir qu'auront beaucoup de gens de bien qui m'ont aymé & estimé pendant ma vie,

desquels certes, je le confesse, si c'estoit à moy à faire je serois content de ne perdre encore la conversation. Et si je m'en vais, mon frere, je vous prie vous qui les cognoissez, de leur rendre tesmoignage de la bonne volonté que leur ay portée jusques à ce dernier terme de ma vie. Et puis, mon frere, pour adventure n'estois-je point né si inutile. que je n'eusse moyen de faire service à la chose publique. Mais quoy qu'il en soit, je suis prest à partir quand il plaira à Dieu, estant tout asseuré que je jouÿray de l'ayse que vous me predites. Et quant à vous, mon amy, je vous cognois si sage, que, quelque interest que vous y ayez, si vous conformerez-vous volontiers & patiemment à tout ce qu'il plait à sa saincte Majesté d'ordonner de moy: & vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne poulse ce bon homme & cette bonne femme hors des gonds de la Raison. Il me demanda lors comme ils s'y comportoient desja. Je luy dis, que assez

bien pour l'importance de la chose : Ouy (suivit-il) à cette heure qu'ils ont encore un peu d'esperance. Mais si je la leur ay une fois toute ostée, mon frere, vous serez bien empesché à les contenir. Suivant ce respect, tant qu'il vescut depuis, il leur cacha toujours l'opinion certaine qu'il avoit de sa mort, & me prioit bien fort d'en user de mesmes. Quand il les voyoit auprès de luy, il contrefaisoit la chere plus gaye, & les paissoit de belles esperances.

Sur ce point je le laissay pour les aller appeller. Ils composerent leur visage le mieux qu'ils purent pour un temps. Et après nous estre assis autour de son lict, nous quatre seuls, il dit ainsi d'un visage posé & comme tout esjouy : Mon Oncle, ma Femme, je vous asseure sur ma foy, que nulle nouvelle atteinte de ma maladie ou opinion mauvaise que j'aye de ma guerison, ne m'a mis en fantasie de vous faire appeller, pour vous dire ce que j'entreprends ; car je me porte, Dieu

mercy, très-bien, & plein de bonne esperance: mais ayant de longue main apprins, tant par longue experience que par longue estude, le peu d'asseurance qu'il y a à l'instabilité & inconstance des choses humaines, & mesme en nostre vie que nous tenons si chere, qui n'est toutesfois que fumée & chose de neant: & considerant aussi, que puisque je suis malade, je me suis d'autant approché du danger de la mort: j'ay deliberé de mettre quelque ordre à mes affaires domestiques, après en avoir eu vostre advis premierement. Et puis adressant son propos à son Oncle: Mon bon Oncle, dit-il, si javois à vous rendre à cette heure compte des grandes obligations que je vous ay, je n'aurois eu pieça fait: il me suffit que jusques à present, où que j'aye esté, & à quiconque j'en aye parlé, j'aye tousjours dit que tout ce que un très-sage, très-bon & très-liberal pere pouvoit faire pour son fils, tout cela avez-vous fait pour moy, soit pour le

soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes Lettres, soit lorsqu'il vous a pleu me poulser (1) aux estats : de sorte que tout le cours de ma vie a esté plein de grands & recommandables offices d'amitiez vostres envers moy : somme, quoy que j'aye, je le tiens de vous, je l'advoue de vous ; je vous en suis redevable, vous estes mon vray pere ; ainsi comme fils de famille je n'ay nulle puissance de disposer de rien, s'il ne vous plaist de m'en donner congé. Lors il se teut, & attendit que les souspirs & les sanglots eussent donné loisir à son Oncle de luy respondre, qu'il treuveroit très-bon tout ce qu'il lui plairoit. Lors ayant à le faire son héritier, il le supplia de prendre de luy le bien qui estoit sien.

Et puis, destournant la parole à sa femme : ma semblance, dit-il, (ainsi

(1) *A des emplois publics :* car (comme dit *Montagne* dans sa Lettre au Chancelier DE L'HOSPITAL) *son amy estoit eslevé aux dignitez de son quartier qu'on estime des grandes.* Ci-dessus. p. 133.

l'appelloit-il souvent, pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eux) ayant esté joint à vous du saint nœud de mariage, qui est l'un des plus respectables & inviolables que Dieu nous ait ordonné çà bas, pour l'entretien de la societé humaine, je vous ay aimée, cherie & estimée autant qu'il m'a esté possible, & suis tout asseuré que vous m'avez rendu reciproque affection, que je ne sçaurois assez recognoistre. Je vous prie de prendre de la part de mes biens ce que je vous donne, & vous en contenter, encores que je sçache bien que c'est bien peu au prix de vos mérites.

Et puis tournant son propos à moy: Mon frere, dit-il, que j'aime si cherement, & que j'avois choisy parmi tant d'hommes, pour renouveller avec vous cette vertueuse & sincere amitié, de laquelle l'usage est par les vices dès si longtemps esloigné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité, je vous supplie

pour signal de mon affection envers vous, vouloir estre successeur de ma Bibliotheque & de mes Livres que je vous donne: present bien petit, mais qui part de bon cœur: & qui vous est convenable pour l'affection que vous avez aux Lettres. Ce vous sera (2) *memoria tui sodalis*.

Et puis, parlant à tous generalement, loüa Dieu, dequoy en une si extreme necessité, il se treuvoit accompaigné de toutes les plus cheres personnes qu'il eust en ce monde. Et qu'il lui sembloit très beau à voir une assemblée de quatre si accordants & si unis d'amitié; faisant, disoit-il, estat, que nous nous entr'aymions unanimement les uns pour l'amour des autres. Et nous ayant recommandé les uns aux autres, il suivit ainsi: Ayant mis ordre à mes biens, encores me faut-il penser à ma conscience. Je suis Chrestien, je suis Catholique: tel ay vescu, tel suis-je deliberé de clore ma vie. Qu'on me face

(2) Un mémorial de vostre Ami.

venir un Prestre ; car je ne veux faillir à ce dernier devoir d'un Chrestien.

Sur ce poinct il finit son propos, lequel il avoit continué avec telle asseurance de visage, telle force de parolle & de voix, que là où je l'avois treuvé, lorsque j'entrai en sa chambre, foible, traisnant lentement les mots, les uns après les autres, ayant le pouls abbattu comme de fiebvre lente, & tirant à la mort, le visage palle & tout meurtri ; il sembloit lors, qu'il vinst comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur : le teint plus vermeil, & le pouls plus fort, de sorte que je luy fis taster le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure j'eus le cœur si serré, que je ne sceus rien lui respondre. Mais deux ou trois heures après, tant pour luy continuer cette grandeur de courage, que aussi parce que je souhaitois pour la jalousie que j'ay eue toute ma vie de sa gloire & de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoings de tant & si belles preuves de magnanimité, y ayant plus

grande compaignie en sa chambre, je luy dis, que j'avois rougi de honte dequoy le courage m'avoit failly à oüyr ce que luy qui estoit engagé dans ce mal, avoit eu courage de me dire : que jusques lors j'avois pensé que Dieu ne nous donnast gueres si grand avantage sur les accidents humains, & croyois mal-aysément ce que quelquefois j'en lisois parmy les histoires : mais qu'en ayant senti une telle preuve, je loüois Dieu dequoy ce avoit esté en une personne de qui je fusse tant aymé, & que j'aymasse si cherement ; & que cela me serviroit d'exemple, pour joüer ce mesme roole à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsi, & de montrer par effect que les discours que nous avions tenus ensemble pendant nostre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravez bien avant au cœur & en l'ame, pour les mettre en execution aux premieres occasions qui s'offriroient ; adjoustant

que c'estoit la vraye practique de nos estudes, & de la Philosophie. Et me prenan par la main, « Mon frere, mon amy, m » dit-il, je t'asseure que j'ay fait assez de » choses, ce me semble, en ma vie, avec » autant de peine & difficulté que je fais » cette-cy. Et quand tout est dit, il a fort » long-temps que j'y estois préparé, & que » j'en sçavois ma leçon toute par cœur. » Mais n'est-ce pas assez vescu jusques » à l'aage auquel je suis ? J'estois prest à » entrer à mon trente-troisieme an. Dieu » m'a fait cette grace, que tout ce que » j'ay passé jusques à cette heure de ma vie. » a esté plein de santé & de bonheur : pour » l'inconstance des humains, cela ne » pouvoit gueres plus durer. Il estoit meshuy temps de se mettre aux affaires, » & de voir mille choses mal plaisantes, » comme l'incommodité de la vieillesse, » de laquelle je suis quitte par ce moyen. » Et puis, il est vraysemblable que j'ay » vescu jusqu'à cette heure avec plus de » simplicité & moins de malice que je

» n'eusse par adventure fait, si Dieu m'eust
» laissé vivre jusqu'à ce que le soing de
» m'enrichir, & accommoder mes affai-
» res, me fust entré dans la teste. Quant
» à moy, je suis certain, là je m'envoys
» treuver Dieu, & le sejour des bienheu-
» reux. » Or parce que je montrois mes-
mes au visage l'impatience que j'avois à
l'oüyr : *Comment, mon frere,* me dit-il,
*me voulez-vous faire peur? Si je l'avois,
à qui seroist-ce de me l'oster qu'à vous?*

Sur le soir, parce que le Notaire survint, qu'on avoit mandé pour recevoir son Testament, je luy fis mettre par escrit, & puis je luy fus dire s'il ne le vouloit pas signer : non pas signer, dit-il, je le veux faire moy-mesme. Mais je voudrois, mon frere, qu'on me donnast un peu de loisir; car je me treuve extremement travaillé, & si affoibly que je n'en puis quasi plus. Je me mis à changer de propos; mais il se reprit soudain, & me dit, qu'il ne falloit pas grand loisir à mourir, & me pria de sçavoir si le Notaire avoit la main

bien legere ; car il n'arreſteroit gueres à dicter. J'appellay le Notaire : & ſur le champ il dicta ſi viſte ſon teſtament qu'on eſtoit bien empeſché à le ſuivre. E ayant achevé, il me pria de luy lire : & parlant à moy, voylà, dit-il, le ſoing d'une belle choſe que nos richeſſes. (3) *Sunt hæc quæ vocantur hominibus bona.* Après que le Teſtament eut eſté ſigné, comme ſa chambre eſtoit pleine de gens, l me demanda s'il luy feroit mal de parler. Je luy dis que non, mais que ce fuſt out doucement.

Lors il fit appeller Mademoiſelle de Saint-Quentin ſa niepce, & parla ainſi à elle : ma niepce, m'amie, il m'a ſemblé depuis que je t'ai cogneue, avoir veu reluire en toy des traits de très-bonne nature : mais ces derniers offices que tu fais avec une ſi bonne affection, & telle diligence, à ma preſente neceſſité, me promettent beaucoup de toy ; & vrayement je t'en ſuis obligé & t'en remercie

(3) *Voilà ce que les hommes appellent des biens.*

très-affectueusement. Au reste, pour me descharger, je t'advertis d'estre premierement devote envers Dieu. Car c'est sans doute la principale partie de nostre devoir, & sans laquelle nulle autre action ne peut estre ny bonne ny belle : & celle-là y estant bien à bon escient, elle traisne après soy par necessité toutes autres actions de vertu. Après Dieu, il te faut aimer & honorer ton pere & ta mere, mesme ta mere, ma sœur que j'estime des meilleures & plus sages femmes du monde : & te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs : fuy comme peste ces folles privautez que tu vois les femmes avoir quelquefois avec les hommes : car encore que sur le commencement elles n'ayent rien de mauvais, toutesfois petit à petit elles corrompent l'esprit & le conduisent à l'oisiveté, & de-là, dans le vilain bourbier du vice. Crois-moy : la plus seure garde de la chasteté à une fille, c'est la severité. Je te

pie, & veux qu'il te souvienne de moy, pour avoir souvent devant les yeux l'amitié que je t'ai portée : non pas pour te plaindre, & pour te douloir de ma perte, & cela deffens-je à tous mes amis, tant que je puis, attendu qu'il sembleroit qu'ils fussent envieux du bien, duquel, mercy à ma mort, je me verray bientost jouyssant : & t'asseure, ma fille, que si Dieu me donnoit à cette heure à choisir, ou de retourner à vivre encore, ou d'achever le voyage que j'ay commencé, je serois bien empesché au choix. Adieu, ma niepce m'amie.

Il fit après appeller Mademoiselle d'Arsat sa belle fille, & luy dit : ma fille, vous n'avez pas grand besoing de mes advertissements, ayant une telle mere, que j'ay treuvée si sage, si bien conforme à mes conditions & volontez, ne m'ayant jamais fait nulle faute. Vous serez bien instruicte d'une telle maistresse d'eschole. Et ne treuvez point estrange, si moy, qui ne vous touche d'aucune parenté,

me soucie & me mesle de vous. Car estant fille d'une personne qui m'est si proche, il est impossible que tout ce qui vous concerne, ne me touche. Et pourtant ay-je tousjours eu tout le soing des affaires de Monsieur d'Arsat vostre frere, comme des miennes propres. Vous avez de la richesse & de la beauté assez. Vous estes Demoiselle de bon lieu. Il ne vous reste que d'y adjouster les biens de l'esprit; ce que je vous prie vouloir faire. Je ne vous deffends pas le vice qui est tant detestable aux femmes : car je ne veux pas penser seulement qu'il vous puisse tomber en l'entendement : voire, je crois que le nom mesme vous en est horrible. Adieu ma belle fille.

Toute la chambre estoit pleine de cris & de larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ses discours, qui furent longuets. Mais après tout cela il commanda qu'on fist sortir tout le monde, sauf la garnison, ainsi nomma-t'il les filles qui le servoient. Et puis,

appellant mon frere de Beau-regard : Monsieur de Beau-regard, luy dit-il, je vous remercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy : vous voulez bien que je vous decouvre quelque chose que j'ay sur le cœur à vous dire. Dequoy quand mon frere luy eust donné asseurance, il suivit ainsi : Je vous jure que de tous ceux qui se sont mis à la reformation de l'Eglise, je n'ay jamais pensé qu'il y en ait eu un seul qui s'y soit mis avec meilleur zele, plus entiere, sincere & simple affection, que vous. Et crois certainement que les seuls vices de nos Prelats, qui ont sans doubte besoing d'une grande correction, & quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Eglise, vous ont incité à cela : je ne vous en veux pour cette heure de mouvoir : car aussi ne prie-je pas volontiers personne de faire quoy que ce soit contre sa conscience. Mais je vous veux bien advertir, qu'ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de laquelle

vous estes, par une continuelle concorde: maison que j'ay autant chere que maison du monde: Mon Dieu, quelle case, de laquelle il n'est jamais sorti acte que d'homme de bien! ayant respect à la volonté de vostre pere; ce bon pere à qui vous devez tant, de vostre bon oncle, à vos freres, vous fuyez ces extremitez: ne soyez point si aspre & si violent: accommodez-vous à eux. Ne faites point de bande & de corps à part: joignez-vous ensemble. Vous voyez combien de ruines ces dissentions ont apporté dans ce Royaume, & vous respons, qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et comme vous estes sage & bon, gardez de mettre ces inconveniens parmy vostre famille, de peur de luy faire perdre la gloire & le bonheur duquel elle a jouy jusques à cette heure. Prenez-en bonne part, Monsieur de Beau-regard, ce que je vous en dis, & pour un certain tesmoignage de l'amitié que je vous porte. Car pour cet effect me suis-je reservé jusques à cette heure à

vous le dire ; & à l'adventure vous le disant en l'estat auquel vous me voyez, vous donnerez plus de poids & d'authorité à mes paroles. Mon frere le remercia bien fort.

Le Lundi matin, il estoit si mal qu'il avoit quitté toute esperance de vie. De sorte que deslors qu'il me vit, il m'appella tout piteusement, & me dit : Mon frere, n'avez-vous pas de compassion de tant de tourments que je souffre ? Ne voyez-vous pas meshuy, que tout le secours que vous me faites, ne sert que d'allongement à ma peine ? Bientost après, il s'esvanoüit ; de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespassé : enfin on le resveilla à force de vinaigre & de vin. Mais il ne vit de long-temps après : & nous oyant crier autour de luy : il nous dit : mon Dieu qui me tourmente tant ? Pourquoy m'oste-t'on de ce grand & plaisant repos auquel je suis ? laissez-moy, je vous prie, & puis m'oyant, il me dit : Et vous aussi mon frere, vous ne voulez

donc pas que je guerisse ? O quel ayse vous me faites perdre ! Enfin s'estant encore plus remis, il demanda un peu de vin. Et puis s'en estant bien treuvé, me dit que c'estoit-la meilleure liqueur du monde. Non est dea, fis-je, pour le mestre en propos, c'est l'eau. (4) C'est mon, repliqua-t'il, *ydôr aristoi.* Il avoit desja toutes les extremités, jusques au visage, glacées de froid, avec cette sueur mortelle qui luy couloit tout le long du corps : & n'y pouvoit-on quasi plus treuver nulle recognoissance de pouls. Ce matin, il se confessa à son Prestre : mais parce que le Prestre n'avoit apporté tout ce qu'il luy falloit, il ne luy peut dire la Messe. Mais le Mardy matin, Mr. la Boëtie le demanda, pour l'aider, dit-il, à faire son dernier office chrestien. Ainsi, il oüit la Messe & fist ses Pasques. Et comme le Prestre prenoit congé de luy, il luy

---

[4] Oui, sans doute, car *l'eau est une chose excellente.* Les deux mots Grecs qui signifient cela, sont de Pindare.

dit : Mon pere ſpirituel, je vous ſupplie humblement, & vous & ceux qui ſont ſoubs voſtre charge, priez Dieu pour moy, ſoit qu'il ſoit ordonné par les très-ſacrez thréſors des deſſeins de Dieu que je finiſſe à cette heure mes jours, qu'il aye pitié de mon ame, * & me pardonne mes peſchez, qui ſont infinis, comme il n'eſt pas poſſible que ſi vile & ſi baſſe creature que moy aye peu executer les commandements d'un ſi haut & ſi puiſſant maiſtre, ou s'il luy ſemble que je faſſe encore beſoing par deçà, & qu'il veuille me reſerver à quelqu'autre heure, ſuppliez-le qu'il finiſſe bien-toſt en moy les angoiſſes que je ſouffre, & qu'il me faſſe la grace de guider doreſnavant mes pas à la ſuicte de ſa volonté, & de me rendre meilleur que je n'ay eſté. Sur ce point il s'arreſta un peu pour prendre haleine : & voyant que le Preſtre s'en alloit, il le rappella, & luy dit : *Encores veux-je dire cecy en voſtre preſence : Je proteſte, que comme j'ay eſté baptizé, foy*

& religion que Moyse planta premièrement en Egypte, que les Peres receurent depuis en Judée, & qui de main en main par succession de temps a esté apportée en France. Il sembla à le voir, qu'il eust parlé encores plus long-temps, s'il eust peu : mais il finit priant son Oncle & moy de prier Dieu pour luy. Car ce sont, dit-il, les meilleurs offices que les Chrestiens puissent faire les uns pour les autres. Il s'estoit en parlant descouvert une espaule, & pria son Oncle la recouvrir, encores qu'il eust un vallet plus près de luy. Et puis, me regardant : (5) *Ingenui est*, dit-il, *cui multum debeas ei plurimum velle debere.* Monsieur de Belot le vint veoir après midy, & il luy dit, lui presentant sa main : Monsieur, mon bon amy, j'estois icy à mesme pour payer ma debte, mais j'ay treuvé un bon crediteur qui me l'a remise. Un peu après comme il se resveilloit en

(5) C'est d'un cœur noble, de vouloir être plus obligé à l'on doit beaucoup.

surſault ; *Bien bien, qu'elle vienne quand elle voudra, ay veſcu, ainſi veux-je mourir ſoubs la je l'attends, gaillard & de pié coy.* Mots qu'il rediſt deux ou trois fois en ſa maladie. Et puis, comme on luy entre-ouvroit la bouche par force, pour le faire avaller : (6) *An vivere tanti eſt ?* dit-t'il, tournant ſon propos à Monſieur de Belot. Sur le ſoir, il commença bien à bon eſcient à tirer aux traicts de la mort : & comme je ſoupois, il me fiſt appeller n'ayant plus *que l'image & que l'ombre d'un homme*, & comme il diſoit luy-meſme : *Non homo, ſed ſpecies hominis.* Et me dit, à toutes peines : Mon frere, mon amy, pleuſt à Dieu que je viſſe les effects des imaginations que je viens d'avoir. Après avoir entendu quelque temps, qu'il ne parloit plus, & qu'il tiroit des ſoupirs tranchants pour s'en efforcer, car dès lors la langue commençoit fort à luy denier ſon office, quelles ſont-elles, mon frere ?

---

(6) La vie eſt-elle d'un ſi grand prix ?

luy dis-je. Grandes, grandes, me respondit-il. Il ne fut jamais, suivy-je, que je n'eusse cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement, voulez-vous pas que j'en joüysse encore? C'est mon dea, respondit-il: mais, mon frere, je ne puis: elles sont admirables, infinies, indicibles. Nous en demeurasmes là; car il n'en pouvoit plus. De sorte qu'un peu auparavant il avoit voulu parler à sa femme, & luy avoit dit d'un visage le plus gay qu'il le pouvoit contrefaire, qu'il avoit à luy dire un conte. Et sembla qu'il s'efforçast pour parler: mais la force luy defaillant, il demanda un peu de vin pour la luy rendre. Ce fut pour neant; car il esvanoüit soudain, & fut long-temps sans voir. Estant desja bien voisin de sa mort, & oyant les pleurs de Mademoiselle de la Boëtie, il l'appella, & luy dit ainsi: Ma semblance, vous vous tourmentez avant le temps: voulez-vous pas avoir pitié de moy? Prenez courage. Certes je porte plus la moi-

tié de peine, pour le mal que je vous vois souffrir, que pour le mien : & avec raison, parce que les maux que nous sentons en nous, ce n'est pas nous proprement qui les sentons ; mais certains sens que Dieu a mis en nous : mais ce que nous sentons pour les autres, c'est par certain jugement & par discours de raison que nous le sentons. Mais je m'en voys. Cela, disoit-il, parce que le cœur luy falloit. Or ayant eu peur d'avoir estonné sa femme, il se reprint & dist : Je m'en voys dormir, bon soir, ma femme, allez-vous-en. Voilà le dernier congé qu'il print d'elle. Après qu'elle fut partie, mon frere, me dit-il, tenez-vous auprès de moy s'il vous plaist. Et puis, ou sentant les poinctes de la mort plus pressantes & poignantes, ou bien la force de quelque medicament chaud qu'on luy avoit fait avaller, il print une voix plus esclatante & plus forte, & donnoit des tours dans son lict avec tout plein de violence : de sorte que toute la compagnie commença avoir quelque esperance,
parce

parce que jusques lors la seule foiblesse nous l'avoit fait perdre. Lors entre autres choses il se print à me prier & reprier avecques une extreme affection, de luy donner une place : de sorte que j'eus peur que son jugement fust esbranlé. Mesmes que luy ayant bien doucement remonstré, qu'il se laissoit emporter au mal, & que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis, il ne se rendit point au premier coup, & redoubla encores plus fort: Mon frere, mon frere me refusez-vous doncques une place ? Jusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, & de luy dire, que puisqu'il respiroit & parloit, & qu'il avoit corps, il avoit par consequent son lieu. Voire, voire, me respondit-il, j'en ay, mais ce n'est pas celuy qu'il me faut : & puis quand tout est dit, je n'ay plus d'estre. Dieu vous en donnera un meilleur bientost, luy fis-je. Y fussé-je desja, mon frere, me respondit-il : il y a trois jours que j'ahanne pour partir. Estant sur ses detresses, il m'appella sou-

vent pour s'informer seulement si j'estoi
près de luy. Enfin il se mit un peu à re
poser, qui nous confirma encore plus en
nostre bonne esperance. De maniere que
sortant de sa chambre, je m'en resjouis
avecques Mademoiselle de la Boëtie. Mais
une heure après, ou environ, me nommant une fois ou deux, & puis tirant à
soy un grand soupir, il rendit l'ame, sur
les trois heures du Mercredy matin dix-huitiesme d'Aoust, l'an mil cinq cent soixante-trois, après avoir vescu 32 ans, 9
mois, & 17 jours.



LETTRE VI. (1)

Pour Madamoiselle PAULMIER. (2)

MADAMOISELLE,

Mes Amis sçavent que dès l'heure que je vous eus veue, je vous destinai un de mes Livres : car je sentis que vous leur aviez fait beaucoup d'honneur. Mais

(1) L'original écrit de la propre main de Montaigne est à présent dans la bibliotheque d'un savant Magistrat, ancien Président des Echevins d'Amsterdam, M *Gerard Van Papenbrock*, qui a plus de mille Lettres de la propre main des plus sçavans hommes de l'Europe, depuis deux siecles. M. *Pierre Morin*, fils de M. *Etienne Morin*, mort Ministre & Professeur en Hébreu à Amsterdam, m'a procuré une copie très-exacte de cette lettre, au bas de laquelle il a trouvé ces mots écrits par M. *Van Papenbrock* : *Est manus Michaëlis de Montagne ; scripsit* 1588. Cette lettre est de la main de Michel de Montagne, qui l'a écrite en 1588.

(2) Cette Demoiselle, née en 1554, se nommoit *Marguerite de Chaumont.* Elle fut mariée en 1574, avec *Julien le Paulmier*, & mourut en 1599. *Jean le Paulmier*, fils aîné de Julien le Paulmier, & frere du fameux *Grentemesnil*, étoit pere d'*Hélene le Paulmier*, femme d'Etienne Morin, dont il a été fait mention dans la note précédente.

la courtoisie de Monsieur Paulmier m'oste le moyen de vous le donner, m'ayant obligé depuis à beaucoup plus que ne vaut mon Livre. Vous l'accepterez, s'il vous plaist, comme estant vostre avant que je le deusse; & me ferez cette grace de l'aimer, ou pour l'amour de lui; ou pour l'amour de moy: & je garderay entiere la debte que j'ay envers Monsieur Paulmier, pour m'en revancher si je puis d'ailleurs par quelque service.

LETTRE VII. (1)

A Monseigneur, Monseigneur DE MONTAIGNE.

MONSEIGNEUR,

Suivant la charge que vous me donnastes l'année passée chez vous à Mon-

(1) J'ai trouvé cette Lettre au-devant de la *Theologie naturelle de Raymon Sebon*, traduite en François, par Messire Michel Seigneur de Mon-

taigne, j'ai taillé & dressé de ma main à Raymond Sebon, ce grand Theologien & Philosophe Espagnol, un accoustrement à la Françoise; & l'ay devestu autant qu'il a esté en moy, de ce port farouche, & maintient barbaresque, que vous luy vistes premierement : de maniere qu'à mon opinion, il a mes-huy assez de façon & d'entregent pour se présenter en toute bonne compaignie. Il pourra bien estre, que les personnes délicates & curieuses y remarqueront quelque traict & ply de Gascogne : mais ce leur sera d'autant plus de honte, d'avoir par leur nonchalance laissé prendre sur eux cet avantage, à un homme de tout point nouveau & apprenti en telle besongne. Or, Monseigneur, c'est raison que soubs votre nom, il se pousse en credit, & mette en lumiere, puisqu'il vous doit tout ce qu'il a d'amendement & de reformation. Toutesfois je vois bien

---

tagne, Chevalier de l'Ordre du Roi, & Gentilhomme ordinaire de sa Chambre. *A Rouen*, chez Jean de la Mere : M-DC XLI.

que s'il vous plaist de compter avec luy, ce sera vous qui luy devrez beaucoup de reste : car en eschange de ses excellents & très-religieux discours, de ses hautaines conceptions & comme divines, il se treuvera que vous n'y aurez apporté de vostre part que des mots & du langage ; marchandise si vulgaire & si vile, que qui plus en a, n'en vaut, à l'adventure, que moins.

Monseigneur, je supplie Dieu qu'il vous doint très-longue & très-heureuse vie.

Vostre très-humble & très-obeyssant fils,
MICHEL DE MONTAIGNE.

AVIS (1)

Sur les deux Lettres suivantes.

L'EXEMPLAIRE *des Œuvres de la* BOETIE *dont je me sers, est un* in octa-

(1) Tiré de l'édition de Paris 1725, aussi-bien que les deux Lettres suivantes.

to, *dont le frontispice est intitulé* : LA MESNAGERIE D'ARISTOTE ET XENOPHON; c'est-à-dire, la maniere de bien gouverner une famille : traduit de Grec en François par feu ESTIENNE DE LA BOETIE, Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement de Bordeaux : & mise en lumiere avec quelques Vers François & Latins, dudit LA BOETIE, par MICHEL Sieur DE MONTAIGNE. A Paris, chez *Claude Morel*, rue Saint Jacques, à la Fontaine, 1600. Les Œconomiques d'Aristote *qui s'y trouvent d'abord ne contiennent* que huit feuillets; *& le* chiffre *& la* signature *recommencent par la* Lettre à M. de Lansac, *avant laquelle il y a un feuillet retranché, qui vraisemblablement portoit le* frontispice *de* 1571, & *peut-être l'*Extrait du Privilege *au dos; car je n'en vois point ailleurs en aucun endroit de cet exemplaire. Je le crois cependant, à l'exception de ces* huit premiers feuillets, *être le même que le* Livret, *dont le titre est à la page* 309 *ci-*

*dessus, & qui a été communiqué à l'E*diteur de Londres, *puisque j'y lis à la fin du* Discours sur la mort de la Boëtie, *fol.* 131, achevé d'imprimer le 24 de Novembre 1570, *& que dans* l'Advertissement au Lecteur, *fol.* 3. v°. *qui fait la huitieme Lettre ci-après, Montagne y dit* qu'il y a sept ans qu'il a perdu *son ami, qui, comme on a vu ci-devant, est mort le* 18 *Août* 1563. *On voit assez souvent un même livre reparoître avec un nouveau titre & une autre année.*

Mais une différence essentielle de l'Exemplaire dont je me sers, c'est que j'y trouve à la fin un cahier de dix-neuf feuillets *sous ce titre :* Vers François, de feu ESTIENNE DE LA BOETIE, Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement à Bourdeaux, à Paris, par *Frederic Morel*, Imprimeur du Roy 1572, avec Privilege; *& au devant de ces Vers la lettre à* Mr. de Foix, *qui est la neuvieme ci-après. Ainsi les* Vers François de la Boetie *n'ont été imprimés qu'un an après ses autres*

*Œuvres, comme l'a judicieusement conjecturé l'*Editeur de Londres *dans la Note* 1, *de la page* 310, *& comme* Montagne *le dit dans cette Lettre à Mr.* de Foix : Car je ne vous celeray pas que la publication n'en ayt esté differée après le reste des Œuvres, sous couleur de ce que par de-là on ne les treuvoit pas assez limez pour estre mis en lumiere.

Ces Vers ne contiennent que la Traduction des plaintes de Bradamant au XXXII Chant de Loys Arioste, *une longue* Chanson *en rime tierce, & vingt-cinq* Sonnets, *différents des vingt-neuf qui ne se trouvent que dans l'Édition* in-quarto *de* 1588, *Liv. I. Chap.* xxviij, *où* Montagne *dit à Madame* de Grammont : Et n'entrez pas en jalousie, de quoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay faict imprimer sous le nom de *Monsieur de Foix*, vostre bon parent : car certes ceux-cy ont je ne sçay quoy de plus vif & de plus bouillant comme il les fit en sa plus verte jeunesse, & eschauffé d'une

belle & noble ardeur que je vous diray, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis, comme il estoit à la poursuicte de son mariage, en faveur de sa femme, & sentent desja je ne sçay quelle froideur maritale. *Afin que l'on en juge mieux, nous donnerons ici le vingt-cinquieme & dernier* Sonnet.

Un Lundi fut le jour de la grande journée
Que l'amour me livra : ce jour il fut vainqueur.
Ce jour il se fit maistre & tyran de mon cœur :
Du fil de ce jour pend toute ma destinée.
Lors fut à mon tourment ma vie abandonnée,
Lors Amour m'asservit à sa folle rigueur.
C'est raison qu'à ce jour, le chef de ma langueur
Soit la place en mes vers la premiere donnée.
Je ne sçay que ce fut, s'Amour tendist ses toiles
Ce jour-là pour m'avoir ; ou bien si les estoiles
S'estoient encontre moy en embusche ordonnées.
Pour vray je fus trahy, mais la main j'y prestois ;
Car plus fin contre moy que nul autre j'estois,
Qui sceus tirer d'un jour tant de males années.

Comme ces vingt-cinq Sonnets sont autres que les vingt-neuf, nous avons jugé à propos, pour rendre notre Edition plus complette, de placer ces vingt-neuf Son-

rés (1) *à la suite du Chap.* xxviij *du Livre I. comme ils le sont dans l'Edition* in-quarto de 1588, *puisqu'ils ne se trouvent point ailleurs, & qu'ils* n'ont point été imprimez avec les Œuvres *de la Boëtie : ainsi que dit la Note qui se trouve à la fin du Chap.* xxviij, *dans toutes les Editions des Essais de Montagne postérieures à celle de* 1588.

LETTRE VIII.

Imprimée à la suite de celle à M. de Lansac, & qui sert de Préface aux Œuvres de la Boëtie, Edition de Paris. 1571.

ADVERTISSEMENT AU LECTEUR, par M. de Montaigne.

LECTEUR, tu me dois tout ce dont tu jouis de feu M. Estienne de la Boëtie : car je t'advise que quant à luy il n'y a

(1) Il faut entendre ceci de l'édition de Paris 1725.

rien qu'il euſt jamais eſperé de te faire voir, voire n'y qu'il eſtimaſt digne de porter ſon nom en public. Mais moy qui ne ſuis pas ſi hault à la main, n'ayant treuve autre choſe dans ſa Librairie, qu'il me laiſſa par ſon Teſtament, encore nay-je pas voulu qu'il ſe perdiſt. Et de ce peu de jugement que j'ay, j'eſpere que tu treuveras, que les plus habiles hommes de noſtre ſiecle font bien ſouvent feſte de moindre choſe que cela : j'entends de ceux qui l'[illegible]tiqué plus jeune; car noſtre accointance ne print commencement qu'environ ſix ans avant ſa mort, qu'il avoit fait force autres Vers Latins & François, comme ſous le nom de Gironde, & en ay ouy reciter des riches lopins. Meſme celuy qui a eſcrit les Antiquitez de Bourges en allegue, que je recognoy : mais je ne ſçay que tout cela eſt devenu, non plus que ſes Poëmes Grecs. Et à la verité, à meſure que chaque ſaillie luy venoit à la teſte, il s'en deſchargeoit ſur le premier papier qui luy tomboit en

main, sans autre soing de le conserver. Asseure-toi que j'y ay faict ce que j'ay peu, & que depuis sept ans que nous l'avons perdu, je n'ay peu recouvrer que ce que tu en vois : sauf un Discours de la servitude volontaire (2) & quelques Memoires de nos troubles sur l'Edit de Janvier 1562. Mais quant à ces dernieres pieces, je leur treuve la façon trop delicate & mignarde pour les abandonner au grossier & pesant air d'une si mal plaisante saison. Adieu.

(2) On le trouvera ci-dessous dans cette édition.



LETTRE IX.

Imprimée au devant des Vers d'Estienne François de la Boëtie, *Edition de Paris* 1572.

A Monsieur Monsieur DE FOIX, Conseiller du Roy en son Conseil Privé, & Ambassadeur de Sa Majesté près la Séigneurie de Venise.

MONSIEUR,

ESTANT à mesme de vous recommander & à la postérité la memoire de feu Estienne de la Boëtie, tant pour son extreme valeur, que pour la singuliere affection qu'il me portoit, il m'est tombé en fantasie, combien c'estoit une indiscretion de grande consequence & digne de la coërtion de nos Loix ; d'aller comme il se faict ordinairement, desrobant à la vertu la gloire, sa fidelle compaignie, pour en estrener, sans choix & sans jugement, le

premier venu, selon nos interests particuliers : Veu que les deux resnes principales qui nous guident & tiennent office, sont la peine & la recompense, qui ne nous touchent proprement, & comme hommes, que par l'honneur & la honte ; d'autant que celles-icy donnent droitement à l'ame, & ne se goustent que par les sentiments interieurs & plus nostres : là où les bestes mesmes se voyent aucunement capables de toute autre récompense, & peine corporelle. En oultre, il est bon à voir que la coustume de loüer la vertu mesme de ceux qui ne sont plus, ne vise pas à eux, ains qu'elle fait estat d'aiguillonner par ce moyen les vivants à les imiter : comme les derniers chastiements sont employez par la Justice plus pour l'exemple que pour l'interest de ceux qui les souffrent. Or le loüer & le mesloüer s'entrerespondant de si pareille consequence, il est mal aysé à sauver, que nos Loix deffendent offenser la réputation d'autruy, & ce neanmoins permettent de l'annoblir sans merite. Cette

pernicieuse licence de jetter ainsi à nostre poste au vent les loüanges d'un chascun a esté autrefois diversement retreinte ailleurs, voire à l'adventure ayda-t'elle jadis à mettre la Poste en la mallegrace des Sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se sçauroit-on couvrir, que le vice de mentir ny apparoisse tousjours, très-messéant à un homme bien né, quelque visage qu'on lui donne. Quant à ce personnage de qui je vous parle, Monsieur, il m'envoye bien loing de ces termes : car le danger n'est pas que je luy en preste quelqu'une, mais que je lui en oste : & son malheur porte, que comme il m'a fourny autant qu'homme puisse, de très-justes & très-apparentes occasions de loüange, j'ay bien aussi peu de moyen & de suffisance pour la luy rendre : je dy moy à qui seul il s'est communiqué jusques au vif, & qui seul puis respondre d'un million de graces, de perfections & de vertus qui moisirent oisives au giron d'une si belle ame, mercy à l'ingratitude de sa fortune. Car la nature des choses

ayant je ne sçay comment permis, que la verité pour belle & acceptable qu'elle soit d'elle-mesme, si ne l'embrassons-nous qu'infuse & insinuée en nostre creance par les outils de la persuasion, je me treuve si fort desgarny & de credit pour authoriser mon simple tesmoignage, & d'éloquence pour l'enrichir & le faire valoir, qu'à peu a-t'il tenu que je n'aye quitté là tout ce soing, ne me restant pas seulement du sien par où dignement je puisse presenter au monde au moins son esprit & son sçavoir. De vray, Monsieur ayant esté surprins de sa destinée en la fleur de son aage : & dans le train d'une très-heureuse & très-vigoureuse santé, il n'avoit pensé à rien moins qu'à mettre au jour des ouvrages qui deussent tesmoigner à la posterité quel il estoit en cela. Et à l'adventure estoit-il assez brave quand il y eust pensé, pour n'en estre pas fort curieux. Mais enfin j'ay prins party qu'il seroit bien plus excusable à luy, d'avoir ensevely avec soy tant de ra-

res faveurs du Ciel, qu'il ne feroit à moy d'enfevelir encore la cognoiffance qu'il m'en avoit donnée. Et pourtant ayant curieufement recueilly tout ce que j'ay treuvé d'entier parmy fes brouillars & papiers efpars çà & là, le joüet du vent & de fes eftudes, il m'a femblé bon, quoy que ce fuft de le diftribuer & de le departir en autant de pieces que j'ay peu pour de là prendre occafion de recommander fa memoire à d'autant plus de gents, choififfant les plus apparentes & dignes perfonnes de ma cognoiffance, & defquelles le tefmoignage luy puiffe eftre le plus honorable. Comme vous, Monfieur, qui de vous mefme pouvez avoir eu quelque cognoiffance de luy pendant fa vie, mais certes bien legere pour en difcourir la grandeur de fon entiere valeur. La pofterité le croira fi bon lui femble, mais je lui jure fur-tout ce que j'ay de confcience, l'avoir fçeu & veu tel, tout confideré, qu'a peine par fouhait & par imagination pouvois-je monter au-delà, tant s'en faut que je

lui donne beaucoup de compaignons. Je vous supplie très-humblement, Monsieur, non seulement prendre la generale protection de son nom, mais encore de ces dix ou douze Vers François, qui se jettent comme par necessité à l'abry de vostre faveur. Car je ne vous celeray pas que la publication n'en aye esté differée après le reste de ses œuvres, soubs couleur de ce que par de-là on ne les trouvoit pas assez limez pour estre mis en lumiere. Vous verrez, Monsieur, ce qui en est : & parce qu'il semble que ce jugement regarde l'interest de tout ce quartier icy, d'où ils pensent qu'il ne puisse rien partir en vulgaire qui ne sente le sauvage & la barbarie : C'est proprement vostre charge, qui au rang de la premiere Maison de Guyenne receu de vos ancestres avez adjousté du vostre le premier rang encore en toute façon de suffisance, maintenir non-seulement par vostre exemple, mais aussi par l'authorité de vostre tesmoignage, qu'il n'en va pas tousjours ainsi. Et ores que le faire soit plus

naturel aux Gascons que le dire, si est-ce qu'ils s'arment qnelquefois autant de langue que du bras, & de l'esprit que du cœur, De ma part, Monsieur, ce n'est pas mon gibbier de juger de telles choses; mais j'ay oüy dire à personnes qui s'entendent en sçavoir, que ces Vers sont non-seulement dignes de se presenter en place marchande : d'advantage, qui s'arrestera à la beauté & richesse des inventions, qu'ils sont pour le subject autant charnus, pleins, moëlleux, qu'il s'en soit encore veu en nostre langue. Naturellement chasque ouvrier se sent plus roide en certaine partie de son art; & les plus heureux sont ceux qui se sont empoignez à la plus noble : car toutes pieces egallement necessaires au bastiment d'un corps, ne sont pas pourtant egallement prisables. La mignardise du langage, la douceur & la polissure reluisent à l'adventure plus en quelques autres : mais en gentillesse d'imaginations, en nombre de saillies, poinctes & traicts je ne pense point que nuls autres leur

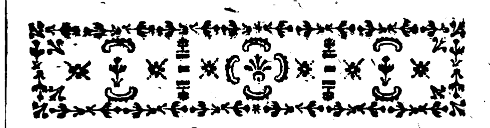
passent devant. Et si faudroit-il encore venir en composition de ce que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, & qu'à peine au bout de chasque an mettoit-il une fois la main à la plume; tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous voyez, Monsieur, vert & sec, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans choix & sans triage : en maniere qu'il y en a de ceux mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast que pour dire qu'il estoit capable de tout faire. Car au reste, mille & mille fois, voire en ses propres ordinaires, avons-nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sçues, plus dignes d'estre admirées. Voylà, Monsieur, ce que la raison & l'affection jointes ensemble par une rare rencontre me commandent vous dire de ce grand homme de bien : & si la privauté que j'ay prinse de m'en adresser à vous, & de vous entretenir si longuement, vous offense, il vous souviendra, s'il vous plaist, que le principal effect de la grandeur & de

l'éminence, c'eſt de vous jetter en butte à l'importunité & embeſongnement des affaires d'autruy. Sur ce après vous avoir preſenté ma très-humble affection à voſtre ſervice, je ſupplie Dieu vous donner, Monſieur, très-heureuſe & longue vie. De Montaigne, ce premier de Septembre 1570.

Voſtre obeyſſant Serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

Fin des Lettres.



DISCOURS
D'ESTIENNE DE LA BOETIE,
DE LA
SERVITUDE VOLONTAIRE.
OU LE CONTR'UN.

D'AVOIR plusieurs Seigneurs aucun bien je ne voy.
Qu'un sans plus soit le Maistre, & qu'un seul soit le Roy,

ce dit Ulysse en Homere parlant en public. S'il n'eust dit, sinon

D'avoir plusieurs Seigneurs aucun bien je ne voy,

cela estoit tant bien dit que rien plus. Mais au lieu que pour parler avec raison, il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne, puisque la puissance d'un seul, dessors qu'il prend ce

tiltre de Maistre, est dure & desraisonnable; il est allé adjouster tout au rebours,

> Qu'un sans plus soit le Maistre, & qu'un seul soit le Roy.

Toutefois à l'adventure il faut excuser Ulysse, auquel possible lors il estoit besoing d'user de ce langage, & de s'en servir pour appaiser la revolte de l'armée, conformant (je croy) son propos plus au temps, qu'à la verité. Mais à parler à bon escient, c'est un extreme malheur d'estre sujet à un maistre, duquel on ne peut estre jamais asseuré qu'il soit bon, puisqu'il est tousjours en sa puissance d'estre mauvais quand il voudra. Et d'avoir plusieurs maistres, c'est autant que d'avoir autant de fois à estre extremement malheureux. Si ne veux-je pas pour cette heure desbattre cette question tant pourmenée, à sçavoir si les autres façons de Republiques sont meilleures que la Monarchie. A quoy si je voulois venir, encores voudrois-je sçavoir avant que mettre en doubte, quel rang la Monarchie

narchie doit avoir entre les Républiques, si elle y en doit avoir aucun : pource qu'il est malaysé de croire, qu'il y ait rien du public en ce gouvernement, où tout est à un. Mais cette question est reservée pour un autre temps, & demanderoit bien son traicté à part : ou plustost ameneroit quant & soy toutes les disputes politiques.

Pour ce coup je ne voudrois sinon entendre, s'il est possible : & comme il se peut faire, que tant d'hommes, tant de Villes, tant de Nations, endurent quelquefois un Tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer : qui ne sçauroit leur faire mal aucun, sinon lors qu'ils ayment mieux le souffrir, que luy contredire. Grand' chose certes, & toutesfois si commune, qu'il s'en faut de tant plus douloir, & moins esbahir, de voir un million de millions d'hommes servir misérablement, ayant le col sous le joug,

non pas contrains par une plus grande force, mais aucunement, ce semble, enchantez & charmez par le seul nom d'Un, duquel ils ne doivent craindre la puissance, puis qu'il est seul, ny aymer les qualitez, puisqu'il est en leur endroit inhumain & sauvage. La foiblesse d'entre nous hommes est telle. Il faut souvent que nous obéissions à la force, il est besoing de temporiser, on ne peut pas tousjours estre le plus fort. Donc si une Nation est contrainte par la force de la guerre de servir à Un, comme la Cité d'Athenes aux trente Tyrans, il ne se faut pas esbahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident; ou bientost ne s'esbahir, ny ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment, & se reserver à l'advenir à meilleure fortune. Nostre nature est ainsi, que les communs devoirs de l'amitié emporportent une bonne partie du cours de nostre vie. Il est raisonnable d'aimer la Vertu, d'estimer les beaux faits, de cognoistre le bien d'où l'on l'a receu, & diminuer

souvent de nostre ayse, pour augmenter l'honneur & advantage de celuy qu'on aime & qui le merite. Ainsi donc, si les habitans d'un Pays ont treuvé quelque grand personnage, qui leur ait monstré par espreuve une grande prevoyance pour les garder, grande hardiesse pour les defendre, un grand soin pour les gouverner : si de-là en avant ils s'apprivoisent de luy obéir, & s'en fier tant que de luy donner quelques advantages, je ne sçay (1) si ce seroit sagesse : de tant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, pour l'avancer en lieu, où il pourra mal faire. Mais certes, si ne pourroit-il faillir d'y avoir de la bonté, de ne craindre point mal de celuy, duquel on n'a receu que bien.

Mais, ô mon Dieu, que peut estre cela ? Comment dirons-nous que cela s'appelle ? Quel malheur est celuy-là ? Ou

(1) *Si ce seroit un acte de sagesse d'autant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, &c.*

quel vice, ou plustost quel malheureux vice, voir un nombre infini, non pas obéir, mais servir; non pas estre gouvernez, mais tyrannisez, n'ayants ny biens, ny parents, ny enfants, ny leur vie mesme, qui soit à eux? Souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautez, non pas d'une armée, non pas d'un camp, barbare contre lequel il faudroit despendre son sang & sa vie devant, mais d'un seul: non pas d'un Hercules ny d'un Samson, mais d'un seul hommeau (2), & le plus souvent du plus lasche & femenin (3) de la Nation: non pas accoustumé à la poudre des batailles, mais encores à grande peine au sable des tournois: non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement à la moindre femmelette. Appellons-nous cela lascheté? Dirons-nous, que ceux-là qui servent, soyent couards & recreus? Si deux, trois,

(2) *Hommeau*, petit homme: *Cotgrave* dans son Dictionnaire François & Anglois. On trouve *Hommet*, & *Hommelet* dans Nicot.

(3) *Femenin*, *Feminin*, effeminé: *Cotgrave*.

ſi quatre, ne ſe deffendent d'un, cela eſt eſtrange, mais toutesfois poſſible. Bien pourra l'on dire lors à bon droit, que c'eſt faute de cœur. Mais ſi cent, ſi mille, endurent d'un ſeul, ne dira-t'on pas qu'ils ne veulent point, qu'ils n'oſent pas ſe prendre à luy; & que c'eſt coüardiſe, mais pluſtoſt meſpris & deſdain ? Si l'on void, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent Pays, mille Villes, un million d'hommes, n'aſſaillir pas un ſeul, duquel le mieux traité de tous en reçoit mal d'eſtre ſerf & eſclave: comment pourrons-nous nommer cela ? Eſt-ce laſcheté ? Or il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuvent paſſer. Deux peuvent craindre un, & poſſible dix : mais mille, mais un million, mais mille Villes, ſi elles ne ſe deffendent d'un ; cela n'eſt pas coüardiſe. Elle ne va point juſques-là, non plus que la vaillance ne s'eſtend pas qu'un ſeul eſchelle une forteresſe, qu'il aſſaille une armée, qu'il conquiere un Royaume. Doncques

quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encore le tiltre de la coüardise? qui ne treuve de nom assez vilain, que Nature desavoue avoir fait, & la langue refuse de le nommer? qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes, d'un autre autant: Qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se joindre, les uns libres combattans pour leur franchise, les autres pour la leur oster: ausquels promettra-t'on par conjecture la victoire? Lesquels pensera-t'on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui esperent pour guerdon (4) de leur peine l'entretenement de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils reçoivent, que la servitude d'autruy? Les uns ont toujours devant leurs yeux le bonheur de leur vie passée, l'attente de pareil ayse à l'advenir, Il ne leur souvient pas tant, de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure une bataille, comme de ce qu'il conviendra à

(4) *Guerdon*, loyer, récompense: *Nicot.*

jamais endurer à eux, à leurs enfants, & à toute la postérité. Les autres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite poincte de convoitise, qui se rebouche soudain contre le danger, & qui ne peut estre si ardente, qu'elle ne se doive, & semble esteindre par la moindre goutte de sang, qui sorte de leurs playes. Aux batailles tant renommées de *Miltiade*, de *Leonide*, de *Themistocles*, qui ont esté données deux mille ans, & vivent encores aujourd'huy aussi fresches en la memoire des livres & des hommes, comme si c'eust esté l'autre hier, qu'elles furent données en Grece, pour le bien de Grece & pour l'exemple de tout le monde : qu'est-ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens, comme estoient les Grecs, non le pouvoir mais le cœur de soustenir la force de tant de navires, que la Mer mesme en estoit chargée ? de desfaire tant de Nations qui estoyent en si grand nombre, que l'esquadron des Grecs, n'eust pas fourny, s'il eust fallu, des Capitaines aux

armées des Ennemis ? Sinon qu'il semble qu'en ces glorieux jours-là ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la Liberté sur la Domination, & de la Franchise sur la Convoitise.

C'est chose (5) estrange, d'oüyr parler de la vaillance, que la liberté met dans le cœur de ceux qui la deffendent. Mais ce qui se fait en tout pays, pour tous les hommes, tous les jours, qu'un homme seul mastine cent mille villes, & les prive de leur liberté, qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'oüyr dire, & non le voir ! Et s'il ne se voyoit qu'en pays estrangers, & lointaines terres, & qu'on le dist, qui ne penseroit que cela fust plustost feint & contreuvé, que non pas véritable ? Encores ce seul Tyran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de s'en deffendre : il est de soy-mesme desfait, (6) mais que le Pays ne consente à la

(5) *Merveilleuse*, *digne d'admiration.*
(6) *Pourveu que.* « Un homme sage, dit *Philippe*

servitude. Il ne faut pas luy rien oster, mais ne luy donner rien. Il n'est point besoin que le Pays se mette en peine de faire rien pour soy, mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soy. Ce sont donc les Peuples mesmes, qui se laissent, ou plustost se font gourmander, puis qu'en cessant de servir ils en seroient quitte. C'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge : qui ayant le choix d'estre subjet, ou d'estre libre, quitte sa franchise, & prend le joug : qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté, je ne l'en presserois point combien que ce soit ce que l'homme doit avoir plus cher, que de se remettre en droit naturel : & par maniere de dire, de beste revenir à homme. Mais encores je ne desire pas en luy si grande hardiesse. Je ne luy permets point, qu'il aime mieux

» de *Comines*, sert bien en une compagnie de Prin-
» ce, *mais* qu'on le veuille croire, & ne se pour-
» roit trop acheter : L. I. c. xij.

une je ne sçay quelle seureté de vivre à son ayse. Quoy ? si pour avoir la liberté, il ne lui faut que la desirer ; s'il n'a besoing que d'un simple vouloir, se treuvera-t'il Nation au monde, qui l'estime trop chere, la pouvant gaigner d'un seul souhait ? & qui plaigne sa volonté à recouvrer le bien, lequel on devroit racheter au prix de son sang ? & lequel perdu, tous les gens d'honneur doyvent estimer la vie desplaisante, & la mort salutaire ? Certes tout ainsi comme le feu d'une petite estincelle devient grand, & tousjours se renforce, & plus il treuve de bois, & plus est prest d'en brusler ; & sans que on y mette de l'eau pour l'esteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consumer, il se consume soymesme, & devient sans forme aucune & n'est plus feu : Pareillement les Tyrans, plus ils pillent, plus il exigent, plus ils ruinent & destruisent, plus on leur baille, plus on les sert, d'autant plus ils se fortifient, deviennent tousjours plus

forts & plus frais, pour aneantir & destruire tout. Et si on ne leur baille rien, si on ne leur obeyt point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nuds & desfaits, & ne sont plus rien : sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur & aliment, devient une branche seiche & morte.

Les hardis, pour acquerir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le danger, les advisez ne refusent point la peine. Les lasches & engourdis ne sçavent ni endurer le mal ni recouvrer le bien. Ils s'arrestent en cela, de le souhaicter : & la vertu d'y pretendre leur est ostée par leur lascheté, le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir, ceste volonté, est commune aux sages & aux indiscrets, aux courageux & aux coüards, pour souhaicter toutes choses, qui estant acquises, les rendroyent heureux & contents. Une seule en est à dire, en laquelle je ne sçay comme Nature default aux hommes, pour la desirer. C'est la Liberté, qui est toutesfois

un bien si grand, & si plaisant, qu'elle perdue, tous les maux viennent à la file; & les biens mesmes qui demeurent après elle, perdent entierement leur goust & saveur, corrompus par la servitude. La seule liberté, les hommes ne la desirent point: non pas pour autre raison (ce me semble) sinon pource que, s'ils la desiroient, ils l'auroyent: comme s'ils refusoyent faire ce bel acquest seulement, parce qu'il est trop aysé.

Pauvres gens & miserables, Peuples insensez, Nations opiniastres en vostre mal, & aveugles en vostre bien, vous laissez emporter devant vous le plus beau & le plus clair de vostre revenu, piller vos champs, voler vos maisons, & les despouiller des meubles anciens & paternels! vous vivez de sorte, que vous pouvez dire, que rien n'est à vous. Et sembleroit, que meshuy ce vous seroit grand heur, de tenir à moitié vos biens, vos familles & vos vies: & tout ce degast, ce malheur, ceste ruine vous vient, non pas des enne-

mis, mais bien certes de l'ennemy, & de celuy que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusez point de presenter à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, & n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de nos Villes : sinon qu'il a plus que vous tous, c'est l'avantage que vous lui faites pour vous destruire. D'où a-t'il prins tant d'yeux ? d'où vous espie-t'il, si vous ne les luy donnez ? Comment a-t'il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos Citez, d'où les a-t'il, s'ils ne sont des vostres ? Comme a-t'il aucun pouvoir sur vous, que par vous autres mesmes ? Comment vous oseroit-il courir sus, (7) s'il n'avoit intelligence avec vous ? Que vous pourroit-il faire, si vous n'estiez recelleurs du larron qui vous pil-

(7) *S'il n'étoit d'intelligence avec vous.*

le, complices du meurtrier qui vous tue, & traistres de vous-mesmes? Vous semez vos fruicts, afin qu'il en face le degast: Vous meublez & remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries! Vous nourrissez vos filles; afin qu'il ait dequoy saouler sa luxure: Vous nourrissez vos enfans, afin qu'il les meine, pour le mieux qu'il leur face, en ses guerres, qu'il les meine à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengeances. Vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder en ses delices, & se veautrer dans les sales & vilains plaisirs. Vous vous affoiblissez, afin de le faire plus fort & roide, à vous tenir plus courte la bride. Et de tant d'indignitez, que les Bestes mesmes, ou ne sentiroyent point, ou n'endureroyent point, vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolus de ne servir plus, & vous voilà libres. Je ne veux pas

que vous le poussiez, ny le branslîez : mais seulement ne le soustenez plus ; & vous le verrez, comme un grand Colosse, à qui on a desrobé la base, de son poids mesme fondre en bas, & se rompre.

Mais certes les Medecins conseillent bien, de ne mettre pas la main aux playes incurables : & je ne fay pas sagement, de vouloir en cecy conseiller le Peuple, qui a perdu longtemps y a toute cognoissance, & duquel ; puis qu'il ne sent plus son mal, cela seul monstre assez, que sa maladie est mortelle. Cherchons donc par conjecture, si nous en peuvons treuver, comment s'est ainsi si avant enracinée cette opiniastre volonté de servir, qu'il semble maintenant, que l'amour mesme de la Liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement, cela est, comme je croy, hors de nostre doute, que si nous vivions avec les droicts que Nature nous a donnez, & les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obeissants aux parents, subjects à la Raison & serfs de per-

ſonne, de l'obeiſſance que chaſcun, ſans autre advertiſſement que de ſon naturel, porte à ſes pere & mere. Tous les hommes ſont teſmoings, chacun en ſoy & pour ſoy, de la Raiſon, ſi elle naiſt avec nous, ou non : qui eſt une queſtion debattue au fond par les Académiques, & touchée par toute l'eſchole des Philoſophes. Pour ceſte heure, je ne penſerois point faillir, en croyant, qu'il y a en noſtre ame quelque naturelle ſemence de raiſon, qui entretenue par bon conſeil & couſtume, fleurit en vertu : & au contraire, ſouvent ne pouvant durer contre les vices ſurvenus, eſtouffée s'avorte. Mais certes s'il y a rien de clair & d'apparent en la Nature, & en quoy il ne ſoit pas permis de faire l'aveugle, c'eſt cela que Nature, le Miniſtre de Dieu, & la Gouvernante des hommes, nous a tous faits de meſme forme, & comme il ſemble, à meſme moule, afin de nous entrecognoiſtre tous pour compaignons, ou pluſtoſt freres. Et ſi faiſant les partages des preſents qu'elle nous donnoit,

elle a fait quelques advantages de son bien, soit au corps ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux autres : si n'a-t'elle pourtant entendu nous mettre en ce monde, comme dans un champ clos, & n'a pas envoyé icy bas les plus forts & plus advisez, comme des brigands armez dans une forest, pour y gourmander les plus foibles. Mais plustost faut-il croire, que faisant ainsi aux uns les parts plus grandes, & aux autres plus petites, (8) elle vouloit faire place à la fraternelle affection, afin qu'elle eust où s'employer, ayants les uns puissance de donner ayde, & les autres besoin d'en recevoir. Puis donc que ceste bonne mere nous a donné à tous toute la Terre pour demeure, nous a tous logez aucunement en une mesme maison, nous a tous figurez en mesme paste, afin que chascun se peust mirer, & quasi recognoistre l'un dans l'autre ; si elle nous a tous en commun

---

(8) *Elle vouloit donner lieu à l'affection fraternelle.*

donné ce grand present de la voix & de la parolle, pour nous accointer & fraterniser davantage, & faire par la commune & mutuelle declaration de nos pensées, une communion de nos volontez: Et si elle a tasché par tous moyens de serrer & estraindre plus fort le nœud de nostre alliance & société: si elle a monstré en toutes choses qu'elle ne vouloit, tant nous faire tous unis, que tous uns: il ne faut pas faire doubte que nous ne soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compaignons, & ne peut tomber en l'entendement de personne, que Nature ait mis aucun en servitude, nous ayant tous mis en compaignie.

Mais à la verité, c'est bien pour neant de desbattre, si la Liberté est naturelle, puis qu'on ne peut tenir aucun en servitude, sans lui faire tort, & qu'il n'y a rien au monde si contraire à la Nature (estant toute raisonnable) que l'injure. Reste donc de dire que la Liberté est naturelle, & par mesme moyen (à mon ad-

vis) que nous ne sommes pas seulement nayz en possession de nostre franchise, mais aussi avec affection de la deffendre. Or si d'adventure nous faisons quelque doubte en cela, & sommes tant abastardis, que ne puissions recognoistre nos biens, ny semblablement nos naïfves affections, il faudra que je vous face l'honneur qui vous appartient, & que je monte, par maniere de dire, les bestes brutes en chaire pour vous enseigner vostre nature & condition. Les bestes (ce m'aid' Dieu) si les hommes ne font trop les sourds, leur crient: *Vive Liberté.* Plusieurs y en a d'entre elles, qui meurent sitost qu'elles sont prinses. Comme le poisson, qui perd la vie aussi-tost que l'eau: pareillement celles-là quittent la lumiere, & ne veulent point survivre à leur naturelle franchise. Si les animaux avoient entre eux leurs rangs & préeminences, ils feroient (à mon advis) de liberté leur noblesse. Les autres des plus grandes jusques aux plus petites, lorsqu'on les prend, font si

grande resistance des ongles, de corne, de pied, de bec, qu'elles declarent assez combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent. Puis estant prinses, nous donnent tant de signes apparents de la cognoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel à voir, que d'ores en là ce leur est plus languir que vivre; & qu'elles continuent leur vie, plus pour plaindre leur ayse perdu, que pour se plaire en servitude. Que veut dire autre chose l'Elephant, qui s'estant deffendu jusques à n'en pouvoir plus, n'y voyant plus d'ordre, estant sur le poinct d'estre prins, il enfonce ses maschoires, & casse ses dents contre les arbres: sinon que le grand desir qu'il a de demeurer libre, comme il est nay, (9) luy fait de l'esprit, & l'advise de marchander avec les chasseurs, si pour le prix de ses dents il en sera quitte, & s'il sera receu à bailler son yvoire, & payer

(9) *Lui donne de l'esprit, & lui fait venir la pensée de marchander avec les chasseurs, &c.*

cette rançon pour sa liberté? Nous appostons le cheval, dès lors qu'il est nay, pour l'apprivoiser à servir : & si ne le savons-nous tant flatter, que quand ce vient à le dompter, il ne morde le frein ; qu'il ne rue contre l'esperon, comme (ce semble) pour monstrer à la nature, & tesmoigner au moins par là, que s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par nostre contrainte. Que faut-il donc dire?

Mesme les bœufs sous les pieds du joug (10) geignent,
Et les oiseaux dans la cage se plaignent.

comme j'ay dict ailleurs, autrefois, passant le temps à nos rimes Françoises. Car je ne craindrois point, escrivant à toy (ô Longa) mesler de mes vers, desquels je ne lis jamais, que pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces glorieux. Ainsi donc, puis que toutes choses qui ont sentiment, deslors qu'elles l'ont, sentent le mal de la subjection, & courent après la Liberté : Puis que les

(10) *Gémissent.* — GEINDRE, gemere, *Nicot*

bestes, qui encores sont faites pour le service de l'homme, ne se peuvent accoustumer à servir, qu'avec protestation d'un desir contraire : quel malencontre a esté cela, qui a peu tant desnaturer l'homme seul nay (de vray) pour vivre franchement, de luy faire perdre la souvenance de son premier estre, & le desir de le reprendre ?

Il y a trois sortes de Tyrans. Je parle des meschants Princes. Les uns ont le Royaume par l'election du Peuple, les autres par la force des armes, les autres par la succession de leur race. Ceux qui l'ont acquis par le droit de la guerre, ils s'y portent ainsi qu'on cognoit bien, qu'ils sont, comme on dit, en terre de conqueste. Ceux qui naissent Roys, ne sont pas communement gueres meilleurs : ains estant nayz & nourris dans le sang de la Tyrannie, tirent avec le laict la nature du Tyran, & font estat des Peuples qui sont sous eux, comme de leurs serfs hereditaires : & selon la comple-

xion, en laquelle ils sont plus enclins, avares ou prodigues, tels qu'ils sont, ils font du royaume, comme de leur heritage. Celuy, à qui le Peuple a donné l'Estat, devroit estre (ce me semble) plus supportable: & le seroit, comme je croy, n'estoit que deslors qu'il se void eslevé par dessus les autres en ce lieu, flatté par je ne sçay quoy que l'on appelle *la grandeur*, il delibere de n'en bouger point. Communement, celuy-là fait estat de la puissance que le Peuple luy a baillée, de la rendre à ses enfants. Or deslors que ceux-là ont prins cette opinion, c'est chose estrange, de combien ils passent en toutes sortes de vices, & mesme en la cruauté, les autres Tyrans. Ils ne voyent autre moyen, pour asseurer la nouvelle Tyrannie, que d'estendre fort la servitude, & estranger tant les sujets de la Liberté, encores que la memoire en soit fresche, qu'ils la leur puissent faire perdre. Ainsi pour en dire la verité, je voys bien qu'il y a entre eux quelque difference, mais de choix je

n'en voy point ? & estant les moyens de venir aux regnes divers, tousjours la façon de regner est quasi semblable. Les esleus, comme s'ils avoient prins des taureaux à domter, les traictent ainsi : les conquerans pensent en avoir droict, comme de leur proye : les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais à propos, si d'adventure il naissoit aujourd'huy quelques gens, tous neufs, non accoutumez à la subjection, ny affriandez à la Liberté, & qu'ils ne sceussent que c'est ny de l'un ny de l'autre, ny à grand' peine des noms : si on leur presentoit, ou d'estre subjets, ou vivre en liberté, à quoy s'accorderoient-ils ? Ils ne faut pas faire difficulté, qu'ils n'aimassent trop mieux obeyr seulement à la Raison, que servir à un homme : sinon possible que ce fussent ceux d'Israël, qui sans contrainte, ny sans aucun besoing, se firent un Tyran : duquel Peuple je ne ly jamais l'histoire, que je n'en aye trop grand despit, quasi jusques à devenir inhumain,

pour

pour me resjoüyr de tant de maux qui leur en advinrent. Mais certes tous les hommes, tant qu'ils ont quelque chose d'homme, devant qu'ils se laissent assujectir, il faut l'un des deux, où qu'ils soyent contraints, ou deceus : contraints par les armes estrangeres, comme Sparte & Athenes, par les forces d'Alexandre, ou par les factions, ainsi que la Seigneurie d'Athenes estoit devant tenue entre les mains de Pisistrate. Par tromperie perdent-ils souvent la Liberté : & en ce ils ne sont pas si souvent seduits par autruy comme ils sont trompez par eux-mesmes. Ainsi le Peuple de Syracuse, la maitresse ville de Sicile (qui s'appelle aujourd'hy Saragosse) estant pressée par les guerres, inconsiderément, ne mettant ordre qu'au danger, esleva *Denys* le premier, & luy donna charge de la conduicte de l'armée : & ne se donna garde, qu'elle l'eust fait si grand, que cette bonne piece-là, revenant victorieux, comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis, mais ses citoyens, se fit de Ca-

pitaine Roy, & de Roy Tyran. Il n'est pas croyable, comme le Peuple, deslors qu'il est assujecty, tombe soudain en un tel & si profond oubly de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il s'esveille pour la r'avoir; servant si franchement, & tant volontiers, qu'on diroit à le voir, qu'il a, non pas perdu sa Liberté, mais sa servitude. Il est vray, qu'au commencement l'on sert contraint, & vaincu par la force; mais ceux qui viennent après, n'ayants jamais veu la liberté, & ne sçachants que c'est, servent sans regret, & font volontiers ce que leurs devanciers avoient fait par contrainte. C'est cela, que les hommes naissent sous le joug, & puis nourris & eslevez dans le servage, sans regarder plus avant, se contentants de vivre, comme ils sont nayz, & ne pensants point avoir d'autre droict, ny autre bien, que ce qu'ils ont treuvé, ils prennent pour leur nature l'estat de leur naissance. Et toutes fois il n'est point d'héritier si prodigue & nonchalant, qui quelquefois ne passe les yeux

dans ses registres, pour entendre s'il joüyt de tous les droits de sa succession, ou si l'on a rien entreprins sur lui, ou son predecesseur. Mais certes la coustume, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aucun endroit si grande vertu qu'en cecy, de nous enseigner à servir: & (comme l'on dit que Mithridate, (11) qui se fit ordinaire à boire le poison) pour nous apprendre à avaller, & ne treuver pas amer le venin de la servitude. L'on ne peut pas nier, que la nature n'aye en nous bonne part, pour nous tirer là où elle veut, & nous faire dire ou bien ou mal nays: mais si faut-il confesser, qu'elle a en nous moins de pouvoir que la coustume: pource que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu: & la nourriture nous fait tousjours de sa façon, comment que ce soit, malgré la Nature. Les semences de bien, que la nature met en nous, sont si menues & glissantes qu'el-

(11) *Qui se fit une habitude de boire du poison.*

les n'endurent pas le moindre heurt de la nourriture contraire. Elles ne s'entretiennent pas plus aysément, qu'elles s'abastardisent, se fondent, & viennent en rien; ne plus ne moins que les (12) fruictiers, qui ont bien tous quelque naturel à part, lequel ils gardent bien, si on les laisse venir; mais ils le laissent aussi tost, pour porter d'autres fruicts estrangers, & non les leurs selon qu'on les ente. Les herbes ont chascune leur propriété, leur naturel & singularité : mais toutesfois le gel, le temps, le terrouer ou la main du Jardinier, ou adjoustent, ou diminuent beaucoup de leur vertu. La plante qu'on a veue en un endroit, on est ailleurs empesché de la recognoistre. Qui verroit les *Venetiens*, une poignée de gens, vivants si librement que le plus meschant d'entre eux ne voudroit pas estre Roy, & tout ainsi naiz & nourris, qu'ils ne cognoissent point d'autre ambition sinon à qui

(12) *Les Arbres fruitiers.*

mieux advisera à soigneusement entretenir leur Liberté ; ainsi apprints & faits dans le berceau, ils ne prendroient point tout le reste des felicitez de la terre, pour perdre le moindre point de leur franchise. Qui aura veu, dis-je, ces personnages-là, & au partir de là s'en ira aux terres de celuy que nous appellons le Grand Seigneur, voyant là des gens, qui ne peuvent estre naiz que pour le servir, & qui pour le maintenir abandonnent leur vie : penseroit-il que les autres & ceux-là eussent mesme naturel ? ou plustost s'il n'estimeroit pas, que sortant d'une cité d'Hommes, il est entré dans un parc de Bestes) ? Licurgus le policeur de Sparte, ayant nourry (ce dit-on) deux chiens, tous deux freres, tous deux allaitez de mesme laict, (13) l'un engraissé à la cuisine, l'autre accoustumé par les champs au son

(13) Ceci est pris d'un Traité de *Plutarque*, intitulé, *Comment il faut nourrir les Enfans*, ch. ij. de la traduction d'*Amyot*.

de la trompe & (14) du huchet : voulant monstrer au peuple Lacedemonien, que les hommes sont tels que leur nourriture les fait, mit les deux chiens en plein marché, & entre eux une souppe & un lievre : l'un courut au plat, & l'autre au lievre. Toutesfois (ce dit-il) si sont-ils freres. Doncques celuy-là avec ses Loix & sa Police nourrit & fit si bien les Lacedemoniens, que chascun d'eux eust eu plus cher de mourir de mille morts, que de recognoistre autre Seigneur que la Loy & le Roy.

Je prends plaisir de ramentevoir un propos, que tindrent jadis les Favoris de Xerxes, le grand Roy de Perse, touchant les Spartiates. Quant Xerxes faisoit ses appareils de grande armée, pour conquerir la Grece, il envoya ses Ambassadeurs par les Citez Gregeoises, demander de l'eau & de la terre (c'estoit la fa-

(14) Du Cor. *Huchet*, dit Nicot, *c'est un Cornet dont on huche*, on appelle *les Chiens*, — *& dont les* ...*ns usent ordinairement.*

çon que les Perses avoient de sommer les Villes.). A Sparte ny à Athenes n'envoya-t'il point : pource que de ceux que (15) Daire son pere y avoit envoyez, pour faire pareille demande, (16) les Spartiates & les Atheniens en avoyent jetté les uns dans les fossez, les autres ils avoyent fait sauter dedans un puits, leur disant, qu'ils prinssent là hardiment de l'eau & de la terre, pour porter à leur Prince. Ces gens ne pouvoyent souffrir, que de la moindre parolle seulement on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsi usé, les Spartiates cogneurent qu'ils avoyent encouru la haine des Dieux mesmes, specialement de Talthybie Dieu des herauts. Ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes pour les appaiser, deux de leurs Citoyens, pour se presenter à luy, qu'il fit d'eux à sa guise, & se payast de là pour les Ambassadeurs qu'ils

(15) Ou, comme nous disons aujourd'hui. *Darius*, Roi des Perses, fils d'*Hystaspe*, le premier de ce nom.

(16) *Herodote*, Liv. VII. p. 421. 422. Edit. *Gronov.*

avoyent tuez à son pere. Deux Spartiates, l'un nommé (17) Specte, l'autre (18) Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce payement. Ils y allerent, & en chemin ils arriverent au Palais d'un Perse, que on appelloit (19) Gidarne, qui estoit Lieutenant du Roy en toutes les villes d'Asie, qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit fort honorablement. Et après plusieurs propos, tombants de l'un en l'autre, il leur demanda, pourquoy ils refusoyent tant l'amitié du Roy. (20) *Croyez, (dit-il) Spartiates, & cognoissez par moy, comment le Roy sçait honorer ceux qui le valent; & pensez que si vous estiez à luy, il vous feroit de mesme. Si vous estiez à luy, & qu'il vous eust cogneus, il n'y a celuy d'entre vous, qui ne fust Seigneur d'une Ville de Grece.* « En cecy, Gidarne, tu ne nous sçaurois

(17) Ou plutôt, *Sperthies*, comme le nomme Herodote, L. VII. p. 421.
(18) *Ibid.*
(19) Ou plutôt *Hydarnès. Ibid.*
(20) *Herodot.* L. VII. 422.

» donner bon conseil (dirent les Lacede-
» moniens), pource que le bien que tu
» nous promets, tu l'as essayé ; mais ce-
» luy dont nous jouyssons, tu ne sçais
» que c'est : tu as éprouvé la faveur du
» Roy ; mais la Liberté, quel goust elle
» a, combien elle est douce, tu n'en
» sçais rien, Or si tu en avoit tasté toy
» mesme, tu nous conseillerois de la dé-
» fendre, non pas avec la lance & l'escu,
» mais avec les dents & les ongles. » Le seul Spartiate disoit ce qu'il falloit dire : mais certes l'un & l'autre disoyent, comme ils avoyent esté nourris. Car il ne se pouvoit faire que le Perse eust regret à la liberté, ne l'ayant jamais eue ; ny que le Lacedemonien endurast la subjection, ayant gousté la franchise.

(21) Caton l'Utican, estant encores enfant & sous la verge, alloit & venoit souvent chez Sylla le Dictateur, tant

(21) Ou, comme nous parlons aujourd'hui, *Caton d'Utique.*

pource qu'à raison du lieu & maison, dont il estoit, on ne luy fermoit jamais les portes, qu'aussi ils estoient proches parents. Il avoit tousjours son maistre quand il y alloit, comme avoyent accoustumé les enfans de bonne part. Il s'apperceut que dans l'hostel de Sylla, en sa presence, ou par son commandement, on emprisonnoit les uns, on condamnoit les autres, l'un estoit banny, l'autre estranglé, l'un demandoit (22) le confisq d'un Citoyen, & l'autre la teste. En somme, tout y alloit, non comme chez un officier de la Ville, mais comme chez un Tyran du Peuple, & c'estoit non pas un parquet de Justice, mais une caverne de Tyrannie. Ce noble enfant (23) dit à son maistre : *Que ne me donnez-vous un poignard? Je le cacheray sous ma robbe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla, avant qu'il soit levé. J'ai*

---

(22) La confiscation. *Cotgrave*, dans son Dictionnaire François & Anglois.

(23) Plutarque, dans la Vie de Caton d'Utique, ch. j. de la traduction d'*Amyot*.

le bras assez fort pour en depescher la Ville. Voilà vrayment une parole appartenante à Caton. C'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et neanmoins qu'on ne die ne son nom ne son pays, qu'on compte seulement le faict tel qu'il est, la chose mesme parlera; & jugera-t'on à belle adventure, qu'il estoit Romain, & nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, & lorsqu'elle estoit libre. A quel propos tout cecy? Non pas certes que j'estime que le pays & le terrouer parfacent rien. Car en toutes contrées, en tout air, est contraire la subjection, & plaisant d'estre libre.

Mais parce que suis d'avis, qu'on ait pitié de ceux, qui en naissant se sont treuvez le joug au col; & que ou bien on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'ayant jamais veu seulement l'ombre de la Liberté, & n'en estants point advertis, ils ne s'apperçoivent point du mal que ce leur est d'estre esclaves. S'il y a quelques pays (comme dit Homere des Cimmeriens)

où le Soleil se monstre autrement qu'à nous, & après leur avoir esclairé six mois continuels, il les laisse sommeillants dans l'obscurité, sans les venir revoir de l'autre demie année : ceux qui naistroyent pendant cette longue nuict, s'ils n'avoyent ouy parler de la clarté, s'esbahiroit-on, si n'ayants point veu de jour, ils s'accoustumoyent aux tenebres, où ils sont naiz, sans desirer la lumiere ? On ne plaint jamais ce qu'on n'a jamais eu ; & le regret ne vient point, sinon après le plaisir ; & tousjours est avec la cognoissance du bien, le souvenir de la joye passée. Le naturel de l'homme est bien d'estre franc, & de le vouloir estre ; mais aussi sa nature est telle, que naturellement il tient le ply que la nourriture luy donne.

Disons donc, Ainsi qu'à l'homme toutes choses luy sont naturelles, à quoy il se nourrit & accoustume, mais seulement ce luy est naïf, à quoy sa nature simple & non alterée l'appelle : ainsi la premiere raison de la servitude volontaire, c'est la

coustume, comme des plus braves courtaux, (24) qui au commencement mordent le frein, & puis après s'en jouent : & là où nagueres ils † rouyent contre la selle, ils se portent maintenant dans le harnois, & tous fiers (25) se gorgiasent sous la barde. Ils disent qu'ils ont esté tousjours subjets, que leurs peres ont ainsi vescu. Ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, & se le font acroire par exemples : & fondent eux-mesmes sur la longueur, la possession de ceux qui les tyrannisent. Mais pour vray les ans ne donnent jamais droit de malfaire, ains aggrandissent l'injure. Tousjours en demeure-t'il quelques uns mieux nayz que les autres, qui sentent

---

(24) Chevaux. — COURTAULT *est un cheval qui a crin & oreilles coupées*, dit Nicot. Voyez le Dictionnaire de l'Académie Françoise au mot *Courtaud*.

† Regimbent.

(25) *Se gorgiaser*, qui n'est plus en usage, signifie la même chose que *se panader*, dont on se sert en parlant d'une personne bien mise qui marche avec faste comme un paon qui fait la roue. — *Gorgaseté*, dit Nicot, *est cointise & propreté en habits.*

le poids du joug, (26) & ne peuvent tenir de le crouller; qui ne s'apprivoisent jamais de la subjection; & qui tousjours, comme Ulysse qui par mer & par terre cherchoit de voir la fumée de sa case, ne se sçavent garder (27) d'adviser à leurs naturels privileges, & de se souvenir des predecesseurs, & de leur premier estre. Ce sont volontiers ceux-là, qui ayants l'entendement net, & l'esprit clair-voyant, ne se contentent pas, comme (28) le gros populas, de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'advisent & derriere & devant, & ne rameinent encores les choses passées, pour juger de celles du temps advenir, & pour mesurer les presentes. Ce sont ceux, qui ayants la teste d'eux-mesmes bien faite, l'ont enco-

(26) Et ne peuvent s'empêcher de le *secouer*. — *Crouler* ou *Crosler*, quatere: *Nicot*. Ce mot n'est plus en usage dans un sens actif.

(27) De réfléchir sur leurs privileges naturels.

(28) La vile populace. *Populas*, terme de mépris qui semble enchérir sur celui de *populace*, pourroit bien avoir été forgé dans le pays de l'Auteur de ce Discours; & peut-être n'en est-il jamais sorti. Je ne l'ai pas trouvé du moins dans aucun de nos vieux Dictionnaires.

re polie par l'estude & le sçavoir. Ceux-là, quand la liberté seroit entierement perdue, & toute hors du monde, l'imaginant & la sentant en leur esprit, & encores la savourant, la servitude ne leur est jamais de goust, pour si bien qu'on l'accoustre.

Le grand Turc s'est bien advisé de cela, que les livres & la doctrine donnent plus que toute autre chose, aux hommes, le sens de se recognoistre & de hayr la Tyrannie. J'entends qu'il n'a en ses terres gueres de plus sçavants qu'il n'en demande. Or communément le bon zele & affection de ceux qui ont gardé malgré le temps la dévotion à la Franchise, pour si grand nombre qu'il y en ait, en demeure sans effet pour ne s'entrecognoistre point. La Liberté leur est toute ostée sous le Tyran, de faire & de parler, & quasi de penser. Ils demeurent tout singuliers en leurs fantasies. Et pourtant Momus ne se mocqua pas trop, quand il treuva cela à redire en l'homme que Vulcan avoit fait dequoy il ne luy avoit mis une petite fenes-

tre au cœur, afin que par-là l'on peust voir ses pensées. L'on a voulu dire que (29) Brute & Casse, lorsqu'ils firent l'entreprinse de la délivrance de Rome, ou plustost de tout le monde, ne voulurent point que Ciceron ce grand zelateur du bien public, s'il en fust jamais, fust de la partie, & estimerent son cœur trop foible pour un fait si haut. Ils se fioyent bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroyent point de son courage. Et toutesfois qui voudra discourir les faits du temps passé, & les Annales anciennes, il s'en treuvera peu, ou point, de ceux qui voyant leur pays mal mené, & en mauvaises mains, ayants entreprins d'une bonne intention de le delivrer, n'en soyent venus à bout; & que la Liberté, pour se faire apparoistre, ne se soit elle-mesme fait espaule: (30) Harmode, Aristogiton, Thrasibule, Brute le vieux, Valere & Dion, comme ils ont

(29) *Brutus & Cassius*, comme on parle aujourd'hui.
(30) *Harmodius.*

vertueusement pensé, l'exécuterent heureusement. En tel cas quasi jamais à bon vouloir ne default la fortune. Brute le jeune & Casse osterent bien heureusement la servitude; mais en ramenant la Liberté, ils moururent, non pas miserablement, car quel blasme seroit-ce de dire, qu'il y ait rien eu de miserable en ces gens-là, ny en leur mort, ny en leur vie? mais certes au grand dommage & perpetuel malheur, & entiere ruine de la Republique : laquelle certes fut, comme il me semble, enterrée avec eux. Les autres entreprinses qui ont esté faites depuis contre les autres Empereurs Romains, n'estoyent que des conjurations de gens ambitieux, lesquels ne sont pas à plaindre des inconvenients qui leur sont advenus : estant bel à voir, qu'ils desiroyent, non pas d'oster, mais de ruiner la Couronne, pretendants chasser le Tyran, & retenir la Tyrannie. A ceux là je ne voudroy pas mesme qu'il leur en fust bien succédé : & suis content qu'ils ayent monstré par leur

exemple, qu'il ne faut pas abuser du saint nom de la Liberté, pour faire mauvaise entreprinse.

Mais pour revenir à mon propos, lequel j'avoy quasi perdu, la premiere raison pourquoy les hommes servent volontiers, est, ce qu'ils naissent serfs, & sont nourris tels. De ceste-cy en vient une autre, que aisement les gens deviennent, sous les Tyrans, lasches & effeminez ; dont je sçay merveilleusement bon gré à Hippocrates, le grand pere de la Medecine, qui s'en est prins garde, & l'a ainsi dit en l'un de ses livres, qu'il intitule *des maladies* (31). Ce personnage avoit certes le cœur en bon lieu, & le monstra

(31) Ce n'est point dans celui *des Maladies* que nous cite ici *La Boëtie*, mais dans un autre du même Auteur, où Hippocrate dit, §. 41 : « Que » les plus belliqueux des peuples d'Asie, Grecs » ou Barbares, sont ceux qui n'étant pas gou» vernez despotiquement, vivent sous les Loix » qu'ils s'imposent à eux-mesmes ; & qu'où les » hommes vivent sous des Rois absolus, ils sont » nécessairement fort timides. » On trouve les mêmes pensées plus particuliérement détaillées dans le paragraphe 40 du même Ouvrage.

bien alors que le grand Roy le voulut at-tirer près de luy à force d'offres & grands presens ; & lui respondit franchement, (32) qu'il feroit grand' conscience de se mesler de guerir les Barbares, qui vouloyent tuer les Grecs, & de rien servir par son art à lui qui entreprenoit d'asservir la Grece. La Lettre qu'il lui envoya se void encores aujourd'huy parmy ses autres Œuvres, & tesmoignera pour jamais de son bon cœur, & de sa noble nature. Or il est donc certain, qu'avec la

(32) Une maladie pestilentielle s'étant répandue dans les armées d'Artaxerxès Roi de Perse, ce Prince conseillé dans cette occasion à l'assistance d'Hipocrate, écrivit à *Hystanes* Gouverneur de l'Hellespont pour le charger d'attirer Hipocrate à la Cour de Perse, en lui offrant tout autant d'or qu'il voudroit, & en l'assurant de la part du Roi, qu'il iroit de pair avec les plus grands Seigneurs de Perse. Hystanes exécuta ponctuellement cet ordre : mais Hipocrate lui répondit aussitôt, qu'il étoit suffisamment pourvu de toutes les choses nécessaires à la vie, & qu'il ne lui étoit pas permis de jouir des richesses des Perses, ni d'employer son art à guérir des Barbares, qui étoient ennemis des Grecs. La Lettre d'Artaxerxès à Hystanes, celle d'Hystanes à Hipocrate, & la Réponse d'Hipocrate, d'où sont tirées toutes les particularités qui composent cet article, se trouvent à la fin des Œuvres d'Hipocrate.

Liberté tout à un coup se perd la vaillance. Les gens subjects n'ont point d'allegresse au combat, ny d'aspreté. Ils vont au danger comme attachez, & tout engourdis, & par maniere d'acquit : & ne sentent point bouillir dans le cœur, l'ardeur de la franchise, qui fait mespriser le peril, & donne envie de racheter, par une belle mort, entre ses compaignons l'honneur de la gloire. Entre les gens libres, c'est à l'envy, à qui mieux mieux, chascun pour le bien commun, chascun pour soy : là où ils s'attendent d'avoir toute leur part au mal de la desfaite, ou au bien de la victoire. Mais les gens assujettis, outre ce courage guerrier, ils perdent encores en toutes autres choses la vivacité, & ont le cœur bas & mol, & sont incapables de toutes choses grandes. Les Tyrans cognoissent bien cela : & voyants que ils prennent ce ply, (33) pour les faire

(33) Pour faire qu'ils deviennent plus foibles & plus lâches. — *Avachir*, devenir lasche comme une vache, *frangi viribus ac debilitari :* Nicot.

mieux avachir encores leur y aident - ils.

Xenophon, Historien grave, & du premier rang entre les Grecs, a fait (34) un Livret; auquel il fait parler *Simonide* avec *Hieron*, le Roy de Syracuses, des miseres du Tyran. Ce Livre est plein de bonnes & graves remonstrances, & qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust à Dieu, que tous les Tyrans, qui ont jamais esté, l'eussent mis devant les yeux, & s'en fussent servis de mirouer. Je ne puis pas croire qu'ils n'eussent recogneu leurs verrues, & eu quelque honte de leurs taches. En ce Traité il conte la peine, en quoy sont les Tyrans qui sont contraints, faisants mal à tous, se craindre de tous. Entre autres choses il dit cela, que les mauvais Roys se servent d'estrangers à la guerre, & les soudoyent, ne s'osants fier de mettre, à leurs gens (ausquels ils ont fait tort) les armes en la

(34) Intitulé : HIERON, ou *Portrait de la condition des Rois.*

main. Il y a eu de bons Roys qui ont bien eu à leur solde des Nations estrangeres, comme des François mesmes, & plus encore d'autres fois qu'aujourd'huy, mais à une autre intention, pour garder les leurs, n'estimants rien de dommage de l'argent pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion (ce croy-je, le grand Afriquain) qu'il aimeroit mieux avoir sauvé la vie à un Citoyen, que desfait cent ennemis. Mais certes cela est bien asseuré, que le Tyran ne pense jamais que sa puissance luy soit asseurée, sinon quand il est venu à ce poinct, qu'il n'a sous luy homme qui vaille. Doncques à bon droit luy dira-t'on cela, que Thrason en Terence se vante avoir reproché au maistre des Elephans,

(a) Pour cela si brave vous estes,
Que vous avez charge de bestes.

Mais cette ruse des Tyrans d'abestir leurs Subjets ne se peut cognoistre plus claire-

(a) *Bene es ferox, quia habes imperium in belluas?*
TER. *Eunuch.* Act. III, Sc. 1, *vs.* 25.

ment, que par ce que Cyrus fit aux Lydiens, après qu'il se fust emparé de Sardes, la maistresse ville de Lydie, & qu'il eust prins à mercy Cresus, ce tant riche Roy, & l'eust emmené captif quant & soy. On luy apporta les nouvelles, que les Sardins s'estoient revoltez. Il les eust bien tost reduits sous sa main. Mais ne voulant pas mettre à sac une tant belle ville, ny estre toujours en peine d'y tenir une armée pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en asseurer. Il y establit des bordeaux, (35) des tavernes & jeux publics, & fit publier ceste Ordonnance, que les habitans eussent à en faire estat. Il se treuva si bien de ceste garnison, qu'il ne luy falut jamais depuis tirer un coup d'espée contre les Lydiens. Ces pauvres gens miserables s'amuserent à inventer toutes sortes de jeux, si bien que les Latins ont tiré leurs mots, & ce que nous appellons *Passetemps*, ils l'appellent *LUDI* comme s'ils

(35) *Herodote*, L. I, p. 63. Edit. Gronov.

vouloient dire *Lydi*. Tous les Tyrans n'ont pas ainsi déclaré si exprès, qu'ils voulussent effeminer leurs hommes : mais pour vray, ce que celuy-là ordonna formellement, & en effet, sous mains ils l'ont pourchassé la plusspart. A la verité c'est le naturel du menu populaire ; duquel le nombre est tousjours plus grand dans les Villes. Il est soupçonneux à l'endroit de celuy qui l'aime, & simple envers celuy qui le trompe. Ne pensez pas qu'il y ait nul oiseau, qui se prenne mieux à la pipée, ny poisson aucun qui pour la friandise s'accroche plustost dans le haim (36), que tous les peuples s'allechent vistement à la servitude, pour la moindre plume qu'on leur passe (comme on dit) devant la bouche. Et est chose merveilleuse, qu'ils se laissent aller ainsi tost, [37] mais seulement qu'on les chatouille. Les theatres,

(36) *A l'hameçon. Haim*, de *hamus*, dit Nicot, s'appelle aussi *hamesson* : présentement *hameçon* est seul en usage.

(37) Pourvu seulement qu'on les chatouille.

tres, les jeux, les farces, les ſpectacles, les gladiateurs, les beſtes eſtranges, les medailles, les tableaux, & autres telles drogueries, eſtoyent aux peuples anciens les appaſts de la ſervitude, le prix de leur liberté, les outils de la Tyrannie. Ce moyen, ceſte pratique, ces allechemens avoyent les anciens ſubjets ſoubs le joug. Ainſi les peuples [38] aſſottis, treuvans beaux ces paſſe-temps, ameuſez d'un vain plaiſir, qui leur paſſoit devant les yeux, s'accouſtumoyent à ſervir auſſi niaiſement, mais plus mal, que les petits enfants, qui pour voir les luiſans images de Livres illuminez, apprennent à lire. Les Romains Tyrans s'adviſerent encore d'un autre poinct, de feſtoyer ſouvent les dizaines publiques, abuſant cette canaille [comme il falloit] qui ſe laiſſe aller, plus qu'à toute choſe, au plaiſir de la bouche. Le plus entendu de tout n'euſt pas quitté ſon

(38) Devenus ſots. *Aſſotir*, ſtolidum vel inſanum fieri : *Nicot.*

escuelle de souppe, pour recouvrer la liberté de la République de Platon. Les Tyrans faisoyent largesse du quart de bled, du sextier de vin, du sesterce; & lors c'estoit pitié d'ouyr crier, *Vive le Roy.* Les lourdauts n'advisoyent pas, qu'ils ne faisoyent que recouvrer une partie du leur; & que cela mesme qu'ils recouvroyent, le Tyran ne leur eust peu donner, si devant il ne l'avoit ostée à eux-mesmes. Tel eust amassé aujourd'hui le sesterce, tel se fust gorgé au festin public, en benissant Tibere & Neron de leur belle liberalité, qui le lendemain estant contrainct d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son sang mesmes à la cruauté de ces magnifiques Empereurs, ne disoit mot, non plus qu'une pierre, & ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousjours le populas a eu cela. Il est au plaisir, qu'il ne peut honnestement recevoir, tant ouvert & dissolu; & au tort & à la douleur, qu'il ne peut honnestement souffrir, insensible. Je ne voy pas maintenant personne; qui

oyant parler de *Neron*, ne tremble mesme au surnom de ce vilain monstre, de ceste orde & salle beste. On peut bien dire qu'après sa mort aussi vilaine que sa vie, le noble Peuple Romain [39] en receut tel desplaisir [se souvenant de ses jeux & festins] qu'il fut sur le point d'en porter le deuil. Ainsi l'a escrit *Tacite Corneille*, Autheur bon, & grave des plus, & certes croyable. Ce qu'on ne treuvera pas estrange, si l'on considere ce que ce peuple là mesme avoit fait à la mort de Jules Cæsar, qui donna congé aux Loix & à la Liberté. Auquel personnage ils n'y ont (ce me semble) treuvé rien qui valust que son humanité, laquelle, quoy qu'on la preschast tant, fut plus dommagable que la plus grande cruauté du plus sauvage Tyran qui fust onques. Pource que à la verité ce fust cette venimeuse douceur,

(39) Plebs sordida, & circo ac theatris sueta, simul teterrimi servorum: aut qui adesis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mœsti. *Tacit. Hist. L. I. ab initio.*

qui envers le Peuple Romain sucra la servitude. Mais après sa mort, ce Peuple-là, qui avoit encore à la bouche ses banquets, en l'esprit la souvenance de ses prodigalitez, pour luy faire ses honneurs & le mettre en cendre, (40) amonceloit à l'envy les bancs de la place, & puis (41) esleva une Colonne, comme au Pere du Peuple (ainsi portoit le chapiteau) & luy fit plus l'honneur, tout mort qu'il estoit, qu'il n'en devoit faire à homme du monde, si ce n'estoit possible à ceux qui l'avoyent tué. Ils n'oublierent pas cela aussi les Empereurs Romains de prendre communement le tiltre de *Tribun du Peuple*, tant pource que cet office estoit tenu pour sainct & sacré, que aussi qu'il estoit estably pour la défense & protection du Peuple, & sous la faveur de l'estat. Par ce moyen ils s'asseuroyent, que ce Peuple

(40) *Suetone*, dans la Vie de Jules César, §. 84.
(41) *Posteà solidam columnam prope viginti pedum lapidis Numidici in foro statuit, scripsitque*, PARENTI PATRIÆ. Sueton. ibid. §. 85.

se fieroit plus d'eux, comme s'ils devoyent encourir le nom, & non pas sentir les effects.

Au contraire aujourd'huy ne font pas beaucoup mieux ceux qui ne font mal aucun, mesmes de consequence, qu'ils ne facent passer devant quelque joly propos du bien commun & soulagement public. Car vous sçavez bien (ô Longa) le formulaire, duquel en quelques endroits ils pourroyent user assez finement. Mais en la pluspart certes il ne peut avoir assez de finesse, là où il a tant d'impudence. Les Roys d'Assyrie, & encore après eux ceux de Mede, ne se presentoyent en public, que le plus tard qu'ils pouvoyent, pour mettre en doubte ce populas, s'ils estoyent en quelque chose plus qu'hommes, & laisser en ceste resverie les gens, qui sont volontiers les imaginatifs, aux choses dequoy ils ne peuvent juger de veue. Ainsi tant de Nations, qui furent assez longtems sous cest Empire Assyrien, avec ce mystere

s'accoustumerent à servir, & servoyent plus volontiers, pour ne sçavoir quel maistre ils avoyent, ny à grand'peine s'ils en avoyent : & craignoyent tout à credit un que personne n'avoit veu. Les premiers Roys d'Egypte ne se monstroyent gueres, qu'ils ne portassent tantost une branche, tantost du feu sur la teste, & se masquoient ainsi, & faisoyent les basteleurs : & en ce faisant, par l'estrangeté de la chose, ils donnoyent à leurs Sujets quelque reverence & admiration : où aux gens, qui n'eussent esté ou trop sots, ou trop asservis, ils n'eussent apresté [ce m'est advis] sinon passe-tems & risée. C'est pitié d'ouyr parler, de combien de choses les Tyrans du temps passé faisoyent leur profit, pour fonder leur Tyrannie : de combien de petits moyens ils se servoyent grandement, ayant treuvé ce populas fait à leur poste; auquel ils ne sçavoyent tendre filet, qu'ils ne s'y vinssent prendre, duquel ils ont eu tousjours si bon marché de tromper, qu'ils ne l'assu-

jeſtiſſoyent jamais tant, que lorſqu'ils s'en mocquoyent le plus.

Que diray-je d'une autre belle bourde, que les peuples anciens prindrent pour argent comptant? Ils crurent fermement, (42) que le gros doigt d'un pied de Pyrrhus, Roy des Epirotes, faiſoit des miracles, & guariſſoit les maladies de la rate. Ils enrichirent encores mieux le conte, que ce doigt, après qu'on euſt bruſlé tout le corps mort, s'eſtoit treuvé entre les cendres, s'eſtant ſauvé maugré le feu. Toujours ainſi le peuple s'eſt fait luy-meſme les menſonges, pour puis après les croire. Prou de gens l'ont ainſi eſcrit, mais de façon, qu'il eſt bel à voir qu'ils ont amaſſé cela des bruits des Villes, & du vilain parler du populaire. Veſpaſian revenant d'Aſſyrie, & paſſant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer

(42) Tout ce qu'on dit ici de Pyrrhus eſt rapporté dans ſa vie par Plutarque, ch. ij. de la traduction d'*Amyot*.

de l'Empire, fit merveilles. (43) Il redressoit les boiteux, il rendoit clairvoyants les aveugles; & tout plein d'autres belles choses, auxquelles qui ne pouvoit voir la faute qu'il y avoit, il estoit (à mon advis) plus aveugle que ceux qu'elle guarissoit. Les Tyrans mesmes treuvoient fort estrange, que les hommes peussent endurer un homme leur faisant mal. Ils vouloyent fort se mettre la religion devant pour garde corps, & s'il estoit possible empruntoyent quelque eschantillon de divinité, pour le soustien de leur meschante vie. Doncques Salmonée, si l'on croid à la Sibylle de Virgile, & son enfer, pour s'estre ainsi mocqué des gens, & avoir voulu faire du Jupiter, en rend maintenant compte où elle le vid en l'arrierre-enfer,

1. (b) Souffrant cruels tourments, pour vouloir imiter

---

[43] Suétone, dans la vie de Vespasien, §. 7.

[b] *C'est une traduction fade & grossiere de ces beaux vers Latins :*
1. Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas.
Dum flammas Jovis, & sonitus imitatur Olympi,

Les tonnerres du Ciel, & feux de Jupiter.
Dessus quatre coursiers il s'en alloit branlant
(Haut monté) dans son poing un grand flambeau
brûlant,
Par les Peuples Gregeois, & dans le plein marché
En faisant sa bravade : mais il entreprenoit
Sur l'honneur, qui sans plus, aux Dieux appar-
tenoit.
L'insensé, qui l'orage & foudre inimitable
Contrefaisoit [d'airain, & d'un cours effroyable
De chevaux corne-pieds] du pere tout-puissant :
Lequel bientôt après, ce grand mal punissant,
Lança, non un flambeau, non pas une lumiere
D'une torche de cire, avecques sa fumiere ;
Mais par le rude coup d'une horrible tempeste,
Il le porta là bas, les pieds par-dessus teste.

Si celuy, qui ne faisoit que le sot, est à ceste heure si bien traicté là bas, je croy que ceux qui ont abusé de la Religion pour estre meschants, s'y trouveront encores à meilleures enseignes.

Quatuor hic invectus equis, & lampade quassans,
Per Grajûm populos, mediæque per Elidis urbem
Ibat ovans, Divûmque sibi poscebat honorem:
Demens! qui nimbos & non imitabile fulmen
Ære, & cornipedum cursu simulârat equorum.
At Pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit [non ille faces, nec fumea tædis
Lumina] præcipitemque immani turbine adegit.
Virg. Æneid. L. VI, *vs.* 585, &c.

Les nostres semerent en France je ne sçay quoy de tel, des *crapauts*, des *fleurs de litz*, *l'Ampoule*, *l'Oriflan*. Ce que (44)

---

[44] Par tout ce que La Boëtie nous dit ici des *Fleurs de litz*, de l'*Ampoule* & de l'*Oriflant*, il est aisé de deviner ce qu'il pense véritablement des choses merveilleuses qu'on en conte. Et le bon Pasquier n'en jugeoit point autrement que La Boëtie. « Il y a en chaque République, *nous dit-il dans ses* » *Recherches de la France*, L. VIII, c. 21, plusieurs » histoires que l'on tire d'une longue ancienneté, » sans que le plus du temps l'on en puisse fonder » la vraye origine; & toutesfois on les tient non- » seulement pour veritables, mais pour grande- » ment auctorisées & sacro-saînctes. De telle mar- » que en trouvons-nous plusieurs tant en Grece » qu'en la ville de Rome. Et de cette mesme fa- » çon avons-nous presque tiré entre nous, l'an- » cienne opinion que nous eusmes de l'Oriflame, » l'invention de nos Fleurs-de-Lys que nous attri- » buons à la Divinité, & plusieurs autres telles » choses, lesquelles bien qu'elles ne soient aidées » d'Autheurs anciens, si est-ce bienseant à tout » bon citoyen de les croire pour la majesté de » l'Empire. » Tout cela réduit à sa juste valeur, signifie, que c'est par complaisance qu'il faut croire ces sortes de choses, *ch'il crederle è cortesia.* — Dans un autre endroit du méme ouvrage (L. II, ch. 17.) Pasquier remarque qu'il y a eu des Rois de France qui ont eu pour armoiries *trois crapaux*, « mais que *Clovis*, pour rendre son Royaume plus » miraculeux, se fit apporter par un Hermite, » comme par advertissement du Ciel, les Fleurs » de Lys, lesquelles se sont continuées jusques à » nous. » Ce dernier passage n'a pas besoin de commentaire. L'auteur y déclare formellement & sans détour, à qui l'on doit attribuer *l'invention des Fleurs de Lys.*

de ma part, comment qu'il en soit je ne veux pas encores mescroire, puis que nous & nos ancestres n'avons eu aucune occasion de l'avoir mescreu, ayants tousjours des Roys si bons en la paix, si vaillants en la guerre, que encores qu'ils naissent Roys, si semble-t'il qu'ils ont esté non pas faits comme les autres par la nature, mais choisis par le Dieu tout-puissant, devant que naistre, pour le gouvernement & la garde de ce royaume. Encores quand cela n'y seroit pas, si ne voudrois-je pas entrer en lice, pour desbattre la vérité de nos histoires, ny l'esplucher si privement, pour ne tollir ce bel estat, où se pourra fort escrimer nostre Poësie Françoise, maintenant non pas accoustrée, mais, comme il semble, faite tout à neuf, par nostre *Ronsard*, nostre *Baïf*, nostre *du Bellay*, qui en cela avancent bien tant notre Langue, que j'ose espérer, que bientost les Grecs ny les Latins n'auront gueres pour ce regard devant nous, sinon possible que le droit d'aisnesse. Et

certes je ferois grand tort à notre rithme (car j'use volontiers de ce mot, & il ne me desplaist) pour ce qu'encores que plusieurs l'eussent rendue méchanique, toutefois je voy assez de gens, qui sont à mesmes pour la r'anoblir, & luy rendre son premier honneur. Mais je lui ferois, dis-je, grand tort de luy oster maintenant ces beaux contes du Roy *Clovis*, ausquels desja je voy, ce me semble, combien plaisamment, combien à son ayse s'y esgayera la veine de nostre Ronsard en sa *Franciade.* J'entens sa portée, je cognois l'esprit aigu, je sçay la grace de l'homme. Il fera ses besongnes de l'Oriflan, aussi bien que les Romains de leurs Anciles (c) *& des boucliers du Ciel en bas jettez*, ce dit Virgile. Il mesnagera nostre Ampoulle, aussi bien que les Atheniens leur * panier

[c] ——— *Et lapsa ancilia Cœlo.*
VIRG. *Æneïd* L. VIII. *vs.* 664.

* Dans les deux éditions que j'ai données de LA SERVITUDE VOLONTAIRE, je n'avois pu rendre raison de ce que veut dire ici *la Boëtie.* Mais un habile homme qui a mis au jour en 1735 une

d'Erisicthone. Il se parlera de nos armes encores dans la tour de Minerve. Certes je serois outrageux de vouloir desmentir nos livres, & de courir ainsi sur les terres de nos Poëtes. Mais pour revenir d'où je ne sçay comment j'avois détourné le fil de mon propos, a-t'il jamais esté que les Ty-

---

traduction Angloise de cet ouvrage, d'un style plus net, plus coulant & plus poli que l'Original, ayant mis ici une note très-curieuse qui ne laisse rien à desirer sur cet article, la voici fidelement traduite en faveur de ceux qui pourroient ignorer comme moi ce que signifie le panier d'Erisicthone. « CALLIMAQUE dans son *Hymne à Céres* parle » d'une Corbeille qu'on supposoit descendre du » Ciel, & qui étoit portée sur le soir dans le tem- » ple de cette Déesse, lors qu'on célébroit sa fête. » *Suidas* sur le mot *porteurs de corbeilles*, dit que » la cérémonie des Corbeilles fut instituée sous le » regne d'Erisicthon, & c'est peut-être sur cela que » la Boëtie s'est avisé de l'appeller *Panier d'Eri-* » *sicthone.* Il peut sembler d'ailleurs, que c'est à » quoi Callimaque fait allusion dans son Hymne » 32, où il dit, qu'*Erisicthon prit une résolution* » *plus impie*, à présent qu'Erisicthon insulte Céres » coupe un arbre consacré à cette Déesse : dont il » fut puni par une faim insatiable, comme Ovide » le rapporte fort au long vers la fin du huitieme » Livre de ses Métamorphoses, d'après Callima- » que, de qui Ovide a emprunté cette fable. » — C'est ainsi que le traducteur Anglois a tâché d'éclaircir cet endroit de *la Servitude volontaire*, sur lequel M. Coste n'avoit point fait de note, & qui paroît assez obscur, de la maniere que la Boëtie a trouvé bon de l'exprimer.

rans, pour s'asseurer, n'ayent tousjours tasché d'accoustumer le peuple envers eux, non pas seulement à l'obéissance & servitude, mais encores à devotion? Doncques ce que j'ay dit jusques ici, qui apprend les gens à servir volontiers, ne sert gueres aux tyrans, que pour le menu & grossier populaire. Mais maintenant je viens à mon advis à un poinct, lequel est le secret & (45) le resourd de la domination, le soustien & fondement de la Tyrannie. Qui pense que les hallebardes des gardes, l'assiette du guet, garde les Tyrans, à mon jugement se trompe fort : ils s'en aydent, comme je croy, plus pour la formalité & espouvantail, que pour fiance qu'ils y ayent. Les Archers gardent d'entrer dans les palais des malhabiles, qui n'ont nul moyen, non pas les bien armés, qui peuvent faire quelque entreprinse. Certes des Empereurs Romains il est aisé à compter, qu'il n'y en a pas eu tant qui ayent eschap-

(45) Le ressort.

pé quelque danger par le secours de leurs Archers, comme de ceux-là qui ont esté tués par leurs gardes. Ce ne sont pas les bandes des gens à cheval, ce ne sont pas les compaignies de gens à pied, ce ne sont pas les armes qui défendent le Tyran. Mais on ne le croira pas du premier coup: toutes-fois il est vray. Ce sont tousjours quatre ou cinq qui maintiennent le Tyran, quatre ou cinq qui luy tiennent le pays tout en servage. Tousjours il a esté, que cinq ou six ont eu l'oreille du Tyran, & s'y sont approchés d'eux-mesmes, ou bien ont esté appellés par luy, pour estre les complices de ses cruautés, les compaignons de ses plaisirs, macquereaux de ses voluptés, & communs au bien de ses pilleries. Ces six addressent si bien leur Chef, qu'il faut pour la société, qu'il soit meschant; non pas seulement de ses meschancetés, mais encores des leurs. Ces six sont six cent, qui profitent sous eux, & font de leurs six cent ce que les six cent font au Tyran.

Ces six cent tiennent sous eux six mille ; qu'ils ont eslevés en estat, ausquels ils ont fait donner, ou le gouvernement des Provinces, ou le gouvernement des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur avarice & cruauté, & qu'ils l'executent quand il sera temps, & facent tant de mal d'ailleurs, que ils ne puissent durer que sous leur ombre, ny s'exempter que par leur moyen des Loix & de la peine. Grande est la suyte, qui vient après de cela. Et qui voudra s'amuser à devuyder ce filet, il verra, que non pas les six mille, mais les cent mille, les millions, par ceste corde, se tiennent au Tyran, s'aydant d'icelle, comme en Homere Jupiter qui se vante, s'il tire la chaisne, d'amener vers soy tous les Dieux. Delà venoit la creuë du Senat sous Jule, l'establissement de nouveaux estats, election d'offices, non pas certes, à bien prendre, réformation de la Justice, mais nouveaux soustiens de la Tyrannie. En somme l'on en vient-là par les faveurs,

par les gains, ou regains que l'on a avec les Tyrans, qu'il se trouve quasi autant de gens ausquels la Tyrannie semble estre profitable, comme de ceux, à qui la Liberté seroit agréable. Tout ainsi que les Médecins disent, qu'à nostre corps * s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en autre endroit [46] il s'y bouge rien, il se vient aussitost rendre vers cette partie verreuse; Pareillement deslors qu'un Roy s'est déclaré Tyran, tout le mauvais, toute la lie du Royaume, je ne dy pas un tas de larroneaux, & [47] essorillez, qui ne peuvent gueres faire mal ny bien en une Republique; mais ceux qui sont taxez d'une ardente ambition, & d'une notable avarice, s'amassent autour de luy, & le soustiennent, pour avoir part au

---

(46) *Il s'y fait quelque fermentation, quelque tumeur.* — *De Bouge*, *qui* selon Nicot, *signifie ce qui est comme renflé, & sortant en tumeur*, — est venu *bouger* dans le sens qu'on l'employe ici.

(47) De faquins, de gens perdus de réputation, qui ont été condamnés à avoir les oreilles coupées. — *Essorillez* ou *Essoreillez*, Rei auribus diminuti : *Nicot.*

butin, & eſtre ſous le grand Tyran, tyranneaux eux-meſmes. Ainſi ſont les grands voleurs & les fameux courſaires. Les uns deſcouvrent le pays, les autres [48] chevalent les voyageurs; les uns ſont en embuſche, les autres au guet; les uns maſſacrent, les autres deſpouillent: & encores qu'il y ait entre eux des prééminences, & que les uns ne ſoyent que valets, & les autres les chefs de l'aſſemblée, ſi n'en y a-t'il à la fin pas un, qui ne ſe ſente du principal butin; au moins de la recherche. On dit bien que les Pirates Ciliciens ne s'aſſemblerent pas ſeulement en ſi grand nombre, qu'il fallust envoyer contre eux Pompée le grand. Mais encores tirerent à leur alliance pluſieurs belles Villes & grandes Citez, aux havres deſquelles ils ſe mettoyent en grande ſeureté, revenant des courſes, & pour recompenſe leur bailloyent quel-

(48) Pourſuivent les voyageurs pour les détrouſſer. *Chevaler un homme, comme on chevale les perdrix*, captare: *Nicot.*

que proufit du recellement de leurs pilleries.

Ainsi le Tyran asservit les Sujets les uns par le moyen des autres ; & est gardé par ceux, desquels, s'ils valoyent rien, il se devroit garder : mais comme on dit, pour fendre le bois, il se fait des coings du bois mesme. Voilà ses Archers, voilà ses Gardes, voilà ses Hallebardiers. Il n'est pas qu'eux-mesmes ne souffrent quelquefois de lui. Mais ces perdus, ces abandonnez de Dieu & des hommes, sont contents d'endurer du mal, pour en faire, non pas à celui qui leur en fait, mais à ceux qui en endurent comme eux, & qui n'en peuvent mais. Et toutesfois voyants ces gens-là, qui [49] naquettent le Tyran, pour faire leurs besongnes de sa tyrannie, & de la servitude du peuple, il me prend

(49) *Flattent le Tyran, lui font servilement la cour.* — Du temps de Nicot, on appelloit *Naquet* le garçon qui dans le jeu de paume sert les joueurs : & c'est de ce mot, qui n'est plus en usage, qu'à été formé *Naqueter*, ou *Nacqueter* qu'on a conservé dans le *Dictionnaire de l'Académie François*

souvent esbahissement de leur meschanceté, & quelquefois quelque pitié de leur grande sottise. Car, à dire vray, qu'est-ce autre chose de s'approcher du Tyran, sinon que de se tirer plus arriere de la Liberté, & (par maniere de dire) serrer à deux mains, & embrasser la servitude ? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition, que ils se deschargent un peu de leur avarice : & puis, qu'ils se regardent eux mesmes, qu'ils se recognoissent ; & ils verront clairement, que les villageois, les paysans, lesquels tant qu'ils peuvent ils foullent aux pieds, & en font pis que des forçats ou esclaves ; ils verront, dy-je, que ceux-là, ainsi mal menez, sont toutesfois au prix d'eux fortunez, & aucunement libres. Le laboureur & l'artisan, pour tant qu'ils soient asservis, en sont quittes, en faisant ce qu'on leur dit. Mais le Tyran voit les autres qui sont près de luy, coquinants & mendiants sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils facent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il

veut, & ſouvent, pour lui ſatisfaire, qu'ils préviennent encores ſes penſées. Ce n'eſt pas tout à eux de lui obéir, il faut encores lui complaire; il faut qu'ils ſe rompent, qu'ils ſe tourmentent, & ſe tuent à travailler en ſes affaires, & puis qu'ils ſe plaiſent de ſon plaiſir, qu'ils laiſſent leur gouſt pour le ſien, qu'ils forcent de leur complexion, qu'ils deſpouillent leur naturel. Il faut qu'ils prennent garde à ſes parolles, à ſa voix, à ſes ſignes, à ſes yeux: qu'ils n'ayent ni yeux, ni pieds, ni mains, que tout ne ſoit au guet, pour eſpier ſes volontés, & pour deſcouvrir ſes penſées. Cela eſt-ce vivre heureuſement? Cela s'appelle-t'il vivre? eſt-il au monde rien ſi inſupportable que cela; je ne dis pas à un homme bien nay, mais ſeulement à un homme qui ait le ſens commun, ou ſans plus, la face d'un homme? Quelle condition eſt plus miſérable que de vivre ainſi, qu'on n'ait rien à ſoy, tenant d'autruy, ſon aiſe, ſa liberté, ſon corps & ſa vie?

Mais ils veulent servir, pour gaigner des biens : comme s'ils pouvoyent rien gaigner qui fust à eux, puisque ils ne peuvent pas dire d'eux, qu'ils soyent à eux-mesmes. Et comme si aucun pouvoit rien avoir de propre sous un Tyran, ils veulent faire que les biens soyent à eux ; & ne se souviennent pas, que ce sont eux qui luy donnent la force, pour oster tout à tous, & ne laisser rien qu'on puisse dire estre à personne. Ils voyent que rien ne rend les hommes subjets à sa cruauté, que les biens ; qu'il n'y a aucun crime envers lui digne de mort, que le dequoi ; qu'il n'aime que les richesses ; ne desfait que les riches, qui se viennent présenter comme devant le boucher, pour s'y offrir ainsi pleins & refaits, & lui en faire envie. Ces favorits ne se doivent pas tant souvenir de ceux qui ont gaigné autour des tyrans beaucoup de biens, comme de ceux qui ayants quelque tems amassé, puis après y ont perdu & les biens & la vie. Il ne leur doit pas venir en l'esprit, combien

d'autres y ont gaigné de richesses, mais combien peu ceux-là les ont gardées. Qu'on descouvre toutes les anciennes histoires : qu'on regarde toutes celles de nostre souvenance ; & on verra tout à plein, combien est grand le nombre de ceux qui ayant gaigné par mauvais moyens l'oreille des Princes, & ayants ou employé leur mauvaistié ou abusé de leur simplesse, à la fin par ceux-là mesmes ont esté anéantis ; & autant que ils avoient treuvé de facilité, pour les eslever, autant puis après y ont-ils treuvé d'inconstance pour les y conserver. Certainement en si grand nombre de gens qui ont esté jamais près des mauvais Rois, il en est peu, ou comme point, qui n'ayant essayé quelques fois en eux-mesmes la cruauté du Tyran, qu'ils avoyent devant attisée contre les autres : le plus souvent s'estant enrichis, sous ombre de sa faveur, des despouilles d'autruy, ils ont eux-mesmes enrichy les autres de leur despouille.

Les gens de bien mesmes, si quelque-

fois il s'en treuve quelqu'un aymé du Tyran, tant soyent-ils avant en sa grace, tant reluise en eux la vertu & intégrité, qui voire aux plus meschants donne quelque reverence de soy, quand on la void de près : mais les gens de bien mesme ne sauroyent durer, & faut qu'ils se sentent du mal commun, & qu'à leurs dépens ils éprouvent la Tyrannie. Un Seneque, (50) un Burre, un Trazée, (51) ceste terne de gens de bien, desquels mesme les deux leur mauvaise fortune les approcha d'un Tyran, & leur mit en main le maniement de ses affaires : tous deux estimés de luy & cheris, & encores l'un l'avoit nourri, & avoit pour gages de son amitié, la nourriture de son enfance : mais ces trois-là sont suffisants tesmoings par leur cruelle mort, combien il y a peu de fiance en la faveur des mauvais maistres. Et à la vé-

(50) *Un Burrhus, un Thraseas.*

(51) Ce *Trio*, pourroit-on dire aujourd'hui, s'il étoit permis d'employer le mot de *trio* dans un sens grave & sérieux, ce que l'usage défend absolument.

rité,

rité, quelle amitié peut-on espérer en celuy, qui a bien le cœur si dur, de haïr son Royaume, qui ne fait que luy obéyr, & lequel, (52) pour ne se savoir pas encores aimer, s'appauvrit lui-mesme, & destruit son empire ?

Or si on veut dire, (53) que ceux-là pour avoir bien vescu sont tombés en ces inconvenients, qu'on regarde hardiment

(52) Car un Roi qui auroit les yeux ouverts sur ses intérêts ne sauroit s'empêcher de voir, qu'en *appauvrissant ses Sujets, il s'appauvriroit aussi certainement lui-même, qu'un Jardinier qui après avoir cueilli le fruit de ses arbres, les couperoit pour les vendre.* C'est ce qu'Alexandre le Grand comprit si bien, qu'il se fit une loi de n'imposer aux Peuples qu'il conquit en Asie, que le même tribut qu'ils avoient accoutumé de payer à Darius; surquoi quelqu'un lui ayant remontré, qu'il pouvoit tirer de plus gros revenus d'un si grand Empire, il répondit, *qu'il n'aimoit pas le Jardinier qui coupoit jusqu'à la racine des choux dont il ne devoit cueillir que les feuilles.* Cette réponse est fondée sur le simple sens commun : cependant on trouve dans l'Histoire quantités de Princes qui ont mieux aimé suivre l'exemple du Jardinier qui s'avise sottement de tarir lui-même la source de son revenu, que d'imiter la sage modération d'Alexandre, par laquelle il s'assuroit un fonds de richesses inépuisable.

(53) *Que Burrhus, Seneque, & Thraseas ne sont tombez dans ces inconveniens que pour avoir été gens de bien.*

autour (54) de celuy-là mesme, & on verra que ceux qui vindrent en sa grace, & s'y maintindrent par meschancetez, ne furent pas de plus longue durée. Qui a oüy parler d'amour si abandonnée, d'affection si opiniastre ? Qui a jamais leu d'homme si obstinément acharné envers femme, que de celuy-là envers Poppée ? Or fut-elle après (55) empoisonnée par luy-mesme. Agrippine sa mere avoit tué son mary *Claude*, pour luy faire place en l'Empire. Pour l'obliger, elle n'avoit jamais fait difficulté de rien faire ny de souffrir. Donc son fils mesme, son nourrisson, son Empereur fait de sa main : (56)

---

(54) *De Neron.*

(55) Selon *Suetone & Tacite*, Neron la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le temps de sa grossesse. *Poppaam*, dit le premier dans la Vie de Neron, §. 35 *unicè dilexit. Et tamen ipsam quoque ictu calcis occidit* Pour Tacite, il ajoute que c'est plutôt par passion que sur un fondement raisonnable, que quelques Ecrivains ont publié, que Poppée avoit été empoisonnée par Neron, *Poppaa*, dit-il, *mortem obiit, fortuitâ mariti iracundiâ, à quo gravida ictu calcis afflicta est. Neque enim venenum crediderim, quamvis quidem Scriptores tradant, odio magis quàm ex fide.* Annal. L. XVI. *ab initio.*

(56) Voyez *Suetone*, dans la vie de Neron, §. 34.

après l'avoir souvent faillie, lui osta la vie : & n'y eut lors personne, qui ne dist, qu'elle avoit fort bien mérité ceste punition, si ç'eust esté par les mains de quelque autre, que de celuy qui la luy avoit baillée. Qui fut oncques plus aisé à manier, plus simple, pour le dire mieux, plus vray niaiz, que Claude l'Empereur ? Qui fut oncques plus coiffé de femme que luy de Messaline ? Il la mit enfin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousjours aux Tyrans, s'ils en ont à ne sçavoir bien faire. Mais je ne say comment à la fin, pour user de cruauté, mesmes envers ceux qui leur sont près, si peu qu'ils ayent d'esprit, cela mesme s'esveille. Assez commun est le beau mot (57) de cestuy-là, qui voyant la gorge descouverte de sa femme, qu'il aymoit le plus, & sans laquelle il n'eust sceu vivre,

(57) De *Caligula*, lequel, dit Suétone dans sa vie, §. 33. *Quoties uxoris vel amiculæ collum exoscularetur, addebat:* Tàm bona cervix, simul ac jussero, demetur.

il la caressa de ceste belle parole, *Ce beau col sera coupé tantost, si je le commande.* Voilà pourquoi la plusspart des Tyrans anciens estoient communément tuez par leurs favorits, qui ayant cogneu la nature de la tyrannie, ne se pouvoyent tant asseurer de la volonté du Tyran, comme ils se défioyent de sa puissance. Ainsi fut tué Domitian (58) par Estienne, Commode (59) par une de ses amies mesme, (60) Antonin par Marin, & de mesme quasi tous les autres.

C'est cela, que certainement le Tyran n'est jamais aymé, ny n'ayme. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose saincte : elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, ne se prend que par une mutuelle

---

(58) *Suétone*, dans la vie de Domitien, c. 17.
(59) Qui se nommoit *Marcia.* Herodien, L. I.
(60) *Antonin-Caracalla* qu'un Centurion nommé *Martial*, tua d'un coup de poignard, à l'instigation de *Macrin*, comme on peut voir dans Hérodien, L. IV, vers la fin. C'est sans doute l'Imprimeur qui a mis ici *Marin* au lieu de *Macrin* Etienne de la Boëtie ne pouvoit pas se tromper au nom de *Macrin*, trop connu dans l'Histoire, puisqu'il fut élu Empereur à la place d'Antonin Caracalla.

eſtime : elle s'entretient, non tant par un bienfaict, que par la bonne vie. Ce qui rend un ami aſſeuré de l'autre, c'eſt la cognoiſſance qu'il a de ſon intégrité. Les reſpondans qu'il en a, c'eſt ſon bon naturel, la foy, & la conſtance. Il n'y peut avoir d'amitié, là où eſt la cruauté, là où eſt la deſloyauſté, là où eſt l'injuſtice. Entre les meſchants, quand ils s'aſſemblent, c'eſt un complot, non pas compaignie. Ils ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent. Ils ne ſont pas amis, mais ils ſont complices.

Or quand bien cela n'empeſcheroit point, encore ſeroit-il mal-ayſé de treuver en un Tyran un amour aſſeurée, parce qu'étant au-deſſus de tous, & n'ayant point de compaignon, il eſt desja au-delà des bornes de l'amitié, qui a ſon gibier en l'équité, qui ne veut jamais clocher, ains eſt tousjours égale. Voila pourquoi il y a bien (ce dit-on) entre les voleurs quelque foy au partage du butin; pour ce qu'ils ſont pairs & compaignons, &

que s'ils ne s'entr'ayment, au moins ils s'entrecraignent : & ne veulent pas en se desunissant, rendre la force moindre. Mais du Tyran, ceux qui sont les favorits ne peuvent jamais avoir aucune asseurance, de tant qu'il a apprins d'eux-mesmes, qu'il peut tout, & qu'il n'y a ny droit ny devoir aucun, qui l'oblige ; faisant son estat de compter sa volonté pour raison, & n'avoir compaignon aucun, mais d'estre de tous maistre. Doncques n'est-ce pas grand'pitié, que voyant tant d'exemples apparents, voyant le danger si présent, personne ne se veuille faire sage aux despens d'autruy ? & que tant de gens s'approchent si volontiers des Tyrans, qu'il n'y ait pas un, qui ait l'advisement & la hardiesse de leur dire, ce que dit (comme porte le conte) le Renard au Lyon, qui faisoit le malade : *je t'irois voir de bon cœur en ta taniere ; mais je voy assez de traces de bestes, qui vont en avant vers toy ; mais en arriere qui reviennent, je n'en voy pas une.*

Ces misérables voyent reluire les thresors du Tyran, & regardent tous estonnez les rayons de sa braverie; & allechez de cette clarté ils s'approchent & ne voyent pas qu'ils se mettent dans la flamme, qui ne peut faillir à les consumer. Ainsi le satyre indiscret (comme disent les fables) voyant esclairer le feu treuvé par le sage Promethée, (61) le treuva si beau, qu'il l'alla baiser, & se brusler. Ainsi le Papillon, qui esperant joüir de quelque plaisir, se met dans le feu, pour ce qu'il reluit, il esprouve l'autre vertu, cela qui brusle, ce dit le Poëte Lucan. Mais encores mettons que ces mignons eschappent les mains de celuy qu'ils servent. Ils ne se sauvent jamais du Roy, qui vient après. S'il est bon, il faut ren-

(61) Ceci est pris d'un Traité de Plutarque, intitulé, *comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*, ch. 2. de la traduction d'Amyot, dont voici les propres paroles : « Le Satyre voulut baiser & embrasser le feu la premiere fois qu'il le » vid : mais Prometheus lui cria, bouquin, tu » pleureras la barbe de ton menton, car il brusle » quand on y touche. »

dre compte, & recognoistre au moins lors la raison. S'il est mauvais, & pareil à leur maistre, il ne sera pas, qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communément ne sont pas contents d'avoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encores le plus souvent & les biens & la vie. Se peut-il donc faire, qu'il se treuve aucun, qui en si grand péril, avec si peu d'asseurance, veuille prendre cette malheureuse place, de servir en si grand'peine un si dangereux maistre? Quelle peine, quel martyre est-ce, vray Dieu? Estre nuict & jour après pour songer pour plaire à un, & neantmoins se craindre de luy, plus que l'homme du monde: avoir tousjours l'œil au guet, l'oreille aux escoutes, pour espier d'où viendra le coup, pour descouvrir les embûches, pour sentir la mine de ses compaignons, pour adviser qui le trahit, rire à chascun, se craindre de tous, n'avoir aucun ny ennemy ouvert, ny amy asseuré: ayant tousjours le visage riant & le cœur transy;

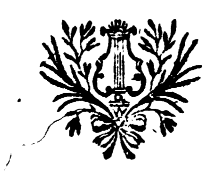
ne pouvoir eſtre joyeux, & n'oſer eſtre triſte ?

Mais c'eſt plaiſir de conſiderer, qu'eſt-ce qui leur revient de ce grand tourment, & le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine & de cette miſerable vie. Volontiers le peuple du mal qu'il ſouffre, n'en accuſe pas le Tyran, mais ceux qui le gouvernent. Ceux-là, les peuples, les Nations, tout le monde à l'envy, juſques aux payſans, juſques aux laboureurs, ils ſavent leurs noms, ils deſchiffrent leurs vices : ils amaſſent ſur eux mille outtages, mille vilenies, mille maudiſſons. Toutes leurs oraiſons, tous leurs vœux ſont contre ceux-là. Tous les malheurs, toutes les peſtes, toutes les famines, ils les leur reprochent : & ſi quelquefois il leur font par apparence quelque honneur, lors meſmes ils les maugréent en leur cœur, & les ont en horreur plus eſtrange, que les beſtes ſauvages. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoyvent de leur ſervice envers les gens, deſ-

quels quand chascun auroit une piece de leur corps, ils ne seroyent pas encores (ce semble) satisfaits, ni à demy saoulez de leur peine. Mais certes encore après qu'ils sont morts, ceux qui viennent après, ne sont jamais si paresseux, que le nom de ces (62) *Mange-peuples* ne soit noirci de l'encre de mille plumes, & leur réputation deschirée dans mille livres, & les os mesmes, par maniere de dire, traisnez par la postérité, les punissant encores après la mort de leur meschante vie. Apprenons doncques quelquefois,

(62) C'est le titre qu'on donne à un Roi dans Homere, & dont la Boëtie régale très-justement ces premiers Ministres, ces Intendans ou Surintendans des Finances, qui, par les impositions excessives & injustes dont ils accablent le Peuple, gâtant & dépeuplant les Pays dont on leur a abandonné le soin, font bientôt d'un puissant Royaume où fleurissoient les arts, l'agriculture, & le commerce, un désert affreux où regnent la barbarie & la pauvreté, jettent le Prince dans l'indigence, le rendent odieux à ce qui lui reste de sujets, & méprisable à ses voisins. Ce sont-là des *mangeurs de peuple* qui aiment bien moins les hommes qu'un Jardinier n'aime les arbres de son jardin. Aussi ne songent-ils qu'à profiter du dégât qu'ils font, sans se mettre en peine de ce qui pourra arriver au jardin ou au maître du jardin.

apprenons à bien faire. Levons les yeux vers le Ciel ; ou bien pour nostre honneur, ou pour l'amour de la mesme vertu, à Dieu tout-puissant, asseuré tesmoing de nos faits, & juste Juge de nos fautes. De ma part, je pense bien, & ne suis pas trompé, puisqu'il n'est pas si contraire à Dieu tout liberal & desbonnaire, que la tyrannie : qu'il réserve bien là-bas à part pour les tyrans & leurs complices, quelque peine particuliere.



ÉPITRE

DE MADEMOISELLE

DE GOURNAY,

Insérée en son impression de l'an 1635.

A MONSEIGNEUR L'ÉMINENTISSIME CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

NE vous pouvant donner les ESSAIS; *parce qu'ils ne sont pas à moy, & cognoissant neantmoins, que tout ce qu'il y a d'illustre en nostre siecle, passe par vos mains, ou vous doit hommage; j'ai creu que le nom de vostre Éminence devoit orner le frontispice de ce Livre. Il est vray, Monseigneur, qu'il vous rend ici, par*

mon entremise, un hommage fort régulier, car ne pouvant le vous donner, je vous ose donner à luy : c'est-à-dire, que preste de tomber dans le sepulchre, je vous consigne cet orphelin, qui m'estoit commis, afin qu'il vous plaise desormais de luy tenir lieu de Tuteur & de Protecteur. J'espere que le seul respect de vostre authorité luy rendra cet office : & que comme les mousches ne pouvoient entrer dans le Temple d'Hercule, dont vous estes emulateur ; ainsi les mains impures, qui depuis longtemps avoient diffamé ce mesme Livre, par tant de malheureuses Éditions, n'oseront plus commettre le sacrilege d'en approcher, quand le verront en vostre protection par celle-cy, que vostre libéralité m'a aidée à mettre au jour. Combien seray-je fiere eu l'autre Monde, d'avoir esté assez hardie en quittant cestuy-cy, pour nommer un tel Executeur de mon testament que le Grand Cardinal de Richelieu ! & de voir de là haut, qu'on se souvienne icy bas, que j'ay sceu discerner, à quelle excellence & hautesse

d'ame je debvois assigner la protection du plus excellent & plus haut présent que les Muses ayent faict aux hommes, depuis les siecles triomphans des Grecs & des Romains! Vous, Monseigneur, Autheur de tant d'Ouvrages immortels de diverse sorte, qu'il semble que vous ayez entrepris d'enrichir & d'amplifier l'Empire de l'Immortalité; ne l'obligez-vous pas à vous offrir par nos vœux, pour une espece de recompense, les plus nobles des biens qu'elle tient d'ailleurs, comme ce Livre: ouy mesmes à les reputer d'autant plus seurement immortels, qu'en les vous offrant, elle croid les appuyer aucunement sur le Destin de vostre Éminence; de laquelle je demeureray sans fin,

MONSEIGNEUR,

Vostre très-humble & très-obeissante servante,

GOURNAY.

A Paris, le 22 Juin 1635.

PRÉFACE
SUR LES ESSAIS
DE MICHEL DE MONTAIGNE,
PAR SA FILLE D'ALLIANCE.

SI vous demandez au Vulgaire quel est Cesar, il vous respondra que c'est un excellent Capitaine : si vous le luy montrez lui-mesme sans nom, voire en guerre, à l'exercice de ces grandes qualitez par lesquelles il estoit tel : sa prudence, labeur, vigilance, prevoyance, precaution, perseverance, ordre, art de mesnager le temps & de se faire aymer & craindre, sa resolution, sa vigueur à ne rien relascher, & ses admirables conseils sur les nouvelles & promptes occurrences : plus, ces contrarietez d'action en temps & lieu, craindre, oser, reculer, courre sus, prodi-

guer, resserrer, & mesmes ravir où besoin est, cruauté, clemence, simulation, franchise. Si, dis-je, après luy avoir fait contempler toutes ces qualitez & ces actions, ouy mesmes en guerre comme il est dict, mais hors l'apparat de Chef & hors la victoire, vous luy demandez quel homme c'est-là : certes il le vous donnera, s'il vient à poinct, pour un des fuyards de la bataille de Pharsale : parce qu'il ne sçait si c'est par telles parties qu'on se rend grand Capitaine : & que pour juger sur elle purement, d'un qui le soit ou puisse estre, il le faut estre soy-mesmes ou capable de le devenir par instruction. Enquerez semblablement ce mesme Vulgaire, ce qu'il luy semble de Platon, il vous rebattra l'oreille d'un celeste Philosophe : mais si vous laissez tomber en ses mains le Sympose ou l'Apologie desnuez de ce haut nom de leur pere, il en fera des farcès : & s'il entre en la boutique d'Appelles, il emportera bien son tableau, mais il n'achetera que le nom du Peintre.

Ces considérations m'ont tousjours mise en doute de la valeur des esprits, que le credit populaire suivoit de son mouvement & sans autorité précédente des belles ames : authorité certes encore, meuris par divers aages : j'entens, passée en usage fixe qui est l'unique estoille du Pole, qui peut droictement guider les approbations populaires. Car le Peuple n'a garde de cognoistre par luy-même la valeur des esprits, manquant d'esprit : ny de mettre à prix, ou de suivre sainement en cela une approbation ou authorité, pour équitable qu'elle soit, qui pour estre nouvelle, reste desbattue : puisqu'il ne sçauroit par ce mesme defaut d'esprit, cognoistre le poids des tenants & des assaillants en ce desbat. Celui qui gaigne multitude d'admirateurs parmy la commune, & de son jugement propre, ne peut pas estre grand : puisque pour avoir de bons Juges, il faut beaucoup de semblables, outre qu'il est vray, que la fortune & la vertu favorisent rarement un mesme subjet. Le peuple est

une foule d'aveugles : quiconque se vante de son approbation, se vante de paroistre honneste homme à qui ne le void pas : adjoustons, que c'est une espece d'injure d'estre loüé de ceux que vous ne voudriez pas ressembler. Qu'est ce que le dire de sa presse ? (si cette question n'est desja trop vuidée par les anciens) ce que nulle ame sage ne voudroit ny dire ny croire : qu'est-ce que la raison ? le contrepoil de son opinion : & je treuve la reigle de bien vivre aussi certaine, à fuir l'exemple & le sens du siécle, qu'à suivre la Philosophie ou la Theologie. Il ne faut entrer chez le Peuple spirituellement ou corporellement, que pour avoir le plaisir d'en sortir : or Peuple & Vulgaire s'estend jusques-là, qu'il est en un estat, surtout en nostre saison, point de personnes entierement non vulgaires, que de Princes, pour rares que les Princes y soient. Je lairray toutesfois à Seneque, touchant, ce me semble ceste corde de la neantise po-

pulaire, la charge de dire le reste mieux que moy. Xerxes contemplant ses dix-sept cent mille hommes, s'escria de douleur, sur ce que dans cent ans, il n'en resteroit un seul en vie. Il nous faudroit tous les jours faire un cri bien divers, sur pareil nombre; de ce qu'il ne s'y treuveroit pas à l'adventure un sage, ni qui pis est un juste. Tu devines desja, Lecteur, que je veux rechercher les causes du froid recueil, que nostre Vulgaire fit d'abord aux essais. Mais treuvées, ou non, laissons-là ses opinions, qui ne nous doivent peut-estre pas engendrer plus de soucy, hors les sujets ausquels elles blessent nostre fortune, qu'elles engendrent d'honneur à leur maistre. Le Proverbe est très-vray; que s'il faut souhaiter de la loüange, c'est de ceux qui sont loüables. Certes je rends à ce propos un sacrifice au bonheur, qu'une si fameuse & digne main que celle de Justus Lipsius, ait ouvert par Escrit public les portes de la loüange aux Essais: & en ce que la fortune l'a

choisi pour en parler le premier de ceste part, elle a, ce semble voulu lui deferer une prerogative de suffisance en son siecle & nous advertir tous de l'escouter comme nostre maistre. L'admiration dont ils me transirent, lorsqu'ils me furent fortuitement mis en main au sortir de l'enfance, m'alloit faire reputer visionnaire : si quelqu'un pour me remparer contre un tel reproche, ne m'eust descouvert l'Eloge très-sage, que ce Flamand en avoit rendu depuis quelques années à leur autheur mon Pere. Lecteur, ayant à desirer de t'estre agreable, je me pare du beau tiltre de ceste alliance, puisque je n'ay point d'autre ornement : & n'ay pas tort de ne vouloir appeller que du nom paternel, celui duquel tout ce que je puis avoir de bon en l'ame est issu. L'autre qui me mit au Monde, & que mon desastre m'arracha dès l'enfance, très-bon Pere, orné de vertus, & habile homme, auroit moins de jalousie de se voir un second, qu'il n'auroit de gloire de s'en voir un tel.

Le don du jugement est la chose du monde que les hommes possedent de plus diverse mesure : le plus digne & avare present que Dieu leur face, leur perfection : Tous biens, ouy les essentiels, leur sont inutiles, si cestuy-là ne les menage : & la vertu mesme tient sa forme de luy. Le seul jugement esleve les humains sur les bestes, Socrates sur eux, les Anges sur Socrates : & le seul jugement nous met en droicte possession de Dieu : cela s'appelle l'ignorer & l'adorer en la foy. Pythagoras disoit aussi, que la cognoissance de Dieu ne pouvoit estre autre en nous, que l'extreme effort de nostre imaginative vers la perfection. Ne vous plaist-il avoir l'esbat de voir eschauder plaisamment les froids estimateurs des Essais ? mettez leur jugement sur le trottoir à l'examen des Livres anciens. Je ne dis pas pour leur demande, si Plutarque & Seneque sont de grands Autheurs, car la réputation les dresse en ce poinct-là, mais pour sçavoir de quelle part ils le sont plus ? si

c'est en la faculté de juger, si c'est en celle d'inventer & de produire, & comme eux qui devisent de ces facultez les entendent ou comprennent : qui frappe plus ferme que son compaignon en tel endroit ; qu'elle a deue selon leur matiere estre leur conduite & leur fin en escrivant : quelle des fins d'escrire est la meilleure en general, quelles de leurs pieces ils pourroient perdre avec moins d'interests, quelles ils devroyent conserver avant toutes, & pourquoy. Faites-leur après esplucher une comparaison de l'utilité de la doctrine de ces deux ou de leurs semblables, contre celle des autres Escrivains : & finalement trier en raisonnant sur les causes, ceux de cette plantureuse bande des Muses & de Minerve, qu'ils aymeroient mieux ressembler & dissembler. Quiconque sçaura pertinemment respondre de tout cela, je luy donne luy de gouverner, sceller & canceler ma creance sur nostre Livre.

Pour venir aux reproches que ces personnes font aux Essais, je ne les dai-

gnerois rabattre, à dessein de les mettre en grace avec elles, malades non curables par les mains de la Raison : toutesfois j'en veux dire un mot en consideration de quelques esprits, qui meritent bien qu'on employe un advertissement afin de les garder de chopper après les choppeurs : si desormais le crédit qu'un Ouvrage de telle excellence s'est acquis auprès de toutes les belles ames, par la force de la verité, ne nous releve de ce besoing : & sans doute la guerre qu'il a souffert entre les cerveaux foibles, & la faveur qu'il a nettement gaignée entre les forts, ont esté aussi necessaires appendances de son merite l'une que l'autre. Premierement on l'accuse de quelque usurpation du Latin, de la fabrique de nouveaux mots, & d'employer quelques phrases nonchalantes ou Gasconnes. Je reponds, que je leur donne gaigné, s'ils peuvent dire, pere ni mere, frere, sœur, boire, manger, dormir, veiller, aller, voir, sentir, ouyr & toucher, ny tout le reste en somme des plus communs vo-

cables qui tombent en nostre usage, sans parler Latin. Ouy, mais le besoing d'exprimer nos conceptions, dit quelqu'un d'eux, nous a contraintes à l'emprunt de ceux-cy. Ma replique est, que le besoing de mon Pere tout de mesme, l'a contraint de porter en ceux-là ses emprunts outre les tiens, pour exprimer ses conceptions, qui sont outre les tiennes. Je sçay bien qu'on a tourné les plus nobles conceptions, & les plus excellents Livres en notre Langue, où les Traducteurs se sont par fois rendus plus superstitieux d'innover & puiser aux sources estrangeres : mais on doit considerer, que les Essais resserent en une ligne, ce que les Traducteurs osent alonger en quatre : joint que nous ne sommes peut-estre pas assez sçavants, ny moy, ny ceux qui devisent ainsi, pour sentir si ces traductions sont par-tout aussi vigoureuses que leur texe. J'ayme à dire Gladiateur, j'ayme à dire Escimeur à outrance, aussi fait ce Livre : cependant qui m'astreindroit à quitter l'un des deux, je retiendrois Gladiateur : & si sçay quel bruit

bruit ou en menera : par-tout en chose semblable, je ferois de mesme. J'entends bien, qu'il faut user de bride aux innovations & aux emprunts : mais ce n'est pas une sottise de dire, que l'on n'en defend que l'abus ; & qu'on recognoisse, qu'avec la bride & la prudence il soit loisible de les employer, on defend aux Essais de l'oser entreprendre comme incapables, le Roman de la Rose en ayant esté jugé capable autrefois ? veu mesme que le langage de son siecle, n'estoit pressé non plus que le nostre, sinon de la seule necessité d'amendement : & qu'avant ce vieil livre, on ne laissoit pas de parler & de se faire entendre autant qu'on vouloit. Horace vrayment ne s'en tairoit pas.

Ce que Rome a souffert de Plaute & de Cæcile,
Le peut-elle interdire à Varie ou Virgile?
Ne doy-je orner la langue, enflant mes vers hardis,
Puis qu'Ennie & Caton l'osoient orner jadis?
Ils semerent de fleurs le Poëme & la Prose,
Prestants de nouveaux noms à mainte & mainte chose;

Et tousiours à bon droict les chemins sont ouverts
A forger par les temps phrases & mots divers.

A qui la force d'esprit manque, comme à ceux du temps de ce Roman, les vocables suffisants à exprimer, ne manquent jamais : & suis en doute au contraire, qu'en cette large & profonde liberté de la langue Grecque, ils ne se treuvassent encore souvent manqués & taris chez Socrates & chez Aristote & Platon. On ne peut representer que les imaginations communes, par les mots communs : quiconque a des conceptions ou pensées extraordinaires, doit chercher des termes inusitez à s'exprimer. N'ont-ils pas aussi raison, je vous prie ? qui pour huict ou dix mots qui leur sembleront estrangers ou hardis, ou pour trois manieres de parler Gasconnes, & vingt bisarres ou nonchalantes, & desreiglées, s'ils veulent, qu'ils espieront en ceste piece si transcendante par tout, & mesmement au langage : n'y trouveront à parler que pour mesdire ? Est-il defendu d'appliquer quelques lustres sur

un beau visage, pour en relever la blancheur ? Quand je defends mon Pere des charges du dialecte, je me mocque. Pardonnerions-nous à ces correcteurs, s'ils avoient forgé cent dictions à leur poste, pourveu que chascune d'elle en signifiast deux ou trois ordinaires : & dictions qui perçassent une matiere jusqu'à la mouëlle, tandis que les autres la frayent ou frappent simplement ? S'ils nous representoient mille nouvelles phrases très-delicates, vifves, basties & inventées d'une forme inimitable ? qui dissent en demy ligne, le sujet, le succès & la loüange de quelque chose ? mille metaphores esgalement admirables & inoüyes, mille très-propres applications de mots enforcez & approfondis à divers & nouveaux sens ? (car voila l'innovation qu'ils nous repriment, & qu'ils craignent que les Essais facent passer en exemple) & tout cela, dis-je, sans qu'un Lecteur y peust rien accuser que nouveauté, mais bien Françoise ? Or à mesure que jardiner & provigner à propos une

langue, est une plus belle entreprinse, à mesure est-elle permettable à moins de gens ainsi que remarque mon Pere. C'est à quelques jeunes discoureurs du siecle, qu'il faudroit donner de l'argent pour ne s'en mesler plus; soit pour edifier ou demolir : comme à ce mauvais flusteur antique, qui prenoit simple loyer pour sonner, & double pour se taire. Ayant traicté du langage ailleurs, j'y renvoye le Lecteur : & la seule necessité de l'occasion presente est cause que je range icy ce dernier passage. Pour descrire le langage des Essais, il le faut transcrire : il n'ennuye jamais le Lecteur que quand il cesse; & tout y est parfait, s'il n'avoit point de fin. Un si glorieux langage devroist estre par Edict, assigné particulierement à proclamer les grandes victoires, absoudre l'innocence, faire sonner le commandement des Loix : planter la Religion aux cœurs des hommes, & à loüer Dieu. C'est en verité l'un des principaux cloux, qui fixeront la volubilité de nostre vulgaire François,

continué jusques icy : son credit s'eslevera chaque jour, empeschant que de temps en temps on ne treuve suranné ce que nous disons aujourd'huy, parce qu'il perseverera de le dire : & le faisant juger bon d'autant qu'il sera sien.

On proscrit après non seulement pour impudique & dangereuse, mais pour je ne sçay quoy de nefas, usons de ce terme, sa liberté d'anatomiser l'Amour : surquoy je n'oserois respondre un seul mot, ny consequemment sur plusieurs autres articles touchés en cette Preface, après les belles responses que luy-mesme y fait : n'estoit que nos hommes qui jugent toutes choses par opinion, gousteront à l'adventure mieux sa defense d'une autre main, bien que pire, qu'ils ne feront de la sienne propre. Cela s'appellera prester ma foiblesse, à servir de lustre à sa force : mais c'est tout un, je luy dois assez pour subir cet inconvenient. Est-il donc raisonnable de condamner la theorique de l'Amour pour coupable & diffamable,

establissant sa pratique pour honneste, legitime & sacramentale par le Mariage? Consentons neantmoins, s'il plaist à ces gens, qu'elle soit coulpable & diffamable, il reste à nier qu'elle soit impudique, pour celuy qui la traicte, ny pour son Lecteur : specialement traictée par un personnage, qui demeslant ceste fusée, comme correcteur & scrutateur perpetuel des actions & des passions humaines, presche soigneusement la modestie & la bienseance exemplaire aux Dames, & les dissuade de faire l'amour, ainsi que l'Autheur dont il est question. Car outre que ce Livre prouve fort bien le maquerelage, que l'art de la ceremonie & ses exceptions prestent à Venus; quels suffragants de chasteté sont ceux-cy, je vous prie, qui vont encherissant si haut la force & la glace des effets de Cupidon, que de faire accroire à la jeunesse, qu'on n'en sçauroit pas simplement oüyr deviser sans peril & sans transport? S'ils le disent à des femmes, n'ont-elles pas raison de mettre leur ab-

stinence en garde contre un prescheur qui soustient que c'est chose impossible, d'oüyr seulement parler de la table sans rompre son jeusne ? Je diray donc, qu'à peine S. Paul eust-il refusé la langue ou l'oreille au besoin, sur l'examen de l'Amour, puis qu'il fonde sa vertu à sentir & supporter les aiguillons mesmes de cette passion en son corps : *nam virtus infirmitate perficitur*. Et quoy, Socrates, qui se levoit continent d'auprès ce bel & brillant sujet, dont la Grece, à ce qu'on disoit, n'eust sceu porter deux ; faisoit-il alors moins acte de chasteté, d'autant qu'il avoit oüy, veu, dit & touché, que ne fesoit Timon, se promenant seul tandis en un desert ? Livia, selon l'opinion des Sages, parloit en Imperatrice & capable Dame, telle qu'on l'a recognue, soustenant qu'aux yeux d'une femme chaste, un homme nud n'estoit non plus qu'une image. Que si quelqu'un croid neantmoins que cela veuille dire, qu'elle leur eust conseillé d'aller voir un tel spectacle exprès, ou

de se lever plus matin pour lire toutes les folies des Poëtes Grecs & Latins, il declare assez sa beveue. Cette Princesse jugeoit sans doute, qu'il faut que le Monde bannisse du tout l'Amour & sa Mere au loin : ou que s'il les reserve chez luy, c'est une bastellerie à quiconque ce soit de faire le pudique, pour sequestrer des yeux, de la langue & des oreilles les images & les discours de la cabale de ce Dieu. Outre que les hommes & les femmes pour qui l'amour est banny, j'entends qui n'ont aucune part réelle ou presente en luy, sont forcez d'avouer, qu'ils y ont part presomptive, ou du moins acceptable, par le mariage : raison qui les doit divertir de refuser au besoing l'œil, la langue ou l'oreille, à telles appendances de ce mesme Dieu, cela s'appelle telles images, & tels discours. Je n'approuve pas pourtant les licences de ces Poëtes-là, non plus que l'allegation que mon Pere en fait par fois, ny mesme quelque esmancipation de son creu ;

tant pource qu'elles repugnent à mon gouſt, que d'autant que je ſuis toujours d'advis que chaſcun contienne autant qu'il peut ſes faicts & ſes parolles ſous le joug des formes & ceremonies communes: mais j'accuſe encore plus que telles erreurs, ceux qui les accuſent outre leur meſure. La plus legitime conſideration que les Dames puiſſent apporter au refus & fuite d'eſcouter ces choſes, c'eſt de craindre qu'on ne les tente par leur moyen. Mais outre qu'au contraire, ainſi que j'ay dit, la ceremonie eſt miniſtre de Venus, ſoit par ſon intention originaire, ſoit par accident; ces Dames doivent avoir grand'honte de ne ſe ſentir de bon or que juſques à la coupelle; & continentes, que parce qu'elles ne rencontrent rien qui heurte la continence. L'aſſaut eſt le labeur du combattant, mais il eſt auſſi pere de ſa victoire & de ſon triomphe: & toute vertu deſire l'eſpreuve, comme tenant ſon eſſence meſme du contraſte. Si n'entends-je pas pourtant,

que la chasteté deust desirer ou souffrir l'assaut, en plus amples termes, que ceux dont il est question : c'est-à-dire, vagues, generaux, & hors tout interest & dessein particulier qui peut estre apposté pour la surprendre. Ce ne sont pas donc les discours francs & speculatifs sur l'Amour, qui sont dangereux ; ce sont les mols & delicats, les recits artistes & chatouilleux ; des passions amoureuses, & de leurs effects, qui se voyent aux Romans, aux Poëtes, & en telles especes d'Escrivains ; dangereux, dis-je, tousjours, mais qui le seroient beaucoup moins, sans l'encherissement & le haut prix où les loix de la ceremonie & leurs exceptions, ont eslevé Cupidon & Venus. Toutefois certes j'ay grand'peur, que le genre humain ne puisse sçavoir plus dangereusement quel animal est l'Amour, que quand personne ne le luy dit. Je crains en somme, que si l'on conjoint en un la jeunesse, l'inclination naturelle, les delices, une gentillesse natale avec une nour-

titure polie, animées d'abondant par l'art & le succès des ceremonies alleguées ; on ne loge Cupidon à tel degré parmy ceux où toutes ces choses se trouveroyent ensemble, que pour beau que ces Romans & Poëtes, & le grand Platon mesme le peussent descrire, il ne reste profondement inferieur, à l'image que des gens de cette dangereuse trempe luy supposent : en un mot, la plus friande peinture de l'Amour qu'on leur puisse tracer, ternit en leur imagination l'idée qu'ils conçoivent de luy naturellement.

Pour quelque legere obscurité qu'on reprend après en nos Essais, je diray, que la matiere n'estant pas aussi bien pour les novices, il leur a deu suffire d'accommoder les styles à la portée des profez seulement. On ne peut traicter les grandes choses, selon l'intelligence des petites & basses ames : car la comprehension des hommes ne va guere outre leur invention. Ce n'est pas icy le rudiment des apprentifs, c'est l'Alcoran des maistres Œu-

vres non à gouster par une attention superficielle, mais à digerer & chilifier, avec une application profonde ; & de plus, par un très-bon estomach : encore est-ce davantage, un des derniers bons Livres qu'on doit prendre, comme il est le dernier qu'on doit quitter. Qu'est-ce, diray-je, à ce propos, que Plutarque treuveroit plus à dire au bonheur de son siecle que le manquement de la naissance de ce Livre ? & que feroit plus volontiers Xenophon, s'il retournoit, que de l'estudier avec nous ? Il se peut enfin nommer * *La quintessence de la vraye Philosophie, le throsne judicial de la Raison, l'hellebore de la folie, le hors de page des*

---

* Expressions guindées & extravagantes que la Demoiselle *de Gournay* a imaginées pour exalter le mérite du Livre de Montagne ; & qui à force de trop dire, ne disent rien du tout :

Voces inopes rerum, nugæque canoræ.

Ce qui soit dit sans conséquence pour le reste de cette Préface, où la plûpart des critiques qu'on avoit faites de Montagne & de son Livre, sont fidellement exposées, & réfutées avec beaucoup de solidité.

esprits, & la resurrection de la verité morale & humaine; c'est-à-dire, la plus utile, & seule accessible : je laisse tousjours à part celle que Dieu nous communique par le don de l'Evangile, & de sa grace paternelle.

Je voy qu'on le galloppe en suitte du reproche de foiblesse, sur le peu d'obligation qu'on pretend qu'il s'est donné de traicter les matieres au long. Surquoy considerant s'ils avoient raison, je n'ay sceu trouver aux Opuscules de Plutarque guere ou point du tout, de sujets, traictez à pleine voile, outre le nombre qui s'en void aux Essais : Comme de l'Amitié, sur laquelle il a rencontré ce que les autres semblent avoir seulement cherché jusques icy : de la Neantise & vanité de l'homme en l'Apologie de Sebonde, piece si pleine en son espece, que le souhait n'y peut qu'adjouster : de la Vertu : de l'Art de conferer : le discours qu'il manie sur des Vers de Virgile : contre la Medecine : de l'Institution des enfans : du Pedantisme :

de la Solitude : Que le goust des biens & des maux dépend en partie de l'opinion que nous en avons : du Repentir : de la Diversion : de l'Experience : de l'Exercitation : sur la Simplicité des discours de Socrates au Traité de la Physionomie : le poinct des Fins de l'homme qu'il agiste si pleinement en divers lieux : comme aussi celuy de l'Erreur des opinions vulgaires, accompagné de leur correction : Sa Peinture : le très-difficile Examen du poids & merite de tant de diverses actions des hommes, & l'Anatomie parfaite de leurs passions & mouvements interieurs : sur lesquelles actions, passions & mouvements interieurs des hommes, je ne sçay si jamais autre Autheur dit ny considera ce qu'il a dit & consideré. Somme, faisant exception des choses qu'il a traictées amplement, je les treuve en tel nombre qu'elles occupent presque la masse complette de l'Ouvrage. Mais à bon escient quand il n'auroit approfondy qu'un de ces articles de la sorte qu'ils le sont, luy pourroit-on

imputer que sa foiblesse l'empeschast d'en faire autant des autres ? Ou si bien Hercules n'avoit battu qu'un homme, seroit-il peu vaillant, pourveu que celuy-là fust Anthée ou Gerion ? La cause qui fait sembler que cet Autheur comprenne moins de matieres pleines que les autres ; c'est que, parce qu'il resserre en un volume toutes les matieres de la Philosophie Morale, il est force qu'outre les pleines & combles, il en entasse de surcroist, infinies, manques ou courtes, plus que ces autres-là ne font : lesquelles à l'advis de ces repreneurs, excluent les pleines & combles, ou font qu'elles ne doivent pas estre considerées : outre la bestise de ces gens de manquer maintefois de recognoistre la suicte par laquelle il continue & accomplit les matieres afin d'y apporter ce comble, à travers de quelque gaillardise d'intermede où son style est porté. Mais qu'est-ce que de traicter les matieres tout du long ? il n'est rien, dit-il, dont il voye le tout ; & moins le voyent ceux qui

luy promettent de l'escrire. Quiconque n'espuise un theme sans laisser que dire après soy, ne le traicte pas tout du long : toutesfois je ne voy point que Platon escrivant le Lysis, ait soustrait le moyen à son disciple Aristote, à Ciceron, à Plutarque, à Lucien, & fraischement aux Essais, de nous entretenir de l'Amitié, ny que luy mesme par sa Republique, pour entiere & plantureuse que nos accusateurs la recognoissent, ait empesché de composer cent autres Republiques : ainsi du reste. Voilà doncques, que manier à leur mode un poinct tout entier, ce n'est autre chose, que le laisser à manier tout entier encore comme une source inépuisable, à cent autres Escrivains qui viendront après. Que si corrigeants leur playdoyer, ils disent, qu'on le doit au moins manier amplement : je leur consens, que cette amplitude soit quelque chose : mais non pas de tel poids, qu'elle ne se puisse treuver en un Ouvrage indigne de recommendation : tant s'en faut que son

manquement, accordé qu'il fust en nostre Livre, peust flestrir par coherence, la transcendante sagesse de ses conceptions. Je leur demande s'ils n'aymeroient pas autant avoir escrit ce seul mot d'Aristote, Que l'amitié est une ame en deux corps, que tout le Toxaris, bien que ce soit un bon Escrit, voire le Lælius peut-estre, qui vaut encore plus. Enquerez Platon, s'il n'ayme au Sympose l'Oraison d'Agathon, que parce que celle d'Aristophanes l'accompaigne, estendant l'œuvre : mais advisez que devient Platon en ses amples & longs Ouvrages mesmes, si c'est le plus, & non le mieux dire, qu'on cherche ? Or si c'est le poids des conceptions qui fait valoir un Ouvrage, autant le fait-il en celles de divers objets ramassez ensemble, que d'un seul, ouy plus à mon advis : de ce qu'oultre que l'on void par cette diversité, que l'esprit qui parle est plus universel, il paroist aussi qu'il est plus grand : puis qu'il a peu frapper de bons coups, si bons coups y a, sans se donner l'advantage de

s'ouvrir si à plein qu'il feroit, s'il prenoit loisir de s'acharner sur une matiere : en laquelle d'abondant un trait enfante l'autre, lors qu'on vient à la filer de long, relayant & secondant l'ouvrier. Celuy qui prend six feuilles de papier pour escrire un Traité de la Medecine, je ne me soucie gueres, s'il n'en occupe que deux sur ce texte, pourveu qu'il me rehausse les quatre autres feuilles, de quelque aussi riche couleur : qui perd morceau, pour morceau, ne perd rien. Et me rapporte bien au Lecteur, sçavoir, si la couleur dont les Essais luy rehaussent les Chapitres des Boyteux, des Coches, de la Physionomie, de la Vanité, sans aller plus loin, se doit contenter d'estre simplement appellée aussi riche, que celle qu'on lui promettoit par le tiltre. Puis qu'estants hommes on ne nous peut faire voir une chose pleinement & parfaitement, il faut que les Autheurs s'efforcent à mettre ordre que nous les voyons toutes ou plusieurs, le moins imparfaitement qu'il se

puisse. Ainsi quand mes parties auroient prouvé, que ce Livre ne traite rien amplement, qu'ils choisissent à leur poste autant de sujets qu'il en comprend, pour nous donner sur chascun, à son exemple, un des meilleurs mots qui s'y puissent dire : & lors j'ay recouvré maistre en eux, avec pareille joie qu'un autre le trouva jadis en Sociates ; quand après l'avoir ouy haranguer, il quitta ses disciples, afin d'estre disciple luy-mesme. Il n'est point de discours ny trop longs ny trop briefs, ny divagants indeument, pour toucher une de leurs autres censures, si l'on ne perd temps à les lire.

Davantage, je viens de rencontrer deux ou trois nouvelles objections contre mon Pere, en Baudius, Autheur que je respecte ailleurs, & par son esprit, & par obligation, m'ayant du fond de la Hollande honoré de ses Eloges. Il le dément, de publier pour foible sa memoire, qui paroist vigoureuse, à son advis, par les authoritez, les allegations & les exemples

des Essais. Il se trompe ; car mon mesme Pere escrivant sans aucune provision de ces choses, & lisant aux intervalles de sa composition, le descouvroit de hazard çà & là dans les Livres : & puis assortissoit chaque piece en sa place. Baudius l'arguë aussi de vanité, de ce qu'il escrit, que ce défaut de memoire le portoit à ne pouvoir retenir le nom de ses gens, que par celuy de leur Nation, semblant à cet Autheur, que cela doit presupposer un nombre infini de domestiques. Quelle conclusion ! Nostre dame ! Veu que le nostre ne parle nullement qu'ils fussent en quantité : & veu qu'il ne peut non plus esperer, de faire par ce recit imaginer le nombre grand : puis que s'il eust esté tel, il estoit aussi facile d'en oublier les Nations, ou les Provinces, que les noms propres. Cet objet est assez rabattu par un seul mol : c'est qu'en tout son Livre, il ne s'attribue pas seulement Secretaire ny Maistre d'Hostel, & n'appelle pas Gouvernante, la femme dont il

parle, qui servoit l'enfance de sa Fille : l'un & l'autre de ces tiltres neantmoins, estants en nostre siecle si communs parmy les domestiques des maisons médiocrement qualifiées & moindres que la sienne. Qui plus est, Baudius pretend, que bien qu'il triomphe en metaphores, il s'y laisse par fois emporter de licence : à l'exemple, dit-il, des grands Orateurs. Je ne voy point ces licences : il en devoit remarquer quelques-unes, à faute de quoy son propre silence luy sert de responce. Il le querelle après d'estimer la Science indigne de sa noblesse, pource qu'il presche en divers lieux son ignorance. Cette atteinte est encores autant indirecte : car parmi ses défauts il est forcé d'avouer cettuy-là, puisqu'il est veritable, d'ignorer certaines & plusieurs choses, ayant promis sa peinture complette & juste. S'il honore la Science ou non, au partir de là, nous ne pouvons comprendre de cette parole, qu'il prononce autre part ; que ceux qui la desdaignent montrent assez leur bestise ; & dit

au Chapitre, De l'art de conferer; que le sçavoir en son vray & droict usage, est le plus noble & plus puissant acquest des hommes. Baudius en toutes ces censures, se devoit souvenir d'un mot de Sertorius, ce me semble, ayant battu son jeune ennemy, qui ne se deffioit & ne s'armoit que d'un costé, qu'un suffisant Capitaine doit autant regarder derriere lui que devant: ce que si Baudius eust fait, il auroit treuvé en un passage le correctif de l'autre, quand le besoing l'eust requis.

Au surplus, ceux qui pretendent calomnier la pieté de nostre Autheur, pour avoir si meritoirement inscrit un heretique au roolle des excellents Poëtes de ce temps, ou sur quelqu'autre punctille de pareil air, me jetteroient volontiers en soupçon, qui essayassent à nous faire croire, qu'ils ont des compaignons en la desbauche de la leur. Tout ainsi que jamais homme ne voulut plus de mal aux illegitimes & querelleuses Religions, que celuy dont est question; de mesme par con-

ſequent, il fut partiſan formel de ce qui regardoit le reſpect de la vraye : & la touche de celle-cy, c'eſtoit pour lui, comme les Eſſais le publient, & pour moy ſa creature, la ſainte Loy de nos Peres, leur tradition & leur authorité. Qui pourroit auſſi ſuppoſer ces nouveaux Tyrans du ſiecle, ces eſcheleurs de Ciel, qui penſent arriver à cognoiſtre Dieu par leurs moyens, & circonſcrire luy, ſes œuvres & leurs creances aux limites de leur perquiſition & de leur raiſon : ne voulants rien recevoir pour vray, s'il ne leur ſemble vrayſemblable ? Où toutes choſes ſont plus immenſes & plus incroyables, là ſont Dieu & ſes faicts plus certainement : Triſmegiſte à coſté de ce propos, appellant la Divinité : Cercle dont le centre eſt par tout, & la circonference nulle part. Quant à Baudius qui touche auſſi cette corde, il nous devoit marquer en quoy conſiſtoient ces paſſages contre la meſme Religion, qu'il dit meriter la liture en nos Eſſais : ou ſe reſoudre à ſouffrir luy-meſme, une liture

de celuy par lequel il accuse en eux ce défaut. Mais il est bien vray, que ce Livre estant ennemy profez des Sectes nouvelles, plus Baudius huguenot l'accuse en l'article de la Religion, & plus il magnifie son triomple, & le declare loüable en ce poinct là. Sur ce lieu principalement, faut-il escouter nostre Livre d'aguet, & se garder de broncher en quelque inique interprétation de ses intentions, par sa libre, brefve & brusque façon de s'exprimer. M'amuseray-je à particulariser quelques regles, pour se gouverner en cette lecture : il faut dire en un mot ; ne t'en mesle pas, ou sois sage. Aucuns Livres ne sont sages pour ceux qui ne sont point assez sages pour eux : en effet je n'ai jamais veu personne l'attaquer, soit du costé de la Religion ou d'autre, qui n'ait rabbattu son atteinte de luy-mesme ; faisant voir sur le champ qu'il luy imposoit, ou qu'il ne l'entendoit pas.

Pro captu lectoris habent sua fata libelli.

Ce que je ne dis nullement pour Baudius, lequel comme j'ay remarqué, n'a choqué

choqué ce lieu que par interest & passion. Je rends graces à Dieu, que parmy la confusion des creances effrenées qui traversent & tempestent aujourd'huy son Eglise, il lui ait pleu de l'estayer d'un si puissant pillier humain. La Foy des simples ayant à desirer d'estre fortifiée mondainement contre tels assauts, ainsi qu'elle l'estoit spirituellement par cette faveur divine, qui luy est acquise avant les siecles; la bonne fortune luy fit un present très-propre à ce besoin, de luy produire une ame de si haute suffisance, qui la verifiast par son approbation. En effet, si la Religion Catholique à la naissance de ce personnage, eust sceu combien il devoit estre excellent, quelle apprehension eust esté la sienne de l'avoir pour adversaire? Certes il a rendu vraye sa proposition; que des plus habiles & des plus simples ames, se faisoient les bien croyants; comme aussi la mienne: que de ces deux extremitez se faisoient les gens de bien. Car je tiens le parti de ceux qui jugent que le vice pro-

cede de sottise, & consequemment, que plus on approche de la haute suffisance, plus on s'esloigne de luy; proposition que je me suis peut-estre efforcée de prouver en un autre lieu. Quelle teste bien faite, ne fieroit à Platon sa bource & son secret, ayant seulement leu ses Œuvres? Par cette consideration, je mesprisay le reproche d'extravagance dont on me chargeoit, alors que j'honorois & cherissois si fort cet esprit sur la simple lecture des Essays; qu'avant l'avoir ny pratiqué, ny veu, j'estois aussi cordialement sa fille que depuis. Je me representois que toute bienveuillance estoit mal fondée, si elle ne l'estoit sur la suffisance & la vertu de son object; & que non-seulement la suffisance de l'Ouvrier paroissoit en ces Ecrits-là, mais y paroissoit en appareil si haut, que le vice ne pouvoit loger chez luy, ny la vertu luy manquer : & que par consequent, nul ne devoit differer à luy departir cette bienveuillance, jusques à l'entreveue; si ce n'estoit quelqu'un auquel il faschast de

confesser, que sa Raison eust plus de credit à luy nouer une alliance, que ses yeux: & faschast d'avouer consequemment encore, qu'il pust rien faire de bien s'il les avoit bandez. Pour engendrer l'amour, intelligence corporelle & spirituelle, la presence & la veue sont autant requises que le discours: mais la bienveuillance ou amitié, comme estant une intelligence toute spirituelle, doit germer spirituellement par le pur discours & la cognoissance: bien qu'elle se puisse enrichir de presence, par la conversation assistée & confortée des offices qui la peuvent suivre.

Revenons cependant, pour dire, que la plus generale censure qu'on face sur nostre Livre, c'est que son Autheur s'y dépeint. Quoy le vulgaire le blasme, d'avoir parlé de soy-mesme, & ne le loue pas de n'avoir rien fait qu'il n'ait osé dire en public, ny de la plus meritoire verité de toutes, celle qu'on dit de soy pleinement & sincerement? Il n'adjouste pas aussi, que ceux qui le rabrouent le plus asprement

de nous avoir donné sa peinture, osent encore moins qu'ils ne veulent en faire ainsi de la leur : & que nul ne peut avoir bonne grace à l'accuser de produire sa vie nue aux yeux du monde, sauf celuy-là, qui perd de la gloire à s'abstenir d'en faire autant. Il est advis au peuple qu'il seroit bien loisible d'exposer au jour quelques actions publiques, suivant Cesar & Xenophon, mais non pas les privées. Veritablement, outre que ces deux-là declarent aussi force menues actions de leur vie, comme de nostre aage Messieurs de Monluc & de la Noue racontent jusques à leurs songes; le Peuple n'entend pas que valent, ny les privées, ny les publiques, ny que le public mesme n'est fait que pour le particulier. Mon Pere a pensé ne te pouvoir rien mieux apprendre, que l'usage de toy-mesme : & te l'enseigne tantost par raisons, tantost par espreuve. Si sa peinture est vicieuse ou fausse, plains-toy de luy : si elle est bonne & vraye, remercie-le de n'avoir pas voulu refuser à ta discipline le

poinct plus instructif de tous, c'est l'exemple. Tu prends au reste, singulier plaisir, qu'on te face voir, ou qu'on te face toy-mesme un Chef d'armées & d'Estat : il faut estre honneste homme avant que d'estre l'un ny l'autre parfaitement ; nos Essais te donnent, aux exemples de leur Ouvrier, tablature de particuliere efficace pour devenir tel ; ouy certes, il est requis de passer par leur eschole, pour esveiller tes facultez à la capacité de monter en ces deux grades, quand besoing seroit, *Præcepta docent, exempla movent.* Il est bien vray, que le commun estime la science de vivre, c'est-à-dire, de se rendre honneste homme & sage, si facile, qu'il croid que c'est chose superflue de l'enseigner : car mesme, ainsi que Plutarque remarque, il sent bien que les enfants ne sauroient dancer, ny piquer chevaux, ny trancher à table, ny saluer encores, qui ne le leur apprend : mais quant à l'art de vivre, cet animal à plusieurs testes ne l'y trouva jamais à dire. Il s'abuse fort : il est

beaucoup plus aisé de vaincre que de vivre, & plus de triomphans que de sages : dont il arrive, que mon Pere imagine bien Socrates en la place d'Alexandre ; Alexandre en celle de Socrates il ne peut. Les exemples de ce personnage te semblent-ils bons ? remercie la fortune qu'ils soient tombez devant tes yeux : te semblent-ils mauvais ? ne crains pas aussi que beaucoup de gens soient pour les suivre. Ouy, mais après tout, on n'a pas accoustumé de se dépeindre soy-mesme ; voilà le grief. N'est-ce pas un grand cas, de la tyrannie de la coustume sur le vulgaire ? ou n'est-elle pas importune en cet endroit sur tous, de le reduire à ne s'enquerir jamais, de ce qui se doit faire, mais de ce qui se fait ? Vulgaire prest à commettre toute vilenie par bienseance, si ces voisins continuent un temps de la commettre renonçant à faire tout bien, voire à soy-mesme, si comme leur singe ils ne luy trainent par exemple : & prest davantage, à justifier tous maux que les Puissants s'ad-

viseront de lui faire souffrir, pourveu que par la suite d'une année, ces excèz occupent quelque mine d'usage. La coustume luy met-elle l'homme en honneur? il n'adore plus les Dieux mesmes que sous sa forme. Au reste je ne consens non plus au sous-reproche qu'on fait à nostre Autheur, de ce qu'il rapporte en cette sienne peinture, jusques aux moindres particularitez de ses mœurs; & la juge autant instructive par ces punctilles, que par les traicts les plus solemnels; tant à cause que les grands effets dependent ordinairement des petites actions, que d'autant aussi que la vie mesme n'est qu'une contexture de punctilles & niaiseries. Observez pour une des preuves de ma these, sur quelles matieres le propre conseil des Roys prend de trois fois l'une ses meures deliberations. Les autres Escrivains ont eu tort, de ne s'arrester pas à nous instruire en des actions pour petites qu'elles fussent, où plusieurs pouvoient faillir, & que nul ne pouvoit esviter: &

n'eſt aucune choſe meſlée dans les intereſts de l'homme, qui ſoit petite ou legere de poids : elle peſe aſſez ſi elle touche. Il a certainement eu raiſon d'enſeigner comme il ſe portoit en l'amour, au devis, à la table, & à la garderobe encore : puis que tant de gens ſe ſont perdus, ou fort incommodez, pour ne ſçavoir pas ſe gouverner en ces choſes-là.

Quelqu'un le lapide d'invectives en particulier, de ce qu'il declare ſes erreurs & ſes fautes en cette deſcription de ſoy-meſme. Vrayment c'eſt une choſe monſtrueuſe ! comme le monde eſt composé, nul de ſes compaignons ne l'eſtime pire, pour eſtre desfaillant de cette part qu'il le dit eſtre : ou pluſtoſt, chaſcun d'eux auroit à plaiſir qu'on creuſt qu'il ſeroit ſemblable, ſi meſme il n'en eſtoit rien : mais ils l'eſtiment pire, de ne s'eſtre feint autre ; & ſe preſument fort honneſtes gens & bien exemplaires, parce qu'ils ſe gardent d'avouer leurs veritez. Heureux les trouvay-je certes, qui pour ſe rendre ver-

tueux, n'ont qu'à desnier leur vice. Mais quand ses fautes & prevarications seroient plus odieuses, seroit-il pourtant blasmable de les confesser ? veu mesme qu'il les confesse, sans impudence, & avec recognoissance d'avoir tort. Dieu reduit toutes les loix à ce mot : Ayme-moy sur toutes choses, & ton prochain comme toy-mesme : & nous voyons que de mille outrages que nous faisons à nostre prochain, nous ne luy en ferions pas quatre, si nous n'estions desguisez : par le deguisement font leur coup, les larrons, les empoisonneurs, assassins, livreurs de villes, brigands, tyrans en herbe, faux contracteurs, faux amis, faux Juges, & qui non ? en somme, levez le masque d'entre nous : vous en extirpez presque du tout l'offense sur autruy : l'Univers est au calme : car les hommes seroient bons par tout, si par tout on les voyoit. Aussi sçavons-nous qu'il n'est rien, que Jesus-Christ reproche si griefvement aux Pharisiens que l'hypocrisie : & notez aux Phari-

siens, ausquels il avoit lors pourtant à reprocher le complot de sa mort. Dont il arrive que David n'escrit pas plus de loüanges à son Seigneur, que de publiques confessions de ses delicts : & Sainct Augustin ny S. Jerosme ne se sont pas oubliez aux mesmes confessions. Outre plus, la Justice ne tire son effet que de la descouverte des crimes : donnant la gehenne aussi pour y contraindre les hommes : & l'Eglise parfait sa confession auriculaire, pour la generale & publique. Chacun au reste se doit constituer Juge sur soy-mesme : comme tel, mon Pere declare & fouette ses vices, non en privé seulement, mais en public : puis que le Prevost ne se contente pas de punir son coupeur de bource, si ce n'est en pleines hales, afin que le chastiment de celuy que plusieurs peuvent ressembler, advertisse plusieurs ne luy ressembler pas. Nos correcteurs disent, qu'il y a de l'effronterie à prescher ses imperfections & ses tares : noble reformation, qui veut garantir l'or-

dure du faict par la pudeur de la negation! reformation que le plus meschant ayme le mieux & soustient le plus, entre les bourreaux & les tourments! Or après tout, celuy vers qui la pudeur n'a point eu la force de le pouvoir garder, d'estre ingrat, lasche, ou traistre; s'il le cele ou desnie, ce n'est pas la pudeur qui peut desormais avoir la force de le lui faire desnier : c'est quelqu'autre respect. Grande faveur au criminel, que celuy soit vertu de voiler ou desmentir la vérité. Ceux qui craignent que qui nous permettroit de publier nos vices, nous leveroit le frein de la vergogne, se trompent : il est plus de personnes qui feroient banqueroute à la paillardise, s'ils estoient contraints de dire tout ce qu'ils font, qu'il n'en est qui osassent continuer d'estre larrons, meurtriers & traistres, estants necessitez de se declarer tels Sans doute une telle coustume sçauroit arracher seule à dix millions d'hommes, des crimes que l'apprehension de la corde ne leur arra-

che pas. Puis, comme dit nostre penitent: Il faut voir son vice, & l'estudier pour le redire: ceux qui le celent à autruy, le celent ordinairement à eux-mesmes: ils ne le tiennent pas pour assez couvert, s'ils le voyent: & les maux de l'ame s'obscurcissent en leur force, le plus malade les sent le moins: d'autant que l'ame perd le sentiment, perdant la santé, au contraire du corps. Voilà pourquoy il les faut souventefois remanier au jour, les ouvrant & les esventrant du fond de nos entrailles d'une main impiteuse. Ce sont ses mots environ. Or de la mescognoissance de nos vices & de nos taches vient outre l'empirement, le desfaut de satisfaction vers Dieu; comme de la plus ample cognoissance, vient la satisfaction plus ample. Joinct que pour nous apprendre à hayr la crasse, qui nous difforme le visage de la conscience, il sert de luy presenter à toute heure son miroüer. Obtenez qu'elle travaille à se contempler en cet estat, comme elle fait en s'estudiant pour se des-

crire, vous la portez à l'avoir en horreur. Mais laissons ce propos, aussi bien ne sçaurions-nous dire que des sornettes sur ce sujet, après les excellentes choses que nostre Autheur dit lui-mesme, aux Chapitres qui s'appellent, Sur des Vers de Virgile, & de l'Exercitation. Il est bien vray qu'en saison telle que la nostre, où les choses plus excellentes ont moins de credit, il faut que les sornettes en espe-rent.

Quant à quelques gros bonnets, qui le pretendoient taxer d'ignorance, ils monstrent assez qu'ils veulent deviser, & nous nous contenterons de les escouter pour toute responce : Non seulement pour le respect des discours & considerations que cet Escrivain apporte sur l'ignorance & sur la Science, si riches & sublimes, qu'on recognoist assez, qu'il ne peut estre ignorant, qu'où, & quand il lui plaist : (& quiconque cognoist l'ignorance, & n'est ignorance qu'à sa mode & à son mot, surpasse la Science) que d'autant qu'il pu-

blige aussi, que celuy qui le surprendra en ce vice, ne fera rien contre luy; voire mesmes que l'ignorance est sa maistresse forme : adjoustons qu'encores ces gens ne la cognoissent-ils en son Ouvrage, que par la profession qu'il fait d'estre son partisan. Nul ne doit avoir honte d'ignorer, s'il n'ignore les choses nécessaires à l'homme en general, ou à luy en particulier par sa condition, ou celles qu'il veut qu'on croye qu'il sçache. Or non-seulement nostre Autheur n'est blessé d'aucune de ces trois ignorances; mais toutes les fois qu'il parle de quelque Science que ce soit, parlant presque de toutes par occasion; s'il n'en parle fort amplement, au moins ne s'y deffere-t-il jamais, nonobstant sa profession d'ignorance. A quel prix je vous supplie se tailleroit la Science, telle que ces Messieurs mesmes la puissent figurer & allonger sa portée; si l'ignorance de cettuy-cy se taille au prix de l'Apologie de Sebonde, & du Chapitre de la Medecine, pour ne toucher que ces deux

pieces seules de son Livre ? & notamment considerables, en cette occasion de monstrer, en cas que besoin fust, s'il est sçavant, ou s'il ne l'est pas ; veu qu'elles sont hors de son principal gibbier en la pluspart de leur estendue, & presque universelles en ce qu'on appelle vulgairement Science & Doctrine. Quel precieux ignorant, au surplus, qui conçoit si pompeusement l'ignorance que cettuy-cy ! ignorant qui se cognoist, qui se proclame, & qui n'est recogneu pour tel, que par où il lui plaist qu'on le recognoisse ! quel precieux ignorant, qui fait voir où bon luy semble, que s'il n'a appris les Sciences, c'est qu'il a senty qu'il pouvoit enseigner les meilleures sans les apprendre ! ignorant enfin, qui sçait choisir aux mesmes Sciences ce qui luy fait besoing ; taxer à juste prix la part qu'il en eslit, & celle qu'il en rebutte ; & nous montrer le droict usage de cette-là ! Certes les Sciences sont de si facile acquisition & distribution, qu'eux-mesmes qui parlent, & deux mille autres

dans Paris, feroient en trois ans dix mille Docteurs en toutes les parties de la doctrine, qui peuvent à leur compte mesme deffaillir à ce personnage; langue Grecque, Grammaire, Physique, Metaphysique, Mathematique. Mais je leur donne quinze, s'ils peuvent, s'amassants tous ensemble, forger en l'espace entiere de leur vie, je ne dy pas un pareil esprit & jugement; ouy bien seulement, un esprit qui ait aussi bonne grace à tympaniser la Science, que cettuy-ci l'ignorance. Qui peut treuver telles Sciences de College, ou communes, à dire, en cette hautesse d'entendement, & de jugement, au cas mesme qu'elles lui manquassent du tout; sinon celuy qui ne sçait que valent l'entendement ny le jugement en autrui, pource qu'il ne les possede pas? Si la Science, outre plus, se vante d'enrichir la suffisance, la suffisance se vante aussi d'avoir engendré la Science: & le Sçavant ne porte pas son talent par tout, ce que le suffisant fait: ny la Science ne contrerolle ja-

mais la suffisance : si fait bien la suffisance, la Science : & l'instruit des mesures de sa force & de sa foiblesse, non au revers. De plus, l'effet de celle-là s'exprime souvent à l'imiter, parfois, à reculer du tout celle-cy : dont nostre Sage escrit ; que le suffisant est suffisant à ignorer mesmes. Or j'appelle Sciences de College, ou communes, ces disciplines que je viens de nommer, & toutes celles en un mot qui sont hors la discipline de l'homme & de la vie : c'est-à-dire, hors la Morale, consistant en la faculté d'agir, raisonner & juger droictement : doctrine pour laquelle assister & servir après tout, les autres doctrines sont forgées, ou elles le font avec nul ou peu de fruict. Partant quiconque la tient en haut degré, comme faisoit ce mesme personnage, peut oublier ou negliger toutes les autres, quand il lui plaira : qui s'appellent purs amusements scholastiques en ceux qui ignorent celle-cy : & simples ornements & adminicules en ceux qui la sçavent. Alcibiades

trouvant un jour Pericles empesché à dresser les comptes de son administration pour les rendre au peuple, jugea qu'il se devoit plustost occuper à chercher le moyen de n'en rendre point. Et combien donc a plus dignement faict, que d'acquerir les Sciences vulgaires dont il est question, celuy qui a relevé son esprit à tel degré de hauteur par une autre seule bien choisie, en luy dédiant tout ce soing que le commun des sçavants dissipe entre elle & cette quantité de ses compaignes; que le manquement de celles-là ne luy peut apporter aucune imperfection ou perte, ni l'assistance aucun lustre, qu'il ne puisse pertinemment negliger; & qui sçait comprendre, & faire comprendre ensuite à tout homme sage, que cette abstinence ou negligence est bien fondée? Ceux qui apprennent ces doctrines-là s'égallent à elles: celuy qui fait ce trait de les negliger à telle condition d'advantage, s'esleve par dessus elles: & Socrates Monarque de la sagesse & du genre hu-

main, esleût pour son partage cette espece de sapience, sçavante aux mœurs, & par tout ailleurs ignorante, & s'y borna toute sa vie. Pour le regard de quelques-uns, qui veulent estendre les effects de cette pretendue ignorance de l'esprit dont nous parlons, jusques au changement de quelques termes usitez en l'art vulgairement, libertinage de sa méthode, suite decousue de ses discours, & manque de relation des Chapitres avec leurs tiltres mesmes par fois : s'ils sont capables de croire qu'une teste de ce calibre ait manqué par incapacité à faire en cela, ce que tout escholier de quinze ans peut & fait, je treuve qu'ils sont si plaisants à parler, que ce seroit dommage de les faire taire. Ces Messieurs, avec leurs belles animadversions, ont volontiers cueilly l'une des branches de cette ignorance doctorale : laquelle mon Pere nous advertit en quelque lieu, que la Science faict & engendre, comme elle deffaict la populaire. Je dis qu'ils ont cueilly l'une des

branches de cette ignorance-là : car enfin il est une autre ignorance haute & Philosophique, qu'ils ne cognoissent pas, & qui nous est d'une autre sorte, apportée & enseignée par la Science, s'il est besoing de le dire après ce que j'ay representé : Science à laquelle, après, elle montre le chemin qu'elle doit tenir, luy taille sa part, & lui fait voir, qu'elle n'est ny sage ny clairvoyante, si elle ne recognoist relever d'elle.

Il se void un espece d'impertinents Juges des Essais, entre ceux mesmes qui les ayment ; ce sont ceux qui les louent sans admiration : signamment en un siecle si esloigné de ceux où tels fruicts germoient autrefois. La vraye touche des esprits, c'est l'examen d'un nouvel Auteur : & celuy qui le lit, se met à l'espreuve plus qu'il ne l'y met. Cettuy-cy sans doute, feroit parler en homme rayy, le Lecteur qui le sçauroit cognoistre. Quiconque dit de Scipion, que c'est un gentil Capitaine & desirable Citoyen, & de So-

crates, un galand homme, leur fait plus de tort, que tel qui totalement ne parle point d'eux : à cause que si l'on ne leur donne tout, quand il est question de leur attribuer des advantages, on leur oste tout. Vous ne sauriez louer telles gens, en les mesurant mediocrement, ny peut-estre amplement : ils passent toute mesure, j'entends mesure qui dit & retient à dire : & peust-estre qu'ils passent encores celle qui ne retient rien. C'est à moy de cotter combien j'ay veu peu de cerveaux capables de mettre cet Ouvrage à juste prix : moy certes qui ne l'y mets aussi qu'imbecillement. Nos gens pensent bien sauver l'honneur de leur jugement, quand ils luy donnent ce gentil Eloge : C'est un gentil Livre, ou c'est un bel Ouvrage : un enfant de huict années en diroit bien autant. Après tout je leur demande, par où & jusques où beau ? quels raisonnemens, quelle force, quels argumens des Anciens luy font honte : & veux finalement qu'ils me notent, que c'est que

vous y pouvez surprendre, que Plutarque & gens de sa marque, n'eussent prins plaisir d'escrier s'ils s'y fussent rencontrez? quel jugement s'est oncques osé si pleinement esprouver? s'est offert si nud? nous a laissé si peu que douter de sa profondeur, & que desirer de luy? je laisse à part sa grace & son elegance. Au surplus je ne daignerois pas loüer les Essays, d'estre du tout à leur autheur; si plusieurs mesmes des Livres anciens & fameux, n'estoient pour la pluspart dérobez. J'advoüe qu'il a fait des emprunts: mais ils ne sont pas si fréquents qu'ils puissent usurper la proprieté de son œuvre, comme il nous advertir. Et ceux qui pensent avoir apprins de la bouche de son Livre mesme, qu'il est basty des depouilles de Plutarque & de Seneque, treuveroient, s'ils avoient tourné feuillet, qu'il entend que ces deux Autheurs l'assistent, non pas qu'ils le couvrent. A quoy nous devons adjous[ter] que les emprunts sont si dextrement [...]z, que le benefice de l'application,

ou maintefois quelque enrichiſſement dont il les rehauſſe de ſon creu, contrepeſent ordinairement le benefice de l'invention. Et qui plus eſt, ce qui neceſſairement ſe fait recognoiſtre pour ſien, ne doit rien au meilleur du reſte : ſur tout où la ſolide vigueur des conceptions & le jugement font leur jeu. Ceux qui ne cognoiſtroient pas d'ailleurs cette vertu de noſtre Livre, d'eſtre entierement fils de ſon Pere, ſentent au Genie, enfonçant ſa lecture, qu'il eſt tout d'une main. Mais quiconque veut ſçavoir ce que c'eſt, de ſentir au Genie d'un Livre qu'il eſt tout d'une main, l'apprenne par contre-luſtre aux Eſcrits de Charron, perpetuel copiſte de cettuy-cy, reſervé les licences où il s'emporte par fois : ſi bon ou mauvais copiſte pourtant encore, hors de la meſme, je croy l'avoir aſſez exprimé. Adjouſtons, que ceſte eſgale & plaiſante beauté de ce Livre, ſon nouvel air, ſon intention & la forme incognues juſques à nos jours, expriment aſſez, que

quiconque l'ait escrit, l'a conceu. Nouvel air, dis-je; car vous le voyez d'un particulier & special dessein, scrutateur universel de l'homme interieur, & de plus correcteur & fleau continu des erreurs communes. Ses compaignons enseignent la sagesse, il desenseigne la sottise; & a bien eu raison, de vouloirvuider l'ordure du vase, avant que d'y verser l'eau de nasse. Les autres discourent sur les choses; cettuy-cy sur le discours mesme, autant que sur elles. Ceux-là sont l'estude du Physicien, du Methaphysicien, du Dialecticien, du Mathematicien, ainsi du reste; cettuy-cy l'estude de l'homme. Il esvente cent mines nouvelles, mais combien difficilement esventables? Davantage, il a cela de propre à luy, que vous diriez qu'il ait espuisé les sources du jugement, & qu'il ait tant jugé qu'il ne reste plus que juger après, & me semble qu'il ait encores quelque chose de nouveau & de peculier, en delices & floridité perpetuelles. Comme aussi l'a-t'il en excel-

lence

lence & delicatesse dont il applique non seulement ses emprunts desquels je viens de parler, mais encores ses allegations & ses exemples : ensorte qu'autant d'applications, ce sont presque autant de belles inventions ; loüange au demeurant qu'on peut estendre à la pluspart des coustures, de la tissure, & du bastiment de ses discours & de son langage.

Combien nous diront heureux les grandes ames qui naistront après, de ce que la fortune nous ait produit en une saison, où nous ayons peu pratiquer la communication & la bienveillance de celuy qui nous a porté ce beau fruict ? & combien regretteront-elles, qu'elle leur ait desnié ce bien ? Les grands esprits sont desireux outre mesure de rencontrer leurs semblables, la conference & la societé leur estant plus necessaires & désirables qu'à tous autres, & ne se pouvants édifier ou rencontrer bien à poinct que de pareil à pareil. Or nous avons escrit un mot de ce sujet en autre lieu ; tant pour le merite

mesme priere expresse m'a contrainte ; non pas de changer, ouy bien de rendre seulement moins frequents en ce Livre, trois ou quatre mots à travers champs, & de ranger la syntaxe d'autant de clauses : ces mots sans nulle consequence, comme adverbes ou particules, qui leur sembloient un peu revesches au goust de quelques douillets du siecle : & ces clauses sans aucune mutation de sens, mais seulement pour leur oster certaine dureté ou obscurité, qui sembloient naistre à l'adventure de quelque ancienne erreur d'impression, ou au pis aller de ce genereux mespris de telles niaiseries, que leur Ouvrier affectoit. Je ne suis pas si inconsiderée ou si sacrilege, que de toucher en plus forts termes que ceux là, ny à mot, ny à phrase d'un si precieux Ouvrage edifiée d'ailleurs de telles sorte, que les mots & la matiere sont consubstantiels. Si quelqu'un prend la peine d'en faire une confrontation sur le vieil & bon exemplaire *in-folio* il pourra dire quelle a esté ma

religion en cela. Cependant il n'appartiendroit jamais à nul après moy, d'y mettre la main à mesme intention, d'autant que nul n'y apporteroit ny mesme reverence ou retenue, ny mesme adveu de l'Autheur, ny mesme zele, ny peut-estre une si particuliere cognoissance du Livre. En ce seul poinct ay-je esté hardie, de retrancher quelque chose d'un passage qui me regarde : à l'exemple de celuy qui mit sa belle maison par terre, afin d'y mettre avec elle l'envie qu'on luy en portoit. Joinct que je veux desmentir maintenant & pour l'advenir, par cette voye, ceux qui croyent, que si ce Livre me louoit moins, je le cheriroіs moins & servirois moins aussi.

Les Imprimeurs m'ont encore pressée de tourner les passages Latins des Essais, sur le desir qu'ils pretendent, que plusieurs ignorants de ce langage, ont de les entendre. Ce desir est assez cru : veu qu'un Lecteur qui cognoist ces passages-là, n'est pas plus prest de demesler bien à point

voir laiſſé dormir les libertins, ſous le voile de leur langue eſtrangere, ou d'avoir tors le nez à quelque mot fripon de l'un d'entr'eux: ſi ce mot a eſté le ſeul qui me puſt empeſcher d'en faire preſent au Lecteur. Auſſi peu m'excuſeray-je, d'avoir au beſoing uſé de locutions un peu hardies pour la proſe: y eſtant forcée par la nature des vers qu'elle expoſoit. Au ſurplus en deux ou trois lieux ſeulement, je me ſuis donné liberté d'un mot de paraphraſe: jugeant la lumiere neceſſaire en cet endroit, pour lever au foible Lecteur l'occaſion de ſuppoſer une batologie. Comme aux lieux, (qui ſont courts de nombre pourtant) où je l'ay jugé plus en train d'ignorer & de chercher, que de ſuppoſer; je me ſuis reſtrainte dans les loix d'une auſtere traductrice. J'adjouſteray ſur le Latin des Eſſais; que ſi par fois on trouve quelque diſſonnance entre le texte originaire & luy, comme de temps, perſonnes, & autres legeres circonſtances, on le doit attribuer non à

l'inadvertance, mais, au desséin & mesnagement de l'Autheur, qui par ce tour de souplesse se l'est approprié, comme il s'est approprié certains passages, à sens tout divers & par fois opposite de leur intention natale, par une excellente application. Ça esté certes une de mes peines, me treuvant sur quelque passage contourné ou frelaté, de l'exprimer en telle sorte qu'il quadrast sortablement s'il estoit possible à la composition originaire & à l'application. Enfin s'il se treuve quelque faute en mon ouvrage, j'espere qu'elle sera faute, non de circonspection, mais bien de cognoistre les menus suffrages du Donat, ausquels je suis peu versée, pour avoir apprins cette langue, plustost afin de gouster son Genie & celuy de ses grands Autheurs, que sa Grammaire : ainsi j'espere qu'un Lecteur habile homme, prendra la peine de m'advertir plustost que de me quereller.

Excuse, Lecteur, les fautes d'impression qui nous peuvent estre eschappées :

ceux qui sçavent ce que c'est d'imprimer te diront, qu'il est si difficile de s'empescher de broncher à ce pas, que le meilleur ouvrage de la presse n'est autre chose, que le moins defaillant de cette part, comme est certes cettuy-cy : duquel après tout, nous avons prins la peine de corriger la plusspart des erreurs avec la plume, & recueillir en un Errata bien exact le reste de celles qui peuvent importer. Au contraire pourtant du dessein assez ordinaire, de ceux qui font imprimer pour autruy, lesquels fuyent d'en appliquer aux Livres : d'autant qu'ils ayment mieux que la reputation de la suffisance d'un Autheur demeure fort blessée, que si celle de leur vigilance l'estoit un peu. Passe legerement les moindres fautes : comme par fois quelque ponctuation, soit au François ou au Latin, & par fois encores quelque manque d'ortographe, *un affaire* pour *un à faire*, *conte* pour *comte*, *cœur* pour *chœur*, & les manquements de pareil air, ou de la façon d'ortographier

du temps que le Livre fut premierement imprimé. Si ton esprit est digne de sa lecture, tu les sçauras bien r'habiller : & je pense que tu croiras bien qu'aussi eussions-nous fait, si nous les eussions apperçues avant qu'elles eschappassent. Or de peur qu'il n'en reste quelqu'une, après ma recherche precedente, je te promets de la repeter encores, & d'en mettre après un Exemplaire en la Bibliotheque du Roy, & l'autre en celle de Monseigneur le Garde des Sceaux, corrigez des derniers traits de ma plume : afin que la posterité y puisse avoir recours au besoing. J'ose dire que la cognoissance toute particuliere que j'ay de cet Ouvrage, merite que la mesme posterité s'oblige de mes soins, & s'y fie. Que si quelqu'un accusoit tant de menus soins comme pointilleux, j'estime au contraire, qu'ils ne le peuvent estre assez, sur l'Ouvrage d'un Esprit de si haute sagesse, que ses fautes pourroient servir d'exemple, si nous permettions qu'il en eschappast icy. Pour les accents

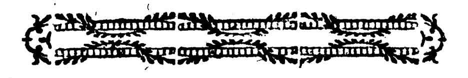
du Grec, je n'y entends rien: & cela n'importe guere à ce Livre, qui n'en couche que fort peu: ny telle ignorance à moy, si j'en suis creue. Quant aux cottes des Autheurs en marges, on ne s'est pas tousjours amusé à observer toutes les particules de la Syntaxe, un *de*, un *apud*, &c. tant pour estrecir le champ des fautes aux compositeurs, que parce que chacun entend ces choses à demy mot.

Remercie au reste de cette impression les Grands de la France, desquels ma gratitude a tellement fait sonner le Nom par tout, qu'il n'est pas besoing de le repeter icy: car sans leurs dons, mon zele de te rendre ce digne service en mourant, restoit inutile. Les Libraires & Imprimeurs, que je sollicite il y a sept ou huit ans par tout de l'entreprendre eux-mesmes, comme on sçait, estoient sourds quand je leur proposois mes precautions, quoyqu'elles ne consistassent seulement qu'à les obliger d'apporter à leur Ouvrage une juste correction, Deux raisons cau-

ſoient ce refus : la premiere, c'eſt, qu'ils veulent communement tout prendre, & ne rien mettre : la ſeconde, que ce Livre eſt en verité d'une correction très particulierement difficile ; dont la briefveté du langage, & ſon baſtiment auſſi nouveau, qu'admirable, ſont cauſes ; enſorte qu'un compoſiteur & un correcteur ordinaires y perdent leur Ourſe. Outre qu'il arrive ſouvent, que ces Libraires & Imprimeurs n'y mettent point de correcteur du tout, s'il n'y employent par forme les premiers ignorants, qu'ils treuvent à bon marché. En effet, la ſeule correction de cette impreſſion m'a autant couſté, qu'une de leurs impreſſions entiere leur couſte, ſans compter ma propre peine & mon ſoin ; & ſi je tiens en cela, ma deſpenſe pour bien employée. Sçache donc, Lecteur amoureux de ce divin ouvrage, que les ſeules impreſſions de l'Angelier, depuis la mort de l'Autheur, t'en peuvent mettre en poſſeſſion ; notamment celle *in-folio*, dont je vis toutes les eſpreuves ;

& celle-cy, sa sœur germaine. Si tu prends soin de confronter toutes les autres, en quelques lieux & volumes qu'elles se soyent faites; ou se facent à l'advenir, par la seule entreprinse des mesmes Imprimeurs ou Libraires, contre ces deux; tu pourras cognoistre si je dis vray; & en concevras autant d'horreur que moy, si la fortune ne fait un miracle pour les suivantes, qu'elle n'a jamais fait pour les precedentes. J'achevois cecy à Paris en juin mil six cent trente-cinq.





SOMMAIRE RÉCIT
SUR LA VIE
DE MICHEL
SEIGNEUR
DE MONTAIGNE.

EXTRAICT DE SES PROPRES ÉCRITS.

MICHEL DE MONTAIGNE Gentil-homme Perigourdin, qui vint au monde en 1533, nasquit à son pere, le troisieme de ses enfans.

Son pere le donna à tenir sur les fonts à des personnes de la plus abjecte fortune, pour l'obliger & attacher plustost à ceux qui pouvoient avoir besoing de luy, qu'à ceux dont il pouvoit avoir besoing. Aussi l'envoya-t-il dès le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, &

l'y tint, autant qu'il fut en nourrice, & encore au-delà, le dressant à la plus basse & commune façon de vivre. En quoy certainement il se forma si bien à la frugalité & austerité, qu'on a eu en son enfance principalement peine à corriger le refus qu'il faisoit des choses, que communement on ayme le mieux en cet aage, comme sucres, confitures, pieces de four.

C'est un bel & grand agencement sans doute, que le Grec & le Latin ; mais on l'achepte trop cher aujourd'hui. Pourquoy son pere ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire, parmy les gens sçavans & d'entendement, d'une forme d'institution exquise ; fut advisé de cet inconvenient que l'usage apportoit : & luy disoit-on, que cette longueur que nous mettions à apprendre les Langues des anciens Grecs & Romains qui ne leur coustoient rien, estoit la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame & de cognois-

ſance qui eſtoit en eux. Tant y a donc que l'expedient qu'il y treuva, ce fut qu'en nourrice, & avant le premier deſnouement de la langue de ce ſien fils, il le donna en charge à un Allemand, qui depuis eſt mort fameux Medecin en France, du tout ignorant de noſtre Langue, & très-bien verſé en la Latine. Cettuy-cy qu'il avoit fait venir exprès, qui eſtoit bien cherement gagé, l'avoit continuellement entre les bras. Il en eut auſſi avec luy deux autres moindres en ſçavoir, pour le ſuivre, & ſoulager le premier : ceux-cy ne l'entretenoient d'autre Langue que Latine. Quant au reſte de la maiſon, c'eſtoit une reigle inviolable, que ny ſon pere meſme, ny ſa mere, ny valet, ny chambriere ne parloient en ſa compaignie, qu'autant de mots de Latin que chaſcun avoit apprins pour jargonner avec luy. C'eſt merveille du fruit que chaſcun y fit ; ſon pere & ſa mere y apprinrent aſſez de Latin pour l'entendre, & en acquirent à ſuffiſance

pour s'en servir à la necessité, comme firent aussi les autres domestiques qui estoient plus attachez à son service. Somme ils se latiniserent tant, qu'il en regorgea jusques aux villages tout au tour, où il y a encores, & ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations Latines d'artisans & d'outils. Quant à luy il avoit plus de six ans avant qu'il entendist non plus de François ou de Perigordien, que l'Arabesque : & sans art, sans Livre, sans Grammaire, ou precepte, sans foüet & sans larmes, il avoit apprins du Latin tout aussi pur qne son Maistre d'Eschole le sçavoit ; car il ne le pouvoit avoir meslé ny alteré. Si par essay on luy vouloit donner un Theme, à la mode des Colleges, on le donne aux autres en François ; mais à luy, il le falloit donner en mauvais Latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a escrit, *De Comitiis Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand Poëte Ecossois, & M. An-

toine Muret (que la France & l'Italie recognoissent pour le meilleur Orateur du temps) ses Precepteurs domestiques, luy ont dit souvent, qu'il avoit ce langage en son enfance si prest, & si à la main qu'ils craignoient à l'accoster.

Quant au Grec, son pere desseigna de le luy faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle par forme d'esbat & d'exercice : ils pelotoient leurs Declinaisons à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier apprennent l'Arithmetique & la Geometrie. Car entre autres choses, il avoit esté conseillé de luy faire gouster la Science & le devoir, par une volonté non forcée, & de son propre desir, & d'élever son ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & contrainte : Je dis jusques à telle superstition, que parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les esveiller le matin en sursault, & de les arracher du sommeil, (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup &

par violence, il le faisoit esveiller par le son de quelque instrument, & ne fust jamais sans homme qui l'en servist.

Mais comme ceux que presse un furieux desir de guerison, se laissent aller à toute sorte de conseil, le bonhomme, ayant extresme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit tousjours ceux qui vont devant, comme les gruës; & se rangea à la coustume, n'ayant plus autour de lui ceux qui lui avoient donné ces premieres institutions, qu'il avoit apportées d'Italie; envoyant son fils environ ses six ans au College de Guyenne, très-florissant pour lors, & le meilleur de France. Et là il n'est pas possible de rien adjouster au soin qu'il eut & à luy choisir des precepteurs de chambre suffisants; & à toutes les autres circonstances de sa nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres contre l'usage des Colleges; mais tant y a que c'estoit tousjours College. Et ne

luy servist cette sienne inaccoustumée institution, que le faire enjamber d'arrivée aux premieres classes : car à treize ans qu'il sortit du Collège, il avoit achevé son Cours.

Il se maria à l'âge de trente-trois ans, combien que de son dessein il eust fuy d'epouser la Sagesse mesme, si elle l'eust voulu. Mais nous avons beau dire, la coustume & l'usage de la vie commune nous emportent. La plusspart de nos actions se conduisent par exemple, non par choix. Toutefois il ne s'y convia pas proprement : on l'y mena, & y fut porté par des occasions estrangeres. Et tout licentieux qu'on le tenoit, il a en verité plus severement observé les loix de mariage, qu'il n'avoit ny promis ny esperé.

Son pere lui laissa Montaigne en charge comme à l'aisné de ses fils, prognostiquant qu'il la deust ruyner, veu son humeur si peu casaniere. Il se trompa, il y a vescu comme il estoit entré, sinon un peu mieux, sans office pourtant & sans

benefice. Au demeurant si la fortune ne luy a fait aucune offense violente & extraordinaire, aussi n'a-t'elle pas de grace. Tout ce qu'il a eu de ses dons chez luy, il y estoit avant luy, & au-delà de cent ans. Il n'a eu particulierement aucun bien essentiel & solide qu'il deust à sa liberalité. Elle luy fist quelques faveurs venteuses, honoraires, & titulaires, sans substance : Elle luy acquist le Collier de l'Ordre S. Michel, qu'il luy avoit demandé autant qu'autre chose estant jeune : Car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la Noblesse Françoise, & très-rare. Mais parmy toutes ses faveurs, il n'en eut point, dit-il, qui pleust tant à son humeur, qu'une Bulle authentique de Bourgeoisie Romaine, qui luy fût octroyée avec toute gracieuse liberalité, en un voyage qu'il fit à Rome : laquelle est transcrite en forme au troisieme Livre des Essais, Chap. IX. Tome VIII. de cette Edition.

Messieurs de Bordeaux l'esleurent Maire

de leur ville, estant esloigné de France & à Rome, & encore plus esloigné d'un tel pensement. Il s'en excusa ; mais on luy apprint qu'il avoit tort, le commandement du Roy s'y interposant aussi. Son pere avoit autrefois eu mesme dignité. C'est une charge qui doit sembler d'autant plus belle, qu'elle n'a ny loyer ny gain autre que l'honneur de son execution. Elle dure deux ans ; mais elle peut estre continuée par une seconde election, ce qui advient très-rarement. Elle le fut à luy, & ne l'avoit esté que deux fois auparavant, quelques années y avoit, à Monsieur de Lansac, & fraischement à Monsieur de Biron, Mareschal de France : en la place duquel il succeda, & laissa la sienne à Monsieur de Matignon, aussi Mareschal de France : glorieux de si noble assistance. Tous les enfants qui luy nacquirent moururent en nourrice, fors Leonore, une seule fille eschappée à cet inconvenient.

Les premieres publications de ses Essais furent l'an 1580, auquel temps la faveur

publique luy donna un peu plus de hardiesse qu'il n'esperoit. Il y a depuis adjousté ; mais il n'a pas rien corrigé : Son Livre a tousjours esté un, sauf qu'à mesure qu'on se mettoit à le renouveller, afin que l'achepteur ne s'en allast les mains du tout vuides, il se donnoit loy d'y attacher quelque chose.

Il avoit la taille forte & ramassée, le visage non pas gras, mais plein, complexion entre le jovial & le melancholique, moyennement sanguine & chaude : la santé forte & allegre, rarement troublée par les maladies, jusques bien avant en son âge : lors qu'il commença d'estre affligé de la pierre, & de la cholique. Fort opiniastre au reste en la haisne & au mespris de la Doctrine des Medecins ; antipathie à luy hereditaire. Son pere a vescu 74 ans, son ayeul 79, son bisayeul près de 80 ans, sans avoir gousté aucune sorte de medecine.

Il deceda l'an mille cinq cent quatre-vingt & douze, le treiziesme de Septembre,

bre, d'une mort très-constante & philosophique estant aagé de cinquante & neuf ans, sept mois & onze jours, & fut ensevely à Bordeaux en l'Eglise d'une Commanderie de S. Antoine, maintenant donnée aux Religieux Feuillantins, où sa Femme Françoise de la Chassaigne lui a fait ériger une honorable sepulture, avec l'Epitaphe suivante en Latin & en Grec.

D. O. M. S.

Michaeli Montano Petrocorensi Petri F. Grimundi N. Remondi Pron. Equiti torquato, Civi Romano, civitatis Biturigum Viviscorum Ex. Majori, viro ad Naturæ gloriam nato. Quojus motum suavitudo, ingenii acumen, extemporalis facundia, & incomparabile judicium supra humanam sortem æstimati sunt. Qui amicos usus Reges maximos, & terræ Galliæ primores viros ipsos etiam sequio-

rum partium præstites, tametsi partiarum legum, & sacrorum avitorum retinentissimus, sine quojusquam offensa, sine palpo, aut pipulo, universis populatim gratus, utque antidhac semper adversus omnes dolorum minacias, mœnitam sapientiam labris & libris professus, ita in procinctu fati cum morbo pertinaciter inimico diutim validissime conluctatus, tandem dicta factis exæquando, polcræ vitæ polcram pausam cum Deo volente fecit.

Vixit ann. LIX. mens. VII. dieb. XI Obiit anno salutis CIↃ IↃ VIIIC, Idib. Septemb.

Francisca Chassanea, ad luctum perpetuum heu relicta, marito dolcissimo univira unijugo, & bene merenti mœrens P. C.

Traduction d'une Epitaphe grecque de Montagne, par M. De la Monnoie.

Quisquis ades, nomenque rogas, lugere paratus
Montani audito nomine, parce metu,

Nil jacet hic noſtri, nec enim tituloſque, genuſque,
Faſces ; corpus, opes, noſtra vocanda puto.
Gallorum ad terras ſuperis demiſſus ab oris
Non alter cecidi Chilo, Catove novus ;
Aſt omnes æquans unus, quoſcumque vetuſtas
Enumerat, celebres corde vel ore Sophos ;
Solius addictus jurare in dogmata Chriſti,
Cætera Pyrrhonis pendere lance ſciens.
Jam mihi de ſophia Latium, jam Græcia certent :
Ad Cœlum reducem his nihil iſta movet.

Fin du Tome IX.

TABLE DES PIECES

Contenues dans le Tome IX.

Fin de la Table du Tome IX.

ESSAIS
DE
MONTAIGNE,

Avec les Notes de M. Coste;

SUIVIS DE SON ÉLOGE.

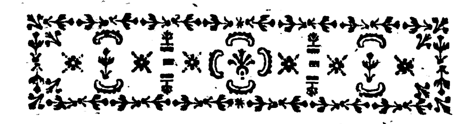
NOUVELLE ÉDITION.

TOME DIXIEME.



A Genève,
ET A PARIS;
Chez Volland, Librai.e, Quai des Augustins, n°. 25.

M. DCC. XCIII.



JUGEMENS
ET CRITIQUES
SUR LES ESSAIS
DE
MONTAIGNE.

SCÆVOLÆ SAMMARTHANI
Elogiorum Lib. II.

HIC (Michaël Montanus) apud Montanum gentile castrum in agro Petracoriensi, Equite patre natus, avitam rei bellicæ gloriam initio neglexerat, partisque felici studiorum labore disciplinis in eundem Senatum fuerat assumptus: sed fratre natu majore post aliquot annos vitâ

functo, Magistratu se sponte abdicavit, Regiique ordinis insignibus à Principe cohonestatus aliud planè vitæ genus instituit: Ita tamen ut quæ rogatur fædera cum Musis iniverat, ea nec torquatus quidem desereret. Hoc enim testantur elegantes illi, & ingenuâ loquendi libertate non minùs quàm doctrinæ varietate amabiles Miscellaneorum Libri ab eo Gallicè conscripti, quos titulo sanè superbiore dignos, modestissimè *Conatus* appellavit. Quantam porro sibi pepererit ex illius pulcherrimi operis editione vel apud exteras nationes eruditionis & sapientiæ opinionem, tùm patuit, cùm ipsa illa Roma; quæ inter omnes totius Orbis terræ civitates principem sibi locum vindicat, eum ultro in Civium suorum numerum allegit atque cooptavit. Nec potuit sibi temperare vir cæteroqui ab inani gloriæ cupiditate remotissimus, quominus hunc honorem sibi habitum posteris prædicare, ipsumque Romanorum diploma scriptis suis intersereret.

Vixit Boëtiano suo longe senior, superatis admirabili constantia colici doloris, qui senescentem invasit, assiduis proprè molestiis. Demumque tricesimo post amici casum anno, satis etiam concessit.

THUANI Historiarum Lib. CIV. ad an. 1592. pag. 264. Edit. Roveriana. 1530. in-fol. T. V.

. . . . ANte eum Michaël Montanus, Eques, haut sexagenario major vitæ ultimum diem clausit xv. Kalen. octobris, in Montibus Petrocoriorum, à quibus nobili familia nomen, ità dictus, olim in Burdigalensi Senatu assessor dignissimus cum Stephano Boëtiano, quem & vivum indissolubili amicitia prosecutus est, & mortuum summa religione coluit, vir libertatis ingenuæ, quam *Conatus* ejus, sic enim immortalia sui ingenii monumenta indigitavit, ad omnem posteritatem testabuntur. Burdigalæ Major, quæ

dignitas primaria provinciæ, proceribus atque adeo præfectis defertur, dum Venetiis esset, electus, & à Jacobo Matignone Aquitaniæ præside consiliis de rerum summa per hos motus adhibitus: mihi dum in ea provincia, in aula, atque adeo Lutetiæ postea cu[illegible]so versarer, studiorum & voluntatum consensione conjunctissimus.

THUANUS de vitâ suâ, Lib. III. p. 52.

.... ANte tumultum Parisiensem & postea Autrici & Rotomagi [illegible]t, in aula & tunc Blæsis erat Michaël Montanus, de quo in superioribus demonstratum est, qui arctum cum Thuano exercebat amicitiæ officium; & ipsum in dies urgebat, ut de Veneta Legatione, cui destinabatur, serio cogitaret. Nam sub id ex ea redierat Andreas Huraltius Messius Chevernii Gentilis. Ipse Venetias cogitabat; & toto tempore quo Thuanus in ea urbe esset, ab ejus consuetudine non recessurum se ostendebat. Cùm verò de caussis

horum motuum differeret, sic aiebat, nam se aliquando inter Navarrum Guisiumque, cum simul in aula essent, medium interposuerat : Guisium amicitiam Navarri omni officio & sedulitate ambivisse; ab eo quem amicum, quem placatum habere expetiverat, delusum & dissimulatione exclusum ; cum se hostem eumque infensissimum habere sentiret, ad extremum armorum remedium, ut se suosque familiæ tueretur, confugere necesse habuisse. Hæc alienati animi inter eos initia in hoc belli incendium postremo exarsisse, cujus non alium exitum videat, quam alterutrius exitium ; cum & Guisius incolumi Navarro de vita propria & suorum salute desperet ; nec Navarrus superstite Guisio ab iis, qui illos sequuntur, specioso prætexti, cæterum neutrum ipsorum respicere. Nam & Navarrum nisi à suis deseri metueret, ultro ad sacra majorum paratum redire ; & Guisium, si periculum absit, ab Augustana Confessione, cujus gustum aliquem sub Carolo Cardinali

patruo quondam habuerit, non abhorrere. Ita cum inter eos communicaret, utrumque sentire animadvertisse.

PASQUIER, Lettre I, Liv. XVIII. à Monsieur Pelgé, *Maistre des Comptes.*

Vous desirez sçavoir de moi quel jugement je fais des Essais de feu Seigneur de Montaigne, amy commun de nous deux quand il vivoit. Je le vous diray en un mot. Rien ne me desplaist en iceux, encores que tout ne m'y plaise. Il estoit personnage hardy, qui se croyoit & comme tel se laissoit aisément emporter à la beauté de son esprit; tellement que par ses escrits il prenoit plaisir de desplaire plaisamment. De là vient que vous treuverez en luy plusieurs chapitres, dont le chef ne se rapporte aucunement à tout le demeurant du corps, forts aux pieds; je veux dire aux dix ou douze lignes dernieres du chapitre, ou en peu de paroles, vers un

autre endroit ; & neantmoins le chapitre ſera quelquefois de douze feuillets & plus. Tels treuverez-vous ceux dont les titres ſont : *L'Hiſtoire de Spurina : des Coches ; de la Vanité ; de laPhiſionomie, de la Reſſemblance des enfans à leurs peres, des Boiteux* : & ſur-tout celui *des Vers de Virgile*, qu'il pouvoit à meilleur compte intituler , *Cocq à l'Aſne* ; pour s'eſtre donné pleine liberté de ſauter d'un propos à un autre, ainſi que le vent de ſon eſprit donnoit le vol à ſa plume. Tout de cette meſme façon s'eſt-il diſpenſé pluſieurs fois d'uſer de mots inaccouſtumez, auſquels, ſi je ne m'abuſe, malaiſément baillera-t'il vogue : *Gendarmer*, pour braver ; *Abrier*, pour mettre à l'abry ; *Silence parlier*, reduit *en enfantillage*, pour ce que nous diſons, au rang d'enfance ; *Aſture*, pour à cette heure, & autres de meſme trempe : pour le moins ne voy-je point , que juſques à luy ils ſoient tombez en commun uſage ; & ſur tout, je n'ay ſceu jamais entendre ce qu'il vouloit dire par ce mot *diverſion*, ſur le

modelle duquel toutesfois il nous a servy d'un bien long chapitre. Mais quoy ? je vous respondray à tout ce que dessus par luy (car je veux estre son Advocat ; & m'asseure que s'il vivoit, je ne serois par luy desadvoué). Prenez de luy ce qui est bon, sans vous attacher à aucune courtizanie : ne jettez point l'œil sur le titre, ains sur son discours : il vous apporte assez de matiere pour vous contenter. C'est en quoy il s'est voulu de propos deliberé moquer de nous, & par aventure de luy mesmes par une liberté particuliere qui estoit née avec luy. Il n'y a chapitre plus long que celui qu'il intitule, l'*Apologie de Raimond Sebond*, ny auquel il se soit donné si ample carriere : car il contient 80 feuillets. Sebond estoit à nous auparavant incogneu ; & neanmoins la moindre partie est de cet Espaignol, tout le demeurant est de nostre Montaigne : car mesmes, comme il ne s'oublie jamais, il nous a fait expresse mention de l'Ordre de S. Michel, dont il avoit esté honoré. Il n'y

avoit homme moins chicaneur & practicien que luy : car auſſi ſa profeſſion eſtoit tout autre : toutes-fois en ſon Chapitre *des Noms*, il a, par une forme de guet appens, prins plaiſir de faire commencer trois ou quatre clauſes, par ce mot de, *Item*, reſervé ſpecialement à la practique. Et je ne treuve rien en tout cecy de mauvais, ſinon que luy, qui ſur ſa primevere avoit fait gloire de nous braver par ces contrepointes & piaffes, toutesfois en quelqu'endroit de ſon troiſieſme Livre, par luy compoſé longtemps après les deux premiers, il s'en voulut aucunement excuſer ? choſe que j'impute à la foibleſſe de ſon aage, qui emportoit lors à la balance, la force de ſon naturel.

Tout ce que j'ay ci-deſſus touché fut par luy fait à deſſein, ce que je diray maintenant ſera autre. Nous eſtions luy & moy familiers & amis, par une mutuelle rencontre de Lettres ; fuſmes enſemblement en la ville de Blois, lors de cette fameuſe Aſſemblée des trois Eſtats, de

1588, dont la fin produisit tant de malheurs à la France. Et comme nous nous promenions dedans la cour du Chasteau, il m'advint de luy dire qu'il s'estoit aucunement oublié de n'avoir communiqué son Œuvre à quelques siens amis avant que de le publier : d'autant que l'on y reconnoissoit en plusieurs lieux, je ne sçay quoy du ramage Gascon, plus aisement que Pollion n'avoit autrefois faict le Padouan de Tite-Live ; chose dont il eust pu recevoir advis par un sien amy. Et comme il ne m'en voulust croire, je le menay en ma chambre où j'avois son Livre ; & là je luy montray plusieurs manieres de parler familieres non aux Français, ains seulement aux Gascons, *Patenostre, un debte, un couple, un rencontre, les bestes nous flatent, nous requierent, & non nous à elles : Ces ouvrages sentent à l'huile, & à la lampe* Et sur-tout je luy montray, que je le voyois habiller le mot de *joüyr*, du tout à l'usage de Gascogne ; & non de nostre Langue Françoise, *ny la santé que je joüy jusques à*

présent ; la Lune est celle mesmes que vos ayeuls ont joüye ; l'amitié est joüye, à mesure qu'elle est desirée ; c'est la vraye solitude, qui se peut joüyr au milieu des Villes, & des Cours des Rois, mais elle se peut joüyr plus commodément à part : je reçois ma santé les bras ouverts, & aiguise mon goust à la joüyr. Plusieurs autres locutions luy representay-je, non-seulement sur ce mot, ains sur plusieurs autres, dont je me suis proposé de vous faire icy l'inventaire : & estimoy qu'à la premiere & prochaine impression que l'on feroit de son Livre, il donneroit ordre de les corriger. Toutesfois non-seulement il ne le fist ; mais comme ainsi, soit qu'il fust prevenu de mort, sa fille, par alliance, l'a fait r'imprimer, tout de la mesme façon qu'il estoit ; & nous advertit par son Epistre liminaire, que la Dame de Montaigne le luy avoit envoyé tout tel que son mari projettoit de le remettte au jour. J'adjouteray à tout cecy que pendant qu'il faict contenance de se desdaigner, je ne leus jamais Auteur

qui s'estimast tant que luy ; car qui auroit rayé tous les passages qu'il a employés à parler de soy, & de sa famille, son Œuvre seroit r'accourcie d'un quart, à bonne mesure, specialement en son troisiesme Livre, qui semble estre une histoire de ses mœurs & actions : chose que j'attribue aucunement à la liberté de sa vieillesse, quand il composa. Vous jugerez par-tout ce que je vous ay ci-dessus deduit, que le sieur Montaigne, après sa mort, a un ennemy profez en moy, qui m'estimoy, pendant sa vie, bienheureux d'estre honoré de son amitié. Ja à Dieu ne plaise : j'ayme, respecte, & honore sa memoire, autant & plus que nul autre. Et quant à ses Essais (que j'appelle Chefs-d'œuvre) je n'ay Livre entre les mains que j'aye tant caressé que celuy-là. J'y treuve tousjours quelque chose à me contenter. C'est un autre Seneque en notre Langue. A toutes ces manieres de parler de Gascongne, & autres mots inusitez, que je ne puis faire passer à la monstre, j'oppose une infinité

de beaux traits François & hardis, une infinité de belles pointes, qui ne ſont propres qu'à luy, ſelon l'abondance de ſon ſens; & ne me puis encore offenſer, quand il ſe desbonde à parler de luy, cela eſt dit d'un tel air, que j'y prends autant de plaiſir, comme s'il parloit d'un autre. Mais, ſur-tout, ſon Livre eſt un vray ſeminaire de belles notables Sentences, dont les unes ſont de ſon eſtoc; & les autres tranſplantées ſi heureuſement & d'une telle naïfveté dans ſon fonds, qu'il eſt malayſé de les juger pour autres que ſiennes, dont je vous remarqueray à la traverſe quelques-unes : remettant à voſtre diligence de voir toutes les autres dedans ſon Livre.

» L'amour eſt un deſir forcené de ce
» qui nous fuit.

» La ſageſſe de la femme eſt un vray
» leurre de l'Amour.

» Le plaiſir mutuel d'entre le mari & la
» femme doit eſtre une volupté conſcien-
» tieuſe.

» S'il eſt mauvais de vivre en neceſſité ;
» au moins de vivre en neceſſité, il n'eſt
» aucune neceſſité.

» En quelque lieu où la mort nous at-
» tende, nous devons attendre par tout.

» Noſtre Religion n'a point de plus aſ-
» ſuré fondement que le meſpris de la vie.

» L'Homme d'entendement n'a rien
» perdu s'il a ſoy-meſme.

» Pendant la faveur de fortune, il ſe
» faut preparer à ſa desfaveur.

» Il ſe treuve autant de differences de
» nous à nous-meſmes, comme de nous
» à autruy.

» Le Riche avaritieux a plus mauvais
» compte de ſa paſſion que non pas le
» pauvre.

» Les haires ne rendent pas toujours
» heres, ceux qui les portent.

» Une fierté genereuſe accompaigne la
» bonne conſcience.

» J'ay ma Cour & mes Loix pour juger
» de moy.

» La vieilleſſe nous attache plus de
» rides en l'eſprit, qu'au viſage.

» La gehenne est plustost un essay de la » patience que de la verité.

» Beaucoup sçavoir apporte occasion » de plus douter.

» Nous formons une verité sur la con- » sultation & occurrence de nos cinq sens.

» Nous ne sommes que ceremonies ; les » ceremonies nous emportent, & laissons » la substance des choses : nous nous tenons » aux branches & abandonnons le tronc. »

Quoi ! y eut-il jamais Sentences plus belles en toute l'ancienneté, que celles-cy ? Plusieurs autres vous pourrois-je alleguer, si je m'étois proposé de faire un Livre, & non une Lettre. Tout son Livre n'est pas proprement un parterre, ordonné de divers carreaux & bordures ; ains comme une prairie diversifiée pesle-mesle & sans art, de plusieurs fleurs. Vous n'y rencontrerez que Sentences, les unes courtes, les autres plus longues ; mais toutes en general pleines de moëlle : & au surplus divers subjects, qui en les lisant vous garantissent du sommeil, encores qu'en quelques-uns

j'y souhaiteroy je ne sçay quoy de retranchement. Comme au chapitre des *Vers de Virgile*; & sur-tout en celuy *du Boyteux*: car en l'un & en l'autre, il me semble avoir fait un eschange de sa liberté contre une licence extraordinaire.

Tout cela va à son esprit. Or pour le regard de sa , estant à Rome, il fut fait par honneur, Bourgeois de la Ville: en France par le Roy Charles IX, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, & entre ses compatriotes, honoré de la Mairie de Bourdeaux, qui n'est pas petite dignité en la Ville. Au demeurant ne pensez pas que sa vie ait esté autre que le general de ses escrits. Il mourut en sa maison de Montaigne, où luy tomba une esquinancie sur la langue, de telle façon qu'il demeura trois jours entiers, plein d'entendement, sans pouvoir parler. Au moyen dequoy il estoit contraint d'avoir recours à sa plume, pour faire entendre ses volontez: & comme il sentit sa fin approcher, il pria, par un petit buletin, sa femme de semondre quel-

ques Gentilshommes siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arrivez qu'ils furent, il fit dire la Messe en sa chambre : & comme le prestre estoit sur l'eslevation du *Corpus Domini*, ce pauvre Gentilhomme s'eslance au moins mal qu'il peut comme à corps perdu, sur son lict, les mains joinctes, & en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu. Qui fut un beau miroir de l'intérieur de son ame. Il laissa deux filles : l'une qui nasquit de son mariage, héritiere de tous & chascuns ses biens, qui est mariée en bon lieu ; l'autre, sa fille par alliance, heritiere de ses estudes. Toutes deux Damoiselles très-vertueuses. Mais sur tout je ne puis clore ma Lettre sans vous parler de la seconde. Cette-cy est la Damoiselle de Jars qui appartient à plusieurs grandes & nobles familles de Paris, laquelle ne s'est proposée d'avoir jamais autre mari que son honneur enrichi par la lecture de bons Livres, & sur tous les autres, des essais du Seigneur de Montaigne ; lequel faisant en l'an 1588 un long séjour en la ville de

Paris, elle le vint exprès visiter, pour le cognoistre de face. Mesmes que la Damoiselle de Gournay sa mere, & elle le menerent en leur maison de Gournay, où il sejourna trois mois en deux ou trois voyages, avec tous les honnestes accueils que l'on pourroit souhaiter. Enfin cette vertueuse Damoiselle advertie de sa mort traversa presque toute la France, souz la faveur des Passeports, tant par son propre dessein, que par celuy de la veufve & de la fille, qui la convierent d'aller mesler ses pleurs & regrets qui furent infinis, avec les leurs. L'Histoire en est vrayment memorable. La vie de ce Gentilhomme ne pouvoit être clause d'une plus belle catastrophe que celle-cy. A Dieu.

JUSTI LIPSII Epist. Cent. I. Miscellanea. Epist. 43. Theodoro Leewio.

. . . PLantinus nunc adest serio à me monitus * de Thalere illa Gallico, serio

* *Ita indigitavi Michaëlis Montani Librum Gallicum Gustuum titulo: probum, sapientem & valdè ad meum gustum.*

ad suos iterum scripsit : & illi responderunt jam Lutetia se petiisse : apud nos scilicet sapientia illa non habitat.

Cent. II. Miscellanea. Epist. 41. Michaëli Montano.

... Non blandiamur inter nos. Ego te talem censeo, qualem publicè descripsi uno verbo. Inter septem illos te referam, aut, si quid sapientiùs illis septem. Nam externa & polita ista doctrinarum, sermonis & linguarum ad fastum & fastidium usque Scientiam (audi intimum meum sensum) sperno ego valdè, nisi cum prudentiâ quadam & recti judicii normâ conjuncta dirigantur ad usum vitæ. Ea duo postrema in te esse vidi, & illa non deesse. ...

Cent. II. Miscell. Epist. 55. Michaëli Montano.

... Diu est cùm te novi, nec novi à mente & scriptis, non à corpore, & admiratus sum (nihil hic vanum) rectitudinem judicii tui, eo magis fortasse

quod in plerisque simillimum id meo. Nam fateor : in Europâ non inveni, qui in his talibus sensu mecum magis consentiret. Utinam plura tibi scribere mens, aut otium! quanquam istud fortasse, non illa : quia aversum te ab omni gloriâ video, etiam verâ. Non debebas, & habere in oculis si non æternitatem temporum, ac miseriam hominum ; qui talibus monitorum auxiliis omnino ducendi, fulciendi. . . . .

Cent. II. Miscell. Epist. 59. Mariæ Gornacensi.

. . . O mihi lucem, quâ te propius nôrim ? Non enim dicam probius. Adeo satis te nosse videor è pauculis scriptis, atque adeo vel sine scriptis. Ex uno judicio tuo, quod de viro illo magno fecisti, non ego te judicem ? Non cadit hoc nisi in illum, illamve (tu ad cautionem hanc non ducis) qui ipsi valdè magnus. Ut animam non capit : sic sapientem nisi sapiens. . . . .

Cent. II. Miſcell. Epiſt. 62. Michaëli Montano.

. . . Politica noſtra tandem edidi, diu preſſa, & neſcio an vel nunc emiſſa ave ſatis fauſta. Ævum ego & hæc præjudicia an ignoro? ſed tamen temperaſſe me videbis, & nihil niſi communibus præceptis ſcripſiſſe : excipio paucula de Religione. In quà conſilium noſtrum nec improbum, nec imprudens fortaſſe apud probos. O tui ſimilis mihi Lector ſit! & tu judicium tuum liberè, & tu vir es, ſcribe. Turbæ apud vos magnæ : ſi ingenium tuum novi (ut certè è ſcriptis novi : in quibus non fallax tui imago :) quieſcis. . . .

Cent. I. ad Belgas. Epiſt. 15. Mariæ Gornacenſi.

. . . Tuus pater jam eſt. Nuncio tibi ſi veſcis ; renovo ſi jam ſcis, periiſſe, quid dixi? abiiſſe à nobis magnum illum virum? Montanum, inquam, noſtrum ad alta & ætheros illos montes. Ita ſcriptum

ad me Burdegalis, & quia litteras tuas veteres esse video, arbitror te quoque sensum jam habere hujus plagæ. Sed quid mali factum? rideat ille nos, si sciat dolore: quem opinor in ipsâ morte hilarem eam suscepisse, & victorem etiam ejus, cum ab ipsâ vinceretur. . . .

Cent. II. ad Belgas. Epist. 21. Remaclo Roberti.

Cum fide remisisti Montanum meum: an nostrum potiùs, quia vos quoque eum amatis. Profecto vir ille magnus est, & factus ad mores judiciumque formandum, sed maximè ad robur animis ingignendum, sine quo quid nisi fluctus hæc vita? assiduè in metu, spe sumus; ab omni undâ cupidinum rapimur: firmat hæc Sapientiæ ancora, quem ille navigio nostro optat. Litteræ ejus apud me sunt, sed paucæ, & plura talia apud Franciscum Raphelengium memini me deposuisse. Si quid tamen dignum lectione tuâ aut aliorum reperero, videbis. . . .

BALZAC. *Dissertation Critique.* 19 & 20.

... Nous demeurasmes d'accord, que l'Autheur qui veut imiter Seneque, commence par tout & finit partout. Son Discours n'est pas un corps entier : c'est un corps en pieces ; ce sont des membres coupez : & quoique les parties soient proches les unes des autres, elles ne laissent pas d'estre séparées. Non seulement il n'y a point de nerfs qui les joignent, il n'y a pas mesmes de cordes, ou d'aiguillettes, qui les attachent ensemble ; tant cet Autheur est ennemi de toutes sortes de liaisons, soit de la nature, soit de l'art. . . .

Ma pensée estoit donc, & je suis encore de mesme advis, que Montaigne sçait bien ce qu'il dit, mais, sans violer le respect qu'il luy est deu, je pense aussi qu'il ne sçait pas toujours ce qu'il va dire. S'il a dessein d'aller en un lieu, le moindre

objet qui luy passe devant les yeux le fait sortir de son chemin, pour courir après ce second objet. Mais l'importance est qu'il s'esgare plus heureusement qu'il n'alloit tout droit. Ses digressions sont très-agréables, & très-instructives. Quand il quitte le Bon, d'ordinaire il rencontre le Meilleur; & il est certain qu'il ne change gueres de matiere, que le Lecteur ne gagne en ce changement. Il faut advouer qu'en certains endroits il porte bien haut la Raison humaine : il l'esleve jusques où elle peut aller, soit dans la Politique, soit dans la Morale. Pour le jugement qu'il fait des Livres & des Autheurs, c'est une autre chose. Assez souvent il prend la fausse monnoye pour la bonne, & le bastard pour le legitime. Il hazarde les choses, comme il les pense d'abord; au lieu de les examiner, après les avoir pensées, au lieu de se desfier de sa propre cognoissance, & de s'en raporter à son Turnebe, plustost que de s'en croire soi-mesme.

Aux autres lieux de ſon Livre, je ſuis tout à fait pour ſa liberté. Ce qu'il dit de ſes inclinations, de tout le détail de ſa vie privée, eſt très-agréable. Je ſuis bien aiſe de cognoiſtre ceux que j'eſtime, & s'il y a moyen, de les cognoiſtre tout entiers, & dans la pureté de leur naturel. Je veux les voir, s'il eſt poſſible, dans leurs plus particulieres & leurs plus ſecrettes actions. Il m'a donc fait grand plaiſir de me faire ſon hiſtoire domeſtique.

Mais vous ſouvient-il, Monſieur, du manquement qu'y trouva ce galant-homme, qui eſtoit de noſtre converſation, & qui euſt bien voulu que Montaigne, eſtant luy-meſme ſon Hiſtorien n'euſt pas oublié qu'il avoit avoit eſté Conſeiller au Parlement de Bordeaux. Il nous diſoit ce galant-homme, qu'il ſoupçonnoit quelque deſſein en cette omiſſion, & que Montaigne avoit peut-eſtre apprehendé que cet article de Robbe longue fiſt tort à l'eſpée de ſes Predeceſſeurs, & à la no-

blesse de sa Maison. Nous ne fusmes pas de ce sentiment, ny vous, ni moy, & soutinsmes que cette pensée ne pouvoit estre venue à Monsieur de Montaigne, qui voyoit de ses propres yeux que Monsieur de Foy, nommé à l'Archevêché de Thoulouze, estoit Conseiller au Parlement de Paris.

Mais pour revenir à Montaigne, soit dessein, soit oubli, qui nous prive de cette partie de sa Vie, j'ai tousjours bien de la peine à m'en consoler. Il nous est dit mille choses plaisantes de ce qu'il avoit remarqué au Palais, de l'humeur des Juges; de la misere des Plaideurs, des artifices, & des stratagemes de la Chicane. Après tout j'eusse bien mieux aimé qu'il nous eust conté des nouvelles de son Clerc, qui ne s'appelloit point en ce tems-là *Secretaire*, que de son Page.

N'est-ce pas en effet se moquer des gens, de faire sçavoir au monde qu'il avoit un Page? Quelque amitié & quelque estime que j'aye pour lui, je ne sçau-

rois lui ſouffrir ce Page. C'eut eſté une vanité de Capitan de Comédie, de dire qu'il en avoit, s'il n'en euſt pas eu ; mais s'il en avoit, je ſouſtiens qu'il n'en devoit pas avoir ; il me ſemble qu'un Page eſt une perſonne aſſez inutile, & aſſez hors d'œuvre dans une Maiſon de cinq à ſix mille livres de rente. Un Gentilhomme de Beauſſe qui n'euſt pas eu plus de revenu, ne ſe fuſt chargé d'un tel Officier. Auſſi quand il auroit voulu cacher ſon pays, comme Homere cacha le ſien, je l'aurois deſcouvert à cette marque de Perigord. De-là il fut conclu que Montaigne avoit fait deux fautes ; la premiere d'avoir eu un Page, & la ſeconde plus grande que la premiere, d'avoir imprimé qu'il en avoit eu.

Le meſme Homme qui accuſa Montaigne de vanité, nous en fit auſſi un conte, que nous euſmes de la peine à croire, quelque aſſeurance qu'il nous donnaſt de le ſçavoir de fort bon lieu. Il nous dit que Montaigne s'habilloit quelque fois

tout de blanc, & quelquefois tout de vert, & paroissoit ainsi vestu devant le monde. Force gens graves aiment les couleurs qui respectent la veue aussi bien que luy : mais ils ne s'en servent qu'en robbe de chambre, & dans le particulier. Telle singularité ne peust estre approuvée, estant contre la bienseance ; & j'ay ouy dire, il y a long-temps, que si les actions extraordinaires ne sont grandes, elles passent le plus souvent pour ridicules. J'ay veu à la vérité de-là-les Monts de pareilles fantaisies, qui mesmes estoient appuyées de quelque pretexte de Religion, & on me disoit d'un homme tout vestu de gris, depuis la teste jusques aux pieds ; d'un autre vestu de tanné, & d'un autre de feuille morte ; ces gens que vous voyez ont fait vœu de s'habiller de la sorte, les uns pour tant de temps, les autres pour toute leur vie ; mais les fantaisies d'Italie ne justifient pas celles des autres Pays.

Notre homme tascha bien encore de nous persuader que le mesme Montaigne

n'avoit pas trop bien reüssi en sa Mairie de Bordeaux.

Cette nouvellle ne surprendra point Monsieur de la Tribaudiere ; & il se souviendra bien qu'il dit un jour en ma presence à Monsieur de Plassac Meré, admirateur de Montaigne, qui le loüoit ce jour-là au desadvantage de Ciceron : vous avez beau estimer vostre Montaigne plus que notre Ciceron ; je ne sçaurois m'imaginer qu'un homme qui a sceu gouverner toute la Terre, ne valust pour le moins autant qu'un Homme qui ne sceut pas gouverner Bordeaux.

Je vous diray demain quelle est mon opinion du stile de Montaigne, quoyqu'il n'en fust point parlé en notre conference de l'autre jour. Vous sçaurez cependant, que c'est un personnage que je revere par tout, & que je tiens comparable à ces anciens qu'on appelloit *maximos ingenio, & arte rudes* : & partant non plus qu'à eux, on ne lui doit pas imputer les fautes de son siecle.

Dissertation 20.

Celui de qui je vous parlois hier, vivoit sous le Regne des Valois, de plus il estoit Gascon. Par consequent, il ne se peut pas que son langage ne se sente des vices de son siecle, & de son Pays. Il faut avouer avec tout cela que son ame estoit eloquente : qu'elle se faisoit entendre par des expressions courageuses ; que dans son stile il y a des graces & des beautez au-dessus de la portée de son siecle.

Je n'en veux pas dire davantage, & je sçay bien que ce seroit une espece de miracle, qu'un homme eust pu parler purement François dans la Barbarie de Quercy, & du Perigord. Un homme qui est assiegé de mauvais exemples, qui est eloigné du secours des bons, pourroit-il estre assez fort pour se deffendre tout seul, contre un Peuple tout entier, contre sa femme, contre ses parents, contre ses amis, qui sont autant d'ennemis du

bon François ? quelle difficulté seroit-ce de garder parmi tant d'embusches, & tant de larrons, les saines opinions qu'on auroit apportées de la Cour ?

Mais d'ailleurs lorsque Montaigne escrivoit, la Cour estoit aussi indulgente, qu'elle est aujourd'huy rigoureuse. Sa délicatesse va jusqu'au desgoust, & jusqu'à la maladie. De la pluspart des viandes qu'elle rejette, on en eust fait des festins sous le Regne de Henry III. L'incomparable Malherbe n'estoit point encore venu corriger & degasconner la Cour, comme il disoit, faire des leçons aux Princes & aux Princesses ; dire, cela est bon, & cela ne l'est pas. On ne sçavoit point qu'il y eust deux usages dont l'un s'appelle le Beau. Il ne se parloit ny de Vaugelas, ny d'academie. Cette Compaignie qui juge souverainement des Compositions Françoises, estoit encore dans l'idée des choses. Ainsi il n'y avoit rien d'asseuré ; ny de resolu en nostre Langue, & pour toutes ces raisons, il me semble que Montaigne est

excusable, s'il n'a pas tousjours escrit, comme voudroient nos Delicats. De son temps il n'estoit pas deffendu de faillir, & les fautes sont innocentes qui sont plus anciennes que les Loix.

LETTRE 110 *de M. de Plassac Méré, à M. de Mitton.*

MONSIEUR, je vous ai souvent parlé des obligations que j'avois à l'excellent Montaigne. Je n'oserois pas dire qu'il m'ait conduit dans le monde, de crainte de luy faire tort ; mais si je n'ay peu faire mon profit des biens qu'il m'a presentez, au moins j'advoue qu'il a tousjours esté le consolateur de ma vie. Je regarde donc sa memoire avec un grand respect, & m'interesse des moindres choses qui la peuvent toucher. J'ay regret qu'il ait si fort meprisé l'élocution, & que le peu de soin qu'il a prins, le fasse lire avec moins de plaisir. Cette negligence est cause que

quelques-uns n'ont point eu de honte de lui preferer certaines gens, qui, à dire vrai, ne se fussent point fait de tort d'estre ses Secretaires. Peut-estre que l'estime qu'il faisoit de Seneque, que les Autheurs de son siecle ont accusé de rudesse, a contribué quelque chose à sa façon brusque, peu cultivée. S'il a quelques deffauts qui lui soyent propres, je n'y voudrois pas toucher ; mais je luy voudrois oster ceux de son temps, qui ne sont pas supportables dans cettuy-cy. Je connois peu d'hommes qui luy puissent rendre ce bon office, & à ceux qui se plaisent dans ses Ouvrages. Vous le pouvez, Monsieur, avec succez, vous qui avez de si belles connoissances, tant d'esprit, & de bon sens. Je souhaite de tout mon cœur que vous preniez cette peine, ou pour mieux dire, ce divertissement. Luy qui mesprisoit tant les paroles, je m'asseure que s'il revenoit au monde, il ne treuveroit pas mauvais que vous en eussiez mis d'excellentes pour les siennes

qui ne sont pas toujours les meilleures. Sans doute, vous estes capable de l'éclaircir, & de l'ajuster sans l'affoiblir, ny l'estendre. Vous en pouvez retrancher de petites comparaisons; & des superfluitez, qui ne font rien à son sens, & vous conduire dans les choses essentielles, avec autant de scrupule que vous feriez aux mysteres d'une Religion. J'ay connu que vous n'estiez pas esloigné de ce dessein, & vous m'avez dit qu'autresfois Aristote prit le mesme soin des Œuvres d'Homere. Il se pourra faire, qu'à votre exemple, quelque esprit delicat & nourry parmy les Dames, comme vous pourriez dire Monsieur de Voiture, purifiast ces trois beaux Volumes d'Astrée, où il ne faudroit pas estre si scrupuleux, bien que dans ce genre d'escrire, je n'aye rien vu de plus exquis. Je voudrois connoistre la personne qui a le plus de pouvoir sur luy, afin que par mes prieres, elle peust l'obliger à l'entreprendre. Si je me trouvois assez habile homme, je n'en quitte-

rois pas la gloire à un autre. Pour revenir à Montaigne, liſant ce matin le Chapitre qu'il a fait de la vanité des paroles, j'ay voulu voir s'il ne leur faiſoit point d'injuſtice, & connoiſtre en m'eſſayant ſur le meſme Chapitre, ſi le changement de quelques paroles ne le pouvoit pas embellir. Vous devez croire que ſi je ne l'ay point quitté, moy qui ſuis ſi foible, & ſi mal-adroit, vous le mettrez en perfection. A faire comme j'ay fait, il ne vous couſtera pas davantage qu'à le copier, & vous obligerez parfaitement une perſonne qui eſt de toute ſon ame.

ROLANDI MARESII Epiſt. Lib. I. Ep. 22. Joanni Capellano.

VAldè mihi jucundum eſt, quod exornandæ Michaëlis Montani ſcriptorum editioni, quam Elzevirii parant, elogia, & teſtimonia eorum, qui de illo aliquid memoria prodiderunt, colligis, & hac

opera tanti viri nostratis gloriæ pro virili parte consulis. Tam elegantibus enim scriptis id hactenus deesse videbatur, ut tam elegantibus typis excuderentur. Quæ quanto in pretio semper habita sint, inde judicium facere licet, quod eorum editio toties repetita sit; malus enim liber vetustatem non perfert. Nec verò sine ratione, aut felicitate quadam genii solùm, scriptor iste tantam meruit famam. Nam præter alia multa, quæ ex ejus lectione haurire licet, attenti lectoris, judicium maximè format, & instruit. Quo nomine inter aliquot scriptores, quos Gallia tulit, præcipuò numerandus, & si fas dicere, primariis illis, qui de moribus antiquitùs scripsere, quodammodo accensendus venit. Quos cùm ob oculos semper haberet, & ad eorum normam se componere cuperet, nulli alii rei totâ vitâ, quàm sibi, vacavit, & juxta Appollinis præceptum, se nosse & in se descendere studuit. Cùm verò quid profectûs in virtute fecisset, qualesque mutationes in opinionibus, & moribus

in dies subiret, explorare vellet; denique ut imaginem sui amici relinqueret, more Lucilii, de quo notissimi sunt Horatii versus, quos ipse citat, libris suis se totum, quantus erat depinxit; & vitam suam prosecutus est; quamvis alioqui scriptor librorum haberi nollet, omnemque illam, quæ ex operum publicatione venit gloriam omnino respueret: quam utinam adeò non neglexisset, aut ingenio suo homo omnium liberrimus, & solutissimus non tantùm indulsisset, absolutissimos planè de Philosophia libros haberemus, nec qui illum culpant, quid carperent haberent; nimirum quod nullam materiam distinctè, & ordine prosequatur, aut tractet, sed omnia apud illum sint inconnexa & crebris digressionibus interrupta. Quæ pro mentis excursibus, per me licet, vel, si ita lubet, etiam pro somniis habeant (modo enim alioqui insolito scripta esse fateri cogimur) dummodo pulcherrima & jucundissima, nec ægri, sed excellenti ingenio hominis esse judicent; doctrinamque in iis eximiam,

quamvis ipse se indoctum esse ubique calumnietur, sensum, judicium profundum, vim ingenii summam, rerum minutarum, & difficilium, nempe quotidianarum ipsius cogitationum subtilem explicationem, ob audacem, sed non damnandam in sermone novitatem, crebrisque figuris plane admirabilem, & inimitabilem esse agnoscant. Quæ etiam in viro nobili majora sunt, qui in aulâ versatus, & usu rerum tritus, variisque in regionibus peregrinatus, quæ affert, non magis ex librorum lectione, quam ex propriâ experientiâ mutuari videtur. Cujus liber quamvis in molem satis amplam excrescat, tamen adeò non lassat ut plerique legentium doleant, virum ingenii minimè vulgaris non plura, quæ minimo labore scribere potuisset, posteris reliquisse: cùm etiam sermones illius familiares, & eum eruditis cordatisque viris confabulationes minimum scriptis cessisse acceperimus. Itaque optimo consilio facere videris, quòd virum nunquam satis ornatum, undecunque potuisti conquisitis

elogiis ornatiorem , editionemque illius operum per ſe ſatis commendatam, his additamentis commendatiorem facere conaris. Vale.

DOMINICI BAUDII Iambicorum Lib. I. Lugd. Bat. 1607.

Heroïcæ viragini Mariæ Gornacenſi.

MOntanus ille, cujus auguſtum viget
In ore Famæ nomen, haud ſuo magis
Fulgore claret, quàm tuis amoribus.

. . . .

Idem in notis.

De nullo Scriptore tam diverſa vel potius adverſa judicia fiunt, quam de Michaële Montano, cujus in præcedenti carmine memini. Sunt qui ejus ingenium, ſtylum, judicium laudibus ad cœlum extollunt, quidam humiliter deprimunt, & vix hominem tanti putant, qui ad eruditis alio cenſu cenſeatur, quàm ad explen-

dum numerum eorum qui otio & litteris intemperanter abutuntur. Ego mihi tantum juris non arrogo, ut cuiquam arbitrandi libertatem præreptam velim: imperare tamen affectui non possum, quin seriò succenseam iis, qui tam contemptim eum conterunt. Abundat ille quidem vitiis, sed quæ non temere nisi in præclaris & excellentibus ingeniis deprehendantur. Adde quod hæc compensantur pluribus longè virtutibus inter quas vitia illa blandientia stationem honorificam tueri possunt. Ut herbæ quædam inutiles non innascuntur nisi solo præpingui ac feraci: sic luxuries illa efflorescit ex redundantia quadam & fœcunditate generosæ indolis. Vix est ut unquam supra mediocritatem assurgant ingenia, quæ se continent intra terminos artium & scholasticarum præceptionum. Umbraticis Doctoribus hæc anxia & jejuna laus relinquatur. Ab hoc valetudinario noster ille heros immanè quantum dissidet! Scopus scriptionis & antestatio auctoris ab omni calumnia vin-

dicant eum apud benignos & eruditos censores, qui sciunt non esse modum statuendum alienæ industriæ. Quamquam divinus non sum, tamen affirmare ausim plerosque vituperatores ejus esse hoc animo, ut cuperent idem posse. Varietas ipsa & dissimilitudo tanta judiciorum argumento est, hominem non esse vulgaris notæ. Pars utraque magnos habet assertores, sed humanius videtur sententiam ferre secundùm eos qui se benevolos magis & fautores profitentur. Nam quò proclivior est humana mens ad livorem & obtrectationem, quibus vitiis falsa libertatis species suffragatur: ita majori cautione vitari debent, & amplectenda potius est laus benignitatis, quæ tamen à servili probro adulationis absit. Si punctum omne fert scribendi dicendique rectè, qui facillimè felicissimèque cogitata mentis enunciare novit; vix quisquam hac facultate cum nostro Montano conferri potest. Sensus & conceptiones ejus summovent plebem: sermo ne tum quidem hu-

mile aut abjectum quidquam ſonat, quum res minutas exſequitur & poſitas in quotidianâ conſuetudine vivendi. Verbis è trivio quæſitis dignitatem ac ſplendorem conciliat. Dicas aliquem è plebe per adoptionem tranſire ad Patres. In metaphoris dominatur, niſi quod interdum exemplo ſummorum Oratorum peccat nimis in iis audendo. Quæ non injuria putem reprehendi poſſe, & vix ullo colore defendi, paucula quadam annotavi, ut ſi

Egregio inſperſos mireris corpore nævos.

Plerumque titulus aliud fronte pollicetur, aliud in receſſu ſedulus & attentus. Lector offendit : nec tamen ſine fructu, certè cum oblectatione decipitur, errorique ſuo gratulatur, ſolemne eſt magnis ingeniis hallucinari : noſter tum mirabilia effundit quum aberrat à propoſito. Poſſis & illud vitio vertere, quod quum hoc unum affectet ne quid affectare videatur, tamen nimis interdum pellucet artificium, proditque ſtudio latendi. Quanquam item ubique fortuitæ dictionis gloriam

affectat, & nihil pejus timet quam ne diligens fuisse arguatur, tamen multis in locis apparent non adumbrata, sed expressissima signa elaboratioris meditamenti. Quod passim etiam doctrinæ ac scientiæ opinionem, tanquam indignum suâ nobilitate crimen deprecatur, valde fraudis & ironiæ suspectum est apud eos qui norunt patricias artes: id ea mente factum arbitror, ut majorem dexteritatis famam assequeretur, si nullis aut preexiguis disciplinarum præsidiis munitus tam copiosè ac magnificè sententias funditaret. Illud vero nimis putidum ac puerilis jactantiæ est, quod toties delamentatur ad nauseam & irrisum legentis, quàm sit labili ac nulla prorsus memoria. Quanquam bonum nomen es; Montane ignoscat mihi tuus genius; Domestico testimonio tute tibi fidem demis, quum tam aptè tot lectissimos Poëtarum versus, tot sapientum dicta velut ad nutum parate scriptis tuis instar emblematum intexis. Jam verò quid inanius, quid excogitari po-

teſt, quam quod negat ſe recordari ſervorum, niſi eos officiorum hominibus appellet? Videor mihi in ſcena audire Petronii Eumolpum, cui tanta familia ſcilicet erat, ut Carthaginem capere poſſet. Gloriæ cupiditatem ſpecie contemnentis manifeſtius oſtentat, quam ſi palàm præ ſe ferret. Injurius ſuæ dignitati crederetur errore ſimplicium hominum, qui non penetrant animos ſub vulpe latentes, quod ſordidos actus, & humiles minutias vitæ ſuæ pluſculum inculcare ſoleat: ego contra cenſeo, eum nuſquam elatiùs de ſua perſona ſenſiſſe, nuſquam humiliùs de poſteritate, ſi ſperavit ad ejus curam pertinuiſſe, ne ignorarent qua hora, verbi gratia, meridiari ſolitus eſſet. Nam de cæteris ſilere malo quàm pudorem violare, ne dum alienas papulas curioſius ſervo, ipſe deprehendar.

De religione viri non eſt meam ſententiam ferre: ad Inquiſitores hæreticæ pravitatis hæc notio pertinet, quibus ſi tantum eſt à re ſua otii ut volumen ejus

evolvere velint, invenient procul dubio quod atroci stylo effodere possint.....

PRÉFACE de la Galerie des Peintures. Paris. *Sercy.* 1693.

N'EST-IL pas vrai qu'Horace s'est depeint, & qu'il a autant fait de Satyres contre luy-mesme que contre les autres? Ne tombe-t-il pas d'accord qu'il n'avoit pas l'ame craintive, qu'il se decontenançoit aysément, & qu'il parloit peu? Michel de Montagne en a usé de la sorte; & combien y a-t-il de Chapitres en ses Essais, où il ne nous entretient que de ses imperfections! C'est en quoy l'on trouve qu'il estoit plus Philosophe & plus honneste homme que Seneque, qui n'a garde de nous entretenir des siennes: il estoit trop politique, & bien loin d'avoir cette noble ingenuité, il s'éleve au-dessus de la condition humaine, & nous veut persuader adroitement qu'il n'est point su-

aux paſſions ; il nous debite une Morale qu'il eſt impoſſible de reduire en pratique ; & ce Precepteur de Neron montre dans ſes Eſcrits un meſpris étrange pour les richeſſes, cependant qu'il amaſſe Treſor ſur Treſor ; & qu'il poſſede des Maiſons ſuperbes aux Champs & à la Ville.

DE SILHON. De l'immortalité de l'ame, Liv. I. *Diſcours* ij. *pag.* 76.*

... SI les Chrétiens qui ont protegé le Pyrrhoniſme, euſſent prévu les ſuites de cette erreur, je ne doute point qu'ils ne l'euſſent abandonné, & il y a de l'apparence que Montagne, qui ſemble en avoir été un des plus âpres défenſeurs, ne l'a pas crue tout de bon, & que ſon intention n'a pas été d'établir la certitude de nos connoiſſances ; mais ſeulement de s'oppoſer à la vanité de ceux qui préſu-

---

* Voyez encore le même, L. II, Diſcours VI, p. 290 & ſuiv.

ment trop de leur esprit, & à l'imitation de ceux qui demandent excessivement pour avoir la raison, ou qui pour redresser un bois courbé, le plient de l'autre côté, comme lui-même dit, de prouver à ces vains, qui s'en font tant àccroire, qu'ils ne sçavent rien pour leur faire comprendre qu'ils sçavent peu, & que ce qu'ils sçavent est si peu de chose, au prix de ce qu'ils ignorent, qu'ils doivent être en quelque façon censez comme s'ils ne sçavoient rien du tout.

LAMY. Démonstration de la sainteté de la Morale Chrétienne. — Rouen. 1706. *Entret. I.* Chap. XII. *p.* 122.

LA Morale d'Epicure est la même que celle de Montagne, si bien reçue de plusieurs personnes, qui passent dans le monde pour honnêtes gens, c'est-à-dire, avec qui il y a plaisir de vivre, & qu'on honore, parce qu'ils sont sociables. Saint-

Evremond marche ſur les traces de Montagne ; il eſt moins naturel en ſes expreſſions, mais il eſt plus fin.

L'ABBÉ DE VILLIERS. Réflexions ſur les défauts d'autruy, Chap. de la nature & du vray. Tom. II.

POURQUOI Montagne eſt-il un ſi bon Livre ? Pourquoi les Mémoires de Comines ne vieilliſſent-ils point ? Pourquoi la Chronique même de S. Louis faite par Joinville fait-elle plaiſir à ceux qui en entendent les termes Gaulois ? Ceſt parce que ces Autheurs ont penſé, ont parlé comme on penſe, & comme on parle naturellement.

Nos ancêtres, dit-on, étoient de bonnes gens, il ne faut que voir leurs Ecrits : Quelles ſimplicitez & quelles naïvetez n'y trouve-t-on point ? Pour moi, plus les Ecrits de nos Ancêtres me paroiſſent naifs & ſimples, moins je dis, *nos Ancêtres étoient de bonnes gens.*

Quel

Quel *bon homme*, que Montagne! tout est exquis dans ses pensées, tout est simple dans ses expressions; quand on le lit, on croit l'entendre parler au coin de son feu : & cependant où trouve-t-on tant de solides réflexions & des tours plus propres à mettre une pensée en son jour ? On est réjoüi, oneſt frappé en le lisant, on a plus d'esprit après qu'on l'a lu. Son Livre plaira toujours, parce qu'on y trouvera toujours la nature & le vrai.

Combien de *Montagnes* aurions-nous; si ceux qui avoient autant d'esprit que lui, avoient voulu exprimer avec naïveté ce qu'ils étoient capables de penser comme luy ?

ANT. TEISSIER. Eloges des Hommes illustres. — Leyde. 1715.

IL n'y a point d'Auteur dont on fasse des jugemens si divers & si opposez que ceux que l'on fait de Michel de Monta-

gne. Il y en a qui admirent son esprit, son jugement, & son stile. D'autres le traitent avec un extrême mépris, & le regardent comme un des plus méchans & des plus dangereux Ecrivains qui fût jamais. Lipse l'appelle *le Thalès François*, (1) & Mezeray *le Séneque Chrétien* (2). Quelques-uns assurent, qu'il n'y a point d'Auteur au monde, plus capable de faire connoître aux hommes ce qu'ils sont & ce qu'ils peuvent, & de faire observer les ressorts & les mouvemens les plus cachez des esprits, tellement qu'ils concluent que son Livre doit être continuellement entre les mains des gens de la Cour & du Monde, afin d'y apprendre ce qu'ils doivent savoir & ce qu'ils doivent faire.

Plusieurs au contraire prétendent que bien-loin que Montagne nous puisse en-

(1) Epist. Miscellan. xliij. Cent. Voyez ce passage de Lipse ci-dessus, p. 18.
(2) Sur la fin de l'Hist. de François I. Art. des Gens de Lettres.

seigner la vertu, quelques-uns de ses discours sont remplis de paroles très-licencieuses, & peuvent apprendre aux Lecteurs des vices qu'ils ignoroient, ou sont cause qu'ils se plaisent à s'en entretenir, & se trouvent après excitez à les commettre; que ses raisonnemens sur beaucoup d'effets de la Nature, sont peu convenables à un Philosophe Chrétien, qu'il n'étoit guères instruit dans les Sciences & dans les Arts; qu'il ignoroit la Philosophie; qu'il n'étoit pas savant en la belle Litterature, & que neanmoins il ne laissoit pas de parler avec une audace aussi grande, que s'il eût été un des plus doctes hommes du monde : c'est pourquoi Joseph Scaliger avoit accoutumé de l'appeller *un hardi ignorant.*

LA LOGIQUE, ou l'Art de penser, IIIe *Part. ch. xx. n°.* 7. Amst. 1718.

MONSIEUR Paschal prétendoit qu'un honnête homme devoit éviter de se nom-

mer, & même de se servir des mots de *je* & de *moi*, & il avoit accoutumé de dire sur ce sujet, que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité humaine le cache & le suprime. Ce n'est pas que cette regle doive aller jusqu'au scrupule; car il y a des rencontres, où ce seroit se gêner inutilement que de vouloir éviter ces mots; mais il est toujours bon de l'avoir en vue, pour s'éloigner de la méchante coutume de quelques personnes qui ne parlent que d'eux mêmes, & qui se citent par tout, lorsqu'il n'est point question de leur sentiment; ce qui donne lieu à ceux qui les écoutent de soupçonner que ce regard vers eux-mêmes, ne naisse d'une secrette complaisance, qui les porte souvent vers cet objet de leur amour, & excite en eux, par une suite naturelle, une aversion secrette pour ces personnes, & pour tout ce qu'elles disent. C'est ce qui fait voir qu'un des caracteres les plus indignes d'un honnête homme, est celui que Montaigne a affecté, de n'en-

tretenir ses Lecteurs, que de ses humeurs, de ses inclinations, de ses fantaisies, de ses maladie, de ses vertus & de ses vices ; & qu'il ne naît que d'un défaut de jugement, aussi-bien que d'un violent amour de soi-même. Il est vrai qu'il tâche autant qu'il peut d'éloigner de luy le soupçon d'une vanité basse & populaire, en parlant librement de ses défauts, aussi bien que de ses bonnes qualitez ; ce qui a quelque chose d'aimable, par une apparence de sincérité : mais il est facile de voir que tout cela n'est qu'un jeu & un artifice, qui le doit rendre encore plus odieux. Il parle de ses vices pour les faire connoître, & non pour les faire détester ; il ne pretend pas qu'on l'en doive moins estimer ; il les regarde comme des choses à peu près indifferentes, & plutôt galantes, que honteuses. S'il les découvre, c'est qu'il s'en soucie peu, & qu'il croit qu'il n'en sera pas plus vil, ni plus méprisable : mais quand il apprehende que quelque chose le rabaisse un peu, il est aussi adroit que

personne à le cacher ; c'est pourquoi *un Auteur* * celebre de ce temps remarque agréablement qu'ayant eu soin fort inutilement de nous avertir en deux endroits de son Livre, qu'il avoit un Page, & qui étoit un Officier assez peu utile en la maison d'un Gentilhomme de six mille livres de rente, il n'avoit pas eu le même soin de nous dire, qu'il avoit eu aussi un Clerc, ayant été Conseiller au Parlement de Bourdeaux. Cette Charge, quoique très-honorable en soi, ne satisfaisoit pas assez la vanité qu'il avoit de faire paroitre partout une humeur de Gentil'homme & de Cavalier, & un éloignement de la Robe & des Procès.

Il y a néanmoins de l'apparence, qu'il ne nous eût pas celé cette circonstance de sa vie, s'il eût pu trouver quelque Maréchal de France, qui eût été Conseiller de Bordeaux, comme il a bien voulu nous faire sçavoir qu'il avoit été Maire de cette

* Balzac. Voyez ses paroles ci-dessus, p. 26.

Ville ; mais après nous avoir averti qu'il avoit succedé en cette charge à Monsieur le Maréchal de Biron, & qu'il l'avoit laissée à Monsieur le Maréchal de Matignon. Mais ce n'est pas le plus grand mal de cet Auteur, que la vanité, & il est plein d'un si grand nombre d'infamies honteuses, & de maximes Epicuriennes & impies, qu'il est étrange qu'on l'ait souffert si long-temps dans les mains de tout le monde, & qu'il y ait même des personnes d'esprit qui n'en reconnoissent pas le venin.

Il ne faut point d'autres preuves pour juger de son libertinage, que cette maniere même dont il parle de ses vices ; car reconnoissant en plusieurs endroits, qu'il avoit été engagé en un grand nombre de desordres criminels, il déclare néanmoins en d'autres, qu'il ne se repent de rien, & que s'il avoit à revivre, il revivroit comme il avoit vescu : * *Quant à moy*, dit-il, *je puis desirer en general d'estre autre ; je*

* Tom. VII, L. III, ch. 2.

puis condamner ma forme universelle ; m'en desplaire, & supplier Dieu pour mon entiere reformation, & pour l'excuse de ma foiblesse naturelle ; mais cela, je ne le dois nommer repentir, non plus que le desplaisir de n'estre ny Ange ny Caton. Mes actions sont reglées & conformes à ce que je suis, & à ma condition. Je ne puis faire mieux, & le repentir ne touche pas proprement les choses qui ne sont pas en nostre force... Je ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queue d'un Philosophe, à la teste & au corps d'un homme perdu ; ny que ce chetif bout eust à desavoüer, & à desmentir la plus belle, entiere & longue partie de ma vie... Si j'avois à revivre, je revivrois comme j'ay vescu. Ny je ne plains le passé, ny je ne crains l'advenir. Paroles horribles, & qui marquent une extinction entiere de tout sentiment de Religion ; mais qui sont dignes de celui qui parle ainsi en un autre endroit : * *Je me plonge la teste baissée*

* Tom. VIII, L. III, ch. 9.

stupidement dans la mort, sans la considerer & recognoistre, comme dans une profondeur muette & obscure, qui m'engloutit d'un saut, & m'estouffe en un instant, plein d'un puissant sommeil, plein d'insipidité & d'indolence. Et en un autre endroit, † *La mort qui n'est qu'un quart d'heure de passion, sans consequence, sans naissance, ne merite pas des preceptes particuliers.*

Quoique cette digression semble assez éloignée de ce sujet, elle y rentre neanmoins par cette raison, qu'il n'y a point de Livre qui inspire davantage cette mauvaise coutume de parler de soi, de s'occuper de soi, & de vouloir que les autres s'y occupent : ce qui corrompt étrangement la Raison, & dans nous, par la vanité qui accompagne toujours ces discours, & dans les autres, par le dépit & l'aversion qu'ils en conçoivent. Il n'est permis de parler de soi-même qu'aux per-

† Tom. IX, L. III, ch. 12.

ſonnes d'une vertu éminente, & qui témoignent par la maniere avec laquelle elles le font, que ſi elles publient leurs bonnes actions, ce n'eſt que pour exciter les autres à en louer Dieu, ou pour les édifier ; & ſi elles publient leurs fautes, ce n'eſt que pour s'en humilier devant les hommes, & pour les en détourner : mais pour les perſonnes du commun, c'eſt une vauité ridicule de vouloir informer les autres de leurs petits avantages, & c'eſt une effronterie puniſſable, que de découvrir leurs déſordres au monde, ſans témoigner d'en être touchés, puiſque le dernier excès de l'abandonnement dans le vice, eſt de n'en rougir point, & de n'en avoir ni confuſion ni repentir, mais d'en parler indifféremment comme de toute autre choſe ; en quoi conſiſte proprement l'eſprit de Montagne. . . . .

Au n°. 7. le même Auteur de *l'Art de penſer* inſere preſque mot pour mot la deſcription des vices qui accompagnent ordinairement nos diſputes, que Montagne avoit employée au L. III, c. 8.

N°. 9.... Une personne intelligente ne soupçonnera jamais Montagne d'avoir cru toutes les rêveries de l'Astrologie judiciaire ; cependant quand il en a besoin pour rabaisser sottement les hommes, il les emploie comme les bonnes raisons : * *A considerer*, dit-il, *la domination & puissance que ces corps-là ont non-seulement sur nos vies & conditions de nostre fortune, mais sur nos inclinations mesmes.... qu'ils régissent, poussent & agitent à la mercy de leurs influences ; .. pourquoi les privons-nous & d'ame, & de vie, & de discours ?*

Veut-il détruire l'avantage que les hommes ont sur les bêtes, par le commerce de la parole ? Il nous rapporte des contes ridicules, & dont il connoît l'ex-

---

de ses Essais, mais sans le nommer : & le désigne seulement par le titre vague d'Auteur célebre ; & il ajoute : « Ce sont les vices ordinaires de nos » disputes qui sont ingénieusement representez par » cet Ecrivain, qui n'ayant jamais connu les véri» tables grandeurs de l'homme, en a assez bien » connu les défauts. »

* Tom. IV, L. II, ch. 12.

travagance mieux que personne, & en tire des conclusions plus ridicules : *Il y en a*, dit-il, *qui se sont vantez d'entendre le langage des bestes, comme Apollonius, Thyaneus, Melampus, Tiresias, Thales, & autres. Et puisqu'il est ainsi, comme disent les Cosmographes, qu'il y a des Nations qui reçoivent un Chien pour leur Roy, il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix & à ses mouvemens.*

L'on conclurra par cette raison, que quand Caligula fit son cheval Consul il falloit bien que l'on entendît les ordres qu'il donnoit dans l'exercice de cette Charge : mais on auroit tort d'accuser Montagne de cette mauvaise consequence ; son dessein n'étoit pas de parler raisonnablement, mais de faire un amas confus de tout ce qu'on peût dire contre les hommes : ce qui est néanmoins un vice très-contraire à la justesse de l'esprit, & à la sincérité d'un homme de bien.

Qui pourroit de même souffrir cet autre

raiſonnement du même Auteur ſur le ſujet des augures que les Payens tiroient du vol des oiſeaux ; & dont les plus ſages d'entre eux ſe ſont mocquez ? * *De toutes les prédictions du temps paſſé*, dit-il, *les plus anciennes & plus certaines eſtoient celles qui ſe tiroient du vol des oiſeaux. Nous n'avons rien de pareil ny de ſi admirable. Cette regle, cet ordre du branſler de leur aisle, par lequel on tire des conſequences des choſes à venir, il faut bien qu'il ſoit conduit par quelque excellent moyen à une ſi noble operation ; car c'eſt preſter à la lettre, d'aller attribuant ce grand effet à quelque ordonnance naturelle, ſans l'intelligence, conſentement, & diſcours de qui le produit, & c'eſt une opinion évidemment fauſſe.*

N'eſt-ce pas une choſe aſſez plaiſante, que de voir un homme qui ne tient rien d'evidemment vray, ny d'évidemment faux dans un Traité fait exprès pour éta-

* Tom. IV, L. II, ch. 12.

blir le Pyrrhonisme & pour détruire l'evidence & la certitude, nous debiter serieusement ces rêveries comme des véritez certaines, & traiter l'opinion contraire d'évidemment fausse? Mais il se moque quand il parle de la sorte, & il est inexcusable de se jouër ainsi de ses Lecteurs, en leur disant des choses qu'il ne croit pas, & que l'on ne peut croire sans folie.

Il étoit sans doute aussi bon Philosophe que Virgile, qui n'attribue pas même à une intelligence qui soit dans les oiseaux, les changemens réglés qu'on voit dans leurs mouvemens selon la diversité de l'air, dont on peut tirer quelque conjecture pour la pluie & le beau temps, comme l'on peut voir dans ces vers admirables des Georgiques: (Lib. I. v. 412.)

Haud equidem credo, quia sit divinitus illis
Ingenium aut rerum fato prudentia major:
Verum ubi tempestas, &c.

PENSÉES DE M. PASCAL.

Chap. xxviij. n. 43.

LES défauts de Montagne ſont grands. Il eſt plein de mots ſales & deshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses ſentimens ſur l'homicide volontaire & ſur la mort, ſont horribles. Il inſpire une nonchalance du ſalut, ſans crainte & ſans repentir. Son Livre n'étant point fait pour porter à la piété, il n'y étoit pas obligé ; mais on eſt toujours obligé de n'en pas détourner. Quoi qu'on puiſſe dire, pour excuſer ſes ſentimens trop libres ſur pluſieurs choſes, on ne ſçauroit excuſer en aucune ſorte ſes ſentimens tout payens ſur la mort ; car il faut renoncer à toute piété, ſi on ne veut au moins mourir chrétiennement : or il ne penſe qu'à mourir lâchement & mollement par tout ſon Livre.

Chap. xxix. n. 41.

Le ſot projet que Montagne a eu de

se peindre! & cela non pas en passant, & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal: car de dire des sottises par hasard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celles-là.

Chap. xxxj. n. 9.

Ce que Montagne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais, j'entends hors les mœurs, eût pu être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisoit trop d'histoires, & qu'il parloit trop de soi.

LE P. MALLEBRANCHE. Recherche de la vérité. Liv. II. Part. iij. Ch. 3.

UNE des plus grandes & des plus remarquables preuves de la puissance que les imaginations ont les unes sur les au-

tres, c'est le pouvoir qu'ont certains Auteurs de persuader sans aucunes raisons. Par exemple, le tour des paroles de Tertullien, de Seneque, & de quelques autres, a tant de charmes & tant d'éclat, qu'il éblouit l'esprit de la plûpart des gens, quoique ce ne soit qu'une foible peinture, & comme l'ombre de l'imagination de ces Auteurs. Leurs paroles, toutes mortes qu'elles sont, ont plus de vigueur que la raison de certaines gens. Elles entrent, elles pénetrent, elles dominent dans l'ame d'une maniere si imperieuse, qu'elles se font obéir sans se faire entendre, & qu'on se rend à leurs ordres sans les sçavoir. On veut croire, mais on ne sçait que croire : car lorsqu'on veut sçavoir précisément ce qu'on croit ou ce qu'on veut croire; & qu'on s'approche, pour ainsi dire, de ces fantômes pour les reconnoître, ils s'en vont souvent en fumée avec tout leur appareil & tout leur éclat.

Quoique les Livres des Auteurs que

je viens de nommer, ſoient très.propres pour faire remarquer la puiſſance que les imaginations ont les unes ſur les autres, & que je les propoſe pour exemple, je ne prétends pas toutefois les condamner en toutes choſes. Je ne puis pas m'empêcher d'avoir de l'eſtime pour certaines beautez qui s'y rencontrent, & de la déférence pour l'approbation univerſelle qu'ils ont eue pendant pluſieurs ſiecles. Je proteſte enfin que j'ai beaucoup de reſpect pour quelques Ouvrages de Tertullien, principalement pour ſon Apologie contre les Gentils, & pour ſon Livre des Preſcriptions contre les Hérétiques, pour quelques endroits des Livres de Senéque, quoique je n'aye pas beaucoup d'eſtime pour tout le Livre de Montaigne. *

LE MÊME. Chap. 5.

Les Eſſais de Montágne nous peuvent auſſi ſervir de preuve de la force que les

* Voyez auſſi les éclairciſſemens ſur cet endroit, p. 246. Edit. de Paris. 1712.

imaginations ont les unes sur les autres : car cet Auteur a un certain air libre, il donne un tour si naturel & si vif à ses pensées, qu'il est mal-aisé de le lire sans se laisser préoccuper. La négligence qu'il affecte lui sied assez bien, & le rend aimable à la plupart du monde sans le faire mépriser, & sa fierté est une certaine fierté d'honnête homme, si cela se peut dire ainsi, qui le fait respecter sans le faire haïr. L'air du monde & l'air cavalier soutenus par quelque érudition, font un effet si prodigieux sur l'esprit, qu'on l'admire souvent, & qu'on se rend presque toujours à ce qu'il décide, sans oser l'examiner, & quelquefois mesme sans l'entendre. Ce ne sont nullement ses raisons qui persuadent ; il n'en apporte presque jamais qui ayent quelque solidité. En effet, il n'a point de principes sur lesquels il fonde ses raisonnemens, & il n'a point d'ordre pour faire les déductions de ses principes. Un trait d'histoire ne prouve pas ; un petit conte ne démontre

pas ; deux vers d'Horace, un apophtegme de Cléomenes ou de César, ne doivent pas persuader des gens raisonnables : cependant ces Essais ne sont qu'un tissu de traits d'histoires, de petits contes, de bons mots, de distiques, & d'apophtegmes.

Il est vrai qu'on ne doit pas regarder Montagne dans ses Essais, comme un homme qui raisonne ; mais comme un homme qui se divertit, qui tâche de plaire, & qui ne pense point à enseigner ; & si ceux qui lisent ne faisoient que s'en divertir, il faut tomber d'accord que Montagne ne seroit pas un si méchant livre pour eux. Mais il est presque impossible de ne pas aimer ce qui plaît, & de ne pas se nourrir des viandes qui flattent le goût. L'esprit ne peut se plaire dans la lecture d'un Autheur, sans en prendre les sentimens, ou tout au-moins sans en recevoir quelque teinture, laquelle se mêlant avec ses idées, les rende confuses & obscures.

Il n'est pas seulement dangereux de lire

Montagne pour ſe divertir, à cauſe que le plaiſir qu'on y prend engage inſenſiblement dans ſes ſentimens ; mais encore parce que ce plaiſir eſt plus criminel qu'on ne penſe. Car il eſt certain que ce plaiſir naît principalement de la concupiſcence, & qu'il ne fait qu'entretenir & que fortifier les paſſions ; la maniere d'écrire de cet Autheur n'étant agréable que parce qu'elle nous touche, & qu'elle réveille nos paſſions d'une maniere imperceptible.

Il ſeroit aſſez inutile de prouver cela dans le détail & généralement, que tous les divers ſtiles ne nous plaiſent ordinairement, qu'à cauſe de la corruption ſecrette de notre cœur. Mais ce n'en eſt pas ici le lieu, & cela nous meneroit trop loin. Toutefois ſi l'on veut faire réflexion ſur la liaiſon des idées & des paſſions dont j'ai parlé auparavant *, & ſur ce qui ſe paſſe en ſoi-même dans le tems que

* Chapitre dernier de la premiere partie de la Recherche de la Vérité.

l'on lit quelque piece bien écrite, on pourra reconnoître en quelque façon, que si nous aimons le genre sublime, l'air noble & libre de certains Auteurs, c'est que nous avons de la vanité, & que nous aimons la grandeur & l'indépendance; & que ce goût, que nous trouvons dans la délicatesse des discours effeminez, n'a point d'autre source qu'une secrette inclination pour la molesse & pour la volupté: en un mot, que c'est une certaine intelligence pour ce qui touche les Sens, & non par l'intelligence de la Vérité, qui fait que certains Auteurs nous charment & nous enlevent comme malgré nous. Mais revenons à Montagne.

Il me semble que ses plus grands admirateurs le louent d'un certain caractere d'Auteur judicieux & éloigné du pédantisme, & d'avoir parfaitement connu la nature & les foiblesses de l'esprit humain. Si je montre donc que Montagne, tout cavalier qu'il est, ne laisse pas d'être aussi pédant que beaucoup d'autres, &

qu'il n'a eu qu'une connoissance très-médiocre de l'esprit ; j'aurai fait voir que ceux qui l'admirent le plus, n'auront point été persuadez par des raisons évidentes, mais qu'ils auront été seulement gagnez par la force de son imagination.

Ce terme *pédant* est fort équivoque ; mais l'usage, ce me semble, & même la Raison veulent que l'on appelle pédanr, ceux qui pour faire parade de leur fausse science, citent à tort & à travers toutes sortes d'Auteurs, qui parlent simplement pour parler, & pour se faire admirer des sots ; qui amassent sans jugement & sans discernement des apophtegmes & des traits d'histoire, pour prouver, ou pour faire semblant de prouver des choses, qui ne se peuvent prouver que par des raisons.

Pédant est opposé à raisonnable ; & ce qui rend les pédans odieux aux personnes d'esprit, c'est que les pédans ne sont pas raisonnables ; car les personnes d'esprit aimant naturellement à raisonner,

ils ne peuvent souffrir la conversation de ceux qui ne raisonnent point. Les Pédans ne peuvent pas raisonner, parce qu'ils ont l'esprit petit, ou d'ailleurs rempli d'une fausse érudition, & ils ne veulent pas raisonner, parce qu'ils voyent que certaines gens les respectent & les admirent davantage, lorsqu'ils citent quelque Auteur inconnu, & quelque Sentence d'un Ancien, que lorsqu'ils prétendent raisonner. Ainsi leur vanité se satisfaisant dans la vue du respect qu'on leur porte, les attache à l'étude de toutes les Sciences extraordinaires qui attirent l'admiration du commun des hommes.

Les pédans sont donc vains & fiers, de grande mémoire & de peu de jugement; heureux & forts en citations, malheureux & foibles en raison: d'une imagination vigoureuse & spacieuse, mais volage & déreglée, & qui ne peut se contenir dans quelque justesse.

Il ne sera pas maintenant fort difficile de prouver que Montagne étoit aussi pédant

pédant que plusieurs autres, selon cette notion du mot pédant, qui semble la plus conforme à la raison & à l'usage : car je ne parle pas ici de pédant à longue robbe, la robbe ne peut pas faire le pédant. Montagne qui a tant d'aversion pour la pédanterie, pouvoit bien ne porter jamais de robbe longue : mais il ne pouvoit pas de même se défaire de ses propres défauts. Il a bien travaillé à se faire l'air cavalier; mais il n'a pas travaillé à se faire l'esprit juste, ou pour le moins il n'y a pas réussi. Ainsi il s'est plutôt fait un pédant à la cavaliere, & d'une espece toute singuliere, qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux, & honnête homme.

Le Livre de Montagne contient des preuves si évidentes de la vanité & de la fierté de son Auteur, qu'il paroît peut-être assez inutile de s'arrêter à les faire remarquer : car il faut être bien plein de soi-même, pour s'imaginer, comme lui, que le monde veuille bien lire un assez

gros livre, pour avoir quelque connoissance de nos humeurs. Il falloit nécessairement qu'il se séparât du commun, & qu'il se regardât comme un homme tout-à-fait extraordinaire.

Toutes les créatures ont une obligation essentielle de tourner les esprits de ceux qui les veulent adorer, vers celui-là seul qui mérite d'être adoré ; & la Religion nous apprend que nous ne devons jamais souffrir que l'esprit & le cœur de l'homme, qui n'est fait que pour Dieu, s'occupe de nous & s'arrête à nous admirer & à nous aimer. Lorsque S. Jean se prosterna devant l'Ange du Seigneur, cet Ange lui défendit de l'adorer : *Je suis serviteur*, lui dit-il, *comme vous & comme vos freres : Adorez Dieu.* Il n'y a que les Démons & ceux qui participent à l'orgueil des Démons, qui se plaisent d'être adorez ; & c'est vouloir être adoré, non d'une adoration extérieure & apparente, mais d'une adoration intérieure & véritable, que de vouloir que les autres

hommes s'occupent de nous ; c'est vouloir être adoré comme Dieu veut être adoré, c'est-à-dire, en esprit & en vérité.

Montagne n'a fait son Livre que pour se peindre, & pour representer ses humeurs & ses inclinations : il l'avoue lui-même dans l'Avertissement au Lecteur inséré dans toutes les éditions ; *C'est moy que je peins*, dit-il, *je suis moy-mesme la matiere de mon Livre* ; & cela paroît en le lisant : car il y a très-peu de chapitres dans lesquels il ne fasse quelque digression pour parler de lui, & il y a même des chapitres entiers dans lesquels il ne parle que de lui. Mais s'il a composé son Livre pour s'y peindre, il l'a fait imprimer afin qu'on le lût. Il a donc voulu que les hommes le regardassent & s'occupassent de lui ; quoiqu'il dise *que ce n'est pas raison qu'on employe son loisir en un sujet si frivole & si vain.* Ces paroles ne font que le condamner : car s'il eût cru que ce n'étoit pas *raison* qu'on employât

le temps à lire son Livre, il eût agi lui-même contre le sens commun en le faisant imprimer. Ainsi on est obligé de croire, ou qu'il n'a pas dit ce qu'il pensoit, ou qu'il n'a pas fait ce qu'il devoit.

C'est encore une plaisante excuse de sa vanité de dire, qu'il n'a écrit que pour ses *parens & amis*. Car si cela eût été ainsi, pourquoy en eût-il fait faire trois impressions : une seule ne suffisoit-elle pas pour ses parens & pour ses amis ? D'où vient encore qu'il a augmenté son Livre dans les dernieres impressions qu'il en a fait faire, & qu'il n'en a jamais rien retranché, si ce n'est que la fortune secondoit ses intentions ; * *J'adjoute*, dit-il, *mais je ne corrige pas : parce que celui qui a hypothequé au monde son ouvrage, je treuve apparence qu'il n'y ait plus de droit. Qu'il dit, s'il peut, mieux ailleurs, & ne corrompe la besongne qu'il a vendue. De telles gens il ne faudroit rien achepter qu'après leur mort ; qu'ils*

* Tom. VIII, ch. IX.

y pensent bien, avant que de se produire. Qui les hâte ? Mon Livre est toujours un. Il a donc voulu se produire & hypothequer au monde son ouvrage, aussi bien qu'à ses parens & à ses amis. Mais sa vanité seroit toujours assez criminelle, quand il n'auroit tourné & arrêté l'esprit & le cœur de ses parens & de ses amis vers son portrait, qu'autant de temps qu'il en faut pour lire son Livre.

Si c'est un défaut de parler souvent de soi, c'est une effronterie ou plutôt une espece de folie que de se loüer à tous momens, comme fait Montagne ; car ce n'est pas seulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'est encore choquer la raison.

Les hommes sont faits pour vivre ensemble, & pour former des Corps & des Sociétés civiles. Mais il faut remarquer, que tous les particuliers qui composent les Sociétés, ne veulent pas qu'on les regarde comme la derniere partie du corps duquel ils sont. Ainsi ceux qui se loüent se

mettent au-dessus des autres ; les regardant comme les dernieres parties de leurs Sociétés, & se considerant eux-mêmes comme les principales & les plus honorables ; ils se rendent nécessairement odieux à tout le monde, au lieu de se faire aimer & de se faire estimer.

C'est donc une vanité, & une vanité indiscrette & ridicule à Montagne de parler avantageusement de lui-même à tous momens : mais c'est une vanité encore plus extravagante à cet auteur de décrire ses défauts. Car si l'on y prend garde, on verra qu'il ne découvre gueres que les défauts dont on fait gloire dans le monde, à cause de la corruption du siecle ; qu'il s'attribue volontiers ceux qui peuvent le faire passer pour esprit-fort, ou lui donner l'air cavalier, & afin que par cette franchise simulée de la confession de ses désordres, on le croye plus volontiers, lorsqu'il parle à son avantage. Il a raison de dire que * *se priser & se mespriser*,

* L. III. ch. xiij.

naissent souvent de pareil air d'arrogance. C'est toujours une marque certaine que l'on est plein de soi-même, & Montagne me paroît plus fier & plus vain quand il se blâme, que lorsqu'il se loue; parce que c'est un orgueil insupportable, que de tirer vanité de ses défauts, au lieu de s'en humilier. J'aime mieux un homme qui cache ses crimes avec honte, qu'un autre qui les publie avec effronterie: & il me semble qu'on doit avoir quelque horreur de la maniere cavaliere & peu chrétienne, dont Montagne représente ses défauts; mais examinons les autres qualitez de son esprit.

Si nous croyons Montagne sur sa parole, nous nous persuaderons que c'étoit un homme * *de nulle retention*; † qu'il *n'avoit point de gardoire;* †† *que la memoire lui manquoit du tout*, mais qu'il ne manquoit pas de sens & de jugement: ce-

* Tome IV, L. II, c. x.
† Tome II, L. I, c. xxiv.
†† Tome V, L. II, c. xvij.

pendant si nous en croyons le portrait, même qu'il a fait de son esprit, je veux dire son propre Livre, nous ne serons pas tout-à-fait de son sentiment. * *Je ne sçaurois recevoir une charge sans tablettes*, dit-il, *& quand j'ay un propos de conséquence à tenir, s'il est de longue haleine, je suis réduit à cette vile & miserable necessité d'apprendre par cœur mot à mot, ce que j'ay à dire; autrement je n'aurois ny façon ny asseurance, estant en crainte que ma memoire vinst à me faire un mauvais tour.* Un homme qui peut bien apprendre mot à mot des discours de longue haleine, pour avoir quelque *façon*, & quelque *assurance*, manque-t-il plutôt de mémoire que de jugement? Et peut-on croire Montagne, lorsqu'il dit de lui, *Les gens qui me servent, il faut que je les appelle par le nom de leur pays; car il m'est très-malaysé de retenir des noms; & si je ne crois pas que je n'oubliasse mon nom*

* Tome V, L. II, c. xviij.

propre. Un simple Gentilhomme qui peut retenir par cœur & mot à mot avec asseurance des discours *de longue haleine*, a-t-il un si grand nombre d'Officiers qu'il n'en puisse retenir les noms ? * Un homme *qui est né & nourry aux champs & parmy le labourage*, & qui dit, *que de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds ce que nous avons entre nos mains, ce qui regarde de plus près l'usage de la vie, c'est chose bien esloignée de son dogme*, peut-il oublier les noms François de ses domestiques ? Peut-il ignorer, comme il dit, *la plusspart de nos monnoyes, la difference d'un grain à l'autre en la terre & au grenier, si elle n'est pas trop apparente. . . . les plus grossiers principes de l'Agriculture, & que les enfants sçavent. . . . de quoy sert le levain à faire du pain, & que c'est que faire cuver du vin ?* Et cependant avoir l'esprit plein de

* Tome VI. L. II. c. xvij.
† L. II. c. xij.

noms des anciens Philosophes, & de leurs principes, *des idées de Platon, des atômes d'Epicure, du plein & du vuide de Leucippus & de Democritus, de l'eau de Thales, de l'infinité de nature d'Anaximandre, de l'air de Diogenes, des nombres & de la symmetrie de Pythagoras, de l'infini de Parmenides, de l'un de Museus, de l'eau & du feu d'Apollodorus, des parties similaires d'Anaxagoras, de la discorde & de l'amitié d'Empedocles; du feu d'Heraclite*, &c. Un homme qui dans trois ou quatre pages de son Livre rapporte plus de de cinquante noms d'Auteurs differens avec leurs opinions, qui a rempli tout son ouvrage de traits d'Histoire, & d'apophtegmes entassez sans ordre; qui dit que *l'Histoire & la Poësie sont son gibier en matiere de Livre*; qui se contredit à tous momens & dans un même chapitre, * lors même qu'il parle des choses qu'il prétend le mieux sçavoir, je veux dire lorsqu'il parle des

* Tome II, L. I, c. xxv.

qualitez de son esprit, se doit-il piquer d'avoir plus de jugement que de mémoire ?

Avouons donc que Montagne étoit excellent *en oubliance*, puisque Montagne nous en assure, qu'il souhaite que nous ayons ce sentiment de lui, & qu'enfin cela n'est pas tout-à-fait contraire à la vérité. Mais ne nous persuadons pas sur sa prrole ou par les loüanges qu'il se donne, que c'étoit un homme de grand sens, & d'une pénétration d'esprit toute extraordinaire. Cela pourroit nous jetter dans l'erreur, & donner trop de crédit aux opinions fausses & dangereuses qu'il débite avec une fierté & une hardiesse dominante, qui ne fait qu'étourdir & qu'éblouir les esprits foibles.

L'autre loüange que l'on donne à Montagne, est qu'il avoit une connoissance parfaite de l'esprit humain, qu'il en pénétroit le fond, la nature, les propriétés; qu'il en sçavoit le fort & le foible; en un mot, tout ce que l'on en peut

ſçavoir. Voyons s'il mérite bien ces loüanges, & d'où vient qu'on en eſt libéral à ſon égard.

Ceux qui ont lu Montagne, ſçavent aſſez que cet Auteur affectoit de paſſer pour Pyrrhonien, & qu'il faiſoit gloire de douter de tout. * *La perſuaſion de la certitude*, dit-il, *eſt un certain teſmoignage de folie & d'incertitude extreſme, & n'eſt point de plus folles gens & moins Philoſophes, que les Philodoxes de Platon.* Il donne au contraire tant de loüanges aux Pyrrhoniens dans le même chapitre, qu'il n'eſt pas poſſible qu'il ne fût de cette Secte. Il étoit néceſſaire de ſon temps, pour paſſer pour habile & pour galant homme, de douter de tout; & la qualité d'eſprit fort dont il ſe piquoit, l'engageoit encore dans ces opinions. Ainſi en le ſuppoſant Académicien, on pourroit tout d'un coup le convaincre d'être le plus ignorant de tous les hommes, non-ſeulement dans ce qui regarde la nature de l'eſprit, mais

* L. I. c. xij.

même en toute autre choſe. Car puiſqu'il y a une différence eſſentielle entre ſçavoir & douter, ſi les Académiciens diſent ce qu'ils penſent lorſqu'ils aſſurent qu'ils ne ſavent rien, on peut dire que ce ſont les plus ignorans de tous les hommes.

Mais ce ne ſont pas ſeulement les plus ignorans de tous les hommes, ce ſont auſſi les défenſeurs des opinions les moins raiſonnables. Car non ſeulement ils rejettent tout ce qui eſt de plus certain & de plus univerſellement reçu, pour ſe faire paſſer pour eſprits-forts, mais par le même tour d'imagination, ils ſe plaiſent à parler d'une maniere déciſive des choſes les plus incertaines & les moins probables. Montagne eſt viſiblement frappé de cette maladie d'eſprit; & il faut néceſſairement dire, que non ſeulement il ignoroit la nature de l'eſprit humain, mais même qu'il étoit dans des erreurs fort groſſieres ſur ce ſujet, ſuppoſé qu'il nous ait dit ce qu'il en penſoit, comme il l'a dû faire. Car que peut-on dire d'un homme qui

confond l'esprit avec la matiere : qui rapporte les opinions les plus extravagantes des Philosophes sur la nature de l'ame, sans les mépriser, & même d'un air qui fait assez connnoître qu'il approuve davantage les plus opposées à la Raison : qui ne voit pas la nécessité de l'immortalité de nos ames : qui pense que la Raison humaine ne la peut reconnoître ; & qui regarde les preuves que l'on en donne comme des songes que le desir fait naître en nous ; *Somnia non docentis, sed optantis* : qui trouve à redire que les hommes *se séparent de la presse des autres créatures, & se distinguent des bêtes*, qu'il appelle, *nos confreres & nos compagnons*, qu'il croit parler, s'entendre & se moquer de nous, de même que nous parlons, que nous nous entendons, & que nous nous mocquons d'elles : qui met plus de difference d'un homme à un autre homme, que d'un homme à une bête, qui donne jusqu'aux araignées, *déliberation, pensement & conclusion* ; & qui, après avoir

soutenu que la disposition du corps de l'homme n'a aucun avantage sur celle des bêtes, accepté volontiers ce sentiment, que *ce n'est point par la raison, par le discours & par l'ame que nous excellons sur les bestes, mais par nostre beauté, nostre beau teint, & nostre belle disposition de membres; pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudence, & tout le reste à l'abandon, &c.* Peut-on dire qu'un homme qui se sert des opinions les plus bizarres pour conclure, que *ce n'est point par vray discours, mais par une fierté & opiniastreté, que nous nous préférons aux autres animaux*, eût une connoissance fort exacte de l'esprit humain, & croit-on en persuader les autres ?

Mais il faut faire justice à tout le monde, & dire de bonne foi quel étoit le caractere de l'esprit de Montagne. Il avoit peu de mémoire, encore moins de jugement, il est vrai; mais ces deux qualitez ne font point ensemble ce que l'on ap-

pelle ordinairement dans le monde beauté d'esprit. C'est la beauté, la vivacité, & l'étendue de l'imagination, qui font passer pour bel esprit. Le commun des hommes estime le brillant & non pas le solide, parce que l'on aime davantage ce qui touche les Sens, que ce qui instruit la Raison. Ainsi en prenant beauté d'imagination pour beauté d'esprit, on peut dire que Montagne avoit l'esprit beau & même extraordinaire. Ses idées sont fausses, mais belles; ses expressions irrégulieres ou hardies, mais agréables; ses discours mal raisonnez, mais bien imaginez. On voit dans tout son Livre un caractere d'original, qui plaît infiniment: tout copiste qu'il est, il ne sent point son copiste; & son imagination forte & hardie donne toûjours le tour d'original aux choses qu'il copie. Il a enfin ce qu'il est nécessaire d'avoir pour plaire & pour imposer; & je pense avoir montré suffisamment, que ce n'est point en convainquant la Raison qu'il se fait admirer de

tant de gens, mais en leur tournant l'esprit à son avantage, par la vivacité toûjours victorieuse de son imagination dominante.

PRÉFACE de l'Esprit des Essais de Montaigne, par de Sercy. 1677. in-12.

LE mérite de Monsieur de Montaigne est si cogneu, qu'il n'a pas besoing d'estre recommandé par de nouveaux Eloges. Aussi n'est-ce pas mon dessein de faire le detail de toutes les circonstances qui ont contribué à establir sa reputation dans l'estime du monde. Ceux qui auront la curiosité de sçavoir les particularitez de sa Vie, s'en pourront éclaircir dans les Livres où elle est escrite, où, sans aller plus loin, ils recognoistront dans ses propres expressions, & par ce qu'il dit luy-mesme, beaucoup mieux son veritable caractere, que dans la foible idée que j'en pourrois donner par les periodes ennuyeuses d'un panegyrique inu-

tile. Il me suffira de dire, pour ne rien obmettre, & pour ne pas exagerer en sa faveur; que c'estoit un Gentilhomme très-noble par son extraction, considerable par ses alliances : mais encore plus illustre par sa doctrine & par sa vertu. Il ne s'est pas contenté de la practiquer lors qu'il a vescu, il en a voulu donner des preceptes à sa postérité; & c'est dans cette pensée, qu'il a prins la peine de composer un Livre sous le titre des Essais de Michel de Montaigne, où se dépeignant luy-mesme avec exactitude, il nous a donné un modele d'honneur, de conscience & de probité, sur lequel tous les hommes devroient prendre la resolution de se copier. Sa maniere d'instruire est genereuse & si modeste, qu'il semble qu'il ne fait que raisonner en luy-mesme, lorsqu'il enseigne les autres, & il affecte de persuader qu'il n'a entreprins que pour son usage particulier, ce qu'il destinoit pourtant à l'utilité publique. Quoy qu'il en soit, il est certain que les Essais sont un chef d'œuvre, dont la leç-

ture fait l'admiration & les delices de la pluſpart des honneſtes gens.

Mais ce grand nombre d'approbateurs n'a pas oſté le courage à quelques Critiques, dont les uns ſe ſont plaints que la beauté de ce Livre eſtoit desfigurée par les longues digreſſions & les raiſonnemens trop eſtendus de ſon Autheur. D'autres moins ſeveres, & avec plus d'apparence de juſtice, ont dit, que tout ce qui eſtoit de ſa compoſition, avoit des charmes & des delicateſſes, dont on ne peut eſtre fatigué; & qu'il ne s'y trouvoit rien d'ennuyeux, que les trop frequentes citations Latines, qu'il devoit d'autant plus éviter, qu'elles ſont inutiles; & que d'ailleurs elles interrompent la liaiſon de ſes ſujets, & la ſuite de ſon diſcours.

Quoyque Monſieur de Montagne euſt de très-bonnes raiſons pour défendre les endroits par où on l'attaque, j'ai crû, ſans ſortir de ſes intereſts, & ſans entrer dans le party de ſes cenſeurs, pouvoir retrancher de ſon Livre ce qu'ils y treuvent à

redire. C'eſt pourquoy j'ay prins la liberté de travailler après luy : non pour le réformer, mais pour en faire une agréable réduction, dans laquelle il paroît dans toute la force & la vivacité de ſon eſprit. . . .

JOURNAL DES SAVANS.
Aouſt 1677.

LES longues digreſſions avec les raiſonnemens trop étendus, & les citations Latines trop frequentes, ſont les trois choſes que les Critiques ont treuvé à redire juſques icy dans les Eſſais de Montaigne, quoique d'ailleurs ils avouent qu'il ſont admirables, & qu'ils ont toujours fait avec juſtice le plaiſir & les délices des honneſtes gens. . . .

JACQUES BERNARD. Nouvelles de la Rép. des Lettres. Avril 1710.

JAMAIS Livre ne fut plus goûté que

celui de Montagne, & ce goût n'a point été un goût passager : il subsiste encore aujourd'hui presque dans toute sa force, & tout homme qui ne se plairoit pas dans la lecture de cet Auteur, passeroit pour un homme de très-mauvais goût....

Cependant il est sûr que la lecture de Montagne est très-dangereuse, & qu'il y a milles maximes incompatibles avec la Religion & avec la droite raison..... Quant au langage : Montagne a une diction & de certains termes qui lui sont propres, & qui donnent à tout ce qu'il dit un caractere simple & naïf, plein de vivacité & d'agrément : on auroit tout gâté, si on avoit voulu y toucher....

MÉMOIRES pour l'Histoire des Sciences & des Beaux Arts. Mai & Juin 1701.

L'AUTEUR de ces Mémoires, après avoir rapporté quelques passages du Livre *des Pensées de Montagne recueillies par*

Mr. Arthaud, ajoute : . . . Ces sentimens & d'autres semblables qui sont semés dans les Essais, ne marquent ni irreligion ni libertinage. Avec tout cela on croit, comme M. Arthaud, que la lecture de Montagne est dangereuse, sur-tout aux jeunes gens, qui n'ont pas l'esprit encore fait, & qui d'ordinaire s'attachent plus à ce qui peut les corrompre, qu'à ce qui doit les édifier. C'est aussi dans cette vue que l'Auteur du Recueil *des Pensées de Montagne propres à former l'esprit & les mœurs*, a cru devoir séparer le bon grain de la zizanie, le pur de l'impur, en ne donnant au Public que ce qu'il y a de meilleur dans un Livre plein de bonnes & de mauvaises choses. Il est bon au reste d'avertir ici en passant, que les Ecrivains qui ont le plus décrié Montagne, le louent malgré eux en quelques endroits, & le pillent en d'autres. C'est le sujet & le fond d'un nouvel ouvrage qui paroîtra peut-être bien-tôt.

DICTIONNAIRE Critique de Bayle, T. I, p. 852. Rem. (B). *Edit. de* 1720.

CHARRON après avoir prêché le Carême à Angers en 1589, vint à Bordeaux où il lia une amitié très-étroite avec Montagne. Il faisoit * *un merveilleux cas* des Essais de cet Auteur, & en adopta plusieurs Maximes. On peut croire sans temerité, que celui de ces deux amis qui eût dû instruire l'autre, en fut le disciple, & que le Théologien apprit plus de choses du Gentilhomme, que celui-ci du Théologien. Il y a dans les Livres de la Sagesse une infinité de pensées qui avoient paru dans les Essais de Montagne. Ne doutez pas que cette docilité de Charron n'ait contribué beaucoup à l'affection très-particuliere que Montagne avoit pour lui.

* Eloge de Charron par George-Michel de Rochemaillet, à la tête de l'édition de la *Sagesse* de Charron. Paris. 1607.

& qui fit qu'il *lui permit par son testament de porter après son déceds les pleines armes de sa noble famille, parce qu'il ne laissoit aucuns enfans mâles.*

Tome IV. *page* 2986.

... C'est ainsi que se comporterent en France les Facultez de Théologie par rapport au Livre de Michel de Montagne. Elles laisserent passer toutes les Maximes de cet Auteur, qui, sans suivre aucun systême, aucune méthode, aucun ordre, entassoit & faufiloit tout ce qui lui étoit présenté par sa mémoire. Mais quand Pierre Charron, Prêtre & Théologal, s'avisa de débiter quelques-uns des sentimens de Montagne dans un Traité méthodique & systématique de Morale, les Théologiens ne se tinrent plus en repos.

Tome IV. *page* 3025.

... Après tout, oseroit-on dire que mon Dictionnaire approche de la licence des Essais de Montagne, soit à l'égard du Pyrrhonisme, soit à l'égard des saletés ? Or

Or Montagne n'a-t-il point donné tranquillement plusieurs Editions de son Livre ? Ne l'a-t-on pas réimprimé cent & cent fois ? Ne l'a-t-on pas dédié au grand Cardinal de Richelieu ? N'est-il pas dans toutes les Bibliotheques ?

LA BRUYERE. 10e *Edition. Paris.* *1699. pag.* 31.

DEUX Ecrivains en leurs Ouvrages ont blâmé Montagne, que je ne crois pas aussi-bien qu'eux ; il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle maniere. Balzac ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup : le P. Mallebranche pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles.



Œuvres de S. EVREMOND : Édition d'Amst. 1726. in-12. Tom. III. p. 103.

LES Essais de *Montagne*, les Poësies de *Malherbe*, les Tragédies de *Corneille*, & les Œuvres de *Voiture* se sont établis comme un droit de me plaire toute ma vie. *Montagne* ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particuliérement l'Homme, les jeunes & les vieux aiment à se trouver en lui par la ressemblance des sentimens. L'espace qui éloigne ces deux âges, nous éloigne de la Nature, pour nous donner aux Professions ; & alors nous trouvons dans Montagne moins de choses qui conviennent. La Science de la Guerre fait l'occupation du Général, la Politique, du Ministre ; la Théologie, du Prelat ; la Jurisprudence, du Juge. *Montagne* revient à nous quand la Nature nous y ramene, & qu'un âge avancé, où l'on

sent véritablement ce qu'on est, rappelle le Prince, comme ses Sujets, de l'attachement au personnage, à un intérêt plus proche & plus sensible de la personne. . . . .

[*Ibid. pag.* 159, 160.]. . . Montagne vous fera mieux connoître l'homme qu'aucun autre, mais c'est l'homme avec toutes ses foiblesses ; connoissance utile dans la bonne fortune pour la modération ; triste & affligeante dans la mauvaise. Que les malheureux donc ne cherchent pas dans les Livres à s'attrister de nos miseres, mais à se réjouir de nos folies ; & par cette raison vous préférerez à la lecture de Séneque, de Plutarque & de Montagne, celle de Lucien, de Petrone, de Don Quichote. . . .

Mêlange curieux, même Édition, Tom. I. page 150.

. . . Cette liberté que je reprens en ce Livre, est sans comparaison plus excusable dans les *Essais de Montagne.* Il

vrai qu'il dit un peu trop naïvement ses pensées & ses inclinations, & que, lorsqu'il a fait quelques digressions, il en revient toujours à lui-même, qui est le sujet de son Ouvrage. Mais en ramenant son Lecteur chez lui, il a toujours de quoi lui plaire & le réjoüir. Ce n'est point un hôte importun. Quand la conversation lui manque, il a des Amis qui la soutiennent, jusqu'à ce qu'il ait un peu respiré. On y entend avec plaisir les Anciens, & même quelques Modernes; & il se fait par ce mêlange une variété qui plaît toûjours.

Il y a eu beaucoup d'affectation à blâmer cet Auteur, & on a vu peu de certains Livres où il ne soit extrêmement maltraité *. Cependant ces Auteurs l'ont

* L'auteur de l'*Art de penser* & le Pere Mallebranche dans la *Recherche de la vérité*, ont pris à tâche de décrier Montagne. On prit le parti de Montagne contre l'Auteur de l'Art de penser, dans un Livre imprimé à Paris en 1688, sous ce titre: Réponse aux injures & railleries écrites contre Michel de Montagne dans la Logique de P. R. [illegible]r Guillaume Berenger.....

lu eux-mêmes, & on le lira toujours. Je ne veux pas entreprendre ici ſon Apologie. Qui eſt l'Auteur qui n'a point eu ſes défauts ? Celui de parler franchement de ſoi-même n'eſt peut-être pas plus grand que celui d'affecter de n'en parler jamais, lors même que la ſuite du diſcours y oblige.

SEIGRAISIANA. Page 143, *Édition de Paris*, 1721.

BALZAC & Meſſieurs de Port-Royal ont fait ce qu'ils ont pu pour décrier Montagne, à quoi ils n'ont pas réuſſi ; Montagne ſera toujours agréable, & toujours lu. Madame de la Fayette diſoit qu'il y avoit plaiſir d'avoir un voiſin comme lui.



MUETIANA. Art. vj. p. 14. *Édit. de Paris*, 1722. *p.* 15. *Édit. d'Amſterdam.*

Les Eſſais de Montagne ſont de véritables *Montaniana*, c'eſt-à-dire un Recueil des penſées de Montagne, ſans ordre & ſans liaiſon. Ce n'eſt pas peut-être ce qui a le moins contribué à le rendre ſi agréable à notre Nation, ennemie de l'aſſujettiſſement que demandent les longues Diſſertations ; & à notre ſiecle, ennemi de l'application que demandent les Traitez ſuivis & methodiques. Son eſprit libre, ſon ſtyle varié, & ſes expreſſions métaphoriques, lui ont principalement mérité cette grande vogue, dans laquelle il a été pendant plus d'un ſiecle, & où il eſt encore aujourd'hui : car c'eſt pour ainſi dire le Breviaire des honnêtes pareſſeux, & des ignorans ſtudieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoiſſance du monde & de quelque teinture des Let-

tres. A peine trouverez-vous un Gentilhomme de campagne qui veuille ſe diſtinguer des preneurs de lievres, qui n'ait un Montagne ſur ſa cheminée. Mais cette liberté, qui a ſon utilité quand elle a ſes bornes, devient dangereuſe quand elle dégénere en licence. Telle eſt celle de Montagne, qui s'eſt cru permis de ſe mettre au-deſſus des Loix, de la modeſtie & de la pudeur. Il faut reſpecter le Public, quand on ſe mêle de lui parler, comme on fait quand on s'érige en Auteur. La ſource de ce défaut dans Montagne, a été ſa vanité & ſon amour propre. Il a cru que ſon mérite l'affranchiſſoit des regles; qu'il devoit donner l'exemple, & non pas le ſuivre. Ses partiſans ont beau excuſer cette vanité, qu'on lui a tant reprochée: tous ces tours & cet air de franchiſe qu'il prend, n'empêchent pas qu'on n'entrevoie une affectation ſecrette de ſe faire honneur de ſes emplois, du nombre de ſes domeſtiques, & de la réputation qu'il s'étoit acquiſe. Qu'on ramaſſe tout

cela, qu'il a ſemé par-ci par-là adroitement dans ſes Ecrits, on trouvera qu'il s'eſt rendu ſon propre Panégyriſte. Scaliger avoit grande raiſon de dire, *J'ay bien affaire de ſçavoir ſi Montaigne aime le vin blanc ou le vin clairet.* En effet, n'eſt-ce pas abuſer de l'audience de ſon Lecteur, que de l'entretenir de ſes gouts : & de toutes ſes autres fadaiſes domeſtiques ? Scaliger pourtant ne parloit pas auſſi ſans intérêt de ſon compatriote. Montagne avoit donné dans ſes Eſcrits à Juſte-Lipſe la premiere place dans l'empire des Lettres ; quoi qu'en cela d'un mauvais goût, comme en bien d'autres choſes. Quand il avance quelque ſentiment hardi, & ſujet à contradiction, *Je ne le donne pas pour bon*, dit-il, *mais pour mien* : & c'eſt dequoi le Lecteur n'a que faire ; car il lui importe peu de ce qu'a penſé Michel de Montagne, mais de ce qu'il falloit penſer pour bien penſer. Il déclare dans tout ſon ouvrage, qu'il a voulu s'y peindre au naturel, & ſe repréſenter aux yeux du

Public. Pour ſe propoſer au tel deſſein, ne faut-il pas être perſuadé que cet original mérite d'être regardé, étudié, & imité de tout le monde ? Et cette idée a-t-elle pu naître ailleurs que dans un grand fonds d'amour propre ?

Pour ſon ſtyle, il eſt d'un tour véritablement ſingulier, & d'un caractere original. Son imagination vive lui fournit ſur toutes ſortes de ſujets une grande variété d'images, dont il compoſe cette abondance d'agréables métaphores, dans leſquelles aucun Ecrivain ne l'a jamais égalé. C'eſt ſa figure favorite, figure qui, ſelon Ariſtote, eſt la marque d'un bon eſprit, parce qu'elle vient de la fécondité du fonds qui produit ces images, de la vivacité qui les découvre facilement & à propos, & du diſcernement qui fait choiſir les plus convenables.



SOREL, *Bibliotheque Françoise. Paris.* 1667. *pag.* 80.

LES Essais de Michel de Montagne, sont à bon droict mis au rang des Livres meslez : Car ils sont faits sur divers sujets sans ordre ni liaison, & le corps de leurs Discours a encore un plus grand meslange. Cela n'empesche pas que des Gens de toutes qualitez ne les élevent au-dessus de la pluspart des Ouvrages qu'ils ont veus, & n'en fassent leur principale estude. Ils croyent que le meslange de plusieurs Livres anciens ou modernes, n'est rien à comparaison, & n'est composé que des rapports différens de ce qui se treuve en d'autres Livres, sans aucune application; Au lieu que celuy-cy nous presente des authoritez qui sont fort à propos, & que l'Autheur y entremesle des pensées rares & hardies qui sont toutes de luy, lesquelles ne tendent qu'à faire cognoistre

à l'homme sa foiblesse & sa vanité, & le porter à la recherche de la vertu & de la felicité par les voyes legitimes. Mais pour ce que chascun n'est pas de ce sentiment, il faut sçavoir ce qui se dit de part & d'autre pour juger de ce qu'on en doit croire. Puisque cet Ouvrage a tant de cours, & qu'on rencontre souvent l'occasion d'en parler, & que mesme on peut estre en balance, si on en doit faire la lecture, il est bon de découvrir le bien & le mal qu'on lui attribue.

Ceux qui le veulent condamner, nous asseurent : Que tant s'en faut que ce Livre de Montagne nous puisse enseigner la Vertu, qu'au contraire quelques-uns de ses discours sont remplis de paroles fort licentieuses, & peuvent apprendre aux Lecteurs des vices qu'ils ignorent, ou sont cause qu'ils se plaisent à s'en entretenir, & se treuvent aprés excitez à les commettre : Que d'ailleurs ses raisonnements sur beaucoup d'effets de la nature, sont plus propres à détourner les

Esprits de la vraye Religion, qu'à les y porter, & sont peu convenables à un Philosophe Chrestien: Qu'encores que la plus-part de ses Propositions soient fausses & foibles, des personnes sans estude, s'y arrestant, s'y peuvent tromper, avec la pente que plusieurs ont au libertinage. Qu'aussi, outre quelque cognoissance de la Morale pratique & de l'Histoire, & que Montagne avoit acquise dans Seneque & dans Plutarque, ayant eu fort peu de commerce avec d'autres Livres (comme il le confesse lui-mesme) il n'avoit gueres d'instruction des Arts, non pas mesmes de la Morale theorique: Qu'il ignoroit les autres parties de la Philosophie, comme la Physique, la Methaphysique, & la Logique, puisqu'il tiroit de mauvaises conséquences de beaucoup de choses: Que mesme il sçavoit peu d'Humanitez, ainsi que monstroit la rudesse de ses paroles, & la confusion de ses Discours, qui ne pouvoient partir que d'un mauvais Grammairien & Rhetoricien; & que comme il ne laisse

pas de parler avec une audace aussi grande que les plus doctes Hommes, Scaliger avoit accoustumé de l'appeller *un hardi ignorant*. Au reste l'on prétend que ce qu'il dit de meilleur vient de quelques anciens Autheurs, & que si on luy avoit osté ce qu'il raconte de sa vie & de son humeur, & les passages qu'il cite, le reste de son livre ne seroit presque rien. Voila en bref ce que l'on allegue contre Montagne. D'ailleurs plusieurs Autheurs contredisent en particulier à quelques unes de mes opinions, comme Mr. Silhon dans son Livre *de l'Immortalité de l'Ame* *, touchant le raisonnement attribué aux bestes; & le Sr. Chaner, qui dans son Livre *des Fonctions de l'Esprit* †, donne les Essais de Montaigne pour exemple d'un Ouvrage, où le jugement n'a point esté employé, parce, dit-il, que tout Esprit judicieux est amy de l'ordre.

* L. I. Discours ij.
† L. II. Discours vj.

Ayant parlé des attaques contre cet Autheur, il faut penser à sa défense. Il ne serviroit de rien d'alléguer la Préface, que Marie le Jars, dite la Demoiselle de Gournay, a faite, pour ses essais : où non-seulement elle respond à tout ce que l'on peut dire, mais elle parle de lui comme d'un homme dont les Ouvrages ont fait ressusciter la Vérité en leur siecle, & qu'elle nomme la *Quinte-essence de la Philosophie, l'Hellebore de la folie des hommes, le Hors de Page des Esprits, & le Trosne judiciel de la Raison.* Son témoignage ne sera point receu, parce qu'on la croit interessée, & qu'elle parle comme une fille passionnée pour un excellent Pere. Mais un si grand nombre d'autres personnes ont loué Montagne de parole & par escrit, qu'il y en a assez dequoy opposer à ceux qui le blâment : Ils disent que s'il a traité de diverses choses fort librement, c'est sa franchise qui en est cause, & que pour son affection à la vertu, & pour sa croyance en ce qui est de la vraye

Religion, on en treuve assez de marques dans ses Escrits, quand on les lit avec soin, & qu'on explique nettement ce qu'on s'y figure de plus fâcheux. Pour la confusion qui luy est reprochée, on ne l'en peut mieux défendre qu'a fait Estienne Pasquier *, qui quoyqu'il fust son amy, ne cele point ses défauts avant que de les excuser. Il dit dans l'une de ses Lettres, *que Montagne a fait des Chapitres dont le corps ne se raporte aucunement à la teste, comme ceux de l'Histoire de Spurina; de la ressemblance des Enfans aux Peres: des Vers de Virgile; des Cocus; de la Vanité; des Boyteux, & de la Physionomie: Et que ce sont de vrais Coqs-à-l'asne, où il se donne pleine liberté de sauter d'un propos à l'autre, ainsi que le vent de son esprit donne le vol à sa plume.* Mais après tout cecy Pasquier déclare: *Qu'il ne faut prendre de Montagne que ce qui est bon, Qu'il ne faut point jetter l'œil sur ses tiltres,*

* Lettre I. L. XVIII.

mais sur son Discours, & qu'il s'est possible voulu mocquer de luy-mesme & des autres, & de toute l'infirmité humaine, méprisant les Loix & l'appareil des Escrivains.

J'adjousteray qu'encore que plusieurs de ses discours contiennent autre chose que ce qui est promis par le Titre, cela ne se rencontre pas dans tout, & que lorsqu'il l'a fait, il a semblé que c'estoit par affectation plustost que par inadvertance, afin de nous montrer qu'il ne pretendoit pas faire un Ouvrage reglé à l'ordinaire. Cela se cognoist par l'enchaisnement bigearre de ses Entretiens, où parlant d'une chose à propos d'une autre, il en enfile plusieurs differentes ensuite. Il s'estoit possible imaginé qu'un homme pouvoit bien faire cecy dans ses meditations particulieres, ainsi qu'on le fait dans les conversations ordinaires; Car quand elles ne seroient qu'entre deux ou trois personnes, leurs discours varient extremement, & de sorte que si on les mettoit par escrit, on

verroit que les derniers ne repondroient gueres aux premiers. Il a voulu imiter cela exprès pour nous donner un ouvrage libre non encore veu, tellement que ce qu'en a dit le Sieur Chanet, ne nous persuadera pas qu'il l'ait fait par un défaut de jugement. Quelquesfois aussi il a caché son dessein dans ses Titres, comme par exemple dans son troisieme Livre, ayant rempli un Chapitre presque entier de Discours contre les Medecins : il faut croire qu'il a voulu empescher qu'on ne cognust d'abord ce qu'il desiroit traiter : Il a donc mis le titre *de la Ressemblance des Enfans aux Peres*, & ayant prins son sujet de ce que de mesme que son pere, il estoit affligé de la Gravelle, il vient après à parler de la cure de diverses maladies, & de l'incertitude des Medecins & de leur sçavoir. En ce Chapitre & en d'autres, il y peut ainsi avoir de l'artifice, bien loin d'y avoir de l'ignorance. Il est vray qu'on lui a objecté encore, qu'il estoit si amoureux de luy-mesme, qu'il ne par-

loit que de luy dans ses Escrits, comme s'il eust deu estre un exemple necessaire à tous les hommes, quoyque ce qu'il rapportoit ne fust d'ordinaire que des caprices. On peut respondre que tout homme peut servir d'exemple aux autres, soit pour suivre le bien ou pour fuir le mal; & qu'en ce qui est de Montagne, il ne prétend pas que ce qu'il dit de luy-mesme, soit prins pour autre chose que pour ce que c'est, ayant assez recognu toutes les foiblesses humaines, & les siennes propres. En ce qui est de ses allegations, comme elles viennent fort à propos aux sujets qu'il traite, on n'y doit point treuver à reprendre, si on considere qu'il a eu en cecy Plutarque pour patron, qu'il cite partout des vers d'autres Autheurs que de luy. On repliquera, que ce que Plutarque allegue est en langage Grec, comme le reste de son Ouvrage, & que cela est tiré des Poëtes de la Nation: Au lieu que Montagne ayant escrit en François, cite des vers Grecs, Latins & Italiens: Mais s'il

n'a rien treuvé de son temps de quoy citer en nostre Langue, & s'il a cru que les Autheurs anciens ou estrangers, avoient plus de poids que les nostres, pourquoy n'y auroit-il point recours ? Il y a aussi des Autheurs dont il a traduit quelques passages en François, les ayant incorporés adroitement dans ses discours ; Et cela n'empesche pas qu'il n'ait quantité de pensées qui sont toutes siennes, & mesmes qui sont plus excellentes & plus relevées que tout ce qu'il a peu alleguer.

On luy reproche son langage, qu'on tient n'estre pas si pur qu'estoit desja celuy de la Cour de France : mais si on y treuve de quoy censurer, à cause de quelques façons de parler Gasconnes, elles sont pourtant en petit nombre. Il est vray qu'il fait un mauvais employ de *joüyr*, & de *jouye*, lorsqu'il dit *la santé que je jouy*, *l'amitié que j'ai jouye* ; comme aussi il fait masculins ou feminins plusieurs noms contre la coustume & contre la nature. Ce reproche n'est pas de grande considera-

tion, & mesmes il faut remarquer qu'on l'a repris de quelques mots qui depuis ont passé en usage ; ce qui peut-estre est arrivé par le crédit qu'il leur a donné, comme estant un privilege des grands Autheurs de faire des mots. Je me souviens qu'on n'a pas toûjours usé du mot d'*Enjoué* pour parler d'une personne gaye, & qu'il n'a esté escrit nulle part avant que de l'estre dans les Essais de Montagne. Ceux qui se sont servis de ce mot les premiers, avoient pu l'apprendre là dedans ; & enfin il s'est rendu commun, estant fort agreable & fort significatif, pour ce que non seulement il nous figure une personne qui aime le plaisir & le jeu : mais il la représente lorsque la joye paroist en ses joues & en tout le reste de son visage, par son ris & par quelque autre mine ouverte. En ce qui est de tous les mots nouveaux que Montagne a inventez, il faut remarquer que ç'a esté pour exprimer les choses plus naïfvement ; & au reste, on ne sçauroit nier, qu'ayant eu tant de

lumieres d'esprit, il n'ait fait voir qu'il s'estoit fort exercé à la cognoissance des bonnes Lettres, & que ce ne doive estre une invention de la calomnie, d'avoir dit que Scaliger l'ait appellé ignorant. Ce sçavant estoit trop bon & trop équitable juge des Autheurs, pour parler d'une telle maniere de celuy-cy.

Quelques-uns disent encore, que si son langage, & sa façon d'escrire ne sont plus à la mode, on les peut corriger en conservant ses pensées, afin d'attirer davantage les Gens du Monde à la lecture de ses Œuvres. M. *de Plassac* en a donné l'exemple dans son Livre *de Lettres* *, où il a pris la peine de réduire au langage d'aujourd'huy, le Chapitre *de la Vanité des paroles*. Plusieurs croiront pourtant que cette maniere de correction ou de melioration, lui ostant ses Proverbes & ses Similitudes, lui oste aussi sa naïfveté, de sorte que ce n'est plus le Discours de

* Lettre X. à M. Mircon.

Montagne, mais une imitation de ses raisonnemens en autre style. Ce n'est pas ici un Autheur assez ancien & assez esloigné de notre usage pour le traiter d'une telle sorte; cela seroit bon pour Alain Chartier : Neantmoins cette espreuve est fort agréable. On y pourroit adjouster l'invention de réduire en quelque ordre ce qui se suit le moins dans le Livre des Essais, & d'en faire divers lieux communs ou des Chapitres : mais certainement cela ne devroit point estre appellé les vrais Ouvrages de Montagne, il faudroit dire que ç'en seroit d'autres qu'on auroit formés du débris des siens; il faut donc se contenter de les voir comme ils sont; on estime plus leur meslange que la régularité des autres; leur langage ferme & concis, plaist davantage que quelques paroles foibles & délicates de ce temps; joint que leurs Discours sont toujours accompagnez de Sentences & de Raisonnemens solides.

Ayant défendu Montagne l'on passe à ses loüanges toutes pures. On dit qu'il n'y a

point d'autheur au monde plus capable de faire cognoistre aux hommes ce qu'ils sont & ce qu'ils peuvent, & de faire observer les cachettes & les ressorts des esprits; tellement que l'on conclud que son Livre doit estre le Manuel ordinaire des gens de la Cour & du Monde, afin d'y apprendre tout ce qui est de leurs fonctions, & ce qui peut tomber dans leurs cognoissances, & quels doivent estre leurs sentimens.

Pour donner quelque jugement là-dessus, & ne point laisser les Esprits en suspens, il faut déclarer qu'en general, nonobstant tout ce qu'on dit contre Montagne pour le peu de choix des matieres de ses Essais, rien ne doit empescher qu'on n'en fasse estime, puisque les bonnes choses ne laissent pas de s'y treuver en quantité : qu'on les peut prendre aussi en tel lieu, qu'on voudra, & que ce n'est pas plustost un commencement qu'une fin, en un lieu qu'en l'autre; que cette methode d'enseigner ayant été suivie de plusieurs Philosophes, ils n'ont parlé de chaque chose

que selon les occurences. Neantmoins il faut se persuader, qu'il seroit mal-aysé d'excuser cet Autheur en de certains endroits, où il passe d'un sujet à l'autre par une mauvaise liaison; & avec une disconvenance indigne, comme lors qu'ayant parlé de pieté & de mortification & de la vie exemplaire d'un sainct Cardinal, il vient à parler de Cocuages & du Membre viril, & de plusieurs choses plus comiques qu'austeres: & que ce n'est pas en ce lieu-là seul qu'il se donne une telle licence. Quelques-uns croyent que tant s'en faut que son Livre doive estre celuy des Gens du Monde, & mesme de ceux qui n'ont aucun commerce avec les Lettres, qu'au contraire la lecture en devroit estre interdite à ceux qui n'auroient jamais leu d'autre Livre, pour ce qu'ils tourneroient en mauvaise part beaucoup de choses qu'ils ne seroient pas capables de digerer; qu'en ce qui est des femmes qui auront soin d'éviter tout ce qui porte la moindre marque d'impureté, il

il est bon qu'elles s'abstiennent de lire des Discours où en quelque lieu elles rencontreroient ce qui deplairoit à leur pudeur ; & qu'elles feroient injure à tant de bons Livres de Morale & de Devotion qui sont plus propres pour elles, si elles les quittoient pour celuy-ci ; que pour s'y arrester quelque temps, il faut donc qu'elles soyent de celles dont le Jugement & la Sagesse ne redoutent rien ; qu'enfin ce n'est point là une lecture pour des Ignorans & des Apprentifs, ny pour des Esprits foibles ; qu'ils ne sçauroient suppléer au défaut de l'ordre, & tirer profit des pensées extraordinaires & hardies de cet Autheur. Voilà tout ce qu'on en dit, & ce n'est point une opinion fort desavantageuse pour Montagne, qu'on recognoisse la hardiesse & la vigueur de ses pensées. On souhaiteroit seulement qu'il eust un peu plus d'ordre & de retenue dans ses Escrits : mais puisqu'on n'y sçauroit rien changer sans les rendre tout autres que ce qu'ils sont, il les faut lais-

ser dans un estat qui leur a desja acquis tant de reputation.

Nous avons veu de vrayes & solides objections avec les reponses. Ce ne sera point ici qu'on reprochera à Montagne des choses de neant, comme de dire qu'il a eu trop de vanité pour un Autheur & pour un Philosophe, ainsi que font ceux qui le blâment d'avoir eu un Page, & de l'avoir declaré dans son Livre, & qui nous alleguent qu'un Page estoit un personnage assez inutile dans une Maison telle que la sienne, qui n'estoit que de cinq à six mille livres de rente. Nous sçavons que de son temps, & plus de vingt ans aprez, les Gens de bon lieu qui n'avoient pas beaucoup de bien, ne laissoient pas d'avoir un Page pour montrer leur qualité, quoy qu'à peine ils eussent des Laquais, & que mesme les six mille livres de ce temps-là estoient plus que vingt mille livres de ce temps-ci; & sur-tout à la campagne. Les railleries sur ce que

Montagne avoit esté conseiller au Parlement, & qu'il devoit remplir son Livre des Discours qu'il avoit eu avec son Clerc, sont des bagatelles qui ne sont point de tort à son merite. Je ne m'arresterai pas à représenter, qu'ayant esté peu de tems Conseiller en sa jeunesse, cela ne vaut pas la peine qu'on en parle. Il n'estoit gueres à propos non plus de l'aller accuser de ne s'estre pas fort bien acquitté de sa Mairie de Bourdeaux : quand il est question du prix des Ouvrages de quelque Autheur, il n'est pas besoin de s'attacher à des incidens particuliers touchant la personne & la condition. Je n'en impute rien à *M. de Balzac*, sous le nom duquel on a publié de telles choses ; cecy a esté imprimé après sa mort, dans des Memoires à qui on a donné le nom d'*Entretiens*, lesquels sont des Pieces detachées qui auroient souffert quelque retranchement s'il avoit plus longtemps vescu. Nonobstant ces reproches, M. de Montagne ne laissera point de passer

dans la croyance de la Postérité, pour un grand Autheur, & pour homme de rare mérite.

Fin des Jugemens & Critiques.



ÉLOGE

DE

MICHEL MONTAGNE,

Qui a remporté le prix d'Éloquence, à l'Académie de Bordeaux, en 1774.

Par M. l'Abbé Talbert, de l'Académie de Besançon, Chanoine en l'Illustre Église Métropolitaine de la même Ville, Prédicateur du Roi.

Ses Compaignons enseignent la sagesse, il désenseigne la sottise.

Préface de Mlle de Gournay.

N. B. Le lecteur est averti que l'on a fait usage dans les *Citations des passages de Montagne* de l'édition de Londres, en dix volumes & en petit format.



ÉLOGE

DE

MICHEL MONTAGNE,

Qui a remporté le prix d'Éloquence à l'Académie de Bordeaux, en 1774.

UN Ecrivain que le regne de François Premier nous a donné, & qui s'élance de la nuit de son siecle pour fixer les regards du nôtre, pour obtenir des Ministres de la Renommée les honneurs de l'éloge public, ne peut être qu'un génie du premier ordre ; mais combien cet homme étonnant le sera-t-il davantage, si j'annonce qu'il travaille sans méthode & sans suite, que son imagination s'abandonne à tous ses caprices, & que son vol

est un écart continuel ? qu'inexact dans ses citations, il en surcharge son style; que sans cesse parlant de lui-même, il ne craint point d'être son propre Panégyriste ; qu'ennemi déclaré des idées reçues, il semble chercher le paradoxe, & qu'on le surprend dans la contradiction ; que souvent obscur & incorrect, il ose commander aux regles du Langage, & que cependant il attache son lecteur, le séduit & l'entraîne. Tel est le singulier, j'ai presque dit le bizarre Auteur dont j'entreprends d'analyser le mérite ; tel est ce Michel Montagne, pour qui la lumiere devança le moment de son irruption générale.

Il n'appartient qu'au génie de faire oublier ses écarts, de plaire même quelquefois par une marche irréguliere. Il faut qu'il se décele, qu'il éclate, en quelque lieu, en quelque temps que la nature l'ait placé : par-tout il porte avec lui ce caractere de supériorité, ou plutôt de souveraineté qu'elle lui imprima, & qui

établit ſon aſcendant ſur les eſprits vulgaires : tige vigoureuſe qui proſpere dans un ſol aride & froid, qui, ſans ſe courber, ſe fait iſſue à travers les obſtacles, & va chercher ſa nourriture dans les rochers où ſes racines s'inſinuent. Mais ce n'eſt pas toujours une célébrité durable que le talent obtient dans la renaiſſance des Lettres. Ses ſuccès ſervent de baſe à d'autres ſuccès, qui ſouvent les couvrent & les font diſparoître : quel eſt donc le preſtige des Ecrits de Montagne, pour nous enchanter encore ? A quelle région n'eût-il pas atteint, s'il eût pris ſon eſſor du haut degré où nous ſommes parvenus ? Créateur de ſes idées, il ſe traça lui-même ſa carriere ; le premier, il nous apprit à penſer, & perſonne ne fit penſer davantage. Ce que Deſcartes devoit être à la connoiſſance de la nature, & Monteſquieu à la politique, Montagne le fut à la Morale. C'eſt ſur ces trois Génies que porte l'édifice de la Philoſophie Françoiſe. Mais l'Auteur des Eſſais ne fut pas envi-

ronné des grandes lumieres, des secours puissants qui seconderent les deux premiers, & l'on ignore ce qu'ils eussent été, s'ils avoient vécu ses contemporains. Pour mettre le sceau à sa gloire, l'orgueil de notre siecle s'est abaissé devant lui : son Livre est le foyer où l'on va dérober des flammes ; de célebres Ecrivains se sont rangés parmi ses Copistes ; ils lui doivent les germes de leurs plus grandes idées, la hardiesse de leurs systêmes, l'énergie de leur langage ; & c'est Montagne que préconise sous leurs noms, l'enthousiasme qui leur applaudit.

Son Eloge sera donc principalement celui de ses Ouvrages ; la véritable existence de l'homme supérieur est dans ses productions ; c'est par elle qu'il franchit toutes les bornes de son être, qu'il vit pour l'univers & les siecles, que ses moindres actions cessent d'être indifférentes. Pour donner même une idée juste de la personne de Montagne, je ne chercherai point d'autres ressources que ses Ecrits :

par-tout les traits de son caractere s'y trouvent mêlés & fondus avec ceux de son génie : là il est son propre Peintre & son Historien le plus fidele ; là, nous apprenons qu'il fut notre maître dans l'Art d'écrire avant le regne du goût ; qu'il connut la vraie philosophie avant la renaissance des lumieres : qu'en un mot, il sut être éloquent dans le siecle de Ronsart, & Philosophe dans le siecle de la Ligue.

PREMIERE PARTIE.

[1] Les premiers regards de Montagne virent briller l'aurore de notre Littérature ; quelques rayons échappés de l'Italie commençoient à dorer les sommets de notre Parnasse, & faisoient reparoître les traces de l'antiquité, long-temps perdues dans les ténebres de la barbarie : François Premier, porté naturellement aux grandes choses, & jaloux d'occuper à la fois toutes les bouches de la Renommée, agitoit d'une main les tisons de la guerre ; & de l'autre encensoit les Beaux-Arts ; il les

appelloit au milieu des orages, & les Muſes qui campoient autrefois avec Alexandre, Céſar & Scipion, voyoient renaître ces temps ſous les auſpices de leurs émules. Que la voix du Souverain eſt puiſſante, que ſon regard a de vertus! toujours prêts à lui obéir, les talents attendent ſes ordres en ſilence; il leur donne le ſignal, & ils ſe précipitent dans la carriere; on diroit qu'ils ſont l'ouvrage de ſa parole.

Sous le regne de François Premier, tout favoriſoit, tout préparoit leur eſſor. Tandis que l'invention de la Preſſe multiplioit les ſecours, que les querelles de Religion rendoient l'étude néceſſaire, les Sciences élevoient des hommes obſcurs aux plus éclatantes fortunes, aux honneurs même de la Chevalerie, & le Monarque protecteur ennobliſſoit les Lettres aux yeux de l'homme de Cour, qui s'étoit fait long-temps un mérite de les négliger. Déjà ſon zele oiſif & généreux, exerçant ſur les eſprits un pouvoir nou-

veau, annonçoit une grande révolution; déjà l'on voyoit éclorre les nobles fruits d'une émulation qui fermentoit de toute part; on remontoit aux sources par la connoissance des Langues, & les chef-d'œuvres de la Grece & de Rome devenoient plus familiers par la traduction. Mais si l'amour des Lettres se répandoit rapidement, le talent d'écrire ne régnoit pas encore; l'esprit François se traînoit avec timidité sur les pas des Anciens, & notre Langue bégayant leurs pensées, ne faisoit encore que l'essai de ses forces. Buchanan, Muret, de Thou dédaignoient de lui confier leurs travaux: cependant les succès de Marot auroient pu les enhardir; ceux d'Amiot & de Rabelais donnoient des espérances nouvelles; mais en vain eût-on cherché la justesse, la précision, le goût, le coloris dans les productions Françoises; & l'illusion que Ronsard fit à son siecle n'en prouvoit que la stérilité. Telle étoit notre Littérature, lorsqu'au fond du Périgord, on vit paroître Mon-

tagne, cet Ecrivain ſans modele, qui ſe créant à lui-même ſon genre d'éloquence, fit connoître que les Anciens pouvoient avoir des rivaux. Les Muſes Grecques & Romaines, appellées par ſon pere autour de ſon berceau, lui donnerent le prémier aliment; on eût dit que ce pere judicieux apperçût dès-lors la trempe ſinguliere de ſon ame, & qu'il voulût lui preſcrire un régime analogue.

Des réflexions ſupérieures à ſon ſiecle ſur les vices de l'éducation vulgaire, le dirigent dans celle de ſon fils. Ménager ſes organes & prévenir le dégoût de l'étude par la facilité, la modération du travail; ſouſtraire ſes plus précieuſes années à la lenteur des Ecoles, le nourrir des ſucs vigoureux de la Langue de Cicéron, qui devint ſon idiôme naturel, lui faire un jeu de cette tâche ſi pénible, ſi longue, ſi redoutable, entretenir la noble liberté de ſon eſprit par une méthode ſans contrainte; aider en lui l'activité de la nature, mais ſans effort, ſans violence; tels furent

les ſoins donnés à l'éducation de Montagne, & les moyens qui abrégerent ſon enfance. Si, par reſpect pour l'uſage, quelques-unes de ſes années furent abandonnées aux Ecoles pnbliques, il s'en vit dédommagé par le bonheur d'avoir pour Maîtres les Buchanan & les Muret.

Quelle pénétration ne ſuppoſoit pas dans Montagne un cours d'étude terminé à l'âge de treize ans! Mais cette précocité n'eſt pas toujours le préſage d'une réputation éclatante; rarement les productions prématurées croiſſent-elles par une gradation de force proportionnée à leurs premiers progrès; leur ſeve épuiſée par un trop prompt effort, tarit ſubitement, on les abreuve de ſucs rares & ſans ſubſtance, qu'une longue végétation n'a point préparés. Parvenues tout-à-coup au degré d'élévation où elles doivent atteindre, elles s'arrêtent dans la médiocrité; ouvrages précipités, que la nature n'acheve point, qu'elle abandonne, qu'elle oublie; mais dans Montagne, elle perfectionna

ce qu'elle y avoit ébauché. Si le titre d'Auteur l'avoit ébloui, il auroit pu ſans peine en décorer ſa jeuneſſe; pour l'intérêt de ſa gloire, il ſe défendit d'une ambition qui fait avorter plus de talents qu'elle n'en fait éclorre. Ces années, qu'il n'avoit point perdues en ſtériles études, en productions hâtives, furent données à des lectures choiſies, plus encore à la réflexion qui les féconde; on peut dire qu'il en avoit rendu ſon jugement dépoſitaire, bien plus que ſa mémoire. Une multitude de germes fermentoient, lentement échauffés par ſon génie, & y prenoient, comme dans un ſol excellent, une qualité nouvelle, une faveur particuliere.

Mais ce n'eſt point encore par le mérite des choſes, que ſe doit apprécier Montagne, c'eſt par ſa maniere de les exprimer, par le caractere original de ſon éloquence, par cette vigueur d'imagination & de penſées qui ſe communiquoit à ſon langage. Quoique la nature l'eût formé pour produire, on le vit cependant payer

aux Lettres son premier tribut par une traduction. Dans ces temps si orageux pour le Christianisme, la Théologie naturelle de Sebond paroissoit à son pere un puissant préservatif; & il desiroit qu'une main habile en enrichît sa Patrie: Montagne, secondant ses vues respectables, se charge de l'entreprise. Ce traité subtil & solide, mais dont le langage barbare fait douter s'il est Espagnol ou Latin, change de forme sous sa plume; une vivacité pressante en anime le style: l'Ouvrage devenu sien, est applaudi de la France entiere, qui présage la gloire future du Traducteur. Dès-lors il parut un modele dans ce genre ingrat, où les succès sont rares, parce que les talents, qui le dédaignent, peuvent seuls y réussir. Un Traducteur est un Peintre qui doit se pénétrer de son objet, le concevoir dans une imagination vive, pour l'enfanter de nouveau: esclave & libre en même temps, il doit suivre son Auteur pas à pas, se mesurer sans cesse avec lui, sans rien

perdre de sa chaleur. Montagne connoissoit ces difficultés, & possédoit l'art de les vaincre. On en pourroit juger encore par cette foule de textes qu'il traduit dans ses Essais, avec une force qui étonne, une précision qui l'augmente. Quel devoit être le torrent de son élocution, lorsque dégagé de toute espece d'entraves, il se livroit à lui-même ? Long-temps il n'avoit partagé que la gloire d'Amiot ; mais lorsque les Essais parurent, le siecle s'étonna ; en vain voulut-on découvrir dans l'antiquité le modele de cet Ouvrage, on trouva qu'il n'en avoit point. C'en fut assez pour qu'il parût bizarre à la foule rampante des imitateurs ; ils le jugerent & ne le sentirent pas ; les esprits froids l'apprécierent par ses défauts, & ne furent qu'effrayés de ses beautés audacieuses ; les hommes de goût qu'il séduisoit, n'osoient applaudir encore, & leurs regards interrogeant les Maîtres du Parnasse, sollicitoient leur décision ; bientôt l'arrêt fut prononcé, & l'Europe retentit du nom de Montagne.

Il est des Ouvrages qui ne peuvent faire des impressions médiocres ; le livre des Essais ne devoit ni réussir, ni déplaire à demi. Accueilli par le Public avec transport, il a trouvé des censeurs qui l'ont dégradé jusqu'au mépris, & qui ont fait sentir que *celui qui lit un nouvel Auteur, se met à l'épreuve plus qu'il ne l'y met* (*a*).

[2] Ne cherchons dans les Essais ni l'esprit d'analyse, ni une constante régularité ; difficilement la méthode s'allie avec la chaleur de l'imagination, l'abondance des idées, la maniere indépendante qui caractérisent Montagne. Il croyoit plus nécessaire de faire sortir ses pensées, que de les enchaîner ; il aimoit mieux déplacer, que proscrire ses traits saillants, libres enfants de son génie, qui font le charme de ses Ecrits ; & qu'importe au Lecteur le foible avantage d'une méthode froide, s'il faut l'acheter aux

(*a*) Préface de Mlle de Gournay, tome IX.

dépens des plus grandes beautés ? Que des idées communes aient le mérite de l'enchaînement, on eſt en droit de l'exiger ; que la timide colombe s'occupe à ranger ſon plumage ; mais que l'aigle intrépide ne ſonge qu'à s'élever. Ne croyons pas cependant que la marche de Montagne ſoit toujours vagabonde, que ſon pas ſoit conſtamment déréglé. Souvent il paroît en déſordre, parce que le lien de ſon diſcours n'eſt pas ſenſible, & que ſon ordre eſt caché. Mais qu'on lui ſait gré de ſes écarts mêmes, & qu'il eſt intéreſſant par ſes digreſſions ! C'eſt un fleuve qui s'échappant de ſon lit, n'en eſt que plus abondant, plus rapide, & qui par-tout roule ſon or avec luy. Aiſément on pardonne à Montagne de perdre de vue les titres de ſes chapitres & les ſujets qu'il annonce. Ceux qu'il traite paroiſſent toujours les mieux choiſis, parce que l'intérêt naît de ſa plume, & non des objets diſcutés. Ne craignons pas de l'aſſurer, ce n'étoit pas ſans deſſein qu'il ſe

livroit à cette maniere d'écrire ; elle tenoit au ton de familiarité qu'il s'étoit prescrit, soit pour attacher son Lecteur, soit pour se ménager le droit de tout dire. Ce n'est point un Livre qu'il paroît composer ; on croiroit qu'il ne veut que se rendre compte à lui-même. Jamais on n'eut moins l'air d'instruire, en donnant les plus importantes leçons ; jamais style n'imita mieux celui de la société & ne répondit plus parfaitement au but de son Auteur. On ne voit point Montagne sur la Tribune oratoire, joindre à l'austérité du précepte la triste gravité du langage ; c'est de près qu'il parle à l'homme : il n'enseigne point, il converse ; une morale riante est dans ses discours un fruit caché sous des fleurs, il déride le Stoïcisme même, & donne à Zénon les traits d'Epicure. Tantôt il prend ceux de Démocrite, pour inviter son Lecteur à jouir avec lui de la scene du monde ; tantôt, assaisonnant la raison de Seneque du sel d'Horace & de Plaute, il appelle les jeux,

les graces, la folie même au secours de la sagesse. Delà cette franchise d'expression, qui se livre sans contrainte à toute son énergie ; cette ironie piquante, ces narrations qui attachent ; en un mot, ce talent de mettre les plus hauts préceptes à la portée de l'homme frivole, de lui donner la lumiere lorsqu'il ne cherche que le plaisir ; de lui tendre d'aimables pieges pour le rendre heureux & sage.

Il n'est pas jusqu'au mauvais goût de son siecle, qu'il ne sache embellir. La manie des citations régnoit alors aux dépens de l'élégance & de la raison. L'érudition hérissoit les Traités, les Discours, la Poésie même, & par une vanité ordinaire chez les Peuples qui sortent de l'ignorance, on ne citoit que pour paroître savant. Montagne connoît cet abus, y jette du ridicule, & s'y conforme ; mais, par un prestige de son art, il sait nous rendre intéressant cet abus même. Tout ce qui n'étoit pas du ressort des hautes Sciences, sa vaste Littérature l'embrassoit.

& malgré l'opinion qu'il veut donner de son ignorance, on voit qu'il a tout lu, & ce qui est bien plus rare, qu'il s'est rendu maître de tout. S'il multiplie ses larcins dans la Littérature ancienne, il en fait éclorre des beautés inconnues, il en extrait de nouveaux sucs. Le Lecteur, qu'il promene parmi toutes les fleurs de l'Histoire, de la Poésie, de l'Eloquence, semées au hasard pour former le plus heureux mêlange, jouit du double avantage de la richesse & de la variété. En un mot, si le Livre de Montagne n'étoit pas un vaste Traité de morale, il seroit encore le plus intéressant des Recueils. L'Artiste rassemble de tous les climats des matieres précieuses, les polit, les façonne, en distribue les nuances, & en compose une éblouissante mosaïque; tel paroît Montagne dans l'assemblage de tous ces textes dont il rajeunit les idées, par le sens ou l'expression qu'il leur donne, par l'empreinte dont il les marque. Ennemi né de toute servitude, il n'est pas même

esclave des Anciens, qu'il adore; je ne sais par quelle magie leurs trésors lui appartiennent, & comment tout ce qu'il leur enleve se convertit en sa propre substance. Jamais on n'exécuta mieux le précepte de *faire sien* le travail d'autrui; d'imiter *ces abeilles, dont le miel devient tout leur* (*b*), quoique formé de parfums qui ne sont point à elles; à leur exemple, Montagne ne laissant appercevoir que son ouvrage, fait oublier le germe qu'il déroba; il moissonne l'antiquité pour s'enrichir; mais c'est toujours de son propre fonds que naissent ses principales beautés. A chaque pas, il fait sentir combien les secours étrangers lui furent peu nécessaires. Eh quoi! les saillies de l'imagination, la force soutenue du style peuvent-elles être des ornements empruntés & des productions de la mémoire? dans quelle source a-t-il puisé l'art d'allier tout ce que le sublime a d'étonnant, avec tout ce que la

(*b*) Tome II, ch. 25, pag. 51.

naïveté

naïveté & l'enjouement ont de légéreté & de grace ? Quel talent de persuader, soit qu'il emploie ou la force comique, ou les couleurs de la Poésie, ou les foudres de l'éloquence ! par quel étrange lien a-t-il associé la raison au badinage ? Quel mêlange nouveau des teintes les plus vigoureuses, les plus délicates, les plus sombres, les plus riantes ! Obscur & confus quelquefois dans sa rapide chaleur, Montagne jette du sein de ces nuages les traits de la plus vive lumiere ; tel Rembrant, du milieu de ses ombres, de ses nuits, fait sortir des traits mâles, des attitudes imposantes ; ses figures sont plus saillantes, parce qu'il noircit les contours ; ses couleurs, jetées au hasard, & sans paroître préparées, présentent une surface inégale ; il attache, il étonne par une hardiesse que son admirateur n'ose imiter ; si l'on méconnoissoit Montagne dans cet emblême, on n'auroit point lu ses Ecrits [3]. La nature l'avoit fait trop éloquent pour qu'il daignât devenir Rhéteur ; s'il

présente sa pensée sous plusieurs faces, c'est qu'il cherche le trait décisif qui en rendra l'énergie; mais sa phrase serrée, pressante, forte de choses, entraîne rapidement vers le but. Tout ce qu'il peut retrancher de ces monosyllabes qui chargent, obsedent la période, qui sont comme autant de liens qu'elle traîne péniblement avec elle, il l'abandonne & le proscrit. Heureuse liberté, qui favorise & la chaleur de son style, & son énergie poétique !

[4] Oui la Poésie respire dans le style de Montagne, lui donne le mouvement, l'élévation, la vigueur, ces tours libres, ces expressions hardies, ce langage animé, qui vit de figures & d'images; ces comparaisons, où l'objet vient se répéter traits pour traits; ces métaphores, où il se peint rapidement & en masse; ces coups de force, qui réveillent & ravissent, qui paroissent comme des élans nécessaires à l'Ecrivain, pour ne pas retomber, sont des caracteres communs entre la Poésie

& l'éloquence : dans l'une ou dans l'autre ils ne different que par la force des teintes : on pourroit dire qu'ils tiennent à la substance de la premiere, & qu'ils ne forment que la parure de la seconde.

Transporté jusqu'à l'enthousiasme, par le prestige de la Poésie, Montagne n'en parle qu'en Poëte : si on l'en croit, *elle ne pratique pas notre jugement*, elle *le ravit* & le *ravage :* personne n'a mieux senti quelle est la langue naturelle du génie, la source vive des grandes beautés. Si elle agissoit sur lui avec tant d'empire, si elle avoit le pouvoir de remuer, de bouleverser son ame, c'est que dans son sein étoit allumé le feu divin qui fait les Poëtes. Dans quelle ligne de son Livre ne le voit-on pas éclater ? Laisse-t-il reposer un moment cette imagination pittoresque, qui s'imprime profondément les objets, & leur donne dans ses tableaux la couleur, la consistance & la vie ? Cette brûlante activité, qui anime toutes les parties du style, qui étend l'intérêt sur tous les dé-

tails ? dans ses comparaisons également ingénieuses & justes, dans ses fréquentes métaphores, c'est la nature entiere qu'il appelle au secours de la pensée ; inestimable ressource, dont il faudroit lui reprocher l'abus, si l'on pouvoit lui reprocher de plaire ; ressource essentielle à tout Ecrivain qui pense fortement, & qui veut suppléer à l'infécondité de notre langue ; ressource, en un mot, bien plus naturelle que l'on n'imagine, & qui n'est point une découverte de l'Art. N'en doutons pas ; le langage figuré fut notre premier idiôme ; il précéda les Langues, & fut dans leur enfance le supplément de leur stérilité. Voyez l'homme sortant des mains de la nature, voyez le Sauvage, bégayant une Langue rare, recourant à tout ce qui l'environne pour revêtir sa pensée d'images sensibles, montrant une montagne pour rendre l'idée de la grandeur, nommant l'animal féroce pour donner celle de la force, & toujours exprimant l'idée abstraite & l'objet absent par leurs

rapports avec l'objet présent & palpable : Montagne, qui, sans doute, eût été plus sobre d'images, s'il eût employé la Langue de Rome, reconnut la nécessité de leur secours, lorsqu'il eut essayé les forces de la sienne ; mais dans son abondance, il a le mérite rare d'être prodigue sans être fatiguant, tant il sait y répandre de variété, de graces & d'énergie. Son style ne peint pas, il grave, il creuse : pourroit-on n'y pas aimer ces traits originaux, & pour ainsi dire ces fieres attitudes, qui donnent à ses défauts mêmes quelque chose d'imposant ? cette heureuse liberté qui ose reculer toutes les bornes, commander à la regle, la rompre ou la courber lorsqu'elle opprime le talent ? La Langue est toujours assez nerveuse pour celui qui pense foiblement ; mais le grand Ecrivain ne la trouve jamais ni assez forte, ni assez rapide ; est-il donc étonnant que Montagne, à qui la Langue romaine étoit si familiere, ait senti plier la nôtre sous le poids de ses pensées, qu'il ait écrit qu'*elle*

ſuccombe à une puiſſante conception, qu'*elle languit ſous vous & fléchit, ſi vous allez tendu*; & que *pour éterniſer ſon Livre, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme* (c). Mais il eſt donné au génie d'ennoblir, de transformer, de créer. Preſſé par la vigueur de ſes idées, il s'agite & fait effort pour les enfanter ſous des traits mâles, pour les revêtir d'expreſſions auſſi brûlantes qu'elles. Oui, les Langues prennent un caractere analogue au talent qui les emploie : le goût, le nerf, l'oreille de l'Ecrivain décide de leur nobleſſe, de leur force, de leur harmonie ; il les marque de ſon empreinte, comme le métal communique ſa couleur à la pierre qui l'éprouve. La Langue françoiſe eſt une argille molle, qui prend de la ſolidité ſelon le degré de chaleur qu'on lui communique : jamais on n'exerça ſur elle autant d'autorité que Montagne : perſonne ne la rendit plus obéiſſante à toutes les

(c) Tome VII, ch. 15. pag. 323.

inflexions de l'ame ; il établit & prouva cette maxime, qu'on peut l'enrichir, *non en l'innovant, mais la rempliſſant de plus vigoureux ſervices, & lui apprenant des mouvements inaccoutumés* (*d*). En effet, cette Langue bornée, timide, ſans inverſions, ſurchargée de membres inutiles, devient tout-à-coup dans les Ecrits de Montagne, une Langue féconde, audacieuſe, variée, capable de préciſion. Quel art n'a-t-il point d'en faire valoir, d'en multiplier les avantages, d'y découvrir ces reſſources cachées, qui ne ſe manifeſtent qu'aux eſprits du premier ordre, comme les veines du marbre ne peuvent ſaillir que ſous la main robuſte qui le polit & le fatigue.

Que le Grammairien ſe taiſe, lorſque le Génie parle ; c'eſt à celui-ci à ſe compoſer ſon idiôme. Montagne s'en fit un, mais ce ne fut point au hazard, & il prit pour baſe un excellent principe. Rendre la penſée lui parut le premier but de l'E-

(*d*) Tome VII, ch. 15. p. 321.

crivain. L'esprit doit donc commander à l'expression, comme le maître à l'esclave. D'après cette maxime, Montagne s'attache à subjuguer la Langue, pour l'enrichir. Tantôt il l'étend par l'analogie, en lui restituant des membres qui doivent lui appartenir; tantôt il la rend plus précise par l'union des mots; quelquefois, semblable au Cultivateur qui transplante, incorpore les germes, confond les sèves, & donne à un seul fruit le mérite de plusieurs, il transporte l'expression à un autre sens, ou la naturalise, si elle est étrangere: il ne craint pas de la choisir dans le langage de sa Province, qu'il érige en dialecte, lorsque ses mots sont dignes d'adoption. Si une expression est nécessaire, si elle est forte, peu lui importe; sa source lui manque-t-elle? Il osera la créer. C'est ainsi que l'Artiste supérieur qui, pour rendre son travail plus fini, a besoin d'un instrument nouveau, l'invente quelquefois & le fabrique lui-même.

Ne cherchons pas toujours dans le style

de Montagne un coloris moëlleux, des nuances exactement dégradées. Mais pourroit-on ne pas préférer à ces avantages, tantôt ce jet rapide de pinceau qui forme ſans efforts ces traits admirés que l'art déſeſpere de produire, tantôt cette touche ſavante & forte de Michel-Ange, qui ſacrifie l'éclat des carnations à des beautés ſupérieures, & ſe plaît à exprimer l'anatomie de ſes figures, en faiſant ſaillir les muſcles, les nerfs & les veines.

Critiques délicats, Lecteurs froids & minutieux, Littérateurs géometres, ne venez point, le compas à la main, meſurer la période de Montagne, calculer ſes négligences, lui reprocher des fautes heureuſes. Combien de fois une expreſſion triviale ou bizarre a-t-elle acquis ſous ſa plume de la grace & de la nobleſſe! Combien de fois a-t-il reſſemblé à l'ingénieux Statuaire qui, dans un bloc précieux, ménage ſi adroitement une tache qu'il en tire un trait de phyſionomie!

Si Montagne ne paroît pas toujours

assez intelligible ; c'est qu'il veut être précis ; plus souvent encore c'est qu'il est profond : son obscurité est celle d'un abyme. S'il supprime les liaisons du discours, c'est qu'il précipite ses pas vers le but ; la briéveté de sa phrase n'a point d'autre objet & il nous dépeint sa maniere d'écrire, lorsqu'il se déclare pour *un style simple & naïf, succulent & nerveux, court & serré, non tant délicat & peigné, comme véhément & brusque (e)*, en un mot, *déréglé, décousu & hardi. L'éloquence*, ajoute-t-il, *fait injure aux choses qui nous détourne à soi (f)*. Sur ce principe [5], il préféroit à Cicéron Séneque, Tacite & Plutarque. En admirant l'élocution enchanteresse de l'Orateur romain, dont l'éloquence, vuide de choses, *se donne corps à elle-même*; il l'accusoit de sacrifier l'abondance des pensées à l'abondance de la parole, d'être plus

(e) Tome Ier, ch. XXV, p. 3.
(f) *Ibid.* p. 112.

orné que robuſte, plus faſtueux qu'opulent : il a loué Amiot, & ne l'a point imité ; un eſprit auſſi bouillant ne pouvoit ſe captiver & languir dans de longues périodes ; jamais ſon ſtyle n'eſt ralenti par la ſuperfluité des mots, ni roidi par les efforts d'un travail trop pénible.

Il eſt vrai que cette rapidité de ſtyle eſt peu compatible avec le mérite du nombre, & qu'en vain l'on chercheroit dans Montagne une harmonie ſoutenue, des périodes artiſtement arrondies & cadencées : mais n'intéreſſe-t-il pas davantage pour la conſtante chaleur d'un ſtyle qui émeut profondément par ſes contraſtes, ſes hardieſſes, ſes détonations mêmes, dont l'énergie cauſe je ne ſais quel ſaiſiſſement à l'ame qui s'étonne, &, pour ainſi dire, ſe hériſſe.

Malgré les ſecouſſes inévitables dans une marche rapide, le Lecteur ſe livre ſans efforts à la facilité d'une compoſition qui l'entraîne, d'un langage qui eſt l'expreſſion de la nature. Fécond, naïf, va-

rié & sans symmétrie, comme elle; Montagne répand ses fleurs avec le même désordre, le même air de négligence; par-tout il nous la donne & la choisit pour maître. C'est le seul art qu'il emploie pour captiver jusqu'à son Censeur, qui, plus d'une fois démenti, expia sa critique par son hommage.

Mais il est des Lecteurs dont la vue n'atteint pas jusqu'aux grandes beautés; ou qui, les considérant hors de leur vrai point d'optique, les trouvent gigantesques & monstrueuses. D'autres, appesantis sur ces détails, ne savent appercevoir que les taches, entreprennent de disséquer le sublime, que l'on ne sent pas dès qu'on le discute: leur ame est une corde muette, qui ne répond pas à son impression. Critiques sans goût, vous prétendez analyser les Graces! Ignorez-vous qu'on doit les adorer & qu'on ne peut les définir? Apprenez qu'elles résultent quelquefois de l'irrégularité même; & que la beauté, fiere de ses proportions,

s'étonne de ne pas enchantet, comme elles. Saisirez-vous le trait décisif qui donne le caractere à cetre physionomie dont les détails sont des défauts & dont l'ensemble vous ravit ? Non : c'est un secret que la nature s'est réservé. Ainsi, les traits victorieux du génie, les beautés originales de Montagne ont leur méchanisme caché : on ne les explique point, on les goûte, on les admire. Un cri universel n'a point cessé de préconiser les Essais, non comme modele, mais comme ouvrage inimitable [6].

Parmi les Ecrivains qui ont honoré la France, il n'en est point qui présente d'une maniere plus neuve des idées plus importantes, qui doive moins aux autres, & qui soit plus lui-même. En vain Charron, disciple, ou plutôt adorateur de Montagne, s'est efforcé de l'atteindre. Copiste respectueux, il a enchaîné, dévetoppé, affoibli ses idées, & a montré un homme d'esprit qui commente un homme de génie. En vain d'autres Moralistes ont

opposé des Essais à ceux du Philosophe ; leur doctrine plus épurée n'a point inspiré le même intérêt ; & s'il ont eu l'avantage de la cause, la palme de l'éloquence lui est restée. Plusieurs ont usurpé ses idées, aucun n'a saisi sa maniere de les rendre ; c'est un larcin qu'il ne doit pas redouter ; ce qui tient au génie ne l'imite point ; son feu divin n'est allumé que par la nature, & il n'est point de Prométhée qui le dérobe. Sur ses traces cependant se sont enhardis quelques Ecrivains supérieurs au peuple des Auteurs, & de lui seul ils ont appris ce que le talent doit oser. J'entends, il est vrai, des Grammairiens timides, ou plutôt superstitieux, qui le dénoncent comme un novateur, coupable d'avoir attenté à la pureté du langage [7]. Mais j'entends aussi la postérité qui l'absout, ou plutôt, qui lui rend graces ; je vois plusieurs de ses expressions adoptées, & quiconque entreprend d'écrire, reconnoît à chaque pas que la plupart devroient l'être. Montagne auroit-il donc offensé sa

Langue, en la forçant de rendre ses pensées? Dégrade-t-on l'arbre où l'on insere un meilleur germe? Par quelle contradiction cependant admirons-nous des richesses que nous négligeons de tourner à notre usage? Par-tout le progrès des Langues a suivi celui des idées; & cette marche est naturelle: comment la nôtre a-t-elle pu tomber dans l'indigence, tandis que les esprits devenoient plus féconds? Peut-être a-t-on supposé que le langage des Ecrivains surannés ne pouvoit être meilleur que leur goût, & avoit besoin de la même réforme. Dès-lors on a voulu le polir, & l'on n'a fait que l'atténuer; on a cru l'épurer, on l'a dépouillé de sa substance. Louer Paschal d'avoir deviné la Langue, c'est le déclarer chef ou complice de ses corrupteurs. Eh quoi! la surcharger de particules & d'articles, la rendre plus monotone & plus timide, restreindre ses inversions, déjà trop rares, lui ôter la ressource de ces emprunts, de ces heureux larcins qui ont enrichi la Lit-

térature angloise ; lui faire payer de son énergie une élégance molle, en un mot, la rendre telle que l'éloquence & la poésie en soient plus difficiles, & par conséquent moins parfaites, est-ce donc la former, l'épurer, l'embellir ? Après l'étonnant résultat des variations qu'elle a souffertes depuis Montagne, il faudroit, pour recouvrer ses forces, qu'elle rétrogradât de deux siecles. Oui, l'éloquent Paschal eût été plus éloquent encore, s'il eût substitué l'étude des Essais à la triste manie de les censurer. Et quel homme de goût peut les lire sans regretter nos pertes, sans réclamer ces expressions & ces tours qui donnent au style de Montagne autant de variété que de force, & concourent si puissamment à sa célébrité ? Mais si la Langue seconde le génie, le génie la seconde, l'enrichit à son tour : lui seul en fait tirer ces beautés mâles inconnues au talent factice, toujours réduit au mérite de l'élégance & d'un coloris passager. Le même fonds de pensées, de connoissances,

d'expressions, donnent chaque jour des résultats bien différents.] Apelles n'employoit pas d'autres couleurs que ses rivaux : le même canevas, les mêmes fils ne produisent pas les mêmes chefs-d'œuvre, parce que c'est Minerve ou Arachné qui brode. Quelqu'estimable cependant que soit Montagne par les caracteres de son style, la partie la plus intéressante de son éloge me reste encore à tracer. Jusqu'ici je n'ai point montré le Philosophe, & c'est à ce titre sur-tout que Montagne a mérité l'hommage de la postérité.

SECONDE PARTIE.

Lorsque je viens honorer Montagne comme Philosophe, je ne crains point d'armer contre moi votre censure. O vous, mes Juges & mes modeles, vous, les disciples & les organes de la Sagesse, si une audace sacrilege fut frappée justement des anathêmes du zele, ce zele, vous le savez, n'a point dû confondre la véritable philosophie avec son fantôme, & en ré-

vérant son nom sacré, il n'en a dû proscrire que la profanation & l'abus. Traçons l'idée du Philosophe ; le définir, c'est le justifier.

Briser le joug du préjugé pour ne penser qu'avec soi, & comme si personne n'avoit encore pensé ; voir les choses en elles-mêmes, & non dans les opinions, c'est-à-dire, les connoître, & non les croire ; réduire la vérité à ses premiers éléments, pour séparer ce qui est de l'homme de ce qui émane de la nature ; revendiquer l'indépendance de nos ames, qu'aucune puissance n'a droit d'assujettir ; se rendre le juge & non l'esclave des idées d'autrui, se défendre également de la crédulité & du pyrrhonisme, de la servitude & de la révolte, ne point imaginer que tout soit erreur, ni que tout soit vérité ; étudier l'homme, & sur-tout l'interroger en soi ; choisir pour premier oracle le sentiment, la raison, la nature, à qui nous prêtons si souvent nos mensonges ; ne point prendre pour amour du vrai le

goût du paradoxe, laisser aux hommes les erreurs qui concourent à leur félicité, placer le souverain bien dans la vertu, la connoître, l'enseigner & la suivre; en un mot, & c'est l'abrégé de toute Philosophie, chercher dans leurs sources la vérité & le bonheur, pour en jouir & les répandre, c'est être digne du nom de Sage; c'est d'après ces notions qu'il faut avouer que le Philosophe est un être précieux au monde, que son caractere est sacré, que son titre est sublime. Montagne le rétablit parmi nous, l'honneur de ce nom, si rarement mérité; mais dans quelle circonstance ce phénomene vient-il éclairer nos climats? Ce fut sous ces regnes orageux, ou la superstition plongeant tout dans ses ombres, aveugloit les Peuples pour les immoler, où l'on croyoit à l'Astrologie, à la Magie, à la Divination; où les ames, jouets de toutes les erreurs, étoient encore dans un état d'enfance, mais dans cette enfance turbulente, qui n'a ni les ressources de la rai-

ſon, ni la paix de la ſtupidité. Du milieu de ce cahos s'éleva un homme qui eût étonné les plus beaux ſiecles, qui, du premier vol, s'élança aux plus hautes régions, & franchit tous les degrés.

Lorſque l'on conſidere tous les progrès de l'eſprit humain, on croiroit qu'il a ſes ſaiſons, & qu'il enfante comme la terre: on le voit ſe préparer par des eſſais, paſſer des productions faciles & légeres aux productions ſolides & vigoureuſes: par-tout on a ſenti avant que de penſer; par-tout la Littérature a donné ſes parfums, avant que la Philoſophie vînt offrir ſes récoltes; les Ecrits de Montagne n'étoient donc pas des fruits que l'on dût attendre d'un Parnaſſe naiſſant; mais il eſt des tiges dont la sève active a la vertu de devancer les temps, & il ſe rencontre des ames qui ſe développent ſans être aſſujetties à l'ordre accoutumé. Deux fois le même ſiecle fut témoin de cette merveille, & tandis que la France ſe glorifioit de poſſéder Montagne, l'Angleterre, qui devoit être en

tour sa rivale, produisit le célebre Bacon. Si l'étude fait éclore le talent, c'est la nature qui en détermine le genre & l'étendue : à chaque génie elle assigne son fruit propre, & le fait naître avec le germe qui le spécifie. La réduire à n'enfanter que le Poëte, c'est ignorer profondément sa marche. Montagne étoit né Philosophe, comme Virgile étoit né Poëte. On n'acquiert point cet œil perçant qui voit au-dessus & au-dessous de lui; ce feu impatient, qui rend l'ame avide de connoissances, & l'agite pour la féconder; cette fierté qui s'indigne des difficultés & des bornes : cette imagination ambitieuse de créer, qui, passant rapidement sur les régions connues, cherche & découvre des mondes ignorés; cette conception vive, aiguë, qui, capable des plus vastes combinaisons, ne s'effraie ni des hauteurs, ni des profondeurs : en un mot, tout ce qui constitue ce génie philosophique, si dominant, si marqué dans Montagne : une éducation sans contrainte l'avoit livré à cet esprit d'indépen-

dance, essentiel au Philosophe, & naturel aux grandes ames. Ce goût pour la liberté fut sa premiere passion, lui rendit odieuses toutes especes de chaînes, & principalement celle du préjugé : des vues profondes, une curiosité défiante, un grand amour du vrai le portoient à tout voir, à tout chercher dans les sources ; c'est avec ces dispositions qu'il entre dans sa vaste carriere. Convaincu que connoître les opinions, ce n'est pas connoître les choses, il travaille à s'isoler de toutes parts ; il s'accoutume à penser seul, & en homme que l'éducation, les exemples, les lectures n'auroient point prévenu. On ne le verra plier sous le joug d'aucun Maître ; dans le libre essor de ses idées, il percera jusqu'aux premiers principes, & à travers toutes les erreurs il saisira la nature [8].

Bientôt il reconnoît que les hommes font commerce de mensonges ; qu'imitateurs & copistes les uns des autres, ils ressemblent à ces insectes qui prennent la

couleur de tout ce qui les environne ; que le préjugé, cet éternel tyran du monde, regne ſous des noms ſacrés, commande aux loix, aux mœurs, à la raiſon, & qu'enfin nous ne ſommes malheureux & coupables que par l'impoſture. A l'aſpect de nos miſeres, il paroît ſaiſi d'une indignation mêlée de pitié ; l'amour de l'humanité le transporte, l'embraſe, & lui inſpire le plus grand projet qui puiſſe entrer dans une ame, celui d'éclairer ſes ſemblables, pour les affranchir, de remonter le cours de toutes nos inſtitutions, & de les ſuivre juſqu'à leur ſecrette origine. C'eſt au ſuprême Tribunal de la nature, le ſeul que le Philoſophe reconnoiſſe, après celui de la Religion, qu'il oſe citer la ſageſſe du monde ; c'eſt au flambeau de la raiſon qu'il entreprend d'*ôter le maſque des choſes, ainſi que des perſonnes.*

Diſcerner la fauſſe Philoſophie, eſt un des premiers fruits de la véritable. Si Montagne promene ſes regards ſur celle des

Anciens, il remarque des ſpéculations ſtériles & vagues, des opinions qui ſe combattent, ſe mêlent, ſe détruiſent, qui flottent dans l'incertitude comme les nuages; une morale ou trop rampante, ou trop ſublime, indigne de l'homme, ou ſupérieure à ſa portée; des principes lumineux, mais dont les conſéquences ſont outrées; le ſyſtême du doute imaginé par la ſageſſe, & dénaturé par la folie; l'homme, enfin, toujours rejeté vers quelque extrémité, & nourri de paroles par une Philoſophie *oſtentatrice*, incapable de régler ſes actions. Au milieu de ce tourbillon d'inutilités confuſes, Socrate lui paroît ſeul environné d'une pure lumiere, appellant du Ciel la ſageſſe, pour la rendre familiere à tous les hommes, & l'appliquer au détail des mœurs. Voilà celle que Montagne reconnoît pour divine, qu'il embraſſe, qu'il adore. Qu'à ſes yeux elle eſt différente de cette Science puérile, dont les clameurs retentiſſent autour de lui dans les Ecoles! de cette Philoſophie minutieuſe

tieuse & disputante ; où il n'apperçoit que des subtilités propres à fausser la raison, qu'un jargon obscur & barbare, qu'un travers de l'esprit du siecle. Alors la Science même étoit une guerre, où Aristote combattoit pour tous les partis. *Monarque & Dieu de la science moderne*, il faisoit révérer sa doctrine avec autant de religion que l'on révéroit *les loix de Lycurgue à Sparte* ; elle étoit devenue *notre Loi Magistrale* (*g*) & subjuguoit tout, hors Montagne, qui entreprend de la décréditer. Le premier parmi nous, il ose donner atteinte à cette autorité jusqu'alors inviolable ; il ne peut voir sans indignation les regles admirables du raisonnement consacrées à l'abus de la raison, & le Philosophe oublier dans ses escrimes que la sagesse est l'art de penser & de vivre ; il encourage la Philosophie à descendre de ces théâtres scholastiques, où elle est indécemment jouée, & la rappellant à ses fonctions véri-

(*g*) Tome V, ch. xij. pag. 135.

tables, il l'invite à s'emparer du régime des mœurs.

Loin de lui le fastueux projet de sonder la nature divine, de saisir le méchanisme de l'univers : *le vrai champ de l'imposture*, nous dit-il, *sont les choses inconnues* (h); mais le projet sublime d'enseigner le bonheur aux mortels éleve son cœur, entraîne sa raison ; son immense étendue ne l'effraie point, & pour l'exécuter, il embrassera tout le systême politique, législatif & moral. Ne nous y trompons pas, dans sa marche irréguliere, au milieu de ses digressions, Montagne a un systême suivi, un but vers lequel il ne cesse de tendre. Découvrir à l'homme toutes les erreurs, pour le rappeller à la nature ; lui apprendre à n'être trompé ni par les autres, ni par lui-même, ni par l'ignorance, ni par les fausses lumieres, plus dangereuses encore ; lui enseigner l'art de jouir & de souffrir, de goûter la vie & d'y

(h) Tome II, ch. xxxj. pag. 244.

renoncer, tel eſt le plan des travaux de Montagne, & l'abrégé de ſes leçons.

Son plus grand ſpectacle, l'objet de ſes plus profondes contemplations, c'eſt le cœur humain. Pour lui découvrir ſes maladies & ſes reſſources, il falloit le connoître & démêler l'homme naturel d'avec l'homme factice, défiguré par nos inſtitutions. Lorſqu'il parcourt l'hiſtoire de l'Univers, ce n'eſt point pour étaler une érudition qu'il eſtime peu, c'eſt pour fixer & les droits & les bornes de l'eſprit humain, apprécier ſa force & ſa foibleſſe, le juger par ſes productions : par-tout il a cherché l'homme, il n'étudioit que lui dans ce commerce du monde, où, *communément, au lieu de prendre connoiſſance d'autrui, nous ne ſongeons qu'à la donner de nous* (*i*). Là, ſon œil curieux ſondoit, interrogeoit les ames, comparoit la nature avec elle-même, & l'obſervant tour-à-tour dans le Philoſophe & dans l'homme

(*i*) Tome II, chap. xxv, pag. 57.

du peuple, il découvroit son pouvoir dans celui-ci, & dans celui-là son impuissance. Ce n'étoit point assez; son expérience venoit à l'appui de ses découvertes, & pour connoître tous les cœurs, il descendoit dans le sien. Le Philosophe est lui-même son livre, mais il doit se lire avec des yeux désintéressés, sans se faire injustice, ni grace, en un mot, avec les yeux de Montagne. Comme il voyoit tout sans prévention, il jugeoit tout sans partialité. Les passions n'ont point de ressorts: l'esprit humain n'a point de travers; l'amour-propre point de replis, l'imagination point d'écarts, qu'il ne saisisse, ne révele, n'accuse. S'il ne déguise rien à l'homme de ce qui peut l'humilier, s'il le trouve *plus vil encore que misérable* (*k*), s'il fait l'histoire de ses contradictions & de ses folies, s'il releve même à quelques égards, les animaux aux dépens de celui qui se dit leur Roi, ne l'accusons point de misan-

(*k*) Tom. III, ch. I, pag. 184.

hropie ; il voit la ſource de nos égarements dans notre vanité & dans l'ignorance de nos limites. Notre amour-propre lui paroît un flatteur domeſtique contre lequel il veut nous armer ; mais ce n'eſt point pour l'abatre qu'il le réprime ; c'eſt pour le diriger ; en l'éclairant, il le conſole : « apprends, homme, s'écrie-t'il, » que tu ne peux rien par tes lumieres, » que tu peux tout par ton courage, que » tu dois tout craindre par ta foibleſſe ; » ſouviens-toi que tu n'es pas fait pour » ſcruter les choſes, mais pour en jouir ; » principe fécond, d'une conſéquence infinie, que notre orgueil a méconnu aux dépens de notre félicité. Ce ſouverain bien, objet de tant de diſputes, notre Philoſophe le trouve dans le cœur du Sage, & il met la ſageſſe à la portée de tous les cœurs. *Non*, dit-il, *elle n'eſt point ſur un mont eſcarpé, mais dans une plaine fleuriſſante* (1). Loin de lui la hauteur des préceptes où les ames

(1) Tom. VII, chap. XXV. pag. 81.

communes ne peuvent atteindre. Ce ne sont pas des Catons & des Brutus qu'il prétend former : les prodiges ne sont pas des modeles. Ces vertus stoïques, ces sublimes exemples sortent du cours ordinaire des mœurs, & lui paroissent *d'un courage élancé au-delà de notre sphere.* (*m*) *Notre ame*, dit-il, *ne sauroit de son gîte atteindre si haut, il faut qu'elle le quitte, qu'elle emporte & ravisse son homme si loin qu'il s'étonne lui-même de son fait.* Pour la plupart, cet essor ne seroit qu'un héroïsme de théâtre. Apprenons que la nature *nous fit pour être, non pour sembler* (*n*) & que *rien n'est si beau que de faire bien l'homme* (*o*).

C'est au genre humain que Montagne veut-être utile, & dans cette vue il établit cette morale universelle, cette philosophie populaire que toutes les conditions peuvent adopter. Il a reconnu que

(*m*) Tome III, chap. ij, pag. 286.
(*n*) Tome VII, chap. xxxvij, pag. 26.
(*o*) Tome IX, chap. xiij, pag. 229.

l'homme n'est malheureux que parce qu'il se fuit & cherche la paix hors de soi : *nous ne sommes jamais chez nous ; nous sommes toujours au-delà* (p). On existe dans l'avenir, & l'on renonce au présent : si on le saisit, c'est d'une maniere inquiette, rapide, distraite. Tantôt la violence des passions, tantôt l'indiscrétion de la jouissance anéantit le bonheur : souvent ce sont des biens d'opinion qui nous arrachent aux véritables ; nous abandonnons aux animaux les biens *essentiels & palpables* (q), pour nous réserver des avantages *imaginaires, fantastiques, futurs & absents*. C'est le jouir, *non le posséder* qui *nous rend heureux*. Il est des hommes qui goûtent les plaisirs comme le sommeil, sans les sentir, sans les connoître : en un mot, si les biens naturels ne nous satisfont pas, c'est que *nous les saisissons d'une prise malade & déréglée*,

(p) Tome I, chap. ij, pag. 21.
(q) Tome IV. chap. vj, pag. 294.

& que, *l'homme estimant que ce soit par le vice de ces choses* (r) ne voit pas que c'est par le sien.

Mais quels sont-ils ces avantages que notre Philosophe préconise ? Ceux que nous n'avons pas inventés, la possession de nous même, le suffrage de notre conscience & de nos semblables, le courage dans les douleurs & la modération dans les plaisirs. *Il faut légérement couler le monde & le glisser, non pas l'enfoncer : la volupté même est douloureuse dans sa profondeur.* Appréciez, vous dit-il, la valeur des choses, & vous reconnoîtrez que *le goût des biens & des maux dépend en bonne partie de l'opinion que vous en avez* (s). *Ne mettez point au rang des privations & des malheurs ce qui n'en est pas ; le bonheur ne dépend point des richesses ; pour le trouver, Cratès se jeta en la fraichise de la pauvreté* (t). En avouant

(r) Tome III, chap. liij, pag. 197.
(s) Tome III, chap. xl, pag. 1.
(t) Tome VIII, chap. ix, pag. 147.

que la douleur est un mal, combattez-la par la soumission, l'espérance, l'habitude, la fierté de l'ame : préparez-vous en vous-même un asyle contre l'injustice & l'infortune : & sur-tout soyez prémuni contre vos propres illusions. N'en doutez pas, *ce qui aiguise en nous la douleur & la volupté, c'est la pointe de nostre esprit; qui le croit de soi, est content, & en cela seul la créance se donne essence & vérité* (*u*).

En parcourant les plus célebres exemples de foiblesse & de courage, il en tire ces utiles conséquences : que la douleur *ne tient en nous qu'autant de place que nous lui en faisons* (*v*); que nous donnons aux choses *couleur & faveur*; qu'en un mot, tout ce qui nous affecte est semblable à nos vêtements, qui *nous échauffent, non de leur chaleur, mais de la nôtre* (*x*).

[11] Quelles lumierres ce Philosophe

(*u*) Tome III, chap. xl, p. 23. *Ibid.* pag. 51.
(*v*) Tome III, chap. xl, pag. 23 & pag. 22.
(*x*) *Ibid.* pag. 52.

ne nous donne-t-il pas contre les prestiges de cette imagination vagabonde, mere des fantômes & des monstres, qui grossit les peines présentes & les plaisirs éloignés! Armé de l'autorité de l'expérience & du poids des faits, il l'accuse, il la convainc d'exalter nos passions, d'égarer notre esprit, de remplir la terre de fausses merveilles, de crédulités, de terreurs; de troubler la sérénité de nos jours, & de noircir encore les ombres de la mort [12]. C'est sur-tout contre cette mort que Montagne réunit toutes les forces de la Philosophie. « Nous ne pouvons, dit-il, es» sayer la mort, ni la *joindre*, mais nous pou» vons *en approcher & la reconnoître* (y). » Lorsqu'il sonde le ténébreux mystere de notre destruction, il découvre qu'une fausse idée de l'existence nous conduit à une fausse idée de sa perte; *que nous troublons la vie par le soin de la mort, & la mort par le soin de la vie* (z); & que,

(y) Tome III, chap. vj. pag. 5.
(z) Tome IX, chap. xij, pag. 67.

perdant de vue les bornes nécessaires prescrites à nos jours, nous nous persuadons que leur fin est contre nature, que *l'universalité des choses souffre de notre anéantissement, & soit compassionnée à notre état.* (a). « Les mourants, ajoute-t-il, » ressemblent à ceux qui voyagent sur les » eaux, voient le ciel, la terre, les villes, » les campagnes se mouvoir avec eux ». Delà ces couleurs sombres que nous donnons à la mort, ces nuages orageux dont nous la revêtons, ce frémissement que nous fait éprouver son nom seul, ces idées monstrueuses que l'on en reçoit pour les rendre à son tour, & l'effrayant appareil dont nos cérémonies l'environnent. « Que » l'homme, dit Montagne, se dépouille » des idées acquises, il verra dans la » mort, ou la fin d'une vie misérable, » ou le passage à une vie meilleure. Elle » lui paroîtra l'asyle du malheureux, le » souverain remede des maux incurables,

(a) Tome V, chap. xij, pag. 311.

» une plaie que l'on ne ſent pas, & qui,
» du moins, eſt la derniere. Il n'y verra
» qu'une choſe naturelle, analogue & né-
» ceſſaire à cette admirable ſucceſſion des
» êtres, qui prouve la fécondité d'une
» toute-puiſſance occupée ſans ceſſe à pro-
» duire ».

A cette idée profondément philoſophique, Montagne ajoute cette réflexion, *que toute opinion eſt aſſez forte pour ſe faire épouſer au prix de la vie.* Il appelle en témoignage cet exemple fameux qui démontre tout ce que l'homme peut par tout ce qu'il a fait. Parmi ces illuſtres Républicains qui ont *hâté & ſecouru leur mort*, qui l'ont *goûtée & ſavourée* (*b*), il apperçoit Caton aux priſes avec lui-même. L'enthouſiaſme le ſaiſit à l'aſpect de ce Romain, qui ſeul, par ſa vie ſainte, méritoit une fin ſi ſublime. Mais, s'il admire Caton, il adore Socrate, dont *la mort eſt moins tendue*, mais *plus belle* (*c*);

(*b*) Tome V, chap. xiij, pag. 326.
(*c*) Tome III, ch. xl, pag. 4.

parce qu'elle est plus tranquille. Tantôt il fait contraster le froid mépris de Plutarque avec la vigoureuse attaque de Séneque, qui, faisant plus d'efforts, *paroît plus pressé de son adversaire*; tantôt il retrace les victoires remportées à l'aide d'un préjugé ou d'une passion, sur cette mort que l'on redoute dans sa maison, que l'on affronte dans les armées; &, par nos inconséquences mêmes, il nous démontre notre empire sur elle.

Pour fortifier ses leçons par un contraste intéressant, Montagne nous invite à descendre avec lui du théâtre de l'héroïsme, à considérer l'homme rustique qui ne pressent la mort que lorsqu'elle le frappe, qui la reçoit comme une condition de l'existence, en un mot plus philosophiquement & *de meilleure grace* qu'Aristote (*d*).

Loin de vouloir que la pensée de notre derniere heure empoisonne le cours de

(*d*) Tome IX, chap. xii, pag. 62.

notre vie par un trépas précoce & multiplié, il ne veut pas même que ses approches soient rigoureuses. J'aime à l'entendre prononcer qu'une mort courageuse est le fruit & la preuve d'une belle vie : mais qu'il m'étonne & me ravit, lorsqu'emporté au-delà de toutes les bornes de la philosophie, il espere que la mort puisse devenir *voluptueuse !* Que dis-je ? il n'en veut pas douter. Telle devoit être, selon lui, celle de Socrate ; telle avoit été celle de Caton, lorsqu'il goûta cette joie sublime, inséparable de la *hauteur de son entreprise* (e), & qui peut être lui fit rendre graces à César de sa tyrannie. Ici Montagne discute en maître l'épineuse question du suicide. Tout ce que la raison & l'éloquence ont de force, est employé pour le justifier & le combattre. Les plus fameux plagiaires du Philosophe ne donnent pas à ses arguments le même intérêt : il tient le Lecteur en suspens, & tout au-

(e) Tome IV, chap. xj, pag. 134.

tre que le Chrétien resteroit dans l'incertitude. Mais enfin il tranche le nœud qu'il a serré, & décide (f) que *les Loix nous demandent compte de nous*; que dédaigner notre vie, est une *maladie particuliere à notre espece*; qu'on doit trouver *plus de constance à user sa chaîne qu'à la rompre, plus de fermeté en Régulus qu'en Caton*; que dans le désespoir même, il nous reste des ressources imprévues, & que les Brutus, les Cassius abrégerent des jours auxquels peut-être le salut public étoit encore attaché : ainsi Montagne expie son ivresse en faveur du héros d'Utique [133].

Toujours plein du courageux projet de déclarer une guerre universelle à l'opinion, Montagne parcourt la bizarre variété des mœurs, des principes, des Loix, & il soupçonne à chaque pas que l'ouvrage de l'homme fut souvent imputé à la nature. Delà le sage pyrrho-

---

(f) **Tome III, chap. iij, pag. 296.**

nifme qu'il adopte, pour marcher vers la vérité par le doute, ou du moins, pour prévenir l'erreur où l'on arrive par la fauſſe ſcience. En ſuivant l'immenſe chaîne des abus, ſes yeux s'arrêtent ſur le régime de l'éducation, qui en eſt comme le premier anneau. L'indignation le ſaiſit (g), lorſqu'il voit cet important miniſtere, qui devroit être commis aux Loix, abandonné aux caprices des particuliers, quelqu'inſenſés, quelque bornés, quelque méchants qu'ils ſoient; la diſcipline de l'enfance, dénuée de principes fixes & livrée au haſard, lui paroît monſtrueuſe. Au défaut des Loix, il voudroit aumoins que cette épineuſe fonction fut confiée à l'amour paternel, le plus éloquent, le plus éclairé des Inſtituteurs. » Gardons-» nous d'être peres [14], s'écria-t-il, » pour ne voir dans nos enfants que des » êtres importuns qui nous ſollicitent à » ſortir de la vie : qu'ils ſoient admis en

(g) Tome VI, chap. xxxj, pag. 253.

» ſociété de nos biens, de nos affaires, » comme de nos ſentimens : ſouvenons-» nous que leurs écarts ſont le plus ſou-» vent notre ouvrage ; que la ſévérité con-» trarie le but de l'éducation qui eſt de » former des ames pour *l'honneur de la* » *liberté* (*h*) ; qu'en un mot tout l'effet » d'une rigueur ſervile eſt de *rendre plus* » *lâches ou plus opiniâtres* ». Déjà l'altération des mœurs forçoit Montagne à reclamer ces tendres noms qui nous rappellent à la nature. Il s'étonnoit de voir des hommes dédaigner ce nom de pere, que Dieu même a jugé digne de lui. S'il permet aux chefs des familles quelques prédilections parmi leurs enfants, il veut qu'elles ſoient fondées ſur les avantages d'une conformation qui les rende plus utiles à la patrie.

[15] Il réprouve également & ces liens qui arrêtent le développement du corps, & ces entraves bien plus funeſtes qui s'op-

(*h*) Tome IV, chap. viij, pag. 44 & 45.

posent aux progrès des esprits ; & ce cruel effroi qui accompagne l'instruction, pour en inspirer le dégoût ; & ce lugubre appareil des écoles, dont les ornements devroient être les *portraits de Flore & des Graces* (*i*) ; & la manie funeste de sacrifier la fleur de la vie à de simples éléments, à l'étude d'une Langue que l'usage seul devroit enseigner. Dépositaires de l'honorable fardeau de l'institution, apprenez de Montagne à observer votre Eleve, à le faire plus parler qu'écouter, plus penser qu'apprendre ; à exercer ses propres forces, en se laissant moins *aller sur les bras d'autrui ;* apprenez à lui rendre recommandable celui qui est *mieux savant, non celui qui l'est le plus* (*k*) ; à juger de ses progrès, non par le témoignage *de sa mémoire, mais de sa vie* (*l*) : donnez-lui sur-tout la vraie notion de la Philosophie, & qu'il sache qu'elle n'est ni cette *anatomie* qui

---

(*i*) Tome II, chap. xxv. pag. 94.
(*k*) *Ibid.* chap. xxiv. pag. 10.
(*l*) *Ibid.* chap. xxv. pag. 48.

dissèque tout & réduit tout à rien, ni ce jargon puérile également désavoué par le goût & par la raison. Que toujours il se représente cette fille du Ciel telle qu'elle existe dans le cœur du Sage, amie de l'humanité, réglant la nature & ne l'opprimant pas, pleine de sérénité & de douceur, & se proportionnant à toutes les situations, à tous les âges. Avec quelle sagacité Montagne balance-t-il le régime de cette Athènes subtile & disputante, qui ne songeoit qu'à aiguiser les esprits; la discipline de cette Sparte, *monstrueuse en sa perfection*, toujours occupée à rendre les corps plus robustes! Non, non, *ce n'est point une ame, ce n'est point un corps* (m) que notre Philosophe prétend former; c'est l'un & l'autre, *c'est un homme* (n).

[16] Jamais on ne discerna mieux la fausse érudition, & l'on ne connut mieux l'usage de la véritable. Par-tout il parle,

(m) Tome II, chap. xxiv. pag. 26.
(n) *Ibid.* chap. xxv. pag. 52.

ou plutôt, il se vante de son ignorance; & par-tout il traite des sciences en maître. Rien ne lui paroît mieux prouvé dans nos connoissances que leur foiblesse & leur incertitude. On lui fait haïr les *choses vraisemblables, quand on les lui donne pour infaillibles* (o). Sans cesse il voit les hommes occupés à chercher la raison des faits & des choses, avant d'en constater l'existence. Qu'il est profond, lors qu'examinant le pouvoir & le service des sens, il établit qu'ils sont nos maîtres; que la science *commence par eux & se résout en eux* (p); que leur multiplication nous découvriroit de grands mysteres; que nos erreurs n'ont peut-être pour principe que le défaut de quelque sens, & que s'ils agissent sur l'ame, l'ame a sur eux la réaction la plus puissante. L'expérience lui fournit cette importante vérité, que nos humeurs ont influence sur nos jugements,

(o) Tome IX, chap. xj. pag. 13.
(p) Tome V, chap. xij. pag. 266.

notre raison, notre justice. S'il estime le savoir, c'est à proportion de son utilité. Il voudroit que toute science stérile fut privée des honneurs de ce nom, qu'il y eût même *une coërction des Loix contre tout Ecrivain inepte & inutile* (q). Il voit avec regret que la plupart des *sciences en usage sont hors de notre usage* (r); à ses yeux, leur perte est peu de chose, si elles ne nous *apprennent ni à bien penser ni à bien faire*; glaive dangereux dans toute autre main que celle du Sage, elles lui paroissent *dommageables à celui qui n'a pas la science de bonté.*

Le premier, il osa voir que si les Lettres humanisent les mœurs, elles peuvent énerver les ames; que Rome éclairée fut moins courageuse; que la manie d'écrire *semble être quelque symptôme d'un siecle débordé* (s), & qu'elle ne s'empara du monde qu'au moment de leur ruine. Mais

(q) Tome VIII, chap. viij. pag. 127.
(r) Tome II, chap. xxv. pag. 75.
(s) Tome VIII, chap. viij. pag. 127.

ces reflexions, exagérées de nos jours, Montagne les réduit à leurs justes bornes. Amateur de la vérité & non du paradoxe, il rend au mérite des Lettres un témoignage plein d'équité ; & la maniere dont il les cultiva, achève leur apologie. Si la Poésie fit ses délices, l'Histoire & la Morale furent son aliment. Les Auteurs profonds, sententieux, nourris de pensées, étoient plus analogues à la trempe de son ame : delà son penchant pour Séneque, qu'il trouva plein de substance ; pour Plutarque, *qui aime mieux être vanté de son jugement que de son savoir, & nous laisser desir de soi que satiété* (t) ; pour Tacite, dont il connoît mieux l'ouvrage, que Tacite même. Celui-ci se plaint de la stérilité de sa matiere ; Montagne (u) la trouve riche par cette apparente stérilité. Le tableau des mœurs, le développement perpétuel du cœur humain,

(t) Tome II, chap. xxv. pag. 66.
(u) Tome VIII, chap. viij. pag. 267.

l'intéressent bien plus qu'une longue suite de sieges & de batailles. L'histoire de Tacite ne lui paroît point *un livre à lire, mais à étudier & à apprendre.* Prodigue de sens, avare de mots, profond par les choses, nerveux par l'expression, quoiqu'il aiguise quelquefois l'épigramme, il lui rappelle son Séneque. Sa lecture lui semble faite pour un *Etat malade*; il y trouve l'image de la France en convulsion. [17] Montagne égayant ses pinceaux pour décréditer la fausse science, n'instruit pas moins, & plaît encore davantage : la guerre qu'il déclare au pédantisme, est le triomphe de l'ironie, lorsque sur-tout démasquant les disciples d'Hipocrate, il suit (v) la marche vacillante & ténébreuse de leur art ; lorsqu'il révele leurs contradictions, leurs variations, leurs modes mêmes, & que jouant leur docte jargon, il prélude véritablement à Moliere.

(v) Tome VII, ch. xxxvii.

[18] Que les Interprêtes, les Réformateurs, les Auteurs des Loix viennent à leur tour s'instruire dans les Essais, & qu'ils sachent que ce Philosophe est aussi leur maître. Tout ce qui tient à la Législation, à l'ordre public & social, Montagne va le discuter sur les principes d'une philosophie aussi éclairée que bienfaisante. Déjà il dénonce au Tribunal de l'équité toutes ces ressources ouvertes à la chicane pour égarer la Loi & le Juge. Il n'épargne ni ces abus qui mettent *en trafic la raison même, & donnent aux Loix cours de marchandise*, ni cette révoltante contradiction de nos mœurs, qui oppose à la voix du Législateur celle de l'opinion & de l'usage, ni ce Code immense qui *suffiroit à régler tous les mondes d'Epicure* (x), & qui, toujours disproportionné au nombre des actions humaines & à leurs nuances infinies, nous force à multiplier les interprétations, qu'il faut interpréter encore;

(x) Tome V, chap. xij. pag. 2.

ni, en un mot, tout ce vaste & obscur édifice de l'ordre judiciaire, triste effort de l'esprit humain, qui s'égare dans ses travaux comme *le ver à soie s'embarrasse en se tournant* (y) pour former son tissu, & *s'étouffe* dans son ouvrage. « Quel est, » demande-t-il, le meilleur régime d'une » Nation? Celui *sous lequel elle s'est main-* » *tenue* (z) ». Autant il voit de danger à ne point observer les Loix, autant il en trouve à les observer toujours. Il voudroit des Loix simples & d'exécution facile, assez souples pour se prêter au temps, qui se livrent tantôt à toute leur activité, tantôt à un sage sommeil ; des Loix à qui l'on ne fasse *vouloir que ce qu'elles peuvent* (a) & qui ne soient pas enfin aussi atroces que les crimes.

C'est à ses principes sur les délits & les peines, que l'Europe vient d'applaudir dans des ouvrages dictés par la vraie Phi-

(y) Tome IX, chap. xix. pag. 109.
(z) Tome VIII, chap. ix. pag. 156.
(a) Tome VIII, chap. ix, pag. 250.

losophie. Montagne cherchoit à ménager les intérêts de l'humanité, par la modération envers les coupables, & ceux de la Société, par la punition. Pour prévenir le désordre, l'Histoire lui apprenoit qu'il est des moyens plus efficaces que les châtiments, qui *n'engendrent pas le soin de bien faire, mais seulement un soin de n'être pas surpris faisant mal* (b). *Tout ce qui est au-delà d'une mort simple*, est à ses yeux *pure cruauté* (c). Oui, les Sauvages qui se repaissent des membres de leur *ennemi mort*, *l'offensent bien moins que ceux qui tourmentent & persécutent les hommes vivants*. Les Chrétiens lui paroissent trop prodigues de sang, & il voudroit que, pour effrayer la multitude, la rigueur des supplices ne s'exerçât que sur les cadavres. Avec quelle force sur-tout, quelle éloquente indignation s'éleve-t-il contre l'absurde barbarie des tortures, ces *épreu-*

(b) Tome V, chap. xv. pag. 338.
(c) Tome IV, chap. xxviij. pag. 229.

ves de patience plutôt que de vérité, (d) qui conduisent également au mensonge & celui qui les supporte, & celui qui ne peut y résister ; ces épreuves qui *exécutent & surpassent le supplice* que l'on n'ose infliger encore, & qui rendent *monstrueuse la conscience de notre Justice*. Lorsqu'il discute les Loix somptuaires & leurs remedes impuissants, l'expérience lui persuade que le faste, devenu l'attribut de la grandeur, aiguillonne davantage l'orgueil du particulier : il en conclut que l'exemple de la Cour & du Prince, que le ridicule & l'opprobre répandus sur le luxe, en seroient les plus sûrs antidotes. A la vue des scenes sanglantes causées par les disputes de mots, il observe que la *plupart de nos troubles sont grammairiens* (e). Il desire des Loix qui punissent ces discussions téméraires ; il en sollicite encore contre l'oisiveté, ce crime tranquille, qui donneroit

(d) Tome III, chap. v. pag. 340.
(e) Tome VIII, chap. viij. pag. 76.

la mort à la Société, s'il devenoit contagieux.

[19] En considérant la France en proie au plus violent orage qui l'eût agitée, notre Philosophe est un profond politique qui, dans la contexture de ce grand corps, découvre une énergie capable de résister à tout, de le réparer sans cesse; il le voit soutenu par sa propre masse, susceptible de commotion, mais difficilement menacé de ruine, si ce n'est par ces remedes violents qui *veulent guérir les maladies par la mort* (*f*).

Il n'est rien que l'esprit philosophique n'embrasse & n'éclaire. Montagne pouvoit instruire le Négociateur, & il avoit ce droit à plus d'un titre. Témoin des plus célebres révolutions, il avoit approché les Princes, traité avec eux, vécu sous six regnes. Ecoutons les nobles conseils qu'il donne au Ministre des Puissances. « Méprisez, lui dit-il, les ruses & les

(*f*) Tome VIII, chap. ix. pag. 157.

» manege, l'air important & mystérieux :
» une réputation de finesse ne peut servir
» qu'à mettre votre adversaire en garde.
» Attachez-vous à cette connoissance des
» hommes qui conduit aux avenues de
» leurs ames ; armez-vous de cette fer-
» meté qui en impose, associez-lui cette
» franchise qui abrege tout, applanit tout,
» qui touche, entraîne & subjugue ».
Ainsi Montagne annonçoit la candeur &
la fierté de son caractere.

Veut-on connoître les devoirs respectifs du Prince & des sujets ? Personne ne les a mieux établis. Que prescrit-il aux Souverains ? Un régime plus tranquille que brillant, persuadé que moins on parle des Chefs, plus les peuples sont heureux. Il découvre aux Rois, dans la bonté & la justice, une force plus souveraine que les armes : que dis-je ? il ose les ramener à l'origine du pouvoir, leur montrer les Nations se donnant des Monarques pour la défense commune, leur imposant la loi de ne plus exister pour eux-mêmes, &

de payer de leur repos le haut rang où ils furent placés. Sans égards, il foudroie ces préjugés de la grandeur, qui pesent sur les Peuples en corrompant leurs Maîtres; qui dénaturent les vraies notions de l'obéissance & de la souveraineté. « Vous » n'avez rien en propriété, leur dit-il, & » vous *vous devez vous-mêmes à autrui* (g); la libéralité n'est point votre » vertu, car vous ne pourriez l'exercer » que du bien des autres, & c'est d'ailleurs la seule vertu qui sympathise avec » la tyrannie. Ne vous y trompez pas; » c'est pour lui-même que le Courtisan la » préconise : il veut rendre son Prince *prodigue avant qu'il soit libéral*; s'il faut » opter, *je l'aime mieux avare*: & qu'adore-t-on dans les Princes? *La foule de* » *leurs adorateurs* (h). *Ma raison n'est* » *pas obligé à se courber devant eux*, ce » sont *mes genoux*; & s'ils sont assez lâ-

(g) Tome VIII, chap. vj. pag. 16.
(h) *Ibid.* chap. viij. pag. 101.

» ches pour craindre la vérité, je ne croi» rai pas même à leur vertu militaire. »

Que les mauvais Princes, s'écrie-t-il, soient poursuivis & jugés après leur mort; que l'Histoire lance sur eux ses anathêmes; que leurs Successeurs en soient effrayés, & que jamais la bouche d'un Citoyen ne soit souillée de leur éloge : le devoir même de la reconnoissance ne l'en absoudroit pas ; *il feroit justice particuliere* (*i*) *aux dépens de la justice publique* : mais qu'on les révere pendant leur vie ; le respect tient à l'obéissance, & sans l'obéissance tout est confondu : en un mot, adorons dans le Monarque *la Loi sur le Trône.*

Lorsqu'il retrace les malheurs publics, on voit une ame pénétrée des désordres du Gouvernement ; mais sa censure enveloppée, évite d'autoriser un plus grand désordre, la révolte des esprits. En applaudissant aux maximes hardies de la Boëtie, son ami, son idole, il le loue de

(*i*) Tome I, chap. iij, pag. 24.

son respect pour l'autorité légitime, pour le regne présent. Les Souverains lui paroissent dignes de tous les ménagements du zèle. *La vérité même*, dit-il, *n'a pas le privilege d'être employée à toute heure & en toute sorte.* Pour éclairer les Rois, il voudroit un homme modéré, satisfait de sa fortune, d'une condition moyenne entre les Grands & les petits, qui pût avoir commerce avec eux, les connoître & les dépeindre. [20] Conciliateur de tous les devoirs, de tous les intérêts, il sait mettre à l'unisson l'homme privé & l'homme social, lier la félicité commune avec le bonheur du particulier, & diriger le Citoyen en ménageant la tranquillité du Philosophe. On n'a point encore réclamé plus hautement que lui les droits de la liberté & du patriotisme. S'il applaudit au Sage qui se dérobe aux emplois, qui se *prête à autrui*, & *ne se doit qu'à soi-même* (k), il ne permet pas que

(k) Tome VIII, chap. ix. pag. 280.

l'on ſoit *chancelant & métis* (l) dans la cauſe publique, la ſeule digne qu'on lui dévoue ſon repos, ſes biens & ſa vie. Mais il défend au zele de dégénérer en fanatiſme : ſa paſſion ne ſied, ſelon lui, qu'à ces ames qui, foiblement échauffées de l'amour du bien, ont beſoin que l'eſprit de parti les enflamme. Lorſqu'il conſidere Ceſar comme Capitaine, comme Orateur, comme Hiſtorien de ſes victoires, Céſar eſt ſon héros, il ne trouve point ſon égal, mais lorſqu'il le voit aſſervir ſa patrie, Céſar eſt un *brigand*, coupable *du plus atroce de tous les crimes* (m).

Par-tout où Montagne développe ſes notions ſur la Morale, j'en admire la juſtice & la profondeur. J'apprends de lui qu'on ne doit point confondre la bonté, ce fruit ſpontané d'un penchant naturel, avec la vertu qui *s'expoſe de la difficulté*,

(l) Tome II, chap. j. pag. 105.
(m) Tome IV, chap. xj. pag. 336.

& ne peut l'exercer sans partie; que les effets du tempérament, de la stupidité peuvent faire *l'innocent & non le vertueux*; distinction importante, qui m'encourage & m'éclaire, & m'enseigne à être bon par principe. Elle respire dans toutes les pages des Essais, cette humanité généreuse [21] la premiere des vertus sociales, & leur source commune. Quelle est éloquente dans Montagne, soit qu'il déplore les calamités de son siecle, soit qu'en Citoyen du monde il fasse contraster les mœurs paisibles des Américains avec les fureurs de leurs avides Conquérants, soit qu'il poursuive la manie des duels; ce delire qui nous fait *chercher la mort & de celui que nous avons offensé, & de celui qui nous offense* (o)! Il voudroit les anéantir *ces loix d'honneur qui vont choquant & troublant celles de la raison*. Que j'aime en lui cette pitié qui s'étend à tous les êtres sensibles, qui réprouve ces spectacles cruels où les Ro-

(o) Tome VI, chap. xxvij. pag. 207.

mains apprirent à devenir sanguinaires! Que j'aime à l'entendre proférer cette pieuse maxime : *nous devons la justice aux hommes, & la bénignité aux autres créatures qui en peuvent être capables* (p)!

Pour confondre les déclamations qui calomnient sa Morale, n'écoutons que lui-même, qu'il soit son interprête & son apologiste. Qu'a-t-il vu dans nos passions? La source de nos miseres & de nos crimes. N'a-t-il point suivi l'orgueil dans tous ses détours, découvert tous ses pieges, toutes ses illusions, toutes ses maladies? Tantôt il combat ce fol amour de la louange, qui réduit la vertu à l'ostentation (q), qui fait dépendre la vie des sages du jugement des insensés, *met notre durée en la garde d'autrui*; tantôt il apprécie la justice des réputations, si souvent au-dessus ou au-dessous du mérite, si souvent semblables à l'ombre qui suit

(p) Tome V, chap. xi. pag. 163.

(q) Tome VI, chap. xi. pag. 4.

ou dévance le corps, l'excede ou en est surpassée, & rarement lui est égale. Dans ses principes, les actions justes sont assez illustres, & *faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire, seroit un moyen sûr de l'acquérir* (*r*). Le desir immodéré de la réputation lui paroit dégrader l'Orateur romain. Si cependant l'erreur de la gloire peut rendre meilleurs & les Rois & leurs sujets, qu'elle subsiste, le Philosophe y consent; mais périssent l'ambition qui bouleverse la terre, & l'hypocrisie qui la trompe! Que l'injustice & la duplicité ne trouvent jamais grace, & que l'avarice [22] soit couverte d'une double tache, de l'opprobre du vice & de la honte du ridicule! Bientôt l'éloquent Moraliste réunit toutes ses forces pour préconiser les vertus mâles, le désintéressement, la hauteur du courage, l'amour de la vérité [23]. Avant lui, on n'avoit point proposé de placer le men-

---

) Tome VII, chap. 2. pag. 150.

ſonge au rang des crimes, parce qu'on n'avoit pas ſenti, comme lui, l'étendue & le poids de cette vérité : *nous ne tenons les uns aux autres que par la parole* (s). Combien encore eſt-il ſupérieur aux eſprits vulgaires ; & que ſa franchiſe eſt noble, lorſque nous invitant à être juſtes, envers nous-mêmes comme envers les autres, il ne craint pas de nous dire : « C'eſt » lâcheté de n'oſer parler de ſoi ; la maxime » qui le défend eſt fauſſe, puſillanime ; ſi » c'eſt un vice de ſe louer par orgueil, c'eſt » ſouvent par un orgueil plus raffiné qu'on » ſe dépriſe ; en un mot on doit s'eſtimer » ſa valeur : & ſi Céſar parle de lui, je » veux qu'*il ſe trouve hardiment le plus* » *grand Capitaine du monde* (t) !

L'ancienne Chevalerie, ſi délicate ſur le point d'honneur, n'auroit pas décidé, avec Montagne, qu'on doit payer à un brigand la rançon promiſe, pour échap-

(s) Tom. I. chap. 9. pag. 73.
(t) Tom. VI. chap. 17. pag. 38.

per de ses mains. Veut-il [24] définir l'amitié, il s'échauffe, il s'embrâse. Plein de la Divinité dont il va nous entretenir, tout ce qu'il en écrit est profond, sublime & sort avec abondance d'un cœur où elle a placé son trône (*u*). Il l'appelle une reproduction de l'ame qui veut *se doubler*, une volupté sans tache, sans satiété, sans orage, qui attenue les peines & multiplie les jouissances; *une confusion si pleine des volontés*, que son langage proscrit les mots de reconnoissance & de prieres; que ses services ne sont pas plus des bienfaits, que les soins qu'on se prodigue à soi-même. « Non, dit-il, l'ami qui donne » n'est point le *libéral*; c'est l'ami qui re» çoit: l'amitié *possède l'ame en toute souve» raineté*, ou plutôt elle anime deux corps » avec la même [25] ». Mais j'entends un essaim de Censeurs murmurer autour des cendres de Montagne, vous réclamer les droits de la pudeur, blessée dans ses écrits.

(*u*) Tom. II. chap. 27.

S'ils lui accordent le titre de Philosophe, c'est en le dégradant par celui de Cinique. Expressions, maximes, citations, raisonnements, tout leur paroît d'une licence effrénée, & les clameurs redoublent à la lecture de son fameux chapitre sur les vers de Virgile (v). Pour l'homme prévenu, timide & borné, sa liberté, sans doute, est téméraire : pour l'homme judicieux, qui se transporte au siecle naïf où il écrivoit, cette audace n'est que candeur & franchise ; pour le Lecteur Philosophe, ce singulier & hardi traité est un de ces tableaux où la nature exprimée sans voiles, transporte le Connoisseur, & ne fait que sâlir l'imagination du vulgaire. C'est là que, dans l'histoire des mœurs, considérée en grand chez tous les peuples, Montagne nous découvre combien de dispositions arbitraires, inconséquentes, bizarres, furent appellées devoirs, vertus. Là sur-tout on voit son ame équitable ré-

(v) Tom. VII. chap. 5. page 290.

voltée du joug que l'on impoſe à cette moitié du genre humain, qui ſe venge de la tyrannie de nos Loix par la tyrannie de la ſéduction. Une généreuſe pitié le ſaiſit en faveur de ce ſexe dont nous exigeons une force que nous n'avons pas, & à qui nous preſcrivons un honneur qui n'eſt pas le nôtre. Prétendra-t-on que Montagne n'ait pas pu dire ſans indécence que l'extrême chaſteté de l'expreſſion, que le coſtume affecté des bienſéances, augmentent le prix du vice, & ſont des ruſes de *Vénus même*, pour faire ſervir la pudeur à la volupté? Mais enfin ce langage cinique qu'on lui reproche, n'étoit-il pas celui de ſon ſiecle? S'il a cru voir, comme Philoſophe, des avantages dans le divorce, s'il a jugé qu'un lien indiſſoluble relâchoit celui de la *volonté & de l'affection*, quel témoignage cependant ne rendit-il pas à la ſainteté de ce lien, ſoit en preſcrivant aux époux une *volupté conſcientieuſe* (x), ſoit en trai-

(x) Tom. II. chap. 29. page 205.

tant de trahiſon toute union ſans fidélité ?

[26] Veut-il donner une haute & juſte idée de la vertu, il la ſaiſit, il nous la montre dans Socrate, ſage ſans faſte, ſans inégalités, ſon héros, ſon modele, celui de tous les Sages ; mortel d'autant plus céleſte, qu'il paroît plus homme, & *moins élancé* hors de notre ſphere. C'eſt ſur-tout dans ſa ſimplicité qu'il admire ce grand caractere ; c'eſt en remarquant qu'il eſt facile de jouer avec ſuccès ſur le théatre du monde ; mais que régler, comme lui, & d'une maniere ſoutenue, les détails de la vie privée, c'eſt un ouvrage qui ſurpaſſe en difficulté la conquête du monde ; que Socrate ſe conçoit aiſément à la place d'Alexandre, mais qu'Alexandre ne peut ſe concevoir à la place de Socrate ; & qu'enfin *le prix de l'ame ne conſiſte pas à aller haut, mais ordonnément* (y). Après avoir défini la vertu, Montagne, pour la rendre aimable,

(y) Tom. VII. chap. 2. page 150.

nous dépeint cette sérénité, cette fierté de conscience dont jouit l'homme irréprochable, & qui n'entrerent jamais dans une *ame courageusement vicieuse* (z).

Il faut l'avouer cependant, & imiter la bonne foi du Philosophe : si la sévérité de ses décisions va plus loin quelquefois que la Morale chrétienne, trop souvent il l'alarme & la blesse, en traitant de la volupté. L'Epicuréisme respire dans ses écrits, & lorsqu'il dit : « Je parle selon la » nature, & non point selon la foi », sa justification me paroît foible. Mais n'expie-t-il pas ses écarts, lorsqu'il réunit toutes les lumieres de la Philosophie en faveur du Christianisme ? [27] Ces deux oracles que l'on met trop souvent en opposition, Montagne les concilie, les accrédite l'un par l'autre. Censeurs injustes, pourquoi relevez-vous avec amertume tout ce qui peut le rendre suspect, & passez vous sous silence tout ce qui peut servir à l'absoudre ?

(z) Tom. VII. chap. 2. page 142.

Avez-vous oublié que le premier fruit de sa plume, que la traduction de *Sebond* fut un tribut payé à la Foi catholique, une sorte de consécration de ses talents? Voyez-le sur les hauteurs où la Philosophie l'a élevé, contempler les naufrages de la raison humaine, & reconnoître sans détour que le port de la Foi est le seul où le Sage puisse aborder; *que la raison essentielle* (*a*) *réside dans le sein de Dieu, d'où elle part quand il lui plaît; que la vérité est engouffrée dans de profonds abymes où la vue ne peut pénétrer* (*b*). A quoi donc se réduit son Pyrrhonisme? A douter de tout ce qui vient de l'homme abandonné de la révélation. Dans celle-ci, Montagne trouve ce que le Philosophe cherche, la paix de l'esprit, un asyle contre l'incertitude, la perfection, le supplément de toutes les Loix le sublime de la vertu, des armes contre la mort. C'est ainsi qu'après avoir appliqué

(*a*) Tom. V. chap. 12. page 141.
(*b*) Tome II. chap. 12. page 195.

les forces motrices de la Philosophie à tous les intérêts de l'homme social, il en consomme le triomphe, en la rendant utile à la Religion. N'en doutons pas; il appartient aux Philosophes de la servir; ils voient plus, & il voient mieux; ils savent dégager la vérité du mêlange des inventions humaines, & la rendre à son auguste simplicité. Déjà l'incrédulité élevoit, dans le siecle de Montagne, une tête menaçante, & il faisoit gloire de lui déclarer la guerre, de déplorer l'aveuglement de ces impies qui, voulant étouffer la voix de leur conscience, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent* (c). Tout ce qu'il dit en faveur des lumieres de la Foi, prend force & crédit, par l'aveu qu'il fait de ses obscurités. Il la jugeoit si grande, que les secours humains lui paroissoient indignes d'elle, qu'il condamnoit comme une profanation la manie d'en disputer, & *de ramener les choses divines à notre balance* [28]. Mais Montagne détestoit la supers-

(c) Tome IV. chap. 12. page 188.

tition, & il devoit paroître impie aux superstitieux, esprits rampants, qui n'ont pu suivre la hauteur de ses idées, qui n'ont pas vu qu'il adoptoit la pluralité des mondes, comme un systême digne de la grandeur de Dieu, conséquent à la nature de ses ouvrages, & justifié par ce profond argument : *Il n'a rien fait un ; tout est especes* (d). Ils n'ont pas mieux senti combien sa philosophie servoit le Christianisme, en proscrivant ces preuves puériles qui décréditent les véritables preuves, ces miracles absurdes, qu'une fausse piété multiplie, & dont la nature, le caractere & le nombre répugnent à l'essence du miracle. A-t-on dû méconnoître sa Religion, lorsque, déplorant les horreurs de nos guerres sacrées, il faisoit sentir la monstrueuse opposition d'une Loi pacifique & d'un Apostolat sanguinaire ?

Oui, dans ces jours de délire où le fanatisme armoit le Citoyen contre le

(d) Tome V. chap. 12. page 87.

Citoyen, le fils contre le pere, le serviteur contre le maître, le sujet contre le Prince; où la Noblesse, oubliant son antique loyauté, ne se signaloit que par des faits atroces, où l'on voyoit l'ivresse la plus barbare emporter loin de ses mœurs une Nation douce & polie; l'anathême de Rome soulever les Empires, ébranler les Trônes, consterner les Rois; l'ambition des Grands armer la Religion des Peuples & le zele du Sacerdoce; la neutralité punie comme un crime, la modération devenue un prodige; les bûchers s'allumer pour dévorer ceux que le glaive ne frappoit pas; les atrocités légales mettre le comble à celles de la rebellion; & pour tout dire enfin, dans le siecle de la Saint-Barthelemi, un Philosophe s'est montré à la France comme un rocher qui porte sa tête au-dessus des orages, & se dore des rayons les plus purs. Montagne est venu dire aux Peuples aveuglés: « Que faites-vous, bar-« bares, qui vous appellez Chrétiens? « Vous déchirez le sein de l'Eglise, que

» vous croyez défendre, vous lui offrez » des sacrifices qu'elle abhorre; vous ou- » bliez que le flambeau de la Foi ne doit » point causer d'incendies »! C'est comme Philosophe Chrétien qu'il déclare la guerre à toute espece de superstition, qu'il lance les traits du ridicule sur la magie, l'astrologie, la divination, qu'il distingue la dévotion de la *conscience* (e), la Religion motivée de la Religion de préjugés & d'habitude; qu'il décide que sans les mœurs il n'est point de vrai Culte, & que les promesses de la Foi sont les seules dignes du sacrifice de notre être.

Nous parle-t-il de la priere, aucun Orateur n'est plus sublime, aucun Moraliste n'est plus sévere, un saint enthousiasme le transporte, lorsqu'il analyse la majestueuse Oraison que l'Auteur de la Loi daigna dicter aux hommes, il s'irrite de l'inconséquence de ces Chrétiens qui, dans leur libertinage timoré, invoquent

(e) Tome IX. chap. 12, page 94.

celui dont ils violent les préceptes, & prétendent concilier *le criminel & le Juge (f).*

Si Montagne est équivoque, on peut toujours l'interpréter par lui-même. On croiroit quelquefois que, pour favoriser la Révélation (g), il donne atteinte aux loix naturelles : mais bientôt il les reconnoît, ces loix sans Législateur, universelles, éternelles, moins nombreuses, à la vérité, que l'on n'imagine; mais souvent obscurcies, *perdues en nous* par l'abus de notre raison.

[29] Que Montagne ait éprouvé des interprétations rigoureuses, qu'une censure amere l'ait poursuivi, n'en soyons pas étonnés. Il pensoit trop pour des Lecteurs qui pensoient peu : *aucuns livres ne sont assez sages, lorsqu'on n'est point assez sage pour eux (h).* La lecture des Essais demande une préparation. *C'est un des derniers livres qu'on doit prendre, comme il est le dernier*

(f) Tome III. chap. 26. page 217.
(g) Tome V. chap. 12.
(h) Préface de Mlle de Gournay.

qu'on

qu'on doit quitter (*i*). Il est vrai que des hommes profonds se sont élevés contre lui; mais les uns l'ont jugé en critiques qui voyent mieux les défauts qu'ils ne sentent les beautés; les autres, alarmés de sa licence, n'ont pas vu qu'ils transportoient son siecle dans le leur. Delà cette résolution obstinée de le trouver coupable, cette puérile dissection qu'en fait Malebranche, qui le traite de pédant, l'analyse avec le plus subtil pédantisme; cette vaine déclamation de Pascal, qui lui accorde de grandes beautés, & lui refuse les mœurs, le jugement & la Logique. Mais sa gloire, inaccessible à ces atteintes, n'en peut être tachée; le talent prend l'essor : l'envie, l'injustice lui lancent leur venin, & il retombe sur elles. Quels que soient leurs efforts, il sera toujours vrai que le premier parmi nous, Montagne, fit connoître au génie son indépendance, & l'enhardit à se confier à ses aîles; que sur ses traces, la

(*i*) *Ibid.*

Rochefoucault & la Bruyere sont descendus dans le cœur humain, qu'ils apprirent de lui à étudier l'homme & à le peindre; que les germes innombrables déposés dans les Essais, ont concouru à la fécondité de notre siecle, & que Montesquieu instruit à l'école de Montagne, s'est enhardi, par ses leçons, à relever le trône de la Philosophie.

Montagne, Montesquieu, quel maître! quel disciple! & qu'ils me frappent dans leurs rapports! Liberté de penser, vues profondes, fleur d'esprit délicate & riante; éloquence, poésie, style de feu; négligence des moindres regles en faveur des grandes beautés; vastes idées qui, dans l'Esprit des Loix comme dans les Essais, embrassent tout le systême de l'intérêt social: tels sont les traits analogues de ces deux Génies, nés sous le même Ciel, allumés au même foyer, parvenus à la même immortalité. Qu'a-t-on besoin d'apologie, lorsque les siecles ont parlé? Ils ont prononcé sur le sort de Montagne, & leur

jugement est irrévocable. La manie d'écrire, nourrie par la présomption, devient contagieuse & multiplie les ouvrages. Le goût peu sûr d'une foule de Lecteurs, l'enthousiasme d'une Nation qui se passionne si souvent pour la médiocrité, ces sectes, ces complots littéraires, qui se rendent arbitres des réputations, peuvent donner une gloire éphémere. Le souffle passager de la faveur soutient un moment sur l'abyme de l'oubli, des productions sans vigueur; mais une vaste proscription prononcée par le temps, les y précipite pour jamais, & la justice de la Renommée leur interdit l'existence. Un petit nombre d'écrits échappent à cet arrêt, marqués d'un sceau conservateur, dont le livre de Montagne reçut l'empreinte la plus profonde. Ni les merveilles du siecle de Louis-le-Grand, ni les richesses du nôtre n'ont pu le faire vieillir: que dis-je? sa gloire a suivi le progrès de nos lumieres. Plus estimé de nous que de nos ancêtres, il le sera davantage de nos successeurs; son nom doit vivre autant que

celui de la Philosophie. Vraiment digne d'en donner les préceptes, parce qu'elle dirigea sa conduite, il en fut en même temps le maître & le modele.

[30.] Il n'est point d'école plus savante à persuader que la vie du Sage. C'est elle qui donne à sa morale du crédit & du poids. Sans cette conformité de principes & d'actions, il n'est plus qu'un déclamateur, convaincu de mentir à la Philosophie. Rapprochons la vie de Montagne de ses maximes, & nous pourrons dire que sa doctrine est son histoire, qu'il a fait un livre *consubstantiel à son auteur* (r). La première qualité du Philosophe est cette franchise [31] nécessaire à l'amour de la vérité. Par-tout elle caractérise Montagne, & ne l'abandonne pas, même lorsqu'il parle de lui. Se montrer sous toutes les faces, sans vain orgueil & sans fausse modestie, analyser son ame, rendre un compte fidele de ses sentimens, de ses pensées, de ses

(k) Tome VI. chap. 18. page 126.

vertus, de ses défauts, est un trait fier & mâle, qui distingue Montagne parmi les Philosophes mêmes. Sa candeur a je ne sais quoi d'imposant, qui l'accrédite & l'affranchit des regles communes. On croit sans peine un homme qui n'excuse point ses foiblesses. Que d'autres lui reprochent d'avoir osé se peindre, il en est plus intéressant à mes yeux, & je lui en rends graces. Celui qui se contemple de bonne foi, peut seul nous apprendre ce qu'il est. Non, dit Montagne, *les autres ne vous voient point, ils vous devinent* (*l*) ; *ils voient moins votre naturel que votre art ; chacun regarde au-devant de soi* (*m*) : *je regarde dedans moi, je me contrôle, je me goûte, je me roule en moi-même, & je ne suis point si mêlé à moi, que je ne me puisse distinguer & considérer comme un arbre* (*n*).

Et qui pourroit suspecter son témoignage, lorsqu'il ajoute : *plus je me hante*,

(*l*) Tome VII. chap. 2. page 145.
(*m*) Tome VI. chap. 17. p. 108.
(*n*) Tome VIII, chap. 8. page 112.

plus ma difformité m'étonne, moins je m'entends en moi (o). S'il s'attribue quelques vertus, il ne dissimule point *les erreurs de ses mœurs*; s'il parle de son désintéressement, s'il dit que le donner est *qualité ambitieuse & de prérogative* (p), & qu'il ne trouve *rien de si cher que ce qui lui est donné*, il s'accuse d'avoir aimé l'économie jusqu'à l'avarice; s'il vante sa modération, il nous apprend qu'il a senti *fumer en lui l'ambition*, pour tomber ensuite dans l'indolence & la paresse. N'avoue-t-il pas ses bizarreries, ses inégalités, sa simplicité? Cet Ecrivain, si original, ne s'est-il pas donné pour un foible Copiste? Cet homme, dont la littérature étoit si vaste, ne s'est-il pas plaint de son ignorance & de la stérilité de sa mémoire? N'a-t-il pas exagéré les défauts de son style, & condamné ses écrits à une existence passagere? N'a-t-il pas dit: *j'écris mon livre à peu d'hommes & à peu d'années?* A ces traits puis-je

---

(o) Tome IX. chap. 8. pag. 112.
(p) Tome VII, chap. 9. pag. 184 & 190.

méconnoître un homme plein de mépris pour le mensonge même qui pourroit le flatter, un homme qui, dans la crainte de s'estimer trop, se déprise & attente à sa propre gloire ? Quel est d'ailleurs le but de Montagne, lorsqu'il parle de lui ? C'est de peindre l'homme & de l'instruire. Or, en se faisant le héros de la scene, pour mettre sa morale en action : en se livrant à ces détails qui paroissent minutieux, mais qui composent le tableau de la vie, en se montrant courageusement avec ses couleurs & ses ombres, ne se donnoit-il pas la plus vaste & la plus libre carriere ? Toujours conséquent à ses principes, Montagne, Apôtre de la liberté, sut en goûter toutes les douceurs. Après s'être consacré aux fonctions de la Magistrature [32], il secoua un joug qu'il croyoit devoir porter ou abjurer tout entier. On ne le vit attaché ni au char de la grandeur, ni au char de la fortune : les graces qu'il obtint, furent l'ouvrage de sa réputation & non de ses intrigues. Décoré de l'Ordre

du Prince, revêtu d'une charge qui l'approchoit de sa personne, Montagne préféroit à ces honneurs le titre de Citoyen de Rome, tant son ame passionnée pour les hautes vertus, adoroit la grandeur Romaine jusques dans ses ruines. Il fallut des instances pour lui faire accepter la Mairie de Bordeaux, exercée avant lui par un Maréchal de France. Dans cette place, son administration, conforme à ses maximes, fut paisible & sans faste, applaudie des sages, blâmée des hommes turbulens, justifiée par une seconde élection. La paix lui parut le premier, le plus grand des intérêts : sur ce principe, il demandoit non qu'on lui épargnât, mais qu'on lui déguisât ses pertes : préparé à tout, il ne pouvoit être déconcerté par la fortune : ne réglant pas les *événemens*, il se régloit *lui-même* ; il aimoit mieux les *malheurs tout près* que l'incertitude (q) ; & dans les périls, il ne songeoit pas tant comment il *échapperoit*

(q) Tome VI. chap. 17. page 70.

que combien peu il lui importoit d'échapper. En nous apprenant à maîtriser nos passions, il avoit maintenu l'équilibre des siennes ; une vie doucement partagée entre les devoirs de la vie civile, les Lettres & le repos ; des plaisirs simples, naturels, sans tumulte ; l'art de jouir du présent & de conserver ses goûts par la modération ; une gaîté soutenue, qui prenoit sa source dans une ame libre, dans une conscience irréprochable, retraçoient sans cesse ses préceptes dans ses actions & ses mœurs. A la vérité, ses principes donnoient beaucoup aux plaisirs des sens. Il ne dissimule point qu'il veut arrêter la promptitude de *leur fuite par la promptitude de sa saisie* (r), & qu'il préfére la beauté du corps aux charmes de l'esprit : après cet aveu, je dois le croire, lorsqu'il m'assure qu'il n'aime point les plaisirs faciles & mercenaires, que *l'amour n'est plus, s'il est sans flêches & sans feux* (s) ; *qu'il ne laisse pas friponner aux*

(r) Tome IX. chap. 13. pag. 233.
(s) Tom. VII. chap. 5. page 269.

sens la volupté, mais qu'il y associe son ame (t). Modéré jusques dans son amour pour les lettres qui devoient l'immortaliser, il n'eût pas voulu acheter la science des siecles au prix d'un jour de santé ; le desir de la gloire fut dans lui comme tous ses penchants, un goût, & non une manie. C'étoit dans son cœur que ses maximes d'humanité & de tolérance prenoient leur source pour se répandre dans ses écrits, & diriger sa conduite [33]. Parmi les brigandages dont sa patrie étoit le théâtre, sa maison, vierge de sang, fut l'asyle commun de tous les partis, un lieu sacré inaccessible à la violence. Qu'un homme est grand ! qu'il est heureux ! lorsqu'il peut, comme lui, se rendre ce témoignage : *au milieu de notre mort publique, ma conscience se portoit fierement, & ne trouvoit en quoi se plaindre de moi (u).* Dans les personnes qui l'environnerent, il ne de-

---

[t] Tome IX. chap. 13. page 234.
[u] Tome IX. chap. 13. page 133.

manda que ces vertus sociales qui forment une sorte de Religion civile, la seule que l'homme ait droit d'exiger de l'homme; mais il les instruisoit par ses exemples à remplir les devoirs du Christianisme. Lorsqu'on le suit dans ses voyages, on pourroit même l'accuser d'une Religion crédule, d'une piété ultramontaine. On croiroit quelquefois que la Philosophie l'eût abandonné à l'entrée de l'Italie. Ce fut souvent jusqu'au rigorisme qu'il porta l'exercice des vertus morales; sa fidélité à sa parole ne se mesuroit point sur l'importance des objets [34], & *aux promesses de nul poids, il donnoit poids de la jalousie de sa regle* (v). Par-tout où la bonté pouvoit influer, notre Philosophe signaloit la sienne; difficile en liaisons particulieers, mais facile dans le commerce général, il fit les délices de la société & le bonheur de tout ce qui composoit sa maison. Avec quelle effusion de sentiment s'est-il plu à consacrer la

(v) Tome VIII. chap. 9. page 190.

mémoire de ſon pere dans ſes écrits, dont il ne deſire la durée que pour l'immortaliſer avec eux ! C'eſt ſon amour pour ſes enfans qui éclate de toutes parts dans ſes maximes ſur l'éducation ; privée d'aliment par la perte de ſa famille, ſa tendreſſe paternelle adopta Mlle. de Gournai pour ſatisfaire le plus noble beſoin de ſon cœur [35]. Si perſonne n'avoit donné des idées plus hautes de l'amitié, perſonne ne lui éleva un plus beau trophée par ſa maniere de la ſentir. Cette amitié, dont la perfection ſuppoſe tant de qualités, d'épreuves, de ſacrifices, il la goûta comme il la peignit, héroïque & ſublime. Peut-on douter que le ſentiment n'allât chez lui auſſi loin que l'imagination, lorſqu'on ſe rappelle à quel point Etienne de la Boëtie lui fut cher ? Suivons Montagne dans cette ſainte liaiſon, ce ſpectacle eſt digne de la Philoſophie. Son cœur lui demande un ami ; ſon choix tombe ſur un homme en qui la vertu eſt l'émule des talens. L'eſtime, la ſympathie, la conformité des principes garantiſſent leur

traité pour jamais. On eût dit que Montagne s'aimât moins en lui-même que dans la Boëtie. Se hâte-t-il de publier des écrits : ce ne sont pas les siens, ce sont ceux de cet ami, & dans ses éloges, il l'éleve au-dessus de tout ce que son siecle a enfanté. Qui pourra dire la profondeur de sa plaie, le deuil éternel qu'il s'imposa, lorsque la mort trancha le plus respectable des liens ? Ou plutôt qui pourra peindre ce mêlange rare de sensibilité & de Philosophie, qui perpétuoit & réprimoit en même temps sa douleur ? Qui ne seroit ému de ces touchantes paroles : *les plaisirs même me redoublent le regret de sa perte, nous étions à moitié de tout, il me semble que je lui dérobe sa part* (*x*).

Montagne accablé de maladies aiguës, leur opposa les remedes qu'il avoit enseignés ; mais il n'en trouva point pour se guérir du trépas de la Boëtie. Si quelque chose cependant put tempérer son amertume,

---

(x) Tom. II. chap. 27. page 170.

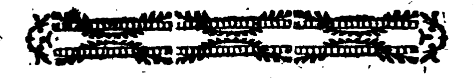
ce fut de reconnoître, d'admirer dans cette mort les fruits de leurs communs principes ; telles que deux colonnes rapprochées pour unir leurs forces & soutenir un vaste fardeau, telles ces deux grandes ames réunies par d'intimes rapports, se communiquoient leurs pensées, leurs maximes pour soutenir les rigueurs de la condition humaine, le poids de la vie & de la mort. Montagne le vit, cet autre lui-même, fixer le tombeau d'un œil intrépide, avec le courage de la Philosophie, l'espérance du Christianisme, & la sérénité de l'innocence. Semblables en tout dans leur vie, ils le furent en la terminant, & lorsque Montagne retraçoit l'éloquent tableau de la mort de la Boëtie, il dépeignoit, il prophétisoit la sienne.

La Philosophie [36] a ses hypocrites & ses faux braves, le dernier moment les démasque ; alors sont détrompés ceux qui ont présumé de leur courage ; alors seulement le Sage est assuré de ce qu'il vaut, de ce qu'il a valu ; c'est *ce jour, juge de*

tous les autres (*y*), qui apprécie nos années, qui vérifie nos vertus, & pour ainsi dire, en détermine le titre. C'étoit là que Montagne s'attendoit lui-même ; & il se trouva tel qu'il l'avoit desiré. Sa fierté ne fut point orgueil, sa fermeté ne fut point un effort ; il osa contempler la mort en face, instruit de ce qu'elle est par la raison, & rassuré contre elle par la conscience. Jusqu'au dernier soupir, on le vit docile à ses propres leçons ; rare modele dans l'art de vivre heureux, il est encore, si j'ose le dire, un excellent maître à mourir. Philosophes, apprenez de lui à mériter le titre auguste qui vous distingue ; que vos actions instruisent le monde comme vos écrits, & la Philosophie n'aura plus d'ennemis que ceux de la société, de la raison, de la vertu [37].

Piscis hic non est omnium.

[*y*] Tome I. chap. 18. page 132.



NOTES.

[1] MICHEL de MONTAGNE ou MONTAIGNE, naquit au Château de ce nom, en Périgord, l'an 1533, de Pierre Eyquem de Moutagne, qualifié Ecuyer, et qui, après avoir fait une campagne en Italie, se retira, et fut Maire de Bordeaux. Scaliger, ennemi de Michel, qui avoit blessé son amour propre en lui préférant quelques Ecrivains, le prétendit fils d'un Marchand de harengs : la guerre de vanité ne le cede en acharnement qu'à celle de Religion. La haine de Scaliger n'a fait tort qu'à lui. Michel avoit un oncle au Parlement de Bordeaux et des alliances honorables. Son éducation pourroit passer pour un modele : son pere, homme de très-bon sens, voulut lui faire un jeu de l'étude, seul moyen de ménager le goût et les organes d'un enfant. L'Auteur de l'ancienne vie de Montagne raconte qu'on avoit dit à son pere que le temps que nous perdons au Latin & Grec, qui ne coûtoient rien aux Anciens, étoit la seule cause de notre incapacité à nous élever aussi haut qu'eux.

Pour qu'on ne l'éveillât point en surſaut, il le fait éveiller au ſon d'un inſtrument de muſique. Un Médecin allemand dirigea le jeune Montagne, lui apprit le Latin par l'uſage, & lui rendit bientôt cette Langue ſi familiere, qu'il embarraſſoit les plus exercés Latiniſtes. A force de l'entendre parler, les Domeſtiques de ſon pere & les Habitants de ſa terre avoient appris quantité d'expreſſions latines qui s'étoient conſervées long-temps après lui dans les villages voiſins. Michel fut peu de temps Conſeiller au Parlement de Bordeaux ; il quitta ſa Charge, à la mort de ſon frere aîné : ſon penchant pour la liberté et la délicateſſe de ſa probité l'éloignerent des Emplois.

[2] *Je veux*, dit-il, *qu'on voie mon pas ainſi détraqué qu'il eſt* (*a*). Cependant on a remarqué, avec raiſon, que ſon peu d'ordre venoit ſouvent des citations faites après coup, & qu'il inſéroit dans ſon Ouvrage à meſure qu'il liſoit ; ſon inexactitude eſt la preuve du défaut de mémoire, dont il ſe plaint, & qu'on a voulu révoquer en doute ; il ſentoit bien que les titres de ſes chapitres n'étoient pas remplis ; quelquefois il ne dit qu'un mot de la choſe annoncée : ſouvent ces titres ſont extraor-

a Tome 4, chap. 10. pag. 96.

dinaires : les chapitres des coches, des boiteux, des pouces, ne sont pas les seuls ; mais il voulut faire un Livre singulier, tout à sa maniere : le premier & l'unique *de son espece.* (*b*).

[3] Il y a quelquefois une précision admirable : on peut le remarquer dans les passages qu'il traduit, dans ses maximes, dans ses portraits. C'est ainsi qu'il peint le peuple en deux mots : *Juge peu exact, facile à piper, facile à contenter* (*c*).

Ses images sont pleines de feu & de vérité ; il en fournit beaucoup d'exemples tels que celui ci : *Si je confere avec une ame forte & un roide jouteur, il me presse les flancs, me pique à gauche & à dextre ; ses imaginations élancent les miennes ; la jalousie, la gloire, la contention me poussent & rehaussent au-dessus de moi-même* (*d*).

[4] *J'aime*, dit-il, *l'allure poétique, à saut & à gambade.... La meilleure prose ancienne reluit par-tout de la vigueur & hardiesse poétique, & représente quelqu'air de sa fureur* (*e*).

Il disoit que l'Histoire & la Poésie

---

b Tome 4, ch. 3. page 53.
c Tome 8, ch. 7, pag. 55.
d Tom. 8, chap. 8. p. 68.
e Tom. 8 ch. 9, page 263.

étoient son vrai gibier; qu'il essayoit quelquefois de composer en vers, mais qu'il ne pouvoit souffrir ce qu'il faisoit en ce genre : *On peut faire le sot par-tout ailleurs, mais non en la Poésie* (*f*); on voit cependant par son style qu'il étoit né avec les parties essentielles du Poëte.

Il participa à l'illusion de son siecle sur Ronsard, séduit sans doute par l'emphase de son expression; il trouve que *du Bellai & lui ne sont guere éloignés de la perfection ancienne* (*g*). Il se passionnoit pour la Poésie & la Musique. *Je ne m'estime point assez fort*, disoit-il, *pour ouir en sens rassis des vers d'Horace & de Catulle chantés par une belle bouche* (*h*).

[5] Il estimoit plus le style de Cesar & de Plutarque que celui de Saluste & de Séneque, quoique porté à imiter ceux-ci.

[6] Il y a quelquefois des jeux de mots; il dit de Tacite : *Il nous peint & il nous pince*. Il appelle sa mort *le bout*, & non *le but de la vie*; mais ce défaut puéril est fort rare chez lui.

[7] Montagne appelloit la langue *le boute dehors*. C'est aux paroles *à servir & à suivre*, disoit-il, *que le Gascon y arrive*,

---

f Tome 6, chap. 17. page 56.

g Id page 117.

h Tome 5, chap. 12, page 280.

si le François n'y peut aller. On lui a reproché des gasconismes, & M. Coste, son Editeur, en a remarqué plusieurs; quoiqu'on ait écrit qu'il ne les avoit point relevés. Il seroit à souhaiter que quelques-uns eussent été adoptés : comme le passif de jouir : *l'amitié est jouie* : c'est enrichir une Langue que de doubler un verbe. *Escarbillat*, mot gascon, a fait *escarbillard* depuis Montagne : il est François. On avoit prétendu que les mots de son invention ne feroient pas fortune; Passevier citoit entr'autres les mots *gendarmer*, *enfantillage*, *diversion*, qui cependant ont été adoptés. On doit à Montagne le mot *enjoué*. Borel fait cette remarque : J'ai compté plus de deux cent soixante expressions dans les Essais, qu'on a retranchées ou mutilées depuis Montagne; quelques-unes conservées dans le Dictionnaire de l'Académie Françoise ne sont point usitées; un grand nombre n'ont point d'équivalent, ou ne sont remplacées que par des périphrases & des locutions alongées, comme *gauchir*, qui n'est plus du style noble; *meslouable*, *exangue*, *partier*, *parlerie*, *ahanner*, devenu bas; *exile*, *sereiner* les cieux; *étrangeté*, *infondre*, *bienvenner* quelqu'un, *envis*, malgré soi; *inanité*, *nihilité*, *siller* les yeux; *mousse* froid, *insensible*; *piper*, *insiable*; *improvidence*, *invigilance*; *préordonnance*, *instruisable*, *dédaignable*,

vilité ; apoltronnir ; alegre & *allégrement*, qui ont vieilli ; *molefte* & *molefter*, qui font reftreints : *incurieufement*, *conjouïr* & *conjouïffance*, qui ont vieilli ; *mécroire*, *préceller*, *affener*, qui a vieilli ; *mulcter*, qui eft reftreint ; *pâliffement*, action de pâlir ; *dypathie ; oportunité*, *oportun*, qui font vieux ; *faiblette*, *amette*, bons diminutifs ; tout fon *faoul*, devenu bas ; *ravifement*, de ravifer ; *multiforme ; fe charper ; empêchant*, *hergné*, qui a fait hargneux ; *artialifer*, pour oppofer à *naturalifer ; furpayer*, qui a vieilli ; *mémorieux*, *l'empirement*, *anonchalir*, *avachir*, *vertigineux*, inufité ; *poftpofer*, *certes*, vieilli, *embrouillure*, *équanimité*, *inéloquent*, *appercevance ; fauveté*, *prudomie*, qui eft vieux ; *courtois*, *courtoifie*, qui ont vieilli, *géniture*, reftreint au badinage : *s'exafpérer*, *défenfeigner*, *floridité*, ce dernier eft dans la Préface de Mlle. de Goûrnai. *Il loife*, on a le loifir ; *abrier*, mettre à l'abri ; *commer*, faire des comparaifons ; *vanteur*, qui aime à fe vanter ; *imberte ; challoir ; forfaire*, commetre un crime ; *coftier*, être à côté ; *errastique*, pour fujet à l'erreur ; *enfiévrer*, pour donner la fievre ; *méfait*, qui dit autre chofe que forfait ; *malegrace ; étuyer*, pour mettre dans l'étui ; *pourtraire*, faire un portrait ; *enficher*, *chacuniere*, *cahédrant*, *effayir*, *affolir*, *chevaucher*,

imprémédité, *refuir*, *têtonner*, pour ajuster la tête. On sent toute la ressource & la précision que donnoient à la Langue ces expressions courtes, qui équivaloient à plusieurs. Au lieu de conserver ou d'adopter ces mots, dont une partie est de Montagne; au lieu d'en créer comme lui, selon la même analogie, on les a ôtées, sans rien mettre à la place; & l'on a mutilé des noms & des verbes de la maniere la plus bizarre, & toujours pour nous appauvrir; on a retranché les membres du verbe *imboire*, ceux du verbe *ouir*, plusieurs des verbes *émouvoir*, *absoudre*, *faillir*; on conservé *poinçon*, *trajet*, *tremper*, *batelier*, *air*, *ardeur*, *abomination*, *préambule*, *mutations*, *esclave*, *infusion*, *infusé*, *parler*, *étrange*, *béant*, *heurter*, *contrequarrer*, *court*, *science*, *faute*, *aptitude*, *forcené*, *engourdi*, *hostilité*, *vaste*, *ouvrier*, & l'on n'a pas voulu dire avec Montagne: *Epoinçonner*, *trajeter*, *attrempance*, *batteler*, *aëré*, *arder*, *abominer*, *préambulaire*, *muer*, *esclaver*, *infondre*, *parlier*, *s'étranger* & *étrangeté*, *béer*, qui est imitatif & pittoresque; *heurt*, *contrequarre*, *courtement*, *inscience*, *fautier*, *apate*, *forcener*, *gourd*, *hostile*, *vaslité*, *ouvroir*. On dit *enchanteresse* d'enchanter; et de charmer on ne veut pas faire *charmeresses*, qui est plus doux que *charmantes*: bizarrerie ...on peut encore remarquer dans

plusieurs des expressions que j'ai citées plus haut, & dans beaucoup d'autres Ce n'étoit point assez; à tous ces retranchements, on a ajouté celui de beaucoup de mots qui formoient de bons synonymes, & on leur en a préféré ou substitué de moins expressifs & de plus longs; on en a changé sans utilité. Pourquoi avoir ôté *rebours*, *ajancer*, *uberté*, *poignant*, qui est plus fort que *piquant*; *empérier*, qui est plus court qu'*impérieux*; *orer*, qui vaut bien *prier*; *se gaudir*, *s'ébaudir*, *s'ébattre*, pour ne laisser que *se réjouir*; *tournevirer*, *tournebouler*, qui vaut bien *bouleverser*; *ardu*, qui est plus fort & plus court que *difficile*; *ord*, *orde*, *ireux*, *boutée*, qui vaut bien *boutade*, *retenuement*; *ferir* & *virer*, qui sont réduits presqu'à rien; *aiser*, qui est moins long que *faciliter*; *voie* & *s'avoyer*, qui sont plus courts que *chemin* & *s'acheminer*; *différenter*, changé en *différencier*, pour alonger d'une syllabe; *parfaire*, relégué chez les Procureurs; *cogitation*, *fruition*, *mousse*, qui dit autre chose que *foible*, *déconseiller*, qui a vieilli: *favorir*, moins long que *favoriser*: *tabile*, qui est plus doux que *caduque*; *profonder*, plus court qu'*approfondir*; *procerité*, moins vague que *grandeur*; *embesogner*, *s'empêtrer*, devenu bas; *cuider*, *outre-cuidance*, *accointer*, *aparier*, plus doux que *comparer*; *hébêté*

qui vaut *émoussé* ; *entacher*, qui dit plu
que *tacher* ; *alègre*, *alègrement*, qui sont
vieux ; *fanissant*, de *faner* ; *hormais*, plus
court que *désormais* ; *bref*, qui est res-
treint & qui est plus imitatif que *court* ;
accoiser, d'où est venu *coi*, qui est fami-
lier ; *gourmander*, plus fort & plus cou-
que *réprimander* ; *impiteux* qu'*impitoyab*
ne vaut pas ; *perenne*, meilleur que *perpé-
tuel* ; *moitte*, qui est vieux ; *condonner*
saouler, devenu bas ; *magistere*, *pointure*
de la *douleur* ; *quest*, *consone* : *colligence*,
pour *liaison étroite* : *mauvaisté* : *rebrasser*,
pour dire *retrousser* : *méconnoissance*, op-
posé de *reconnoissance* ; *d'aguet*, avec pré-
caution ; *forclore* : *se gorgiasser*, plus ex-
pressif que *se rengorger* & *se plaire* ; *songe-
ressé*, *mineure*, qui va en dessous ; *impos*,
le contraire de *dispos* : *tandreur*, *quester*,
qu'on a restreint ; *pertinence*, synonyme
de *capacité* : *fainéance*, meilleur que *fai-
néantise* : *adrestance*, *titubance*, *vertig-
neux*, inusité ; *négocieux*, *s'étranger*, sy-
nonyme de *s'étonner* ; *quiet*, meilleur que
tranquille : *idoine*, devenu terme de Pra-
tique ; *vendiquer*, dont on a fait *revendi-
quer* pour alonger, comme on a fait *am-
nuiser* de *menuiser* : *condiment*, meilleur
qu'*assaisonnement*, *fantasier*, synonyme
de *contrarier* : *étreindre*, *étreinte*, qui ont
vieilli ; *déport*, synonyme de *délai* : *pour-
penser*, *innumérable*, plus doux qu'*innom-
brable* ;

brable : *mie*, plus doux que *pas* & *point* : *foisoner*, devenu bas ; *s'essorer*, restreint aux oiseaux ; *tabut*, *tabuter*, pour dire faire du bruit ; *couard*, *couardise*, vieux et bas ; *blandir*, *blandices*, relégué au Barreau ; *hativeté*, restreint aux fruits ; *moleste*, *molester*, livré au Barreau ; *pérégrin*, *pérégriner* : *clorre*, *élire*, *conforter*, tous trois restreints ; *magnifier*, qui a vieilli. Plusieurs de ces expressions ne se trouvent dans aucun Dictionnaire ancien ou moderne, & sont probablement de Montagne, qui les créoit par analogie ; mais il n'en est point qui ne méritât d'être conservée au moins comme synonyme. Le systême de l'Abbé Girard prouve, à cet égard, la stérilité de notre Langue dans son état actuel ; il n'eût pas prétendu qu'elle n'avoit point de synonymes, si l'on eût conservé tous les mots de Montagne, sans retrancher les nôtres. Ainsi l'Auteur des Essais, qui se plaignoit de la foiblesse de notre Langue, la trouvoit assez abondante, parce qu'il avoit plus de mots que nous. Deux raisons principales doivent faire desirer l'abondance des expressions & des synonymes : la premiere est que les mots les plus énergiques employés trop souvent perdent de leur valeur ; la seconde est que la variété & l'harmonie du style dépendent de cette richesse, par la facilité qu'elle donne au Poëte & à l'Orateur de choisir. Il seroit peut-être à souhai-

ter que le Dictionnaire de l'Académie Françoise se fût abstenu de qualifier de vieux et d'inusités un grand nombre de mots qu'il adopte comme françois. Un autre mal est la distinction qu'on a faite de ceux qui sont du style familier, & de ceux qui sont du style soutenu; la Langue s'est, pour ainsi dire, divisée en deux: il faudroit qu'elle fût bien féconde pour résister à ce partage que les Langues anciennes n'admettoient pas.

Montagne avoit encore des locutions & des tournures favorables à la précision & à la variété; il disoit: Cette chose est *mienne*, est *leur*, au lieu de dire est *à moi*, *à eux*: il disoit *le parler*, *le n'oser*, *le dormir*; *un faire*, *un parler*. Dans un morceau que je cite sur l'amitié, il dit: *& n'en connoissent pas la hauteur ceux qui*, &c. Il retranchoit aussi les articles quand il le pouvoit.

On a attribué l'affoiblissement de la Langue au mauvais goût des premiers Académiciens; ses réformateurs auroient pu au moins en suivre un peu mieux l'analogie, & n'y pas laisser une foule d'inconséquences. La Bruyere en sentoit l'affoiblissement, & regrettoit beaucoup de mots dont il donne la liste. Il ne lui fût pas venu dans l'idée sûrement de remettre en François moderne les Essais de Montagne, comme l'a tenté un M. de Plassac, qui a

raduit le chapitre de la vanité des paroles, l y a un siecle.

Mlle. de Gournai disoit avec raison que, our *décrire* le langage des Essais, il falloit e *transcrire*: mais elle se trompa, en lisant : *c'est un des principaux cloux qui ixeront la volubilité de notre vulgaire Lanue.* Montagne voyoit la chose autrement; l disoit qu'il avoit vu le langage changer e moitié. *Nous disons qu'il est à cette eure parfait: autant dit du sien chaque iecle* (*i*).

Il ne se rendoit pas justice en disant : *on langage n'a rien de facile ni de fluide; l est âpre.* Si son style n'est pas communément nombreux, il est toujours facile; : l'on rencontre dans les Essais, des pages ntieres où l'oreille n'est pas blessée une eule fois.

[8] On doit regarder les Essais de Montigne comme une vaste pepiniere d'idées, : comme le code complet de la Philosophie; personne n'en eut de plus justes otions, & ne pensa plus d'après lui-même. *Mes idées*, disoit-il, *sont sans patron, & ées chez moi : mes mœurs sont naturelles* k). Sa principale science fut celle de l'esrit & du cœur humain; il trouvoit que

i Tome VIII, chap. ix, pag. 228.
k Tome V, chap. xij. pag. 155.

beaucoup de choses reçues comme indubitables, n'avoient *d'appui qu'en la barbe chenue & ride de l'usage* (*l*), & que bien des gens ne croient *la vérité, si elle n'est d'âge compétent*. Après avoir sondé profondément la misere de l'homme, il remarquoit que *celui qui s'observe bien, auroit peine à se trouver deux fois au même état* (*m*). *Je donne*, disoit-il, *à mon ame tantôt un visage, tantôt un autre, selon le côté où je la couche. Notre fait, ce ne sont que pieces rapportées* (*n*). Il en conclud que *nous ne sommes pas si pleins de mal comme d'inanité* (*o*), & que rien n'est si absurde que notre amour-propre; il croyoit que la meilleure Philosophie est celle qui nous déprise le plus. *Tant que l'homme*, dit-il, *pensera avoir quelque force de soi, jamais il ne reconnoîtra son maître: il le faut mettre en chemise* (*p*). Dans cette vue, il s'attache à l'humilier. *Nos folies*, dit-il, *ne me font pas rire, ce sont nos sapiences* (*q*). *Notre raison est un avantage que nous avons étrangement surpayé* (*r*). *D'appren-*

l Tom. I, chap. xxij. pag. 334.
m Tome III, chap. j, pag. 254.
n *Ibid.* pag. 256.
o Tome III, chap. 1, p. 182.
p Tome IV, chap. xij, pag. 308.
q Tome VII, chap. iv, pag. 187.
r Tome IV, chap. xij, pag. 187.

dre qu'on a dit ou fait une sottise, ce n'est rien : il faut apprendre qu'on n'est qu'un sot, instruction bien plus ample & plus importante (s).

[9] Lorsqu'il releve à nos dépens l'instinct des animaux, & qu'il semble même, d'après Pline, attribuer une sorte de Religion aux éléphants, comme s'ils adoroient Dieu dans le soleil levant, & lui faisoient la priere du matin, il observe que le singe & le pourceau nous ressemblent; l'un par sa figure, l'autre par l'organisation intérieure. Qu'Ovide & Cicéron ont une pensée fausse (comme J. J. Rousseau l'a remarqué depuis), lorsqu'ils prétendent que nous regardons le Ciel plus directement que les animaux, puisque leur vue est horizontale comme la nôtre.

[10] Il vouloit que la Philosophie fût toute pratique, & à la portée de tous; il réprouve cette Philosophie *ostentative* & *parliere (t)*, qui consiste en mouvements hors de nature, & qu'il reproche à Pline & à Ciceron. Il ne propose à nos maux que des remedes simples & naturels; ceux des Stoïciens lui paroissent de vaines spéculations. Vouloir élever l'homme au-dessus de ses forces, *c'est faire la poignée plus*

s Tome III, chap. xviij, pag. 126.
t Tome VII, chap. xxxvij. pag. 26.

grande que le poingt, & la brasse [...] *grande que le bras (u)*. Pour nous pro[...] que nous vivons trop peu avec nous-mê[...] il remarque qu'*en nos actions accoutu[...] de mille, il n'en est pas une qui nous re[...] (x). Retirez-vous en vous-même*, dit[...] *mais préparez-vous de vous y recevoir* [...] Il fonde le bonheur sur la tranquilli[...] l'égalité de l'ame. *La sagesse est*, selon l[...] *un maniement réglé de notre ame*, don[...] *se répond (a)*. Toujours il revient à So[...]crate, qui conservoit sa sérénité, ma[...] *les griffes de sa femme*, qu'il appelle [...] *epreuve à fer émoulu (b)*. Il veut qu[...] gaieté & l'usage du plaisir nous ran[...] sans cesse, & nous attachent à ces [...]bres pensées qui empoisonnent la vie [...]hait *un esprit hargneux, qui glisse par* [...] *sus les plaisirs de la vie, & s'empoig*[...] *pait aux malheurs, comme les mouch*[...] *ne peuvent tenir contre un corps bien* [...] *& bien lisse, & s'attachent & reposent* [...] *lieux scabreux & raboteux (c)*.... Q[...] *monstrueux animal, qui se tient à* [...] *heur (d)*! Il prétend que la vraie sag[...]

u Tome V, ch. xlj. pag. 310.
x Tome II, chap. xxviij. pag. 379.
y *Ibid.*
a Tom. III, ch. ij, pag. 286.
b Tome IV, chap. xj. pag. 132.
c Tome VII, chap. v, pag. 245.
d Ibid. pag. 337.

apprend la faim & les fievres à rire (e).

La modération dans les plaisirs lui paroît nécessaire à la volupté bien entendue. Les Princes, dit-il, ne prennent pas plus de goût au plaisir dans leur satiété, que les enfans de chœur à la Musique. *Il faut aimer ceci & cela, mais n'épouser que soi : le reste soit à nous, mais non pas joint & colé en façon qu'on ne le puisse dépendre sans nous écorcher & arracher ensemble quelque piece du nôtre* (f).

[11] L'imagination lui paroît une source féconde de maux : une de ses preuves est la facilité avec laquelle on taille les membres des enfans & des animaux. *Le Laboureur n'a du mal que quand il l'a : l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins* (g). Vous tourmenter des maux futurs par la prévoyance, *c'est prendre votre robe fourrée dès la S. Jean, parce que vous en aurez besoin à Noël* (h). Il nous console par cette réflexion, que *la douleur même n'est pas inutile : que celui qui déracineroit la connoissance du mal, extirperoit quant & quant la connoissance de la volupté, & enfin anéantiroit l'homme* (i).

---

e Tome VII, chap. xxxvij. pag. 26.
f Tome 2, chap. 38, p. 313.
g Tome 4, chap. 12, p. 312.
h Tome 9, chap. 13, pag. 65.
i Tome 4, chap. 12, pag. 319.

Notre imagination peut, selon lui, nous servir beaucoup, par la maniere d'envisager les choses. *Notre raison est un instrument de plomb & de cire, allongeable, ployable & accommodable à tous biais & à toute mesure* (k). Il attribue la longue vie des habitans du Brésil, *bien moins à la sérénité de leur ciel, qu'à celle de leurs ames* (l). Exempts de préjugés & de passions, ils sont *sans lettres, sans loi, sans Roi, sans Religion quelconque*. Ceci pris strictement, n'est point exact.

[12] Montagne prétend avoir épié la mort dans un évanouissement, *où il se laissoit couler si doucement* (m), qu'il comprit qu'elle n'a rien de douloureux. Pour se délivrer de l'appareil qui la rend affreuse, il desire mourir loin de sa famille, vœu contraire à celui qu'on fait communément. Lorsqu'il s'arrêtoit en voyageant, il cherchoit d'abord le lieu où il pourroit mourir le plus commodément.

Il convient que la mort *est une viande qu'il faut engloutir sans mâcher, lorsqu'on n'a pas le gosier ferré à glace* (n). *Si nous avons besoin*, ajoute-t-il, *de sage-femme*

---

k Tome 5, chap. 12, page 204.
l Tome 4, chap. 12, page 313.
m Tome 4, chap. 6, page 17.
n Tome 5, chap. 13, page 319.

à nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encore plus sage à nous en sortir (o). Lorsqu'il propose pour modele les habitans des campagnes, il ajoute : *On dira que leur ame, pour être plus crasse & obtuse, est moins pénétrable & agitable. Pour Dieu, s'il est ainsi, tenons doresnavant école de bêtise* (p).

[13] Lorsqu'il dit *que la plus volontaire mort est la plus belle* (q), il ne parle point du suicide, mais d'une mort courageuse, accompagnée de résignation ; *c'est, au contraire*, dit-il, *le rôle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux sous une tombe massive pour éviter les coups de la fortune* (r). Il ne connoît aucune catastrophe où l'on doive désespérer. *J'ai vu cent lievres*, ajoute-t-il, *se sauver sous les dents des lévriers* (s).

[14] Ce que dit Montagne sur l'amour paternel & l'amour filial, est très-philosophique. Celui-là est plus fort, comme plus nécessaire au but de la nature qui veut perpétuer l'espece humaine, *étendre & faire aller en avant les pieces successives de cette sienne machine. D'ailleurs tout*

o Tome 8, chap. 2, page 17.
p Tome 9, chap. 12, page 91.
q Tome 3. chap. 3, pag. 291.
r Tome 3, chap. 3, page 298.
s Ibid. page [illegible]

ouvrier aime mieux son ouvrage qu'il n'en seroit aimé, si l'ouvrage avoit du sentiment, parce que chacun est en son ouvrage (t). Celui qui fait du bien, aime mieux que celui qui le reçoit, l'un faisant une action honnête, l'autre une action seulement utile. Il ajoute que les vieillards n'ayant plus la force, doivent avoir la bonté; & à l'occasion de la paternité, il remarque encore que nous préférons les productions de notre esprit, parce que nous y sommes *pere & mere*; & qu'il n'est personne qui n'aimât mieux avoir fait un enfant difforme, qu'un mauvais livre.

[15] Il a sur l'éducation des systêmes qu'on a renouvellés de nos jours dans des Ouvrages célebres, ainsi qu'un grand nombre d'autres idées dont il a le premier mérité. Il veut que la liberté des enfants s'étende au moral & au physique; les langes, les emmaillottements lui paroissent nuisibles; il pense même que l'habitude pourroit nous former à nous passer de vêtemens: une de ses preuves, est l'exemple du visage et des mains.

Il réprouve ce régime trop exact qui rend le corps incapable de fatigue & d'excès, qui ne nous permet pas dêtre sou-

---

t Tome 4, chap. 9, page 28.

ple & sociable ; il voudroit que son Eleve fût le plus fort, même en débauche, avec ses compagnons ; *qu'il sût faire toutes choses, & ne fit que les bonnes* (*u*).

Il remarquoit déjà une chose devenue bien plus sensible aujourd'hui, *qu'il n'est rien si gentils que les petits enfans en France* (*v*) ; mais qu'hommes faits, ils ne sont point reconnoissables : c'est au College qu'il attribue cet effet. Il compare les pédants, *qui vont pillottant la science* (*x*) pour la répandre sans la digérer, aux oiseaux qui portent au bout de leur bec la nourriture à leurs petits. J'aimerois autant, dit-il, que mon Eleve eût passé sa vie à la paume qu'aux Ecoles ; *le corps en seroit plus alégre : il devoit en rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie* (*a*). Il voudroit que le Maître le fît parler, pour qu'il se développât de lui-même. *Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui, pour juger de son train* (*b*). *Nous sommes plus riches que nous ne pensons : mais on nous dresse à l'emprunt & à la quête* (*c*).

---

u Tome 2, chap. 25, pag. 97.
v Ibid. page 81.
x Tome 2, chap. 24, page 16.
a Tome 2, chap. 24, page 16.
b Tome 2, chap. 25, pag. 46.
c Tome 9, chap. 12, pag. 33.

[16] *Voit-on*, dit-il, *plus barbouill*[er] *ge au caquet des harangeres qu'aux di*[s]*putes publiques* (d) ? *C'est Barocho & Ba*[]*ralipton qui gâtent tout* (e). Par tout [il] déclare la guerre à la fausse science & a[u] pédantisme ; il ne trouve pas de milie[u] entre les vrais savants & les hommes ru[s]tiques, *Les métis sont dangereux, inq*[uié]*tes, importuns, & troublent le mond*[e] (f). Il distingue deux ignorances : *l'abécédaire*, qui exclut toute *science* ; *la doctorale* que l'étude engendre (g). En Périgord, on appelle *lettres férites* ces *savantaux*. En parlant d'un Rhéteur, qui disoit que son métier étoit de faire paroître grandes les petites choses, il le compare *à un Cordonnier qui sait faire de grands souliers pour un petit pied* (h). En quelques mains, dit-il, *la science est un sceptre* ; en *quelques autres*, une maro[tte] (i). *J'ai vu cent Artisans, cent Laboureurs, plus sages & plus heureux que des Recteurs d'Université*. Sans cesse on demande : *Comment est-ce que cela se fait ? mais se fait-il, faudroit-il dire : & s'il*

---

d Tome 8, chap. 8. pag. 76.
e Tome 3, chap. 54, pag. 205.
f Ibid.
g Tom. 1. chap. 54, pag. 204.
h Tom. 3, chap. 51, pag. 184.
i Tom. 8, chap. 8, pag. 81.

carmouche le monde en mille questions, desquelles & le pour & le contre est faux. Ce qu'il dit sur les illusions de la vue & l'influence des sens, est très-philosophique : *Si ma santé me rit, & la clarté d'un beau jour, me voilà honnête homme* (k).

[17] Ce qu'il dit des Médecins pourroit fournir des scènes au théatre. *Ils connoissent bien Gálien, mais nullement le malade.* La querelle du remede & du mal *se démêle chez nous.* Celui qui guérit ne sait pas s'il le doit à la nature, au hasard, aux drogues, ou *aux prieres de sa mere grande.* Il distingue la médecine du Médecin, en ce sens que la médecine est tout régime utile à la santé. Il ajoute que sa haine pour l'Art des Médecins est héréditaire ; qu'au reste, il raisonne avec eux volontiers, & qu'il leur pardonne de vivre de notre sottise, attendu qu'ils ne sont pas les seuls.

[18] Il paroit que lorsque Montagne écrivoit, les actes publics se rédigeoient encore en latin dans sa Province, car il réclame contre cette absurdité. Il eût voulu plus de simplicité dans les loix & dans les formes. *Il y a plus de livres sur les livres*, dit-il, en parlant de la Jurisprudence, *que sur autres sujets : nous ne*

---

k T. 5, ch. 12, p. 206.

faiſons que nous entregloſſer (*l*). Il trouve que les loix ont ſouvent l'inconvénient d'être inutiles par leur ſévérité, que les nôtres s'étendent quelquefois trop loin, & que ſouvent elles nous abandonnent trop à nous-mêmes. Il eſt ſurpris qu'elles ne répriment point l'oiſiveté : *la Juſtice a animadverſion ſur ceux qui chaument* (*m*). Ce principe eſt vraiment ſocial, & a de vaſtes connoiſſances. *Tel pourroit*, ſelon lui, *n'offenſer point les loix, que la Philoſophie feroit très-juſtement fouëtter* (*n*). En déplorant les excès de la Juſtice criminelle, il s'écrie : *Combien ai-je vu de condamnations plus crimineuſes que le crime* (*o*) ? En parlant de la queſtion, il compare notre Juſtice à ce Général qui fit éventrer un ſoldat pour vérifier s'il avoit mangé la bouillie qu'une pauvre femme l'accuſoit d'avoir enlevée à ſes enfans. *Pour ne le tuer ſans occaſion, vous lui faites pis que le tuer* (*p*). *Il voudroit quelque forme d'Arrêt qui dit : La Cour n'y entend rien* (*q*). Sa pareſſe, dit-il ailleurs, l'a ſouvent empêché d'écrire

l T. 9, ch. 13, p. 112.
m T. 8, ch. 8, p. 126.
n T. 8. ch. 9, p. 250.
o T. 3, p. 303.
p T. 3. p. 340.
q T. 9, ch. 11, p. 15.

aux Gens de Justice & de finance, à cause de la Légende de leurs titres, lesquels étant si chérement achetés, ne peuvent être oubliés sans offense (r).

Les vues de Montagne sur la législation & l'administration de la Justice éclairoient non-seulement son siecle, mais le nôtre. Les abus dont il se plaignoit, subsistent encore, & plusieurs n'ont fait que s'accroître. Que diroit Montagne, s'il pouvoit voir dans ce siecle éclairé, après les regnes brillans de Louis XIV & de Louis XV, des loix qui multiplient les procès par la multitude des formalités; une procédure plus embarrassée, plus inutile, plus mineuse que celle de son temps; le monstrueux ministere des Procureurs, parvenu à de tels excès, qu'il ne peut souffrir de remede que l'abolition; ces frais immenses, accumulés à leur gré pour les moindres objets, & dont ils sont les Juges; ces délais, ces stagnations de la Justice dont on les laisse maîtres; cette foule d'usages differens dans un même Royaume; ces degrés de Jurisdiction qui d'un procès en font deux, établissent une cascade de Tribunaux où la chicane précipite le plaideur comme un malheureux

---

(r) T. 2, ch. 39, p. 395.

qu'on fait tomber de rocher en rocher; ces peines de mort multipliées si inutilement malgré l'exemple de plusieurs nations; ces tortures de style données à des malheureux que l'on sait n'avoir rien à dire, par le singulier motif qu'ils sont des victimes dévouées à la Justice: tortures qui n'étant point publiques, ne sont point exemplaires, & deviennent pure cruauté; ces longs & douloureux emprisonnemens dont personne ne dédommage celui qu'on absout, & enfin l'abus le plus illégal de tous, qui est d'interpréter en rigueur des loix douteuses, ou de condamner au *pro-rata* d'une preuve incomplette, & dès lors entiérement nulle? Les idées de Montagne sur la Justice criminelle ont été admirablement développées dans le Traité des délits & des peines, & dans les Discours de MM. Servant & Philippon; mais le Législateur n'a point encore parlé. On a entrevu & même éprouvé avec succès le remede aux vices des formes; la procédure du Conseil est simplifiée, & une multitude d'affaires, dont plusieurs sont importantes, s'expédient dans les Intendances, sans fraix, & avec les seules formes essentielles. On nomme quelquefois des commissions dans les grandes affaires, pour éviter les inconvéniens de ce qu'on appelle la Justice réglée, pourquoi n'étendroit-on pas cette forme à tous les cas, & ne pré-

fiteroit-on pas des modeles qu'on s'est donnés chez soi? On m'objectera, je le sais, que si l'on plaidoit facilement, il y auroit trop de procès. Cette réponse est d'un Juge qui veut se reposer. Le grand malheur, en effet, que des Juges soient occupés de leur métier! On m'opposera beaucoup de raisons de cette force; on en trouvera même de spécieuses pour justifier les abus que je combats. Eh! que ne justifie-t-on pas? Un Savant du seizieme siecle, nommé Jordanus Brunus, Italien, s'avisa de faire publiquement à Wittemberg un Panégyrique du diable, & l'on assure qu'il rendit son héros très-intéressant.

[19] On peut juger des vues, des principes de Montagne sur la politique & l'administration, par les traits suivans;

Les Etats se purgent peut-être comme les corps, par longues & grieves maladies. Rien ne tombe là où tout tombe, la conformité est qualité ennemie de la dissolution (s). Il nous apprend qu'ayant voulu employer la sévérité des vertus privées dans le maniment des affaires, il les avoit trouvées *ineptes* (c'est-à-dire sans aptitude) *& dangereuses. La vertu a des plis, des coudes pour s'appliquer & coudre à l'humaine foiblesse* (t). *Celui qui*

s T. 8, ch. 9, p. 166.
t T. 8, ch. 9, p. 252.

va en la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre les coudes, qu'il recule ou qu'il avance.... Qu'il vive, non tant selon soi que selon autrui, selon le temps, les hommes & les affaires. Sur toute chose, il vouloit la paix. *Je n'accuse pas un Magistrat qui dort, pourvu que ceux qui sont sous sa main dorment quand & lui* (*u*).

Il prétend qu'on ne *s'embesogne* pas assez tôt de la chose publique; que nous donnons trop à l'*apprentissage*, que *les ames sont dénouées* à vingt ans (*x*), & qu'on a fait plus de belles actions avant l'âge de trente ans qu'après. Auguste, ajoute-t-il, Juge du monde à l'âge de dix-neuf ans, vouloit qu'on en eût trente pour *décider de la place d'une goutiere.* Il faut avouer que ce systême est dangereux; Montagne fait une regle générale de quelques exceptions, & juge des autres par sa propre précocité.

[20] Quoiqu'il vante la paresse, il déclare *que la plus honorable vocation est de servir au public, & d'être utile à beaucoup.* (*a*) *Je suivrai le bon parti jusqu'au feu, mais exclusivement si je puis* (*b*).

---

u Ibid. ch. 10, p. 328.
v T. 3, ch. 37, p. 240.
a T. 8, ch. 8, p. 143.
b T. 7, ch. 1, p. 164.

[21] Tout respire l'humanité dans ses maximes. *La malice hume la plupart de son propre venin, & s'en empoisonne* (c).

[22] Il dit, en parlant des avares, que dans leurs principes, les personnes les plus riches seroient celles qui garderoient les portes d'une bonne ville (d).

[23] *Le langage est le truchement de l'ame : s'il nous faut, nous ne nous tenons plus.* (e) Il permet sur-tout de parler de soi à ceux dont les autres ne parleront pas & qui ne sont *employés qu'en foule* (f).

De quoi traite Socrate plus largement que de soi?..... De dire moins de soi qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie. L'orgueil gît en la pensée. On diroit que se vanter & pratiquer, c'est se trop chérir (g).

[24] Cette définition de l'amitié, *c'est une ame en deux corps*, est d'Aristote, & ce mot seul vaut un Traité, comme remarque Mlle. de Gournai. Montagne prétend que l'amitié ne peut régner qu'entre deux, parce qu'elle ne peut souffrir de partage. *C'est un assez grand miracle de se doubler, & n'en connoissent pas la*

---

c Ibid. p. 129.
d T. 3, ch. 40, p. 47.
e T. 6, ch. 18, p. 131.
f T. 6, ch. 17, p. 38.
g T. 4 ch. 6, p. 20.

hauteur ceux qui parlent de se tripler (h) : Ceci est encore plus sublime que le mot d'Aristote. De l'unité parfaite des amis, Montagne tire une conséquence juste, mais hardie, que le secret d'un tiers peut être révélé par l'ami à son ami, attendu que c'est le confier à soi-même. Si cette décision est une erreur, il faut avouer qu'elle ne peut appartenir à une ame commune. Il ne craint pas de prononcer encore que les femmes sont incapables d'amitié ; *que leur ame ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé & si durable*. Ceci peut être vrai en général, sur-tout par rapport à l'amitié de femme à femme ; mais Montagne ne fait point de distinction, car il ajoute que si elle pouvoit régner véritablement entre homme & femme, il n'y en auroit pas de plus délicieuse. Il est certain cependant que la distinction est nécessaire à établir. Entre femmes, il y a des rivalités, des concurrences de plus, & un attrait de moins ; & quoique l'éducation & les occupations des femmes rendent la véritable amitié rare entr'elles & les hommes, & que trop souvent il s'y mêle un autre sentiment qui devient un principe de division, il est certain cependant que celle-ci est plus commune, & qu'il existe en ce

h T, 2, ch, 27, p. 167.

genre des amitiés célebres. Montagne lui-même reconnoissoit Mlle. de Gournai capable *de cette sainte amitié où ne lisons point que son sexe ait pu monter encore* (*i*).

[25] Il croit que la pudeur doit être dans le cœur, & non dans le langage; il eût voulu que tout se nommât par son nom, & que l'expression fût plus libre; nos bienséances sont des ruses *de Vénus pour hausser le chevet à sa marchandise par le maquerellage des loix.* (*). Nos prohibitions ressemblent à celles des livres défendus, qui ne servent qu'à en augmenter le prix. Mlle. de Gournai, fille vertueuse, adopte cette opinion & répète même les expressions que je viens de citer; elle prétend que *l'art de la cérémonie* nous fait croire que les charmes de l'amour sont tels qu'on n'en peut entendre parler sans péril, comme si l'on ne pouvoit entendre parler de la table sans rompre son jeûne.

Le penchant de Montagne pour la pure nature sembloit aller jusqu'à vouloir déchirer les voiles dont on couvre les actions les plus ciniques. *Sommes-nous pas bien brutes d'appeller brutale l'opération qui nous fait? Nous avons à l'aventure rai-*

---

i T. 6, ch. 17, p. 112.
* T. 7, ch. 5.

son de nous blâmer de faire une si sotte production que l'homme, d'appeller l'action honteuse, & honteuses les parties qui y servent ; chacun fuit à le voir naître, chacun court à le voir mourir, &c.
(*k*). Mais il ne faut pas croire qu'il conseillât de braver les bienséances établies ; il pensoit seulement qu'on auroit pu établir un ordre different. C'est en ce sens qu'il dit en sa Préface que, sous la loi naturelle, il eût un grand plaisir à se peindre tout nud. Je ne prétends pas applaudir à ces réflexions, bien moins encore à la maniere légere dont il traite son goût pour les femmes ; mais on ne peut trop répéter, à sa décharge, que le style de son siecle se sentoit encore de la liberté latine, & que plusieurs mots très-honnêtes alors ont cessé de l'être pour nous. Après avoir cité l'exemple de Mlle. de Gournai, je puis citer un personnage qui ne doit pas avoir moins de pudeur : c'est un Théologal, c'est Charron, qui non-seulement adopte & répéte tout ce que dit Montagne, & quelquefois mot à mot, mais qui porte encore plus loin la liberté. Il nomme par leurs noms des choses que Montagne n'a pas nommées ; il explique le mystere de la génération en Médecin ; il est étonné qu'on porte des vêtemens, & il dit tout cela en

---

—, ch. 5.

citant l'Ecriture. Assurément ce Théologal ne conseilloit à personne d'aller tout nud ; ses mœurs n'étoit pas suspectes ; & il avoit fait les plus vives instances 47 ans pour être reçu Chartreux. Il fut révéré de son vivant, & l'on enfermeroit aujourd'hui un Docteur qui nommeroit dans un livre françois ce qu'il a nommé (*l*).

On a déja vu que la morale de Montagne étoit quelquefois très-sévere ; on en peut juger encore par ees traits : *C'est trahison se marier sans s'épouser*. Ceux qui se marient sans espérance d'enfans commettent *un homicide à la mode de Platon* (*m*).

[29] Montagne avoit saisi l'idée de la véritable vertu : *qui voudroit être d'un homme ange*, dit-il (*n*), ne travailleroit point pour soi, car il ne seroit plus lui-même. Chacun peut *avoir part au battelage, & représenter un honnête personnage en l'échafaud : mais être réglé au-dedans, c'est le point* (*o*). *Tel a été miraculeux au monde auquel sa femme & son valet n'ont rien vu seulement de remarquable.* (*p*). Sa pensée sur Socratte & Alexandre a été employée par Rousseau

---

l Voyez Charron, *de la Sagesse*, l. Ier. ch. 3.
m T. 2. ch. 29, p. 205.
n T. 3, ch. 3, p. 360.
o T. 7, ch. 2. p. 146.
p Ibid. 148.

dans son Ode à la fortune, dont elle forme une strophe.

[27] Il faut manquer de bonne foi pour accuser d'impiété les écrits de Montagne : que sa morale soit voluptueuse, ce n'est pas une raison pour l'accuser d'irreligion. Bayle n'est pas sincere, lorsque, pour excuser son Pyrrhonisme, il l'accuse d'être plus Pyrronién que lui. Il est vrai que Montagne avoit pour devise une balance avec ces mots : *je ne sais*, mais c'étoit dans le sens de son épitaphe grecque, traduite en Latin par Lamonnoïe, & où l'on trouve ces deux vers :

Solius addictus jurare in dogmata Christi,
Cætera Pyrrhonis pendere lance sciens.

On voit même que pour donner davantage à la nécessité de la révélation, il affoiblit toutes les preuves tirés du raisonnement en faveur de l'immortalité de l'ame. Dans la même vue, il prétend que l'universalité d'une opinion étant la seule preuve certaine de sa vérité, & qu'aucune n'ayant été universelle, nous ne sommes pas en état d'en prouver une seule par le cri de la nature, c'est pourquoi il ajoute que la fantaisie des peuples & des Rois donne à la Justice mille couleurs différentes. *Quelle bonté est-ce*, dit-il, *que le trajet d'une riviere fait crime ? Quelle vérité est-ce*

est-ce que ces montagnes bornent? Mensonge au monde qui se tient au-delà (q).

La vérité doit avoir un visage pareil & universel. Notre raison *est un pot à deux ances qu'on peut saisir à gauche & à dextre* (*r*). Je trouve toute sa profession de foi dans ces paroles : *Pour haïr la superstition, je ne me jette pas incontinent à l'irréligion.* Voilà ce que le fanatisme ne distingue & n'entend jamais; souvent même il ignore cette autre maxime de notre Philosophe; c'est une instruction ruineuse à toute police, qui persuade *aux peuples la religieuse croyance suffire seule & sans les mœurs* (*s*).

[28] Par-tout il enseigne une religion éclairée & dégagée des superstitions, des faux principes dont il voyoit les ravages; il veut que la foi ait des fondemens plus solides que nos préjugés : *Nous sommes Chrétiens*, dit-il, *à même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands* (*t*). Il nous apprend à croire à peu de prodiges, parce que la rareté est de leur essence; il se moque d'un Ecclésiastique qui trouvoit dans Homere des preuves de la

---

q T. 5, ch. 12, p. 244.
r Tom. 5, ch. 12, p. 242 & 149.
s T. 9. ch. 22, p. 91.
t T. 4, ch. 12, p. 285.

Religion (*u*), & d'un autre encore qui trouvoit dans l'Ecriture-Sainte de fortes autorités pour justifier la recherche de la pierre philosophale. Son chapitre de la liberté de conscience est plein de grandes vues sur le fanatisme (*v*). Il remarque que le faux zele des premiers Chrétiens a détruit plusieurs Ouvrages, & sur-tout de Tacite, pour en supprimer quelques phrases. *Qu'ils ont dit maladroitement tout bien des Princes leurs amis & tout mal de leurs ennemis* (*x*). Sans dissimuler les travers de l'Empereur Julien, il disculpe & venge sa mémoire des imputations calomnieuses; il voit aussi qu'un moyen de décréditer les sectes, est de leur lâcher la bride pour les amollir. *Les hommes de partis adorent*, dit-il, *tout ce qui est de leur côté; moi, je n'excuse pas seulement la plupart des choses qui sont du mien* (*y*). Il se plaint d'un Magistrat qui censuroit son livre, parce qu'il plaçoit le Calviniste Beze parmi les bons Poëtes: *N'oseroit-on dire d'un voleur qu'il a belle Greve* (*z*)?

En désignant les persécutions, il disoit,

---

u T. 5. ch. 12, p. 161.
v Tome 6, ch. 19.
x *ibid.* p. 305.
y Tome 8, ch. 10. p. 302.
ibid. p. 305.

que le pire état des choses est où la méchanceté vient à être légitime, & prendre avec le congé du Magistrat le manteau de la vertu (a). La pire injure est l'injure juridique. Pour dieu merci! ma créance ne se manie pas à coup de poingt (b). A l'occasion des absurdes procès faits aux sorciers, il lui paroît plus naturel que deux hommes mentent, ou que notre esprit s'égare, qu'il ne l'est qu'on s'envole sur un balai par la cheminée. *C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif (c).*

Voilà assurément & de la Philosophie & de la Religion. Un Bénédictin a publié depuis peu une Dissertation sur la Religion de Montagne, que je n'ai pu me procurer.

C'est encore sur des points relatifs à la Religion que Charron est bien plus hardi que lui, car il fronde les préjugés & les opinions avec moins de ménagement encore, & il adopte comme indubitable l'opinion de Tertulien & des premiers Peres sur la nature de l'ame, qu'il prétend ne pouvoir être qu'une matiere très-déliée; mais parce que Charron la déclare immor-

---

a Tome 9, ch. 12, p. 47.
b Tome 9, ch. 11, p. 16.
c Tome 9, ch. 11, p. 19 & 20.

telle, & que par-tout il rend hommage à la révélation, la Cour, malgré les oppositions de plusieurs graves personnages, & les actions intentées dans les Tribunaux, permit l'impression de son livre de la sagesse, au rapport du Président Jannin, qui déclara que c'étoit *Livre d'Etat*, & dont il n'appartenoit pas aux esprits foibles de juger.

[29] Si Montagne eût mérité le titre d'impie, & toutes les injures que MM. de Port-Royal lui ont prodiguées, ce Théologal auroit-il été son Commentateur ou plutôt son adorateur ? Auroit-il eu avec lui des liaisons assez intimes & assez publiques pour que Montagne lui permît de porter, après sa mort, les armes de sa famille ? Le Cardinal Duperron auroit il appellé les Essais *Le bréviaire des honnêtes gens ?* Le grave de Thou auroit-il eu pour lui tant d'estime ? Mlle de Gournai, qui, sur la lecture de son livre, voulut devenir *sa fille d'alliance*, l'eût-elle loué avec enthousiasme, eût-elle dédié son édition des Essais au Cardinal de Richelieu, & celui-ci en eût-il fait la dépense ?

A tous égards, la Préface de Mlle de Gournai est la plus solide apologie de Montagne ; elle est écrite fortement, & l'on y retrouve quelquefois l'expression du Philosophe. Si ses louanges sont hyperboli-

ques, le dernier Editeur de Montagne devoit s'abſtenir de les appeller extravagantes : Un Ouvrage dont le fond eſt ſi eſtimable, méritoit plus d'égards, il devoit au moins faire grace à ce mot qui caractériſe le livre de Montagne : *C'eſt le hors de page des eſprits.*

Juſte Lipſe a eu l'honneur de louer le premier ces Eſſais par écrit : M. de Thou les appelle : *Immortalia ſui ingenii monumenta.* Balſac traite mal l'Auteur ſur pluſieurs articles : il l'accuſe de vouloir imiter Séneque. *Il commence par-tout*, dit-il, *& finit par-tout ; il ſait bien ce qu'il dit, mais il ne ſait pas toujours ce qu'il va dire :* il attaque ſur-tout l'incorrection de ſon langage & de ſon ſtyle. Cependant il eſt forcé de lui rendre juſtice, & il paroît le ſentir quelquefois ; tantôt il dit, *qu'il s'égare plus heureuſement que s'il alloit tout droit :* tantôt, *qu'il éleve la raiſon humaine juſqu'où elle peut aller.* Il avoue *que ſon ame étoit éloquente, & ſe faiſoit entendre par des expreſſions courageuſes.* Il excuſe même ſon ſtyle, en diſant *que les fautes ſont innocentes qui ſont plus anciennes que les loix.*

La Bruyere a écrit que Balſac penſoit trop peu pour Montagne, qui penſe beaucoup ; & Malebranche, trop ſubtilement pour un Auteur dont les penſées ſont na-

turelles. En effet, la maniere dont ce Métaphysicien le dissèque est du dernier ridicule. Il l'accuse *de ne point raisonner, de ne point enseigner*. Il appelle les Essais un tissu *de traits d'histoire, de petits contes, de bons mots, de distiques, &c.* Mais il avoue qu'il a le don de séduire par son imagination, son expérience, son style singulier. Malebranche fait une remarque très-fine & très-juste, lorsqu'il dit que certains Auteurs, comme Tertulien, Séneque & Montagne *ont le pouvoir de persuader sans aucunes raisons*. C'est un effet de cette éloquence qui consiste dans l'expression & la tournure originale. L'Auteur du *Huetiana* appelle les Essais un vrai *Montaniana*. Il faut être bien dépourvu de goût & d'ame pour juger ainsi.

Scaliger a traité Montagne d'ignorant, parce qu'il lui avoit préféré Juste Lipse; & Pascal, en rendant quelque justice à ses beautés, ne la lui rend point sur sa morale, & lui prête sur le suicide des sentimens qu'il n'a pas.

Montagne éprouva, comme tant d'hommes célebres, qu'on vaut mieux ailleurs que chez soi. *J'achette*, dit il, *les Imprimeurs en Guyenne : ailleurs ils m'achettent* (*d*). On a dit, avec raison, que ceux

d Tome 7, ch. 2, p. 148.

qui décrient le plus Montagne, *le louent, malgré eux, en quelques endroits, & le pillent en d'autres* Enfin notre siecle a mis le sceau à sa gloire, & l'on peut dire qu'il a contribué à son tour à la gloire de notre siecle. Nous lui devons en partie notre liberté de penser, & un grand nombre d'idées importantes. On ne peut lire Montesquieu sans s'appercevoir de l'étude qu'il en a faite. On reconnoîtra bien mieux encore le Disciple de Montagne dans le Citoyen de Genève, si l'on se rappelle ce qu'il écrit sur le danger des sciences, l'éducation, le suicide, le duel, la législation, les miracles, les Médecins, en un mot, ses Dissertations les plus célebres.

[30] Montagne vouloit être Philosophe autrement qu'en spéculations. *Quel que je sois, je le veux être ailleurs qu'en papier.* Il se proposoit de conformer non sa vieillesse, mais toute sa vie à ses préceptes; & il ne prétendoit pas *attacher la queue d'un Philosophe à la tête & au corps d'un homme perdu* (*e*).

[31] La franchise avec laquelle Montagne parle de lui, inspire la confiance, & personne ne l'auroit peint d'une maniere aussi intéressante qu'il le fait lui-même.

---

e Tome 7, ch. 2, p. 168.

Je me suis proposé *moi-même à moi pour argument & pour sujet : c'est le seul livre au monde de son espece, & d'un dessein farouche & extravagant* (*f*). *Je parle au papier comme au premier que je rencontre* (*g*). Il nous apprend que sa taille étoit au-dessous de la moyenne, forte & ramassée, sans trop d'embonpoint; que son humeur étoit mêlée de mélancolie & de gaieté, & que sa complexion en général étoit tempérée; qu'il étoit *paresseux, oisif & libre par nature & par art:* qu'il étoit mal-adroit, & qu'il avoit gagné qu'on fît de lui cinq ou six contes ridicules; qu'il lisoit & travailloit sans suite, à bâton rompu, & selon le caprice; qu'il voyoit mieux du premier coup-d'œil qu'en creusant trop; qu'il avoit *l'esprit primsautier :* qu'il lui falloit de l'action même dans le travail : *Mes pensées dorment si je les assieds :* & c'est une conformité que Montesquieu avoit encore avec lui. *J'ai*, dit-il, *mes loix & ma cour pour juger de moi* (*h*). — *S. Augustin, Origene & Hypocrate ont publié les erreurs de leurs opinions, moi encore de mes mœurs* (*i*). — *J'étudiai jeune pour l'ostentation*,

---

f Tome 4, ch. 8. p. 35.
g Tome 7, ch. 1, p. 98.
h Tome 7. ch. 2, p. 144.
i Tome 7, ch. 5, p. 150.

depuis un peu pour m'asseoir, à cette heure pour m'ébattre, jamais pour le quest (k). — Il voyoit la gloire d'un œil philosophique, & lui sacrifioit peu. *Je n'ai point le cœur si enflé ni si venteux, qu'un plaisir solide, charmant, moëlleux, comme la santé, je l'allasse échanger pour un plaisir imaginaire, spirituel & aéré. La gloire des quatre fils Aimon ne vaut pas trois accès de colique.* Il subordonnoit les biens d'opinion aux biens réels, les biens présents aux futurs. *Si j'étois de ceux à qui le monde peut devoir louange, je l'en quitterois pour la moitié, & qu'il me la payât d'avance: qu'elle se hâtât & amoncelât tout autour de moi, plus épaisse qu'alongée, plus pleine que durable* (l). *Quant à ceux qui font de bons livres sous de méchantes chausses, ils eussent premierement fait leurs chausses, s'ils m'en eussent cru* (m). On ne peut parler plus modestement qu'il le fait de ses Ecrits. Il n'est jamais *parti de moi*, dit-il, *chose qui me contentât: l'approbation d'autrui ne me paie pas* (n). Il avoue qu'il sait peu de Grec, & qu'il ignore les

k Tome 7, ch. 3, p. 103.
l Tome 7, ch. 37, p. 89.
m *ibid.* p. 90.
n Tome 6, ch. 17, p. 46.

hautes sciences. *Je reviendrois volontiers de l'autre monde*, dit-il, *pour démentir celui qui me formeroit autre que je n'étois, fût-ce pour m'honorer* (*o*). — *Ce ne sont pas mes gestes que j'écris, c'est moi, c'est mon essence. Si je me croyois bon & sage, je l'entonnerois à pleine tête* (*p*). Mais ce n'est pas se vanter trop que de dire qu'il *se contente de vivre une vie seulement excusable* (*q*).

D'après ces traits & ceux que j'ai cités dans le corps de cet Ouvrage, on peut juger si Malebranche, Pascal & Balsac ont eu raison de lui tant reprocher son égoïsme; celui-ci sur-tout cherche à jetter du ridicule sur son Page, & sur sa réticence à l'égard de sa profession de Magistrat, il oublie que l'usage des Pages étoit alors très-commun; & quant à la Magistrature, Montagne l'exerça si peu, qu'il pouvoit bien n'y plus penser. Après tout, quand Montagne auroit eu du foible pour sa qualité de Gentilhomme, il eût été bien loin encore de l'égoïsme & de l'orgueil. On sait que le vertueux, l'austere Sully avoit la manie d'appartenir à toutes les têtes couronnées. Si Montagne avoit eu beau-

---

o Tome 8, ch. 9, p. 230.
p *ibid.* 228.
q Tome 8, ch. 8, p. 140.

coup de vanité, il n'eut pas tant résisté à son élection de Maire de Bordeaux, poste distingué, puisqu'il fut occupé avant lui par le Maréchal de Biron, & après lui, par le Maréchal de Matignon. Il eût cherché à jouer un rôle à la Cour & dans les affaires ; de Thou nous apprend qu'il avoit négocié entre le Duc de Guise & le pere de Henri IV, & qu'il avoit prévu les suites de leurs divisions. Il étoit Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, & Charles IX l'avoit décoré de l'Ordre de S. Michel avant qu'il fut en discrédit ; il est vrai que quelque temps après cet Ordre fut prodigué, & Montagne s'en plaint, mais il ne falloit pas beaucoup de vanité pour cela. S'il entre dans les détails minutieux & bas de sa vie privée, c'est qu'il veut suivre l'homme par-tout.

On lui a reproché de s'être attribué de légers défauts & de grandes vertus. Mais s'il n'a pas eu des vices, pourquoi s'en seroit-il donné ? Un Ecrivain a remarqué, à son occasion, que Séneque ne parloit point de ses défauts ; qu'en déclamant contre les passions, il faisoit entendre qu'il en étoit exempt, qu'il s'enrichissoit en décriant les richesses, & qu'en tout cela Montagne étoit plus *honnête homme* & plus *Philosophe.*

[32] Sa passion dominante fut l'amour de la liberté. *Où la nécessité me tire*, dit-il

j'aime à lâcher la volonté. (r). Il recevoit avec répugnance, parce que sa volonté restoit *hypothéquée.* Il préféroit ce qui étoit à vendre, parce que, dans le premier cas, il ne donnoit que de l'argent; & dans le second, il se donnoit soi-même. *J'aime tant à me décharger & désobliger,* dit-il, *que j'ai par fois compté à profit les ingratitudes & les offenses* (s).

[33] Les atrocités qui l'environnoient faisoient sur lui ce qu'elles doivent opérer sur une belle ame; *elles le rejetoient plus avant en la clémence qu'aucune clémence n'auroit pu faire. Ce temps est propre,* disoit-il, *à nous amender à reculons* (t).

J'estime tous les hommes mes compatriotes. (u). Il élevoit ses enfans avec autant de douceur que de liberté; & il nous assure qu'il n'avoit pas à se reprocher à leur égard la moindre rigueur. Il obligeoit ses gens *à bien faire par une abondante confiance* (v). Sa sensibilité s'étendoit jusqu'aux animaux. *Je ne puis refuser à mon chien la fête qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande* (x).

---

r Tome 8, ch. 9, p. 182.
s *ibid.* p. 18.
t Tome 8, ch. 8, p. 66.
u Tome 8, ch. 9. p. 200.
v Tome 8, ch. 8, p. 144.
x Tome 4, ch. 11. p. 163.

Lorsqu'il traitoit avec les Princes, son premier intérêt étoit celui de sa probité, *tendre Négociateur & novice, qui aime mieux faillir à l'affaire qu'à moi (y).*

[34] Pour exprimer sa fidélité à sa parole, il dit : *On me garotte plus doucement par un Notaire que par moi (z).* S'il donnoit beaucoup aux sens dans ses maximes, c'étoit principalement, & ses adversaires n'y ont pas pris garde, c'étoit pour décréditer les biens d'opinion que la nature n'a point créés. Sa sensualité se réduisoit à peu de chose ; la société des femmes lui plaisoit plus que leur usage ; il aimoit des occupations libres ; la propreté le flattoit plus que la magnificence, & ce qu'il goûtoit, il s'attachoit à le bien goûter. C'est pourquoi il trouvoit bon qu'on interrompît son sommeil, pour qu'il *l'entrevît.* Je *n'écume* pas *le plaisir*, dit-il, mais je le *sonde* (&). Il tâchoit de cueillir le présent, & il sembloit avoir pour devise ce mot d'Horace : *Carpe diem.* Il évitoit d'empoisonner sa vie par le souvenir de la vieillesse, & il aimoit mieux porter sa vue sur le passé que sur l'avenir. *Que l'enfance*, dit-il, *regarde devant soi :*

y Tome 7, ch. 37, p. 102.
z Tome 18, ch. 9, p. 190.
& T. 2, ch. 13, p. 133.

la vieillesse, derriere..... Les ans m'entraînent s'ils veulent, mais à reculons (a). En un mot, il rapportoit tout à la véritable jouissance, & il nous apprend que, *s'il amasse, ce n'est pas pour acheter des terres, mais pour acheter du plaisir (b).*

[35] On peut dire qu'il a réalisé avec la Boëtie son Roman sur l'amitié. *Je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi qu'à moi* (c). Dix-huit ans après sa mort, Montagne en étoit encore affecté d'une maniere qui a peu d'exemples. *Ecrivant*, dit-il, *à M. d'Ossat, je tombai en un pensement si terrible de M. de la Boëtie, & y fus si long temps sans me raviser, que cela me fit grand mal* (d).

Etienne de la Boëtie avoit de grandes vertus & des talens distingués; ses Poésies pouvoient mériter l'attention de son siecle, & son Traité de la servitude volontaire annonce une ame forte, nourrie des principes de Montagne; sa mort, décrite dans les Essais, est une leçon bien intéressante, & Montagne la prit pour modele.

[36] Il s'étoit donné rendez-vous à lui-même à ce dernier moment: *Nous verrons*

---

a Tome 7, ch. 5, p. 234.
b Tome 3. ch. 40, p. 48.
c Tome 2, ch. 27, p. 160.
d Voyages de Montagne.

là, difoit-il, *fi mes difcours partent de la bouche ou du cœur* (*e*). Il mourut d'une efquinancie, à l'âge de cinquante-neuf ans, en 1592, avec une fermeté philofophiquement chrétienne, & conforme à fes principes. Il avoit été tourmenté de coliques néphrétiques dès l'âge de quarante-fept ans, & il avoit fouffert avec courage. Il étoit né fous François I, & étoit mort fous Henri IV : il avoit vu fix regnes en moins de foixante ans; s'il eût vieilli, il en auroit vu fept. Tous fes enfans moururent jeunes, hors une fille mariée dans la Maifon de Gamache. Son goût pour les mœurs de l'ancienne Rome avoit contribué à l'efpece d'adoption qu'il fit de Mlle. de Gournai, qui s'appelloit fa fille d'alliance. Cette Demoifelle, qui l'avoit jugé fur fes Ecrits *homme très-vertueux*, fit toutes les avances & un grand voyage pour le connoître. Une lettre écrite de Bordeaux, à M. Caperonier, affure que la famille de Montagne exifte en Guyenne, où l'on connoît un defcendant de l'un de fes oncles (*f*); mais le Château de Montagne eft poffédé par M. le Comte de Ségur, qui defcend du Phi-

---

e Tome 1, ch. 18, p. 132.

f Difcours préliminaire des Voyages de Montagne.

losophe par les femmes. C'est-là que M. Prunis a trouvé le manuscrit de ses Voyages en Allemagne & en Italie, que M. de Querlon a publiés.

[37] Quoique le Public ait paru mécontent de cette Relation que l'Auteur avoit mise au rebut, & qui n'est qu'un Journal informe & minutieux, dont il avoit dicté une partie rapidement à un domestique, & écrit le reste presqu'aussi négligemment, quoiqu'il ne l'eût faite que pour se rendre compte à lui-même, & qu'à peine il s'y trouve quelques phrases où l'on puisse reconnoître son style, si l'on excepte sa Relation de Rome; on y retrouve cependant des morceaux précieux, dignes d'être separés de la vase où ce torrent les dépose. Mille détails fastidieux pour le Public intéressent les Savants, ou sont rachetés par quelques anecdotes. D'ailleurs les moindres productions des plumes célebres ont leur prix, & ne peuvent être absolument indifférentes. Comme il voyageoit principalement pour trouver des eaux minérales propres à évacuer ses graviers, il entroit dans des particularités souvent basses & dégoûtantes sur sa santé. Il n'importe pas davantage à son Lecteur de savoir s'il avoit des rideaux à son lit, & du linge à table, qu'on l'ait servi sur de l'étaim ou sur du bois; mais il importe de connoître des faits qui éclai-

rent l'Histoire & la Physique, qui tiennent aux mœurs, aux Arts, à la politique, ou qui font connoître le génie & le caractere de l'Auteur; & il s'en trouve assez souvent dans le voyage de Montagne, au milieu des puérilités où il les noie.

Montagne voyageoit en Philosophe, en Observateur, en homme soigneux de s'instruire: tout ce qu'il n'avoit pas vu l'intéressoit, parce qu'il trouvoit par-tout des découvertes à faire, & il avoue qu'il eût volontiers voyagé au hazard. On trouve, dans son Journal, des connoissances sur les eaux qu'il cherchoit & prenoit par-tout, en composant leurs qualités, leurs vertus, en risquant même contre les méthodes usitées des expériences plus sûres que l'analyse. Il raconte que plus d'une fois les Médecins d'Italie l'ont appellé à leurs consultations sur les eaux & s'en sont rapportés à son avis sur les maladies, & qu'il en rioit tout bas. Il cite les décisions des différents Médecins qui se traitoient mutuellement d'homicides; & à cette occasion, il parle de la singuliere maladie d'un Voyageur qu'il rencontra, qui rendoit avec impétuosité des vents par les oreilles. Il nous apprend que de son temps Livourne n'étoit qu'un petit village, & Turin une petite ville mal bâtie & mal saine; que Florence étoit appellée la Belle avec rai-

son & que le célebre amphithéatre de Vérone étoit alors presque entiérement en terre ; à Venise, il trouva beaucoup de luxe & de débauches & cent cinquante Courtisannes au moins qui faisoient une dépense de Princesses ; Montagne voyoit volontiers ces Dames pour les entretenir ; il aimoit alors les femmes, comme certaines gens qui ne lisent point aiment les bibliotheques. Il trouva les beautés Vénitiennes au-dessous de leur réputation.

Sa description de Rome est sur-tout intéressante : il dit que l'enceinte totale de l'ancienne & de la nouvelle ville est égale à celle qu'on feroit de Paris en y comprenant les fauxbourgs ; mais qu'en serrant & en comptant les maisons, Paris seroit plus grand d'un tiers ; qu'au reste, Rome étoit bien supérieure en beauté. Il prétend que les Eglises y sont moins belles que dans les autres villes d'Italie ; & qu'en Italie & en Allemagne, elles sont moins belles qu'en France. Il remarque que dans toute l'Italie & à Rome même il n'y avoit presque pas de cloches, qu'on ne voit presque point d'images dans les Eglises ; qu'elles y sont *toutes modernes*, & que dans plusieurs anciennes, on n'en trouve pas une. Son stile s'échauffe & redevient éloquent, lorsqu'à l'aspect de la nouvelle Rome il se rappelle l'ancienne ; c'est par ses débris qu'il en donne l'idée la plus sublime. Il dit

que ce qu'on en voit n'en est pas même le reste; *que les ruines d'une si épouvantable machine rapporteroient plus d'honneur & de révérence à sa mémoire*, & qu'on n'en voit *que le sépulcre : que le monde ennemi de sa longue domination, avoit brisé & fracassé toutes les pieces de ce corps admirable :* & parce qu'*encore tout mort renversé & défiguré, il lui faisoit horreur, il en avoit enseveli la ruine même :* qu'il craignoit encore qu'on n'en vit pas le tombeau tout entier, *& que la sépulture ne fût elle-même ensevelie :* que les Palais de la moderne Rome, attachés aux restes pompeux de l'ancienne comme à des morceaux de rochers, lui rappellent les nids des oiseaux suspendus aux voûtes des édifices ruinés, & qu'on ne peut concevoir comment son enceinte renfermoit tant de Palais & de Temples, *dont on voit encore la chûte toute vive*, & dont les débris forment des montagnes.

Il parle des célebres monumens que les Arts anciens ont laissé dans cette capitale du monde : il ne fut pas fort édifié de trouver en deux endroits de l'Eglise de S. Pierre la mort de l'Amiral Coligny, représentée comme une victoire de la Religion ; d'y voir encore le tableau de l'Empereur Frédéric I, demandant pardon au pape Alexandre III, qui foule aux pieds sa tête : & dans une autre Eglise, un long & inju-

rieux récit de la vie du Pape Silvestre II, qui passa pour sorcier dans le onzieme siecle, parce qu'il étoit mathématicien.

Montagne voulut voir à Rome la circoncision des Juifs; il fait la description détaillée de cette cérémonie, surchargée de tout ce que la superstition y ajoute. Ce morceau est curieux, & l'on ne trouve peut-être ce détail écrit nulle part; il caractérise Rome, en disant *que c'est une ville toute Cour & toute Noblesse; que chacun y prend sa part de l'oisiveté écclésiastique:* que tout y est palais & jardins; qu'il n'y avoit point de rue marchande, & qu'il croit toujours être à la rue de Seine & jamais à rue de la Harpe ou à la rue Saint-Denis. Ce sont, ajoute-t-il, les Savoyards & les Grisons qui viennent tous les ans y cultiver les jardins & les terres d'alentour. Les cérémonies lui parurent *plus magnifiques que dévotieuses:* il trouve qu'il y a en France plus de vraie piété. Il remarque que les Romains infligent rarement d'autres peines que la mort simple; que les cruautés s'y exercent sur les cadavres, & qu'il en a vu le peuple aussi ému que si on tourmentoit le coupable vivant.

Le portrait qu'il fait du Pape Grégoire XIII, de son caractere, de ses vertus, de sa conduite, est intéressant, & a le mérite d'être tracé par un contemporain & un témoin.

Il raconte une folie arrivée à Rome depuis peu, & qui n'avoit pas d'exemple dans toute l'Histoire. Des Portugais s'étoient avisés de se marier entre mâles, avec les cérémonies du Sacrement, dans l'Église de S. Jean-Porte-Latine, imaginant légitimer par-là leur commerce dénaturé. Dans ces temps, & sur-tout en Italie, on croyoit pouvoir allier la dévotion à la débauche. Montagne remarquoit que dans les lieux consacrés au libertinage, on avoit, comme aujourd'hui, l'attention de cacher les images de la Vierge pour pécher décemment. On brûla huit ou neuf de ces malheureux : on les auroit punis plus utilement en les obligeant d'épouser des femmes.

Montagne vit à Rome un Envoyé de Russie qui, ayant à traiter avec la République de Venise, avoit apporté des lettres adressées au Pape, Gouverneur de Venise. On voit par-là comment les Russes étoient instruits alors de l'état de l'Europe.

On peut juger du peu de progrès que la Méchanique avoit fait en France, par l'étonnement où est Montagne de trouver à Brixen un tournebroche à roue, à Augsbourg, une horloge que l'eau faisoit mouvoir, en lui servant de contre-poids; dans différentes villes d'Allemagne, des horloges qui sonnent les quarts d'heures, & à Nuremberg, une plus parfaite encore, qui sonne les minutes. Il remarque qu'en Italie

les horloges étoient rares. Dès le temps de Charlemagne cependant on les connoissoit; le Roi de Perse lui envoya, parmi ses présents, une horloge à roue, qui avoit pour sonneries des boules d'airain qui tomboient dans un bassin : à toutes les heures, on y voyoit paroître un Cavalier.

Mais Montagne trouva l'Hydraulique perfectionnée en Italie. A Pratolino, Maison des Ducs de Toscane, il vit des figures que l'eau faisoit mouvoir, il entendit une musique dont l'eau étoit le mobile : à Tivoli, chez le Cardinal de Ferrare, il admira les jeux hydrauliques de toute espece, des orgues, des trompettes, des chants d'oiseaux, des bruits de mousqueterie & de canon, opérés par des chûtes d'eau qui agitoient l'air, & le poussoient dans des tuyaux.

Il parle d'une fameuse auberge où l'on servoit de l'étaim, *qui est une grande rareté*; il vit de la faïence en Italie pour la premiere fois, les François ne la connoissoient pas encore. A Florence il avoit vu des devidoirs à filer la soie, avec lesquels une seule femme faisoit tourner cinquante fuseaux.

Il dit qu'à Pise on travailloit fort bien le marbre, qu'on y tailloit alors cinquante colonnes & d'autres ornements pour la décoration d'un théâtre que vouloit construire Muley-Amet, Roi de Fez, Prince qui

aimoit les Arts, & cultivoit les Sciences. Montagne qui cherchoit par-tout le commerce des hommes célebres, vit à Pise le Médecin Cordrachino; fameux par sa poudre, & qui buvoit, dit-il, cent fois le jour.

Il remarquoit qu'en beaucoup d'endroits on travailloit les Dimanches & les Fêtes, soit à la terre, soit à coudre & à filer; que dans toute l'Italie les Bergeres savoient l'Arioste; que dans les Etats libres *les plus petits ont je ne sais quoi de seigneurial à leur maniere, & que, jusqu'en demandant l'aumône, ils mêlent toujours quelque parole d'autorité.*

Les petits détails de la dépense de Montagne dans ses voyages ne sont pas inutiles; ils peuvent servir à faire connoître la proportion du numéraire actuel avec celui de son temps, par la différence du prix des choses.

L'usage étoit établi en beaucoup d'endroits en Italie de faire peindre ses armes dans les auberges: Montagne avoit cette fantaisie, & vouloit introduire cet usage par-tout. Ayant laissé ses armes dans la chambre où il avoit pris les bains à Pise, à charge qu'on les y conserveroit, l'hôte lui en fit serment.

On peut tirer des voyages de Montagne des preuves non équivoques de sa Religion; il rapporte des miracles dont il a vu les monuments avec une candeur, un respect,

une crédulité singuliere : sur les faits les plus absurdes, il s'abstient de faire des réflexions. Parmi les effets précieux qu'il rapportoit en France, il compte un Chapelet d'*Agnus Dei* béni par le Pape. A Lorette, il fit ses dévotions, & obtint place dans la Chapelle pour un tableau composé de quatre figures d'argent; on y voyoit celle de la Vierge, & à genoux devant elle, celles de Montagne, de sa femme & de sa fille; son nom fut mis au bas. Sa description de Lorette n'est pas indifférente; là il vit le cierge d'un Turc qui s'étoit sauvé d'une tempête en invoquant la Vierge; Montagne ne paroît pas même éloigné de croire le voyage de la Chapelle apportée de Nazareth par les Anges.

Mais il n'approuvoit pas ces Processions de Pénitents, qui se déchiroient de coups, & qui, dans ces spectacles de Religion, méloient la cruauté à la galanterie, en se fouettant à l'honneur des femmes. *C'est*, dit-il, *une énigme que je n'entends pas bien encore.*

Il raconte un exorcisme mêlé d'injures & de coups de poings qu'il vit à Rome; le Prêtre qui opéroit, connoissoit les différentes especes de diables plus ou moins faciles à conjurer; il dit aux assistants qu'il en avoit chassé un très-gros du corps d'une femme; & que, pour preuve de sa délivrance, elle avoit jetté par la bouche une rousse

du

du poil de cet esprit malin. Montagne donne la chose pour ce qu'elle vaut; & avoue qu'il n'a point vu sortir le diable du malheureux qu'on exorcisoit.

Ses Essais furent examinés à Rome; & ce qu'il rapporte à ce sujet, prouve qu'ils n'ont pas été jugés si sévérement en Italie qu'en France. Ce qu'on lui reprocha de plus grave, fut d'avoir personnifié la fortune, d'avoir fait l'éloge de l'Empereur Julien, d'avoir cité des Poëtes hérétiques, d'avoir blâmé les supplices hors la mort simple; d'avoir paru exiger la pureté du cœur pour la validité de la priere : article sur lequel en effet la doctrine de Montagne, prise à la lettre, ressembleroit à celle de Baius; mais le maître du sacré Palais l'excusoit & le défendoit contre les Censeurs, & s'en rapportoit à sa conscience pour réformer ce qu'il jugeroit à propos, le priant même de ne point faire usage de la censure, parce qu'on l'avoit averti qu'il y avoit plus d'une bévue. Il loua son zele pour l'Eglise, & l'invita à la défendre. On voit qu'en général Montagne passoit pour un homme religieux. Il satisfit tard son goût pour les voyages, & seulement douze ans avant sa mort.

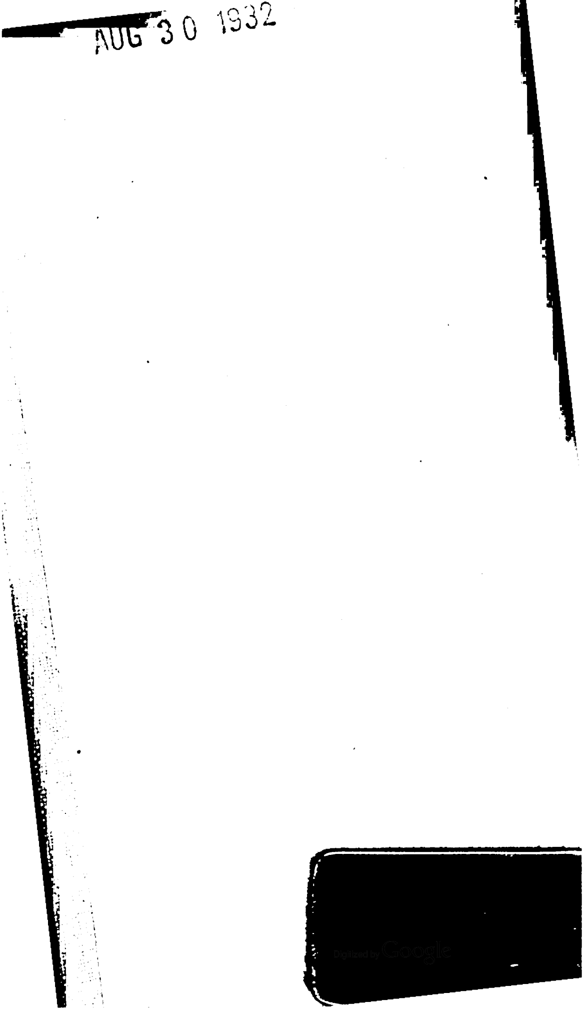
Fin du Tome X & dernier.

TABLE DES PIECES

Contenues dans le Tome X.

Fin de la Table du Tome X & dernier.




AUG 30 1932
Digitized by Google

